

MARCO POLO

extrait de :

VOYAGEURS ANCIENS ET MODERNES

par

EDOUARD THOMAS CHARTON

AVERTISSEMENT

Ce document a été réalisé à partir de l'ouvrage d'Édouard Thomas CHARTON (1807-1890) intitulé : « *Voyageurs anciens et modernes* », tome II, édité en 1854.

Dans la mesure du possible, la graphie d'origine a été respectée, sauf erreurs flagrantes. Il est donc normal que certains mots ou noms propres soient écrits avec des orthographes différentes au cours du texte.

Les illustrations ont été restaurées d'après les scans originaux issus du site archive.org :

http://archive.org/details/voyageursancien02char

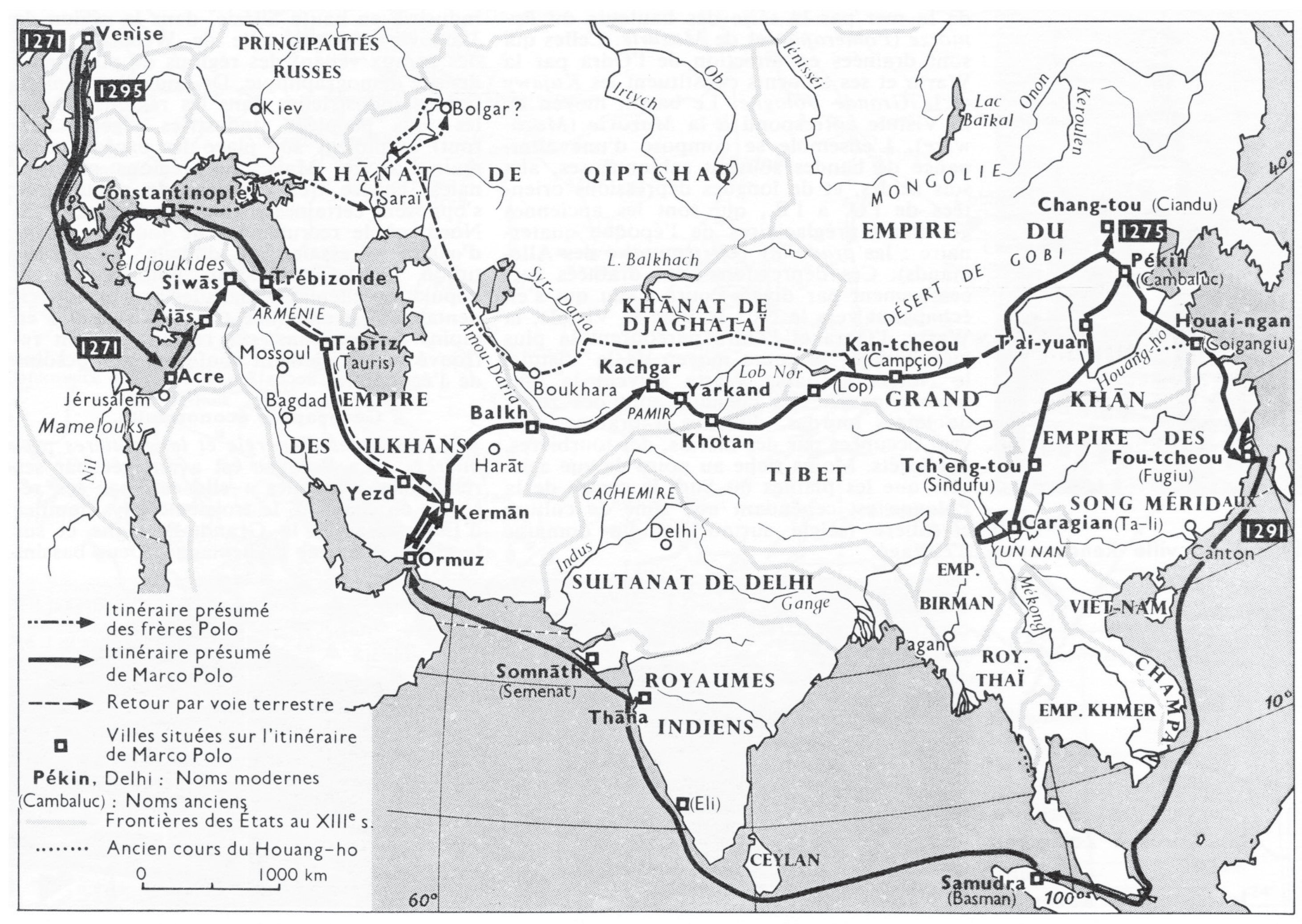
Les illustrations en couleurs ont été reprises du Livre des Merveilles issu du site Gallica :

https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b52000858n/f24.image.r=Le%20livre%20des%20merveilles

En Annexe, quelques fac-similés des pages d'ouvrages cités dans les notes de bas de page.

Quelques noms empruntés aux langues chinoise, sanscrite, grecque, allemande, etc., peuvent avoir été écrits avec de légères différences en divers endroits ; ce sont des erreurs qui se rencontrent fréquemment chez les auteurs les plus attentifs, et qu'il est presque impossible d'éviter entièrement, surtout dans une première édition. Nous espérons, du reste, qu'un très petit nombre seulement de ces incorrections aura échappé à nos recherches.

Malgré le soin apporté à la réalisation, il n'est pas impossible que quelques erreurs et fautes subsistent. Veuillez m'en excuser par avance.



Carte Larousse (Dictionnaire encyclopédique)

Préface

Marco-Polo, comparé tour à tour à Hérodote, à Colomb, à Humboldt, est sans contredit le plus amusant et le plus instructif de tous les voyageurs du moyen âge. C'est la première fois que l'on édite le texte complet de son récit dans un langage intelligible pour tous les lecteurs français de notre temps. Fut-il seul, il nous semble qu'il assurerait quelque utilité à notre livre.

Les notes sont plus nombreuses dans ce second volume que dans le premier. C'était une nécessité : le sujet était plus aride ; les récits des voyageurs, au moyen âge, soulèvent beaucoup plus de difficultés que ceux des voyageurs anciens. Peut-être le lecteur aura-t-il encore plus d'une obscurité à traverser : la faute n'en sera pas à notre seule insuffisance ; on ne devra pas oublier que les études sur la géographie et sur l'histoire du moyen âge ne font, pour ainsi dire, que de naître. Nous avons puisé, sans ménager notre peine, aux sources que l'on répute justement les meilleures, mais qui ne sont elles-mêmes ni très abondantes, ni toujours très limpides.

Du reste, les doutes que la science n'a pas encore résolus ne se rapportent guère qu'à des détails, et nous espérons que de l'ensemble du livre, texte, commentaires, cartes et estampes, ressortira une indication utile de la part d'activité et de recherche qui appartient au moyen âge dans l'histoire générale des progrès géographiques. Les voyageurs de cette période ont étendu les observations au nord et midi ; ils ont achevé l'exploration complète du continent asiatique, dont les anciens n'avaient connu que le tiers à peine ; dans toutes les directions ils ont préparé les grandes découvertes des quinzième et seizième siècles. Leurs légendes bizarres, leurs exagérations involontaires, quelquefois leur crédulité extrême, caractérisent les siècles où ils ont vécu sans altérer gravement le fond des vérités qu'ils ont transmises.

Les gravures mêlées au texte devaient participer de la nature même des récits : les unes représentent fidèlement ce que les voyageurs ont vu ; les autres, ce qu'ils croyaient avoir vu ou ce que l'on s'imaginait qu'ils avaient dû voir. Le livre annonce ainsi par sa seule apparence et au premier aspect ce qu'il renferme, parfois des illusions, souvent des faits mal observés, mais, au total, plus de vérités que d'erreurs.

Édouard Charton.

MARCO-POLO,

VOYAGEUR VÉNITIEN.

[Treizième siècle. — 1269-1295]

Marco-Polo est le plus célèbre voyageur du moyen âge. On l'a comparé à Hérodote. À peine, avant lui, avait-on entrevu dans une vague obscurité les contrées centrales et septentrionales de l'Asie ; les trois quarts de ce continent étaient restés en blanc sur toutes les cartes. Il est le premier Européen qui ait visité et décrit la Chine. Personne n'avait encore parlé avec autant de précision de l'Inde et de l'océan Indien. Aujourd'hui même[1], certaines régions asiatiques ne sont connues que par son témoignage, et nous ne savons de l'histoire de plusieurs nations que ce qu'il en a rapporté. Des esprits hardis s'enflammèrent au spectacle nouveau que Marco-Polo avait ouvert au monde. Ces limites extrêmes de l'Orient, dont il avait révélé les richesses, devinrent un objet de préoccupation continuelle pendant les siècles suivants, et l'on ne saurait mettre en doute qu'il n'ait été le véritable promoteur de la découverte du cap Espérance et de l'Amérique. Christophe Colomb avait eu, pendant sa jeunesse, l'imagination remplie des souvenirs que Marco-Polo avait laissés à Gênes, vers 1298 ; il consacra sa vie entière au projet ci atteindre le royaume de Zipangou, si vanté par le voyageur vénitien ; il voulait aller au Cathay (Chine septentrionale) par la voie d'occident, et ce fut, comme on sait, sans le prévoir et sans s'être jamais rendu bien compte de sa découverte, qu'il rencontra sur son chemin l'Amérique.

La famille Polo était originaire de Dalmatie. Établie à Venise depuis l'an 1033, elle s'était enrichie par le négoce, et avait pris rang parmi les familles patriciennes. Au treizième siècle, ses relations commerciales s'étaient étendues au loin, et elle possédait notamment des comptoirs à Constantinople et à Soldachia (Sudac, à l'extrémité méridionale de la Crimée). En 1260, deux frères de cette famille, Nicolo et Matteo Polo, étant partis de leur maison de Constantinople avec une provision considérable de bijoux, se rendirent par la mer Noire à leur établissement de Crimée, et de là sur les bords de la Volga, à l'une des résidences de Barka, petit-fs de Gengis-Khan et souverain des Tartares occidentaux. Mais une guerre éclata tout à coup entre Barka et Houlagou, chefs des Tartares qu'on appelait en ce temps Orientaux parce qu'on les voyait arriver des bords orientaux de la mer Caspienne, et qui étaient pour la plupart Mongols. Barka fut vaincu. Toutes les routes étaient infestées de Tartares. Ces événements ayant fait obstacle au retour des deux frères vers Constantinople, ils se rendirent par de longs détours en traversant le Jaik, l'Iaxarte, et les déserts de la Transoxiane, à Boukhara. Après un séjour de trois années dans cette ville, ils cédèrent aux instances d'un noble Tartare envoyé par Houlagou à son frère Cublai, qui leur promit que ce dernier, le grand khan, les accueillerait avec faveur ; ils traversèrent une vaste étendue de pays, et parvinrent dans le nord de la Chine, à l'une des résidences de Cublai. Ils ne revinrent point de là comme de simples commerçants ; le grand khan les avait chargés d'un message près du pape. Quand ils eurent accompli leur mission, qui eut pour conséquence de resserrer l'alliance des souverains d'Europe avec les hordes mongoles, ils retournèrent vers Cublai, emmenant cette fois de Venise Marco-Polo, fils de Nicolo, et qui, né en 1254, ne devait guère être alors âgé de plus de dix-sept ans.

Transporté si jeune au milieu de ces peuples orientaux, Marco-Polo s'habitua rapidement à leurs mœurs, et apprit avec facilité leurs langues. Son esprit vif et entreprenant plut à l'empereur, qui l'admit, quoiqu'à peine sorti de l'adolescence, dans ses conseils, et lui confia même une charge importante dans l'administration de ses finances. Marco-Polo rendit d'autres services au grand khan. En 1273, il prit, ainsi que son père et son oncle, une part notable ou siège de Siang-yang-fu, qui résistait depuis cinq ans aux armées impériales. Les trois Vénitiens enseignèrent à l'empereur

1 À l'époque de la parution de ce livre, 1854.

la construction et l'usage des catapultes, pierriers et mangonneaux, perfectionnés en Europe sous Philippe-Auguste, et encore ignorés des Mongols. Les énormes pierres lancées à l'aide de ces machines épouvantèrent les habitants de Siang-yang-fu, qui ne tardèrent pas à capituler.

Assuré par ce succès de la possession de la région de la Chine que l'on appelait le Mangi, Cublai-Khan, déjà maître de l'autre région chinoise, le Cathay, divisa en neuf provinces la partie méridionale de son empire. Le gouverneur de Yang-cheu-fu, dans la province de Kiang-nan, s'étant montré incapable, Marco-Polo fut chargé de le remplacer dans ces hautes fonctions pendant trois années. D'autres missions importantes donnèrent au jeune Vénitien toutes les facilités désirables d'explorer et d'étudier une grande partie de la Chine et des pays voisins.

Mais il y avait près de vingt ans que les trois Polo n'avaient vu leur patrie. Ils supplièrent l'empereur de les autoriser à partir pour Venise, ce qu'ils n'obtinrent qu'avec une extrême difficulté. Cublai, voyant que rien ne pouvait changer leur résolution, les chargea d'escorter une de ses filles, fiancée à un prince tartare mongol nommé Arghoun, souverain de la Perse. Ils traversèrent la mer de Chine, entrèrent dans l'océan Indien par le détroit de la Sonde, abordèrent à Ormuz ; puis, après avoir remis la princesse au fils du roi persan (Arghoun était mort pendant leur voyage), ils prirent la voie de terre, allèrent à Trébisonde, à Constantinople, et enfin arrivèrent à Venise en 1295, après une absence de vingt-quatre ans.

On raconte qu'à leur retour dans leur ville natale, les trois nobles Vénitiens eurent quelque peine à s'y faire reconnaître. On les croyait morts depuis longtemps. Leurs traits, altérés par les fatigues, avaient emprunté quelque chose au type tartare, et ils avaient presque oublié l'accent vénitien ; en outre, ils s'étaient revêtus, à dessein, de grossiers habits. Ils se présentèrent à leur palais, dans le quartier de Saint-Jean-Chrisostome, et leurs parents, les voyant en si piteux état, les écoutèrent avec méfiance. Mais les trois Polo insistèrent, convièrent toute leur famille et d'autres seigneurs à un somptueux repas, changèrent à chaque service de costume, se montrant de plus en plus splendidement habillés, et vers la fin, ayant fait renvoyer les serviteurs, ils ouvrirent avec des couteaux les doublures des vieux vêtements sous lesquels ils avaient d'abord paru : alors les convives en virent tomber avec surprise une quantité considérable de rubis, saphirs, escarboucles, émeraudes et autres pierres précieuses. On cessa de douter, bien entendu, que les trois voyageurs fussent de la noble famille des Polo, et on leur prodigua les marques de la plus vive affection. Matteo fut bientôt nommé magistrat de Venise, et toute la jeunesse noble rechercha avec empressement la société de Marco. Cependant les récits que faisaient les voyageurs, lorsqu'on les questionnait sur ce qu'ils avaient vu, parurent si extraordinaires, qu'on les soupçonna tout au moins d'exagération ; et comme Marco-Polo répondait souvent que le grand khan possédait des millions de pièces d'or, commandait à des millions de sujets, et ainsi de suite, on lui donna le surnom de *messer Milioni :* la petite place elle-même où s'élevait son palais fut appelée la cour du *Million.*

Vers ce temps, une guerre survint entre Venise et Gênes. Le 8 septembre 1296[1], les flottes de ces deux grandes cités se livrèrent un combat terrible dans les eaux de Curzola, l'une sous le commandement d'Andrea Dandolo, l'autre sous celui de Lamba Doria. La victoire se prononça en faveur des Génois. Marco-Polo, qui avait eu le commandement d'une galère, fut blessé, fait prisonnier, et emmené à Gênes. Dans sa prison, il se lia d'amitié avec un Pisan nommé Rusticiano, lui raconta ses voyages, et celui-ci en écrivit la relation sous sa dictée. En 1299, Marco-Polo fut rendu à la liberté : on croit qu'il mourut vers 1323 ; du moins son testament porte la date du 9 janvier de cette année ; il était très malade lorsqu'il l'écrivit, et il nomme pour ses héritières ses trois filles Fantina, Bellela et Moretta. Il avait atteint, en 1323, environ l'âge de soixante-dix ans.

On a longtemps discuté sur cette question : « En quelle langue Rusticien de Pise écrivit-il la relation de Marco-Polo ? En vénitien, en toscan, en latin, ou en français ? »

M. D'Avezac a établi, à l'aide de preuves très ingénieuses et très décisives, que les versions italiennes de la relation de Marco-Polo ont été traduites du français.

1 Vincenzo Lazari donne pour date 1298, sans doute par erreur.

M. Thomas Wright a signalé un passage de l'abbé Lebeuf, d'après lequel on voit que Jean Lelong d'Ypres, abbé de Saint-Berlin, à Saint-Omer, et traducteur de diverses relations anciennes, attestait que Marco-Polo avait écrit sa relation en français.

Enfin M. Paulin Paris, dans un mémoire lu à une séance publique des cinq Académies, en 1850, a expliqué avec détail comment Rusticien, abréviateur déjà célèbre des longs récits de la Table-Ronde, avait indubitablement rédigé les récits de Marco-Polo, son compagnon de captivité, en français. « Le vénitien était trop peu répandu, dit-il, même en Italie, pour qu'un historien, jaloux d'être connu de tous, consentît à lui donner la préférence sur d'autres dialectes plus accrédités ; pour le toscan, on ne s'était guère avisé d'écrire un gros livre de prose dans cette langue, que le Dante n'avait pas encore déliée. Il y avait un autre idiome adopté depuis longtemps, en Angleterre comme en Italie, pour la rédaction des ouvrages non versifiés : c'était le *roman* du nord de la France. Le voyageur dicta sa relation en mauvais patois vénitien ; Rusticien la recueillit en mauvais patois français. »

Huit ans après la rencontre du voyageur vénitien et de Rusticien dans la prison de Gênes, un gentilhomme français, nommé Thibaud, de Cepoy, fut autorisé à Venise, par Marco-Polo lui-même, à écrire une autre relation, plus correcte ; « et, ajoute M. Paulin Paris, toutes les autres relations latines, vénitiennes ou toscanes, sont des copies ou des abrégés du travail de Rusticien de Pise, ou de celui de Thibaud de Cepoy. »

En Italie même, on n'élève plus de doute à ce sujet. La première dictée faite par Marco-Polo, dans sa prison, à l'aide de ses notes qu'on lui avait envoyées de Venise, a été écrite en français méridional du treizième siècle. Cette rédaction de Rusticien de Pise a été éditée en 1824, d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale, par la Société de géographie, qui ne la considérait alors que comme une traduction de la relation originale, plus particulièrement recommandable par son ancienneté et son étendue. C'est aussi cette rédaction que nous publions, traduite en français moderne, ou du moins modifiée de manière à être lue sans aucune fatigue par tous les lecteurs[1].

RELATION.

Ici commence le langage de ce livre, qui est appelé le divisement du monde.

Seigneurs empereurs et rois, ducs et marquis, comtes, chevaliers et bourgeois, et toutes gens qui voulez savoir les différentes générations des hommes et les diversités des diverses régions du monde, prenez ce livre et vous le faites lire, et vous y trouverez toutes les grandissimes merveilles et les grandes diversités de la Grande-Harménie, et de la Perse, et des Tartares, et de l'Inde, et de maintes autres provinces, comme notre livre vous le racontera par ordre, clairement, d'après le récit même de messire Marco-Polo, sage et noble citoyen de Venise, qui vit tout cela de ses propres yeux ; et ce qu'il ne vit pas, il l'entendit de la bouche d'hommes croyables et de vérité. Et pour que notre livre soit vrai et sans mensonge, nous vous donnerons ce qu'il a vu comme vu, et ce qu'il a entendu comme entendu. Aussi, que tous ceux qui liront ou écouteront ce récit le croient, parce que ce sont toutes choses véritables.

Or sachez que depuis le jour où Dieu notre Seigneur pétrit de ses mains Adam, notre premier père, jusqu'à aujourd'hui, il ne fut nul homme, ni chrétien, ni païen, ni Tartare, ni Indien, ni de quelque race que ce soit, qui ait tant parcouru et étudié les diverses parties du monde et leurs grandes merveilles que le fit notre Marco-Polo. Et pour ce, il se dit à lui-même que ce serait grand malheur s'il n'écrivait toutes les grandes et merveilleuses choses qu'il vit et entendit véritablement, afin que ceux qui ne peuvent les voir et les entendre les connussent par ce livre. Pour en

1 Nous devons la traduction que l'on va lire à la collaboration de M. Merlet, ancien élève de l'École des chartes, aujourd'hui archiviste du département d'Eure-et-Loir.

arriver à cette connaissance, il resta bien en divers pays et provinces vingt-six ans; puis, dans la suite, ayant été mis en prison à Jene (Gênes), il fit écrire tout cela à messire Rustician, de Pise, qui était en prison avec lui, et cela en l'année 1208 de la mort de Jésus.

Comment messire Nicolas et messire Matthieu partirent de Constantinople pour explorer le monde.

Il faut savoir qu'au temps que Baudouin[1] était empereur de Constantinople[2], c'est-à-dire vers 1250[3], messire Nicolo Polo, le père de messire Marco, et messire Matteo Polo, frère de messire Nicolo, étaient tous deux en la cité de Constantinople[4], y étant venus de Venise avec des marchandises.





Sceau de Baudouin II, empereur de Constanlinople.

C'étaient tous deux, sans contredit, de nobles et sages et prudents hommes[5]. Or ils eurent conseil entre eux, et résolurent d'aller dans la grande mer[6] pour faire gain et profit; et ayant acheté plusieurs joyaux, ils partirent de Constantinople sur un vaisseau et s'en allèrent en Soldadie[7].

Comment messire Nicolas et messire Matthieu partirent de Soldadie.

Lorsqu'ils furent demeurés en Soldadie, ils résolurent d'aller plus avant. Et, que vous dirai-je? Ils partirent de Soldadie et se mirent en route, et chevauchèrent sans rien trouver de remarquable, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la cour de Barca-Caan[8], seigneur d'une horde de Tartares qui

1 Baudouin II, comte de Flandre, et cousin de Louis IX de France, fut le dernier des empereurs latins de Constantinople. Il était monté en 1237 sur le trône, d'où le renversa l'empereur grec Michel Paléologue, en 1261.

2 Dans le texte de Ramusio, on lit à la suite du mot Constantinople : «où siégeait alors habituellement un podestat de Venise, au nom de messire le doge.» En effet, depuis la prise de Constantinople, en 1204, par les armées alliées de la France et de Venise, un haut dignitaire vénitien désigné sous les titres divers de *podesta*, *bailo*, ou *despoto*, résidait à Constantinople pour y protéger les nombreux Vénitiens que le commerce attirait dans cette cité; son autorité était considérable. À l'époque du départ de Matteo et de Nicolo, ce magistrat s'appelait *Ponte de Veniexia*, suivant le manuscrit de Lorenzo, et celui qui s'y trouvait en 1261 se nommait Marco Gradenigo.

3 1252, suivant les copies manuscrites de Berlin et de Londres.

4 Marco-Polo naquit à Venise quelques mois seulement après le départ de son père et de son oncle.

5 Il paraît inutile de rappeler qu'à Venise comme à Florence, Gênes, Pise, etc., la haute noblesse se composait en grande partie de familles qui devaient au commerce toute leur richesse et toute leur influence.

6 Le Pont-Euxin, la mer Noire; on l'appelait grande mer par opposition à la petite mer de Marmara ou Propontide.

7 *Soldaia, Soldadaia, Soldada*. C'est la petite ville de Sudak, située à l'extrémité méridionale de la Crimée ou Chersonèse Taurique.

8 Barka ou Béréké, petit-fils de Gengis-Khan, commandait, sous l'autorité supérieure de Cublai-Khan, le Grand Khan, aux Tartares occidentaux qui occupaient la Circassie, au nord du Pont-Euxin, et les rives de la Volga et du Tanaïs. «Après la mort de Batou-Khan, dit Petis de la Croix, Béréké-Khan, son frère, lui succéda et se fit mahométan. Il eut une sanglante guerre contre lbulacon, fils de Tuli. Enfin, après dix années de règne, il mourut en 1266.» (Histoire du grand Gengis-Khan, p. 498.) — De Guignes, parlant de Béréké ou Barka, dit : «Son nom devint si célèbre dans ces pays, qu'on les a appelés depuis Descht-Béréké, c'est-à-dire les plaines de Béréké. Il avait fait construire Serai sur un des bras du fleuve Ételou Volga, et cette ville était devenue très grande et très peuplée; les savants les plus célèbres qui s'y rendaient de toutes parts pour contribuer à policer ces peuples grossiers et barbares y recevaient de grandes récompenses de la part du khan.» (Liv. XVIII. p. 343.)



Comment les deux frères se partirent de Constantinople pour chechier du monde (*sic*). — Miniature du *Livre des Merveilles*, manuscrit du quatorzième siècle conservé à la Bibliothèque impériale[1].

1 Le beau manuscrit connu sous le titre de *Livre des Merveilles* a appartenu à Jean de Berry, frère de Charles V. Il paraît avoir été écrit et peint de l'an 1380 à l'an 1400. On le conserve au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale, sous le numéro 8302. Voici ce qu'on lit à la première page :
« Ce livre est des merveilles du monde, c'est à savoir de la Terre sainte, du grand kaan, empereur des Tartares et du pays de l'Inde.

étaient alors à Bolgara[1] et à Sara[2]. Ce Barca fit grand honneur à messire Nicolo et à messire Matteo, et eut moult grande liesse de leur venue. Les deux frères lui donnèrent tous les joyaux qu'ils avaient apportés, et Barca les prit volontiers ; ils lui plurent outre mesure, et il leur fit donner bien deux fois la valeur des joyaux ; puis il les envoya loger en plusieurs lieux où ils furent moult bien reçus. Et quand ils furent restés un an en la terre de Barca, il surgit une guerre entre Barca et Alau[3], le sire des Tartares du Levant[4]. Ils marchèrent l'un contre l'autre avec toutes leurs forces, et se livrèrent de grands combats où périrent maints guerriers de part et d'autre ; mais enfin Alau fut vainqueur. Et à l'occasion de cette bataille et de cette guerre, nul ne pouvait aller par les chemins qu'il ne fût pris, c'est-à-dire s'il voulait retourner en arrière, car il était loisible de marcher en avant. Or les deux frères se dirent : « Puisque nous ne pouvons retourner à Constantinople avec nos marchandises, allons en avant par la voie du Levant, peut-être trouverons-nous moyen de retourner en arrière. » Ils se préparent donc et partent de Bacara (Bolgara), et s'en viennent à une cité qui avait nom Ouchacca[5], à l'extrême frontière du royaume du sire du Ponant (Levant) ; puis ils repartent d'Ouchacca, et, ayant passé le fleuve du Tigre[6], ils arrivent à un désert long de dix-sept journées[7], où ils ne trouvent ni villes, ni villages, mais seulement des Tartares avec leurs tentes, lesquels se nourrissaient de leurs bêtes.

Comment les deux frères traversent un désert et viennent à la cité de Bucara.

Et quand ils eurent traversé ce désert, ils arrivèrent à une cité moult noble et grande nommée Boccara[8]. La province aussi se nommait Bucara ; elle obéissait à un roi nommé Barac[9]. La cité était la meilleure de toute la Perse. Arrivés en cette ville, les deux frères ne purent pousser plus avant ni retourner en arrière, et y demeurèrent trois ans. Pendant qu'ils y étaient, il vint un messager d'Alau, le sire du Levant, qui se rendait vers le grand sire de tous les Tartares, appelé Cublai[10]. Quand ce messager vit messire Nicolas et messire Matthieu il en fut tout émerveillé, parce que

Lequel livre Jehan, duc de Bourgoigne, donna à son oncle Jehan, fils du Roi de France, duc de Berry et d'Auvergne, comte de Poitou, d'Étampes, de Bouloigne. Et contient ledit livre six livres, c'est à savoir Mar-Pol, frère Udric de l'ordre des frères Meneurs, le livre fait à la requête de Taleran de Pierregor : l'État du grand kaan ; le livre de Messire Guillaume de Mandeville, le livre de frère Jehan de l'ordre des Prémontrés, le livre de frère Bieul de l'ordre des frères Prescheurs. Et sont en ce dit livre deux cent soixante-six histoires. » Signé : Flamel. (Voir fac-similé en Annexe, p. 191-192).

Les nombreuses miniatures qui ornent le *Livre des Merveilles* sont parfaitement conservées. L'imagination singulière des artistes qui les ont exécutées, la bizarrerie des compositions, la naïveté du dessin, la vivacité du coloris, les font classer parmi les peintures les plus remarquables du quatorzième siècle. C'est les apprécier, ce nous semble, comme il convient, que de dire qu'elles sont presque toutes très agréables à la vue et très amusantes ; mais elles ne peuvent en rien instruire : il faut bien se garder, en effet, de les considérer comme une interprétation sérieuse des relations de voyages auxquelles on les a mêlées. Les miniaturistes étaient fort ignorants, ou se préoccupaient très peu du soin d'expliquer fidèlement le texte aux yeux des lecteurs. Ils forçaient le sens du récit, prenaient à la lettre les comparaisons en les exagérant, et se complaisaient le plus souvent à transporter les lecteurs au-delà de toutes les limites du vraisemblable. La seule utilité de ces imageries est qu'elles représentent probablement avec assez d'exactitude les idées étranges que l'on se faisait généralement de la nature des hommes et des animaux dans les pays lointains : sous ce rapport, elles entrent comme partie essentielle dans l'étude du moyen âge.

1 Non pas dans la Bulgarie, mais une ville tartare à l'est de la Volga, et habitée actuellement par les Baskirs.

2 Sara, suivant Forster, est la ville de Saray, située sur le bras oriental de la Volga.

3 C'est le célèbre Houlagou, frère de Cublai-Khan. « Ce prince, d'abord fixé sur la rive droite de l'Oxus, ne franchit pas le fleuve pendant la vie de Batou-Khan, de ce chef des Tartares occidentaux qui avait fait trembler l'Europe ; mais après sa mort, qui eut lieu en 1255, Houlagou attaqua les Ismaéliens et détruisit la puissance du Vieux de la montagne, qui les gouvernait. Il fit la guerre à Barka, dont les Ismaéliens avaient reçu des secours ; et après avoir fait périr toute la race de leur chef, il tourna ses armes contre Bagdad, où le califat fut détruit. » (Roux, *Introduction aux voyages de Marco-Polo*.)

4 Tartares qui occupaient les provinces situées à l'orient et au midi de la mer Caspienne.

5 Ce nom, écrit *Gathaca*, *Ouchata* et *Buccata*, dans d'autres manuscrits, paraît désigner l'*Okak* d'Aboulféda, située entre Saray et Bogar.

6 Non pas le Tigre, mais le *Si-houn* ou *Sirr*.

7 Le désert de Karak.

8 Boukhara, l'une des villes les plus considérables de l'Asie, et capitale du khanat de Boukhara.

9 Barac-Khan, arrière-petit-fils de Jagathaï, second fils de Gengis-Khan ; il mourut en 1260.

10 Cublai-Khan, le grand khan des Tartares, et empereur de Chine, était le fils de Touli, quatrième fils de Gengis-Khan ; il avait succédé à son frère, Mangou-Khan. On le considère comme le cinquième empereur de la race des Tartares mongols. Il résidait au

jamais on n'avait vu de Latins en cette contrée, et il leur dit : « Seigneurs, si vous me voulez croire, vous en aurez grand profit et grand honneur. » Les deux frères lui dirent qu'ils le croiraient volontiers si c'était chose qu'ils pussent faire. « Seigneurs, leur répond alors le messager, sachez donc que le grand sire des Tartares ne vit oncques aucun Latin et a grand désir et volonté d'en voir ; et pour ce, si vous voulez venir avec moi jusqu'à lui, il vous verra moult volontiers et vous fera grand honneur et grand bien, et je vous le dis, vous pouvez venir avec moi sans encombre. »

Comment les deux frères trouvent les messagers au grand khan.

Quand les deux frères eurent entendu ce que leur disait ce messager, ils firent leurs préparatifs et lui répondirent qu'ils iraient volontiers avec lui. Ils partirent donc et voyagèrent un an vers le nord et le nord-est avant d'atteindre le but de leur voyage, rencontrant dans leur route diverses merveilles dont nous ne dirons rien en ce moment, parce que messire Marc, le fils de messire Nicolas, qui vit aussi tout cela, vous le racontera dans ce livre, tout au long.

Comment les deux frères vinrent au grand khan.

Et quand messire Nicolas et messire Matthieu furent venus au grand seigneur, il les reçut honorablement et leur fit grande joie et grande fête. Il fut très joyeux de leur venue et les interrogea sur maintes choses : d'abord sur les empereurs, comment ils administrent leur seigneurie et tiennent leur terre en justice, et comment ils font la guerre, et maintes autres affaires ; ensuite il leur parla des rois, des princes et des autres barons.

Comment le grand khan interroge les deux frères sur les affaires des chrétiens.

Et après il leur parla de messire le pape et de tous les faits de l'Église romaine, et de toutes les coutumes des Latins. Et messire Nicolas et messire Matthieu lui dirent toute la vérité, chacun de son côté, bien et sagement, comme de sages hommes qu'ils étaient, qui bien savaient la langue des Tartares et le tartaresque.

Comment le grand khan envoie les deux frères comme ses messagers au pape de Rome.

Et quand le grand sire qui avait nom Cublai-Khan, et qui était seigneur de tous les Tartares du monde, et de toutes les provinces et royaumes et pays de cette grandissime partie de la terre, eut entendu tous les faits des Latins, comme les deux frères le lui avaient dit bien et clairement, il en fut charmé outre mesure et résolut en lui-même d'envoyer ses messagers au pape. Il pria donc les deux frères de se charger de cet office avec un de ses barons, et eux lui répondirent qu'ils feraient tout son commandement comme de leur seigneur lige. Le grand sire alors fait venir devant lui un de ses barons, qui avait nom Cogalal, et lui dit qu'il veut qu'il aille vers le pape avec les deux frères. L'autre lui répond : « Sire, je suis votre homme et prêt à exécuter, suivant mon pouvoir, tout ce que vous me commanderez. » Le grand sire fait donc faire ses chartes en langue turque[1], pour envoyer au pape, et les donne aux deux frères et à son baron, les chargeant en outre de ce qu'il veut qu'ils disent de sa part au pape. Or voici ce que contenaient ces chartes, et quelles étaient les instructions des messagers. Le grand khan mandait au pape qu'il lui envoyât cent hommes sages de la foi chrétienne qui sussent les sept arts et fussent capables de discuter et prouver clairement aux idolâtres et à toutes les autres sectes que toutes les idoles qu'ils ont dans leurs maisons et qu'ils adorent sont

Catay ou Cathay (Chine septentrionale), ou dans le district voisin de Karchim, où était située *Shang-tou*.

1 « Suivant d'autres manuscrits en langue tartare, probablement en langue mogole, avec caractères omgours. La lettre que Mangou-Khan, fils de Gengis-Khan, avait écrite à saint Louis, en 1254, était en langue mogole, mais en caractères yuguriens de haut en bas. » (Petis de la Croix.)

des inventions du diable, et aussi que la foi chrétienne est meilleure que la leur. Le grand sire chargea aussi les deux frères de lui apporter de l'huile de la lampe qui brûle sur le sépulcre de Dieu, à Jérusalem[1]. Telles étaient les choses qu'il confia aux messagers qu'il envoyait au pape.

Comment le grand khan donne aux deux frères la table d'or des commandements.

Quand le grand sire eut donné toutes ses instructions aux deux frères et à son baron, il leur fit remettre une table d'or[2], par laquelle il était ordonné qu'en tous les lieux où iraient les messagers on dût leur fournir tout ce dont ils auraient besoin, et des chevaux et des hommes pour les escorter d'un pays à l'autre. Et quand messire Nicolas et messire Matthieu et l'autre messager eurent bien tout ce dont ils avaient besoin, ils prirent congé du très grand sire, montèrent à cheval et se mirent en route. Ils n'avaient pas encore chevauché longtemps quand le baron tartare qui était avec eux tomba malade, et, ne pouvant aller plus loin, s'arrêta dans une cité. Et quand messire Nicolas et messire Matthieu le virent ainsi malade, ils le laissèrent et poursuivirent leur route ; et je vous dis que partout où ils allaient ils étaient servis et honorés en tout ce qu'ils commandaient. Et, que vous dirai-je ? Ils chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Laïas[3] ; et ils furent bien trois ans à y aller, parce qu'ils furent souvent arrêtés par le mauvais temps et les neiges, et les fleuves qui étaient enflés.

Comment les deux frères vinrent à la cité d'Acre.

Puis ils partirent de Laïas et s'en vinrent à Acre[4], où ils arrivèrent au mois d'avril de l'année 1260[5] de l'incarnation de Jésus-Christ, et ils trouvèrent que messire le pape était mort. Quand donc messire Nicolas et messire Matthieu eurent appris la mort du pape Clément IV, ils allèrent trouver un sage clerc qui était légat pour l'Église de Rome dans tout le royaume d'Égypte. C'était un homme de grande autorité, qui avait nom Téald de Plaienze[6]. Ils lui racontèrent le message dont le grand sire des Tartares les avait chargés pour le pape. Et quand le légat eut entendu le récit des deux frères, il en fut fort émerveillé, et il lui sembla que c'était grand bien et grand honneur pour la chrétienté. Il dit aux deux frères : « Seigneurs, vous voyez que le pape est mort, et pour ce il vous faudra attendre qu'un nouveau pape soit nommé ; et quand il le sera, vous pourrez accomplir votre message. » Les deux frères, voyant bien que le légat leur disait la vérité, lui répondirent qu'en attendant l'élection du pape ils voulaient aller à Venise, voir leur famille. Ils partent donc d'Acre et vont à Négrepont, et de là montent sur un vaisseau et naviguent jusqu'à ce qu'ils soient arrivés. Messire Nicolas trouve que sa femme était morte et qu'il lui restait un fils de douze ans, nommé Marc, qui est celui dont parle ce livre. Messire Nicolas et messire Matthieu restent encore deux ans à Venise pour attendre la nomination du pape[7].

1 « Ce que le clergé arménien vend le plus cher, dit Chardin, ce sont les saintes huiles, que les Grecs appellent myrone. La plupart des chrétiens orientaux s'imaginent que c'est un baume physiquement salutaire contre toutes les maladies de l'âme. Le patriarche a seul le droit de le consacrer. Il le vend aux évêques et aux prêtres. Il y a quelque douze ans que celui de Perse se mit en tête d'empêcher les ecclésiastiques arméniens de tout l'Orient de se procurer des saintes huiles ailleurs que chez lui. Ceux de Turquie s'en fournissent depuis longtemps à Jérusalem, auprès du patriarche arménien qui y réside, et qui est le chef de tous les chrétiens arméniens de l'Empire ottoman. » (*Voyage en Perse*, t. Ier, p. 170.)

2 Tablette d'honneur (*tchi-kouei*), sorte de passeport qui est encore en usage. Ce n'est pas une plaque de métal ; les lettres seulement y sont tracées en or.

3 *Lajazzo, Aiazzo, Aïas, Layassa*, Issus, port de la rive septentrionale du golfe de Scandaroun, ou Issique.

4 Voir plan d'Acre en Annexe, p. 193.

5 Erreur du manuscrit. Il faut lire 1269, que l'on trouve sur d'autres manuscrits. Clément IV est mort le 29 novembre 1268.

6 *Tebaldo* de Plaisance.

7 La vacance du siège pontifical dura près de trois ans.

Comment les deux frères partirent de Venise pour retourner au grand khan, et avec eux Marc, le fils de messire Nicolas.

Quand les deux frères eurent ainsi attendu deux ans, voyant qu'on ne nommait pas de pape, ils se dirent que désormais ils ne devaient point différer davantage pour se rendre près du grand khan. Ils partent donc de Venise, emmenant avec eux Marc, le fils de Nicolas, et s'en vont tout droit à Acre, où ils trouvent le légat dont je vous ai déjà parlé. Ils s'entretiennent avec lui de leur message, et lui demandent permission d'aller à Jérusalem chercher de l'huile de la lampe du Christ, comme le grand khan les en avait priés. Le légat leur accorde cette permission ; et, quittant Acre, ils s'en vont à Jérusalem, où ils prennent de l'huile de la lampe du sépulcre du Christ. Puis ils retournent vers le légat, à Acre, et lui disent : « Seigneur, comme nous voyons qu'on ne nomme point de pape, nous voulons retourner au grand sire, parce que nous avons déjà trop tardé. » Et messire le légat, qui était un des plus grands seigneurs de toute l'Église de Rome, leur dit : « Puisque vous voulez retourner au grand sire, je ne m'y oppose pas. » Puis il fit ses lettres et ses messages pour les envoyer au grand khan, et témoigner comment messire Nicolas et messire Matthieu étaient venus pour accomplir leur message, mais n'avaient pu le faire à cause de la mort du pape.

Comment les deux frères vont au pape de Rome.

Quand les deux frères eurent les lettres du légat, ils partirent d'Acre et se mirent en route pour retourner vers le grand sire ; ils allèrent ainsi jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Laïas, et à peine y étaient-ils arrivés, qu'ils apprirent que ce légat avait été élu pape et avait pris le nom de Grégoire de Plaienze[1]. Les deux frères en eurent grande liesse, et peu après arriva vers eux, à Laïas, un messager de la part du légat, qui avait été élu pape, pour leur dire que s'ils n'étaient encore par-




Sceau de Grégoire X.




Médaille de Léon II d'Arménie.

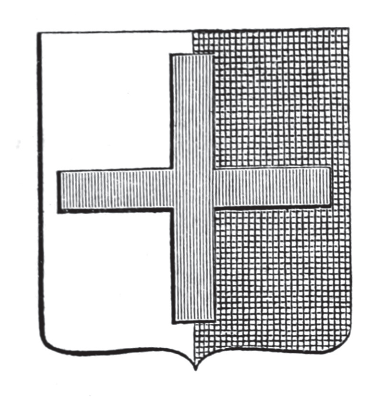
tis, ils eussent à retourner vers lui. Les deux frères, très joyeux de ce message, répondirent qu'ils obéiraient volontiers. Et, que vous dirai-je ? Le roi d'Arménie[2] fit équiper une galère pour les deux frères, et les envoya vers le légat moult honorablement.

1 *B. Gregorius X Placentinus*. Grégoire X fut élu le 1er septembre 1271. Le 18 novembre, il partit de Syrie, où il était légat, et aborda en janvier 1272 à Brindisi, près d'Otrante.

2 En ce temps Léon ou Livon II régnait dans l'Arménie inférieure, dont la capitale était Sis, et Aias ou Aiazzo le port. Son père, *Hatem* ou *Haiton*, auteur d'une *Histoire des Tartares*, et que l'on appelle souvent Haiton l'Arménien, avait abdiqué ou cédé sa couronne à Léon, avec le consentement d'Abaka, fils d'Houlagou, son suzerain.

Comment les deux frères et Marc vinrent à Clemeinfu, où était le grand khan.

Quand ils furent venus à Acre, ils s'en vont vers messire le pape et se prosternent devant lui. Messire le pape les reçoit honorablement, et leur donne sa bénédiction, et leur fait joie et fête ; puis il leur donne deux frères prêcheurs, les plus sages qui fussent en cette province : l'un avait nom frère Nicolas de Vicence, et l'autre frère Guillaume de Tripule. Il leur remet ses lettres et privilèges, et leur confie les messages qu'il voulait envoyer au grand khan. Et quand messire Nicolas et messire Matthieu et les deux frères prêcheurs eurent reçu les instructions du pape, ils lui demandent sa bénédiction et partent tous, et avec eux Marc[1], le fils de messire Nicolas. Ils s'en vont tout droit à Laïas ; et quand ils y furent arrivés il advint que Bondocdaire[2], qui était soudan de Babylonie, vint en Arménie avec une grande armée, et fit grand dommage par la contrée, si bien que les messagers furent en péril d'être mis à mort. Les deux frères prêcheurs, voyant cela, doutèrent fort d'aller plus avant, et résolurent de ne pas continuer leur route. Ayant donc donné à messire Nicolas et à messire Matthieu toutes les lettres qu'ils avaient, ils les quittèrent et s'en allèrent avec le *maître du temple*[3].



Écu de templier.

Comment les deux frères et Marc continuèrent leur route.

Et messire Nicolas, et messire Matthieu, et Marc, le fils de Nicolas, se mirent en route et chevauchèrent tant, durant le printemps et l'été, qu'ils arrivèrent au grand khan, qui se trouvait alors à une cité nommée Clemeinfu[4], moult riche et grande. Nous ne vous parlerons pas ici de ce qu'ils virent chemin faisant, parce que nous vous le raconterons dans notre livre quand nous en serons venus là. Sachez seulement qu'ils furent bien trois ans et demi à faire ce voyage[5], à cause de la difficulté des chemins, et des pluies et des grands fleuves ; puis, ils ne pouvaient chevaucher l'hiver comme l'été. Mais le grand khan, quand il apprit la prochaine venue de messire Nicolas et de messire Matthieu, envoya vers eux ses messagers, bien quarante journées en avant, et eut soin qu'ils fussent moult bien servis et honorés.

Comment les deux frères et Marc, après être partis d'Acre, allèrent trouver le grand khan en son palais.

Et, que vous dirai-je ? Quand messire Nicolas et messires Matthieu et Marc furent venus en cette grande cité, ils s'en allèrent au principal palais, où ils trouvèrent le grand khan avec moult grande compagnie de barons. Ils s'agenouillent devant lui et s'humilient le plus qu'ils peuvent. Le grand khan les fait relever et les reçoit honorablement, et leur fait grande joie et grande fête, leur demandant ce qu'ils sont devenus et comment ils se sont portés. Les deux frères lui répondent qu'ils se

1 Marco-Polo.

2 Bibars, sultan d'Égypte et non de Babylonie. Abaka invoqua le secours des princes chrétiens contre Bibars, qui avait en effet envahi ses états.

3 Le commandeur des chevaliers de l'ordre du Temple. On suppose qu'une commanderie de cet ordre célèbre s'était établie en Arménie pour la défense des intérêts du christianisme.

4 Cai-min-fu de Raschid-Eddin, Cai-ping-fu des Chinois. La résidence ordinaire de Cublai, à cette époque, était Yen-King, près de la place où est actuellement Péking. Du Halde dit qu'il avait établi d'abord sa cour à Tay-yuan-fou, capitale de la province de Cham-si, cl qu'il la transporta ensuite à Péking.

5 Un an et demi seulement, suivant d'autres manuscrits.

sont moult bien portés, puisqu'ils le retrouvent sain et dispos ; puis ils lui présentent les brevets et les lettres que le pape lui envoie, dont il a grande liesse, et ils lui baillent la sainte huile, dont il est



Chevalier de l'ordre du Temple.

tout joyeux et qu'il tient pour très précieuse. Puis le grand khan, quand il voit Marc, qui était un jeune homme, demande qui il est. « Sire, fait messire Nicolas, c'est mon fils et votre homme. » — « Qu'il soit le bienvenu ! » reprend le grand khan. Et, que vous dirai-je de plus ? Moult grande fut la joie et la fête que fit le grand khan et toute sa cour à ces messagers, et ils étaient servis et honorés de tous, ils restèrent à la cour et avaient honneur sur les autres barons.

Comment le grand khan envoie Marc pour ses messages.

Or il advint que Marc, le fils de messire Nicolas, apprit si bien les coutumes des Tartares, et leur langue, et leur écriture, que, peu de temps après sa venue à la cour du grand seigneur, il savait quatre langues et quatre écritures différentes[1]. Il était sage et prudent outre mesure, et le grand khan lui voulait moult grand bien pour l'esprit qu'il voyait en lui et pour sa grande sagesse. Et quand il vit que Marc était si instruit, il l'envoya faire un message en un pays où il fut bien six mois à aller. Le jeune homme fit son ambassade bien et sagement, et comme il avait vu et entendu plusieurs fois que le grand khan, quand les messagers qu'il envoyait par les diverses parties du monde revenaient à lui et lui rendaient compte de leur ambassade sans savoir lui raconter rien de particulier des contrées où ils avaient été, leur disait qu'ils étaient fous et malappris, et ajoutait qu'il aimerait mieux entendre de leur bouche le récit des coutumes et des usages de ces contrées étrangères que le compte rendu de l'ambassade qu'il leur avait confiée, il mit toute son attention, quand il s'acquitta de sa mission, à retenir toutes les choses étranges et inaccoutumées qu'il voyait, afin de les redire au grand khan.

Comment Marc, de retour de sa mission, revient vers le grand khan.

Lors donc que Marc fut de retour de sa mission, il s'en va au grand khan et lui rend compte du message qu'il lui avait confié, et dont il s'était fort bien acquitté ; puis il lui raconte tout ce qu'il a vu dans son voyage, si bien et si sagement, que le grand khan et tous ceux qui l'entendent en sont émerveillés, et se disent entre eux que si ce jeune homme vit longtemps il ne peut manquer d'être de grand sens et de grande valeur. Et, que vous dirai-je ? À partir de ce jour il fut appelé le jeune messire Marc Pol ; et ainsi l'appellera désormais notre livre, et cela à bon droit, car il était sage et prudent. Il demeura avec le grand khan bien dix-sept ans, et pendant tout ce temps il ne cessa d'être envoyé en mission ; car le grand khan, voyant que messire Marc lui apportait tant de nouvelles des lieux où il allait, et achevait si bien ce qu'on lui confiait, donnait à messire Marc toutes les missions difficiles et lointaines qu'il avait à faire, et celui-ci s'en acquittait moult bien, et racontait à son retour tout ce qu'il avait vu de nouveau et d'étrange. Et les services de messire Marc plaisaient tellement au grand khan, que celui-ci lui en voulait grand bien et lui faisait grand honneur, le tenant si près de lui que les autres barons en avaient grande envie. C'est ainsi que messire Marc sut plus de choses de cette contrée qu'homme du monde, parce qu'il recherchait plus que nul autre ce qui pouvait s'y trouver d'étrange, et qu'il mettait toute son application à l'apprendre.

Comment messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, demandent congé au khan.

Et quand messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, furent demeurés avec le grand khan le temps que je vous ai conté, ils se dirent entre eux qu'ils voulaient retourner en leur pays. Ils en demandèrent plusieurs fois congé au grand khan et l'en prièrent moult doucement ; mais celui-ci les aimait tant et les gardait si volontiers autour de lui, qu'il ne voulait leur donner congé pour rien au monde. Or il advint que la reine Bolgara[2], qui était femme d'Argon[3], le sire du Levant, mourut, ayant mis dans son testament que nulle dame ne pût s'asseoir à sa place ni être femme d'Argon si

1 Sans doute les langues mongole, omgour, mantchoue et chinoise.

2 *Bolgana, Balgana, Bolghân*. « Plusieurs reines et épouses des rois mongols de la Perse ont porté le nom de *Bolghân*, » dit Klaproth dans ses notes inédites ; et il ajoute des détails historiques : « La fille de Jagatai, fils de Gengis-Khan, est nommée *Bolghân-Khâtou*n (dame Bolghân), etc. »

3 Arghoun-Khan, fils d'Abaka-Khan, roi mongol de Perse, du Khorassan, etc.

elle n'était de son lignage. Argon prit donc trois de ses barons, nommés Oulatai, Apusca et Coja, et les envoya au grand khan avec moult belle escorte, pour le prier de lui envoyer une dame qui fut du lignage de la reine Balgana, sa femme, qui était morte. Quand les trois barons furent venus au grand khan, ils lui dirent pourquoi ils étaient envoyés ; le grand khan les reçut honorablement, leur fit joie et fête, et les envoya vers une dame nommée Cogatra[1], âgée de dix-sept ans, moult belle et avenante, et du lignage de la reine Balgana. Il leur dit que c'était là la femme qui leur convenait, et eux lui répondent qu'elle leur plaît fort. Or, vers ce temps, messire Marc arriva de l'Inde après avoir parcouru diverses mers, et raconta maintes merveilles de cette contrée. Les trois barons, étonnés de voir messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, résolurent d'emmener avec eux, par mer, ces sages Latins. Ils vont au grand khan et lui demandent en grâce d'envoyer avec eux ces trois Latins, par mer. Le grand khan, qui aimait tant ces trois hommes, accorde cette grâce à grand'peine, et donne congé aux trois Latins de partir avec les trois barons et cette dame.

Comment messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, quittèrent le grand khan.

Quand le grand khan vit que messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, allaient partir, il les fait venir tous trois devant lui et leur donne deux tables, avec commandement qu'ils fussent francs par toute sa terre et que, partout où ils iraient, ils fussent défrayés eux et leur suite ; puis il les charge de messages pour le pape, et le roi de France, et le roi d'Espagne, et les autres de la chrétienté ; il fait appareiller quatorze navires qui avaient chacun quatre mats[2] et pouvaient porter douze voiles, et je pourrais vous expliquer comment, mais ce serait trop long, et je ne vous le dirai ici. Quand les navires furent prêts, les trois barons, et la dame, et messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, prirent congé du grand khan, et montèrent sur les vaisseaux avec beaucoup de gens, et le grand khan leur fit donner des vivres pour deux ans. Et, que vous dirai-je ? Ils prirent la mer et naviguèrent bien trois mois, au bout desquels ils vinrent à une île qui est vers le midi et s'appelle Java[3], en laquelle île sont maintes choses merveilleuses dont nous vous parlerons ci-après. Puis ils partirent de cette île, et naviguèrent dans la mer de l'Inde bien dix-huit mois avant d'arriver au but de leur voyage ; et ils trouvèrent maintes grandes merveilles que nous vous raconterons en ce livre. À leur arrivée, ils trouvèrent qu'Argon était mort[4] ; et sa dame fut donnée à Cazan[5], le fils d'Argon. Et je vous dis en vérité que sur six cents personnes qu'ils étaient sur les navires, sans les mariniers, ils moururent tous, à l'exception de dix-huit. La seigneurie d'Argon appartenait alors à Chiato[6], ils lui recommandent la dame et accomplissent leur mission ; puis messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, prennent congé de Chiato, et se remettent en route. Or sachez qu'Achatu[7] donna aux trois messagers du grand khan, c'est-à-dire à messire Nicolas, messire Matthieu et messire Marc, quatre tables d'or de commandement, deux de gerfaut, une de lion, et une d'or plein, afin qu'ils fussent honorés et servis par toute sa terre comme lui-même, et que toute dépense et toute escorte leur fussent données. Et certes il en fut ainsi, car ils trouvèrent par toute la terre du grand khan chevaux et tout ce dont ils avaient besoin, bien et largement. Souvent on leur donnait deux cents hommes à cheval, plus ou moins, selon que cela était nécessaire pour aller d'un pays à l'autre ; et ce n'était pas chose superflue, parce qu'Achatu n'était pas seigneur lige, et les gens ne s'abstenaient pas de faire mal tant qu'ils pouvaient, comme ils eussent fait s'il eût été seigneur lige. Et je veux encore vous raconter une chose à l'honneur de

1 Kogatin, suivant d'autres manuscrits ; c'est probablement une altération du nom Koutai-Khâtoun. Ainsi s'appelait une des femmes d'Houlagou.

2 Barrow vit beaucoup de navires chinois destinés à de grands voyages, et ayant quatre mâts. (*Travels in China*, p. 45.)

3 Ailleurs, cette même île est appelée *Java minor*. Il s'agit certainement de Sumatra.

4 Arghoun-Khan mourut en mars 1291, troisième mois de l'an de l'hégire 690.

5 Ghazan-Khan, fils aîné d'Arghoun. Il monta sur le trône de Perse en 1295, cinq ans environ après la mort de son père.

6 Kai-Khatou, frère d'Arghoun-Khan, et qui s'était d'abord emparé du trône.

7 Chiato, Ki-Akato, Kai-Khatou.

ces trois messagers ; car je vous dis en vérité que messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, avaient tellement l'estime du grand khan, et il leur voulait si grand bien, qu'il leur confia la reine Cocacin, la fille du roi du Mangi, pour les mener à Argon, le sire de tout le Levant. Et ainsi firent-ils, car ils les menèrent par la mer, comme je vous l'ai rapporté, avec si belle escorte et si grande représentation. Ces deux grandes dames étaient en la maison de ces trois messagers, et ils les gardaient et les protégeaient comme si elles eussent été leurs filles, et les dames, qui moult étaient jeunes et belles, les tenaient pour leurs pères et leur obéissaient. Ils les remirent entre les mains de leurs seigneurs, et la reine Cocacin est la femme de Cazan, qui règne aujourd'hui. Cazan et elle veulent si grand bien aux messagers, qu'il n'est chose qu'ils ne fassent pour eux comme pour leur père propre. Sachez donc que, quand les trois messagers prirent congé de Cocacin pour retourner en leur pays, elle pleura de chagrin de leur départ. Maintenant que nous avons raconté comment ils s'acquittèrent sagement de leur mission, nous laisserons cela et irons plus avant. Quand les trois messagers furent partis de Cocatu[1], ils continuèrent leur route jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Trépisonde, et de Trépisonde ils allèrent à Constantinople, puis à Négrepont ; et de Négrepont à Venise ; et ce fut vers l'an 1295 de l'incarnation du Christ. À présent que nous avons fait ce prologue, nous commencerons notre récit.

De la Petite-Arménie.

Il faut savoir qu'il y a deux Arménies[2], une grande et une petite. De la petite[3] est seigneur un roi qui maintient bien sa terre en justice, et est soumis au Tartare. Il a maintes villes et maints villages, et de toutes choses en grande abondance ; sa terre fournit aussi toutes sortes de gibiers pour le divertissement de la chasse, mais le pays n'est pas sain et est très insalubre. Anciennement, les gentilshommes étaient vaillants et prud'hommes à la guerre, tandis qu'aujourd'hui ils sont vils et chétifs, et n'ont d'autre talent que celui de bien boire. Il y a encore sur la mer une ville appelée Laïas, qui fait grand commerce ; c'est là qu'on apporte toutes les épices et les draps de l'Euphrate et les autres marchandises précieuses, et les marchands de Venise, et de Gênes, et de tous les pays, viennent les y acheter. Les marchands et tous ceux qui veulent aller sur l'Euphrate s'embarquent en cette ville. Maintenant que nous vous avons parlé de la Petite-Arménie, nous passerons à la Turcomanie.

De la province de Turcomanie.

En Turcomanie, il y a trois races d'habitants. D'abord les Turcomans, qui adorent Mahomet et observent sa loi. Ce sont des gens simples, qui ont un langage sauvage ; ils demeurent dans des montagnes et des landes où ils savent qu'il y a de bons pâturages, parce qu'ils vivent de bestiaux. En ce pays[4] naissent de bons chevaux turcomans et de bons mulets de grande valeur. Les autres

1 De la résidence de Kai-Khatou.

2 Cette division est celle qu'avaient admise Ptolémée et les géographes du moyen âge.

3 Le nom de Petite-Arménie ou Arménie Mineure fut donné aux pays dont la conquête avait agrandi le territoire de l'Arménie proprement dite. Dans l'origine, il comprenait seulement la partie orientale de la Cappadoce ; plus tard, les Arméniens ayant été de plus en plus refoulés vers l'occident, par suite de leurs révolutions intérieures, ce nom reçut une plus grande extension, et dans le treizième siècle embrassa la Cilicie entière. On lit dans la relation de l'Arménien Haiton, contemporain de Marco-Polo : « La quatrième province de Syrie est appelée Cilicie, et c'est là que se trouve la ville imprenable de Tarses ; et de nos jours cette Cilicie a pris le nom d'Arménie. En effet, après que les ennemis de la foi chrétienne eurent arraché cette contrée aux mains des Grecs et l'eurent longtemps occupée, les Arméniens firent tant par leurs efforts qu'ils l'enlevèrent au peuple des païens, et le roi d'Arménie en est le maître par la grâce de Dieu. » (*Hist. d'Orient*, ch. xiv, p. 16)

Sous le règne d'Alexis Comnène, un légat d'Arménie nommé Cachiy (Kaghic, dit de Guignes), de la famille des Pacratides, constitua l'Arménie Mineure en royaume indépendant, dont il fut le chef ; il conquit la Cilicie et une partie de la Cappadoce, et fut la souche des rois qui occupèrent le trône pendant les douzième et treizième siècles. L'Arménie Mineure était devenue ainsi indépendante de la grande, mais son roi était tributaire des Tartares du Levant. La capitale était *Sis*.

4 Il faut entendre sous ce nom de Turcomanie les belles contrées de l'Asie Mineure conquises au douzième siècle par la dynastie

habitants sont Arméniens et Grecs ; ils demeurent ensemble dans les villes et les villages, et vivent de commerce et d'industrie ; car sachez qu'on y fabrique les meilleurs et les plus beaux tapis du monde, et aussi des draps de soie cramoisie et d'autres couleurs moult beaux et riches, et maintes autres choses. Leurs cités s'appellent le Como, Casserie, Sevasto[1] ; et il y a encore maintes autres cités et villages dont je ne vous parlerai, parce que ce serait trop longue matière. Ils sont soumis au Tartare du Levant, qui les a sous sa seigneurie. Nous vous entretiendrons maintenant de la Grande-Arménie.

De la Grande-Arménie.

La Grande-Arménie[2] est une grande province. Elle commence à une cité nommée Arzinga, où se travaillent les meilleurs bougrans[3] qui soient au monde ; on y trouve aussi les plus beaux bains et la meilleure eau qu'il soit possible de voir. Les habitants sont Arméniens et soumis au Tartare. Il y a maintes cités et villages ; les plus nobles villes sont Arzinga, qui est un archevêché, Argiron[4] et Darzizi[5]. C'est une moult grande province, et tout l'été toute l'armée du Tartare du Levant y campe, parce qu'en cette saison il y a en ce pays de très bons pâturages pour les bêtes ; mais l'hiver ils quittent cette province, car il y fait si froid et il y tombe tant de neige, que leurs bêtes n'y pourraient vivre. Ils abandonnent donc ce lieu l'hiver, et vont vers des contrées plus chaudes, où ils trouvent de grandes herbes et de bons pâturages. En la Grande-Arménie est l'arche de Noé, sur une grande montagne[6]. Cette province confine, vers le midi et le levant, à un royaume nom-

turque des Seldjoucides. Ce pays des Turcomans était borné à l'est par l'Arménie et la Géorgie, à l'ouest par l'Anatolie, au nord par la mer Noire, au sud par l'Arménie et la Méditerranée.

1 *Como* (suivant une autre version *Coino, Coyne, Conio*) est la moderne *Konieh*, capitale du pachalik du même nom, élevée sur les ruines de l'antique *Iconium*, et qui conserve quelques restes de sa splendeur au moyen âge.

Casserie (*Caseria, Casorie*, suivant d'autres manuscrits) est *Kaisarieh*, l'antique Césarée.

Sevasto (*Savast, Sebasta*, d'après d'autres manuscrits) est la *Sevaste* des Romains, la *Sebastpole* de Cappadoce, la moderne *Sivas, Sevas*, suivant la prononciation arménienne, maintenant misérablement déchue. On conserve des monnaies d'argent des sultans de Sevat, ainsi que de ceux de Conice.

Conice et Césarée sont deux villes très florissantes par leur industrie et leur commerce ; on y fabrique des tissus de soie et de coton, des châles, des tapis et des peaux teintes.

2 « La Grande-Arménie ou Arménie Majeure est l'ancien royaume d'Arménie fondé par Aram, vers 1827 avant l'ère chrétienne, et maintenant divisée entre la Turquie, la Perse, la Russie et quelques princes turcs. La première invasion des Mongols en Arménie eut lieu en 1226. La capitale de l'Arménie était alors la ville que Marco-Polo appelle *Arzinga*, l'*Eriza* ou *Erez* des anciens Arméniens, *Jerzenga* des modernes, *Erzinghian* des Turcs, *Arzengan* des Perses, *Arzendjan* des Arabes, célèbre à une époque par les temples que le roi Tigrane II y éleva à Diane, et que détruisit dans le quatrième siècle saint Grégoire l'Illuminateur. Marsden n'avait pas trouvé les bains de Jerzenga mentionnés dans les écrivains orientaux ; mais des indigènes arméniens nous ont assuré que cette ville, fondée sur un terrain volcanique, a des sources thermales assez fréquentées ; ses alentours sont fertiles et très agréables. Sous la domination souveraine des Mongols, Jerzenga était, à l'époque où Marco-Polo la visita, une des cités de l'Asie occidentale les plus florissantes par leur industrie et par leur commerce. Les tremblements de terre et surtout les vicissitudes politiques lui ont fait perdre son ancienne splendeur. » (Vincenzo Lazari.)

3 Dans les textes latins, *buchiranus, buchyrams, bucaramus* ; dans Ramusio, *bochassini di bambagio*. Dans un ancien dictionnaire anglais (Cotgrave, 1611), le bocassin est décrit comme un fin bougran ressemblant au taffetas.

4 Arziron (dans d'autres manuscrits *Argiron, Arsion, Arsus*) correspond à *Erzeroum* ou *Arzerroum*. Ce fut à l'origine une place d'armes qui s'appelait *Théodosipoli*, du nom de son fondateur ; et comme elle était la dernière ville arménienne qui appartînt aux empereurs byzantins, elle prit le nom de *Arz-er-Rum* (terre des Grecs). C'est maintenant le chef-lieu d'un pachalik turc, résidence du général de l'armée de Perse (*Iran serascheri*), et un des boulevards de l'Empire ottoman contre la Russie et la Perse.

5 Arzizi (*Arzis, Darzizi, Darzirim*, dans d'autres textes), la moderne Ardjis (*Arjîs, Ardjisch*), petite ville sur le lac de Van, qui fut visitée par Marco-Polo avant Erzerum, quand il alla de Tabris à Trébisonde. Le lac de Van était appelé par les anciens *Arsissa Palus*.

6 « C'est en Arménie, dit Haiton l'Arménien, que se trouve la plus haute des montagnes de toute la terre, qui est vulgairement appelée *Ararat*, et au sommet de laquelle l'arche de Noé s'arrêta après le déluge. Et, bien qu'en raison de l'abondance des neiges qui couvrent cette montagne hiver et été, personne n'y puisse monter, on aperçoit cependant à son sommet quelque chose de noir, que les habitants disent être l'arche. »

« À douze lieues d'Érivan, à l'est, on voit, dit Chardin, le mont célèbre où presque tous demeurent d'accord que s'arrêta l'arche de Noé, encore que personne n'en ait de preuve solide. Quand l'air est serein, ce mont n'en paraît pas à deux lieues, tant il est haut et grand... Les Turcs l'appellent *Agri-Dag*, c'est-à-dire la montagne élevée ou massive ; les Arméniens et les Persans le nomment communément *Macis.* » « L'opinion commune des Orientaux, dit d'Herbelot, est que l'arche de Noé s'arrêta sur la montagne de

mé Mosul, dont les habitants sont chrétiens ; ce sont des jacobites et des nestoriens dont je vous parlerai plus loin. Vers le nord ils touchent aux Géorgiens, dont je vous parlerai



Les deux Ararats, vus de Nerachène, dans l'arrondissement de Charou, en Arménie. — D'après Dubois de Montpéreux.

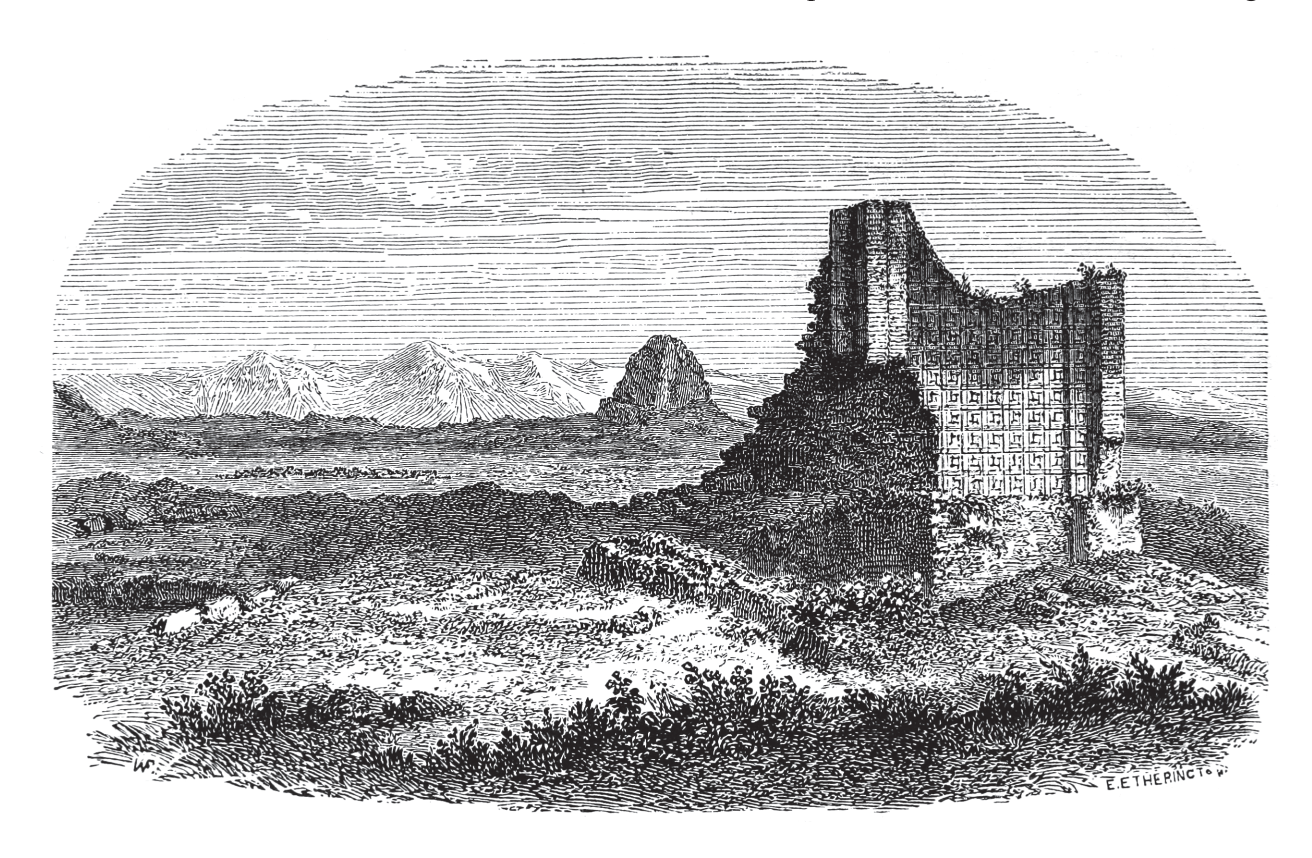
aussi. Et de ce côté, vers la Géorgie, est une fontaine d'où sort de l'huile en abondance[1], tellement que cent navires s'en chargent à la fois. Cette huile n'est pas bonne à manger, mais on s'en sert pour brûler et oindre les chameaux pour les préserver de la rogne et d'une autre maladie ; on vient en chercher de très loin, et dans toute la contrée on ne brûle d'autre huile que celle-là. Mais laissons là la Grande-Harménie et passons à la province de Géorgie.

Gioudi, qui est une des croupes du mont Taurus ou *Gordiœus*, en Arménie, et cette tradition est autorisée en ce pays-là par plusieurs histoires qui approchent fort de la fable.

1 Le territoire de Bacou et la péninsule d'Apsceron, sur la mer Caspienne, sont couverts de sources de naphte qui produisent de légères flammes à la superficie du sol. Il y a là deux espèces de naphte, la grise et la blanche : la première est très commune et coule fréquemment en petits ruisseaux. Le naphte blanc brûle parfaitement, et la faible quantité que l'on en recueille s'expédie à Astracan, où elle est vendue à des prix très élevés.

Du roi des Giorgiens et de leurs coutumes.

En Géorgie[1] est un roi qui s'appelle toujours David-Mélic[2], ce qui veut dire en français David roi ; il est soumis au Tartare. Autrefois tous les rois de cette province avaient en naissant un aigle



Tombeau de Noé. — D'après Dubois de Montpéreux[3].

dessiné sur l'épaule droite[4]. Les naturels sont beaux, vaillants, bons archers et bons hommes de guerre. Ils sont chrétiens de la loi grecque ; ils portent leurs cheveux courts à la manière du clergé[5]. C'est par cette province qu'Alexandre ne put passer quand il voulut aller vers le ponant, parce que la route est étroite et périlleuse, car d'un côté est la mer, et de l'autre une grande montagne où l'on ne peut aller à cheval. Entre la montagne et la mer est un défilé très étroit qui dure plus

1 La Géorgie (dans d'autres textes *Jorganie, Zorzanie, Gorganie*) est le nom donné par les Occidentaux au royaume qui, sur le revers méridional du Caucase, s'étendait aux confins de l'Arménie, et avait Tiflis pour capitale. Les indigènes s'appellent Vire, et le pays Vrasdan. La dénomination tout à fait européenne de Géorgie peut être dérivée des différents rois de cette contrée qui portèrent le nom de *Georges* ou *Gorghi*.

2 Plusieurs rois de Géorgie eurent aussi le nom de David. *Melic* est un mot arabe usité en langue mongole, et qui signifie en effet, roi.

3 La tradition sur ce tombeau, en Arménie, est antérieure à l'ère chrétienne. Cet ancien petit édifice a été renouvelé sous les émirs de l'Adzerbaïdjan, dans le douzième siècle, à l'époque où ils élevaient, à peu de distance de là, une superbe mosquée en l'honneur du patriarche. Il est construit en briques rouges, avec de petits filets bleus. Au-devant croissent plusieurs plantes communes ; dans le lointain s'étend la chaîne de l'Alaghez, qui ferme l'Arménie au nord-est.

4 « Si nous devons ajouter foi, dit de Guignes, à ce que Constantin Porphyrogénète nous apprend, cette famille des rois de Géorgie prétend tirer son origine de la femme d'Urie, qui fut enlevée par David. » (T. Ier, p. 633.)

« Les princes de Mingrélie, dit Chardin, s'appellent tous *dadian*, de *dad*, mot persien qui signifie justice. Le roi d'Imtrette se donne le titre de *meppe*, c'est-à-dire roi en géorgien. Le *meppe* et le *dadian* se disent tous deux descendre du roi et prophète David. »

5 Chardin dit : « Leur habillement est particulier ; ils ont peu de barbe, hormis les ecclésiastiques ; ils se rasent le sommet de la tête en couronne, et laissent croître jusque sous leurs yeux le reste de leurs cheveux, aussi coupés en rond.

de quatre lieues, de sorte que peu d'hommes peuvent résister à un grand nombre. C'est pour cela qu'Alexandre ne put passer ; et alors il fit élever en ce lieu une tour et une forteresse afin que ces gens ne pussent venir le prendre à dos. On appela cette forteresse la Porte-de-Fer[1]. C'est ce qui a donné lieu à l'auteur de la Vie d'Alexandre de dire qu'il avait enfermé les Tartares entre deux montagnes ; mais ce n'étaient point des Tartares, mais bien des Comains[2] et d'autres races d'hommes, car alors il n'y avait point de Tartares. Il y a en ce pays villes et villages assez ; il produit de la soie en grande abondance, et on y travaille des draps de soie et d'or les plus beaux qu'on puisse voir[3]. On y trouve les meilleurs autours du monde. La province est remplie de grandes montagnes et de défilés étroits et fortifiés, si bien que les Tartares ne purent jamais prendre entièrement ce pays. Il y a en ce pays un monastère, appelé Saint-Léonard, où l'on voit la merveille que je vais vous dire. Il y a un grand lac d'eau qui vient d'une montagne près l'église de Saint-Léonard, et en cette eau, dans toute l'année, on ne trouve nul poisson, ni grand ni petit ; seulement, quand le premier jour du carême commence à venir, depuis ce jour jusqu'au samedi saint, qui est la veille de Pâques, on trouve beaucoup de poissons, tandis que tout le reste de l'année il n'y en a pas. La mer dont je vous ai parlé, et qui est près de la montagne, est appelée la mer de Gleveshelan[4], et a environ sept cents milles de circonférence ; elle est bien éloignée de douze journées, et reçoit l'Euphrate et maints autres fleuves ; elle est tout environnée de montagnes et de terres. Tout récemment les marchands de Gênes vinrent naviguer sur cette mer, et de là vient la soie qui est appelée *gelle* (purpurine)[5]. Maintenant que nous avons parlé des confins de l'Arménie vers le nord, nous vous parlerons de ceux qui sont entre le midi et le levant.

---

1 Marco-Polo fait mention du célèbre passage entre le pied du Caucase et la mer Caspienne, appelé par les Arabes *Bab-al-Abuab* (la porte des portes), et par les Turcs *Demir-Capou* (la porte de fer) ; les Européens l'appellent quelquefois le *Pas de Derbend*, du nom de la ville fortifiée voisine de Derbend qui, en persan, signifie barrière. Derbend appartient à la Russie, et est située à quatre kilomètres de la mer Caspienne.

« Les indigènes, dit Bruce, pensent qu'Alexandre le Grand fonda cette ville et fit élever la grande muraille qui allait de là à l'Euxin, pour protéger la Perse contre les invasions des Scythes. » (*Bruce's Memoirs*, 284.)

Cette muraille fut restaurée par Yezdedjerd II, de la dynastie des Sassanides, qui régnait dans le milieu du cinquième siècle, et plus tard par Noushirvan, de la même dynastie, qui régna jusqu'à l'année 579. Safferdin dit qu'elle avait été élevée par Noushirvan, et que sa hauteur était de 300 coudées ; elle fut détruite par Tamerlan.

2 Nous avons dans ce chapitre une nouvelle preuve de l'exactitude de Marco-Polo. Il restreint le nom de Tartares en ne l'appliquant qu'aux Mongols, et les distingue des Comans et des autres nations. L'histoire des Comans est encore bien peu connue pour nous ; Haiton les identifiait avec les Circassiens ; Gibbon en fait une horde tartare ou turcomane fixée dans les onzième et douzième siècles sur les frontières de la Moldavie. Dans les *Gesta dei per Francos* de Bongarsius, on lit que le nom de *Comani* ne serait qu'une contraction ou abréviation du mot *Turcomani*.

3 Marsden se hasarde à dire que la fameuse toison d'or de Jason, rapportée de Colchide, pourrait bien n'avoir été qu'une cargaison ou seulement une pièce de riche soie crue et de couleur d'or. De tout temps les provinces de Géorgie, d'Arménie, et les environs de la Perse ont été célèbres, comme ce dernier pays lui-même, pour la fabrication de la soie.

4 « Marsden, Burck et d'autres commentateurs ont supposé que la mer de *Geluchelat* (écrite aussi dans les manuscrits *Geluchelan, Gleveshelan, Gheluchelari, Gechichelam*) correspond au lac de Van. En effet, le nom de *Geluchelat* est composé des mots turcs *Ghel* et *Chelat* (*Ghol-Khelat*), qui veulent dire lac de Chelat. Chedat ou Aelat est une ville située sur le rivage nord-ouest du lac de Van, maintenant assez déchue, mais florissante quelque temps sous les princes seldjoucides, quand le valeureux Socman Cotbi, qui depuis prit le titre de roi des Arméniens, en fit sa résidence en 1100. Observons d'un autre côté que le lac de Van est de toutes parts entouré de terres qui, au temps de Marco-Polo, appartenaient à l'Arménie, et non à la Géorgie, en sorte qu'il doit y avoir quelque inexactitude dans le texte et confusion peut-être de ce lac avec la mer Caspienne, d'autant plus que, suivant notre auteur, les Génois y naviguaient seulement depuis peu de temps. Si d'ailleurs on voulait adopter la variante *Gheluchelan*, qui est donnée par la plupart des manuscrits français, on pourrait reconnaître l'origine turque de ce nom dans *Ghel-Ghilan* (lac de Ghilan). Ghilan est une province de Perse fertile en vins, en riz et en soie, située près de la mer Caspienne. Toute confusion disparaîtrait ainsi, et la mer de Gheluchelan, distante du lac des pêches miraculeuses, correspondrait à la mer Caspienne même. Dans ce cas, le nom de mer que donnent les textes français et italiens lui conviendrait mieux que celui de lac, tiré des manuscrits latins. » (Viucenzo Lazari.)

5 Ce mot *gelle* semble venir du nom de la province d'Iran nommée *Gilhan* ou *Al-Ghil*, mentionnée dans la note précédente, et dont la soie rouge est citée par plusieurs voyageurs, notamment par Chardin.

Du royaume de Mosul.

Mosul[1] est un grand royaume où habitent plusieurs races d'hommes dont je vais vous entretenir. Il y a une race appelée arabique qui adore Mahomet, puis une autre qui observe la loi chrétienne, mais non selon les rites de l'église de Rome, car ils s'en écartent en plusieurs choses. On les appelle nestoriens et jacobites. Ils ont un patriarche qu'on nomme *jalolie*[2], et ce patriarche fait les archevêques, et les évêques, et les abbés, et tous les prélats, et les envoie de toutes parts dans l'Inde, au Cata et en Baudac, comme fait le pape de Rome. Tous les chrétiens que vous trouverez en tous ces pays sont nestoriens et jacobites ; et tous les draps de soie et d'or qu'on appelle *mosulin* se font en ce lieu. Les plus forts marchands qu'on nomme *mosulin,* qui apportent de grandes quantités d'épices précieuses, sont de ce royaume[3]. En les montagnes de ce royaume demeurent des gens appelés Card[4], qui sont pour la plupart des chrétiens nestoriens et jacobites, mais dont une partie sont Sarrasins et adorent Mahomet. Ils sont vaillants et méchants, et volent volontiers les marchands. Laissons là le royaume de Mosul, et parlons de la grande cité de Baudac.

Comment la grande cité de Baudac fut prise.

Baudac[5] est une grandissime cité où demeure le calife de tous les Sarrasins du monde, de même qu'à Rome est le chef de tous les chrétiens du monde. Au milieu de la ville passe un fleuve moult grand[6], par lequel on peut bien aller en la mer de l'Inde ; et là vont et viennent des marchands avec leurs marchandises. De Baudac à la mer de l'Inde il y a par le fleuve bien dix-huit journées, et les marchands qui veulent aller dans l'Inde vont, par ce fleuve[7], jusqu'à une cité qui a nom Chisi[8], et de là entrent dans la mer de l'Inde. Sur ce fleuve, entre Baudac et Chisi, il y a une autre grande cité qui a nom Basera[9] et dans les bois qui entourent la ville viennent les meilleures dattes du monde. À Baudac se travaillent des draps d'or et de soie de maintes façons. Ce sont *nassits* et *nacs,* et draps cramoisis et de diverses sortes, ouvrés à bêtes et oiseaux moult richement[10]. C'est la plus noble et la meilleure cité de tous ces pays. Le calife de Baudac a le plus grand trésor d'or et d'argent et de pierres précieuses qu'on puisse rencontrer.

1 Mossoul, autrefois métropole de la Mésopotamie, et maintenant chef-lieu du pachalik du même nom, est située sur la rive droite du Tigre. Elle formait dans le douzième siècle une province indépendante des contrées voisines, sous la suprématie des Tartares du Levant. Mossoul est encore le siège d'un patriarche nestorien et d'un évêque jacobite. Cette ville a beaucoup perdu de son activité industrielle, dont les produits surtout étaient des draps de soie et des tissus d'or auxquels Marco-Polo donne le nom de *mousseline*, lequel sert aujourd'hui à désigner un tissu de coton. Les environs de Mossoul sont encore exposés de notre temps aux incursions et aux déprédations de hordes kurdes.

2 Et dans d'autres manuscrits *jacolich*. Altération du mot *catholique*. On donne en effet le nom de *catholicos* aux patriarches de l'église grecque en Géorgie et en Arménie.

3 Confusion, suivant toute apparence, avec les noms *moslem, musselman, muslimin*, qui servent à désigner ceux *qui suivent la loi de Mahomet*.

4 Les Kurdes.

5 Bagdad. On lit *Baldacum* dans les manuscrits latins.

6 Le Tigre.

7 C'est ici le golfe Persique. Marco-Polo, qui ne l'avait vu qu'à son point le plus étroit, à Ormuz, avait supposé que ce n'était qu'un prolongement du Tigre et de l'Euphrate réunis.

8 L'île de Chism, Kis.

9 Bassora.

10 Des tapis. La secte *shiah* n'observa jamais rigoureusement le précepte qui interdit aux mahométans la représentation des animaux.

Vers l'année 1255 de la naissance du Christ, le grand sire des Tartares, qui Alau avait nom[1], et qui était frère du grand sire actuel, vint avec une grandissime armée contre Baudac, et la prit de vive force ; ce qui n'était pas facile, car il y avait en cette ville plus de cent mille cavaliers, sans compter les fantassins[2]. Quand il l'eut prise, il trouva une tour, appartenant au calife, toute pleine



Houlagou-Khan emprisonne le calife de Bagdad dans la salle où est son trésor et l'y laisse mourir de faim.
— Miniature du *Livre des Merveilles.*

d'or et d'argent, et d'autres richesses, en si grande quantité, que jamais on n'en vit tant rassemblé en un seul lieu. À la vue de ce trésor il fut tout émerveillé, et fit venir devant lui le calife[3], et lui dit : « Calife, pourquoi as-tu amassé un si grand trésor ? Que veux-tu en faire ? Ne savais-tu pas que j'étais ton ennemi et que je marchais contre toi pour te détruire ? Et quand tu l'as appris, pourquoi ne t'es-tu pas servi de ce trésor et ne l'as-tu pas donné à des chevaliers et à des soldats pour te défendre, toi et ta cité ? » Le calife se taisait, ne sachant que dire. Alau reprit : « Calife, puisque je vois que tu aimes tant ton trésor, je vais te donner le tien à manger. » Il fit donc prendre le calife et le fit mettre dans la tour du trésor, en défendant de rien lui donner à manger ni à boire ; puis il lui dit : « Or çà, calife, mange de ton trésor tant que tu voudras, car jamais tu ne mangeras autre chose. » Et il le laissa dans cette tour, où il mourut au bout de quatre jours. Il aurait donc mieux valu pour le calife donner son trésor à des hommes qui eussent défendu son royaume et sa personne que se laisser prendre et mourir déshérité. Ce fut le dernier des califes. Je pourrais en dire plus long des affaires et des coutumes de ce pays, mais ce serait une trop longue matière : aussi j'abrégerai mon récit, et je vous parlerai d'autres grandes merveilles, connue vous pourrez ouïr.

1 Houlagou. (voir note 3, page 10).
2 D'après les auteurs orientaux, Houlagou traversa l'Oxus en 1255, demanda en 1256 au calife Mostasem de s'allier à lui contre les Ismaéliens, et s'empara de Bagdad en 1258.
3 C'était Mostasem Billah, le dernier des califes abbassides de Bagdad, qui régna de 1212 à 1258 ; homme faible, indolent, voluptueux et avare.

De la noble cité de Toris.

Toris[1] est une grande cité qui est dans une province appelée Yrac, en laquelle sont maintes cités et villages ; mais comme Toris est la plus noble cité de ce pays, je ne vous parlerai que d'elle. Il faut savoir que les habitants de Toris vivent de commerce et d'industrie, car ils travaillent maints draps d'or et de soie de grande valeur. La cité est si bien située que de l'Inde, et de Baudac, et de Mosul, et de Crémosor[2], et de maints autres lieux, on y apporte des marchandises, et il y vient maints commerçants latins pour acheter les marchandises qui arrivent des pays étrangers. On y fait commerce aussi de pierres précieuses, qu'on y trouve en grande abondance. Les marchands qui y viennent trafiquer y font un grand profit ; les naturels eux-mêmes font peu d'affaires et sont un mélange de toutes sortes de gens : il y a des Arméniens, des nestoriens, des jacobites, des Géorgiens, des Perses[3] et d'autres hommes qui adorent Mahomet. Telle est la population de la ville qu'on appelle Toris. La cité est environnée de beaux et délectables jardins qui produisent de nombreux et bons fruits. Les Sarrasins de Tauris sont moult mauvais et déloyaux.

De la grande merveille qui advint à Baudac, et de la montagne.

Or nous voulons vous raconter une grande merveille qui advint entre Baudac et Mosul. Il faut savoir que vers l'an 1275 de l'incarnation du Christ il y avait à Baudac un calife qui voulait de grands maux aux chrétiens, et jour et nuit rêvait aux moyens de forcer ceux de son empire à se faire Sarrasins, ou de les faire mettre tous à mort. Il s'entretenait toujours de cela avec ses imans et ses cadis, car tous ensemble voulaient grands maux aux chrétiens, comme d'ailleurs tous les Sarrasins du monde veulent du mal aux chrétiens. Or le calife, avec les sages qui l'entouraient, trouvèrent un stratagème que voici. Ils virent qu'il est dit dans l'Évangile que si un chrétien a seulement de foi gros comme un grain de sénevé, et qu'il fasse sa prière à son Seigneur Dieu, il pourra faire joindre deux montagnes. Ils furent tout joyeux à la lecture de ce passage de l'Évangile, parce qu'ils pensèrent que c'était un moyen de forcer les chrétiens à se faire Sarrasins, ou de les mettre à mort. Le calife mande donc tous les nestoriens et les jacobites qui étaient en sa terre, et ils étaient en grande quantité, puis il leur montre cet Évangile et le leur fait lire, et quand ils l'ont lu, il leur demande s'ils croient que c'est vérité. Tous répondent que oui. « Vous dites donc, reprend le calife, qu'un chrétien qui aurait de foi gros comme un grain de sénevé ferait joindre deux montagnes, s'il en

1 *Toris*, dans les manuscrits français et italiens, et *Taurisium* dans les latins. C'est la moderne cité persane Tauris, autrement nommée Tabris et Tebris, dans la province d'Adzerbaïdjan. En tout temps cette ville fut une échelle de commerce très importante. Après la conquête de la Perse par les Mongols, Tabris, qui était déjà la résidence de prédilection d'Aroun-al-Raschid, devint celle d'Houlagou et de ses successeurs, jusqu'au commencement du quatorzième siècle. À la fin de ce même siècle, Tamerlan la prit et la saccagea ; puis elle eut successivement à soutenir de nouvelles attaques de la part des Ottomans ; mais elle retomba au pouvoir des Perses. Chardin, qui la visita en 1673, en donne une description animée, et évalue à un million le total de ses habitants. Ce chiffre est certainement exagéré ; mais Tabris était alors très florissante, tandis que maintenant elle est considérablement déchue. Pour de plus amples détails, voyez Ritter, *Erdkunde des Asiens*. IX, 854-882.

« Le nombre d'étrangers, dit Chardin, qui se trouve à Tauris en tout temps est aussi fort grand ; il y en a de tous les endroits de l'Asie, et je ne sçay s'il y a sorte de marchandise dont l'on ne puisse y trouver magasin. La ville est remplie de métiers en coton, en soie et en or. Les plus beaux turbans de Perse s'y fabriquent. J'ai ouï assurer aux principaux marchands de la ville qu'on y fabrique tous les ans six mille balles de soie. Le commerce de cette ville s'étend dans toute la Perse et dans toute la Turquie, en Moscovie, en Tartarie, aux Indes, et sur la mer Noire. »

2 « Crémosor (*Cremessor, Cormosa, Cremos* et *Cormos*, dans d'autres manuscrits) n'est autre chose que la fameuse ville d'Ormuz ou Hormonz, appelée par les anciens *Harmuza*, et située à l'entrée du golfe Persique. » (*The Translation of Marsden revised with a sélection of his notes* edited by Thomas Wright; London, 1854.)

3 Par ces Perses qu'il distingue des mahométans, Marco-Polo entend peut-être les Parsis, adorateurs du feu, et habitants originaires du Farsistan.

adressait sa prière à son Dieu ? » — « Assurément ! » répondent les chrétiens. — « Eh bien ! ajoute le calife, puisque vous êtes tant de chrétiens, il doit bien y en avoir un parmi vous qui ait un peu de foi ; or je vous le dis : ou vous ferez remuer cette montagne que vous voyez là (et il leur montrait une montagne située près de ce lieu), ou je vous ferai tous mourir de mauvaise mort ; car si vous ne la faites mouvoir, vous nous prouverez que vous n'avez pas de foi. Je vous ferai tous occire, ou vous embrasserez la bonne loi que Mahomet notre prophète nous a donnée ; et pour faire ce que je vous commande, je vous accorde un répit de dix jours ; mais si d'ici là vous ne l'avez fait, je vous ferai tous mettre à mort. » Et là-dessus il donne congé aux chrétiens.

Comment les chrétiens eurent grand'peur de ce que le calife leur avait dit.

Quand les chrétiens eurent entendu ces paroles, ils furent fort émus et en grande frayeur de mourir ; cependant ils avaient bonne espérance que leur Créateur les aiderait en ce grand péril. Tous les sages chrétiens, qui étaient les prélats, car il y avait en ce pays bon nombre d'évêques, et archevêques, et prêtres, tinrent conseil entre eux ; mais ils ne purent rien résoudre autre chose que prier leur Seigneur Dieu de les aider de sa merci et miséricorde en ce grand danger, et de les délivrer de la mort cruelle que leur réserve le calife s'ils ne peuvent faire ce qu'il demande. Que vous dirai-je ? Les chrétiens étaient nuit et jour en oraisons, et priaient dévotement le Sauveur du ciel et de la terre de les aider dans le grand péril où ils étaient. En ces oraisons et ces prières restèrent huit jours et huit nuits tous les chrétiens, hommes et femmes, petits et grands. Et pendant qu'ils priaient ainsi, un ange, messager de Dieu, vint en vision à un évêque, qui était un homme de sainte vie, et lui dit : « Va à une créature qui n'a qu'un œil, et tu lui diras de recommander à la montagne de remuer, et elle remuera. » Or je veux vous parler de ce savetier, et vous dire combien il était sage. C'était un homme moult honnête et chaste ; il jeûnait, et ne faisait nul péché ; tous les jours il allait à l'église et à la messe ; il donnait chaque jour, pour l'amour de Dieu, une partie de son pain ; bref, c'était un homme de si sainte vie et de si bonnes mœurs, qu'il n'y en avait pas de meilleur. Je veux vous citer un trait de lui qui vous fera juger quelles étaient sa foi et sa piété. Il avait lu souvent dans le saint Évangile que si ton œil te scandalisait, tu devais l'arracher de ta tête et le jeter, pour ne plus retomber dans le péché. Or il arriva qu'un jour vint chez ce savetier une belle femme pour acheter des souliers ; le maître lui demande à voir sa jambe et son pied, pour juger quels souliers lui conviennent, et elle les lui montre aussitôt ; et cette jambe et ce pied étaient si beaux, qu'il était impossible de rien voir de plus beau. Quand donc cet homme qui était si sage, comme je vous ai dit, vit la jambe et le pied de cette femme, il fut tenté, parce que ses yeux se complaisaient à cette vue. Il laisse aller la femme sans vouloir lui vendre de souliers ; puis, lorsqu'elle est partie, il se dit : Hé ! déloyal et traître, à quoi penses-tu ? Certes je prendrai vengeance de mes yeux, qui me scandalisent. Et aussitôt il saisit un petit bâton, l'aiguise le mieux possible et s'en donne un coup dans l'œil, de sorte qu'il se le crève dans la tête. Et depuis, il n'y vit plus jamais[1]. Ainsi ce savetier se creva un des yeux. Et, certes, c'était bien un bon et saint homme.

Retournons à présent à notre sujet.

Comment la vision vint à l'évêque de recourir aux prières du savetier.

Quand cette vision fut venue plusieurs fois à l'évêque, l'avertissant de faire venir ce savetier, et d'avoir recours à sa prière pour faire mouvoir la montagne, l'évêque raconta aux autres chrétiens la vision qu'il avait eue tant de fois. Tous les chrétiens l'engagent à faire venir ce savetier ; on le mande donc, et quand il fut venu, on lui dit qu'on le chargeait d'adresser sa prière au Seigneur Dieu pour qu'il fît mouvoir la montagne. Mais le savetier, en entendant ce que l'évêque et les

1 De cet œil.

chrétiens lui disaient, s'écrie qu'il n'est point assez saint pour que Dieu ou la Vierge fissent en sa faveur un si grand miracle. Les chrétiens le prient doucement d'adresser cette prière à Dieu, tant qu'enfin il consent à faire ce qu'ils désirent, et répond qu'il adressera cette prière à son Créateur.

Comment la prière des chrétiens fit mouvoir la montagne.

Lorsque le jour fatal fut arrivé, les chrétiens se lèvent de bon matin, hommes et femmes, petits et grands; ils vont à leur église et chantent la sainte messe; puis, quand ils ont fait tout le service de notre Seigneur Dieu, tous ensemble se mettent en route vers la plaine où était la montagne, portant la croix du Sauveur devant eux. Quand ils furent tous venus en cette plaine, bien au nombre de cent mille, ils se rangent aussitôt autour de la croix de Notre-Seigneur. Le calife y était aussi avec une si grande multitude de Sarrasins que c'était merveille, qui tous étaient venus pour occire les chrétiens, car ils ne croyaient point que la montagne remuât; et tous les chrétiens, petits et grands, avaient aussi grande peur et grand doute, mais cependant avaient bonne espérance en leur Créateur. Quand tous ces gens, chrétiens et Sarrasins, furent dans la plaine, le savetier s'agenouille devant la croix, étend les mains vers le ciel et prie ardemment son Sauveur de permettre que cette montagne remue pour sauver tant de chrétiens de la malemort. Et à peine avait-il fini sa prière, que la montagne se mit à remuer et à s'avancer. Et à cette vue le calife et les Sarrasins furent tout émerveillés; et beaucoup se firent chrétiens, et le calife lui-même, mais ce fut en cachette. On lui trouva, à sa mort, une croix au cou : aussi les Sarrasins ne l'ensevelirent point dans le tombeau des autres califes, mais le déposèrent ailleurs. Ainsi eut lieu ce grand miracle. La loi des Sarrasins, que leur prophète Mahomet leur a donnée, leur commande de faire aux gens qui ne sont pas de leur loi tous les maux qu'ils peuvent, et ne leur tient pas à péché les vols qu'ils leur font : aussi les Sarrasins commettraient-ils toutes sortes de crimes, n'était le Grand Seigneur. Telles sont d'ailleurs les mœurs de tous les Sarrasins du monde. Or laissons Toris, et commençons à parler de la Perse.

De la grande province de Perse.

La Perse est une grandissime province, anciennement moult noble et riche, mais aujourd'hui ruinée et désolée par les Tartares. En ce pays est la cité de Sava[1], d'où partirent les trois mages pour venir adorer Jésus-Christ. Ils sont ensevelis dans cette ville, dans trois tombeaux moult grands et beaux; sur chacun de ces tombeaux est une maison carrée, et ils sont tous les trois auprès les uns des autres. Les corps sont encore tout entiers, et ont cheveux et barbe. L'un de ces mages s'appelait Balthazar, l'autre Gaspar, et le troisième Melchior. Messire Marc interrogea plusieurs habitants de la ville sur ces trois mages, mais nul ne sut rien leur en dire, sinon qu'en ces tombeaux étaient trois anciens rois du pays. Cependant, il en apprit ce que je vous raconterai. Trois journées plus loin que Sava est un village appelé Cala-Ataperistan[2], c'est-à-dire, en français, village des adorateurs du feu; et il mérite bien ce nom, car tous ses habitants adorent le feu, et voici pourquoi. Ils racontent qu'anciennement les trois rois de cette contrée allèrent adorer un prophète qui venait de naître, et lui portèrent trois offrandes : de l'or, de l'encens et de la myrrhe, pour connaître si ce prophète était dieu, ou roi terrestre, ou médecin; car ils se disaient : S'il prend de l'or, c'est un roi terrestre; si de l'encens, c'est un Dieu; si de la myrrhe, c'est un médecin. Quand ils furent arrivés où l'enfant était né, le plus jeune d'entre eux va tout seul pour voir l'enfant, et le trouve tout semblable à lui-même, de même âge et de même apparence. Il sort de là tout émerveillé. Un autre, qui était

1 Ou Saba. Ce n'est pas un nom de ville persane. Marsden suppose ici quelque allusion au sabéisme, qui n'était point sans rapport avec la religion des guèbres.

2 En persan, *Kalat-Perestan*, ou peut-être *Kalah atish Perestan*, c'est-à-dire, château des adorateurs du feu.

de même âge que lui, y va à son tour et trouve de même l'enfant en tout semblable à lui-même, de sorte qu'il revient aussi tout ébahi. Enfin le troisième, qui était plus âgé, y va également, et il lui arrive comme aux deux autres, dont il reste tout pensif. Quand ils furent tous trois ensemble ils se racontent ce qu'ils ont vu et en sont encore plus émerveillés, et résolvent d'y aller tous trois ensemble. Ainsi font-ils, et ils trouvent l'enfant tel qu'il était réellement, c'est-à-dire âgé de treize jours. Ils l'adorent et lui offrent l'or, l'encens et la myrrhe, et lui garde les trois offrandes, puis il leur remet une boîte fermée, et les trois rois repartent pour leur pays.

Des trois mages qui vinrent adorer Dieu.

Au bout de quelques journées de marche, ils se dirent qu'ils voulaient voir ce que l'enfant leur avait donné. Ils ouvrent donc la boîte et trouvent dedans une pierre, et sont tout émerveillés de ce que cela veut dire[1]. L'enfant la leur avait donnée pour leur faire entendre qu'il fallait qu'ils fussent fermes comme la pierre en la foi qu'ils avaient acceptée ; car lorsque les trois rois avaient vu que l'enfant gardait les trois offrandes, ils avaient jugé qu'il était à la fois dieu, roi terrestre et médecin ; et celui-ci, connaissant qu'ils avaient cette pensée, leur avait donné la pierre pour leur faire entendre de rester fermes et constants en cette croyance. Les rois, qui ne comprenaient pourquoi cette pierre leur avait été donnée, la prirent et la jetèrent dans un puits ; mais à peine y fut-elle tombée, qu'il descendit du ciel un feu ardent, juste au lieu où elle avait été jetée[2]. Les trois rois, à la vue de ce prodige, furent saisis d'étonnement et se repentirent d'avoir jeté la pierre, car ils virent bien qu'elle avait une grande et bonne signification. Ils prirent aussitôt de ce feu et le portèrent en leur pays, et le mirent dans une de leurs églises moult belle et riche, et là ils le font brûler et l'adorent comme dieu, et tous les sacrifices et holocaustes qu'ils font, ils les font avec ce feu. Et s'il advient que le feu s'éteigne, ils vont aux autres qui ont la même foi qu'eux, et qui adorent aussi le feu, et se font donner un peu du feu qu'ils ont dans leur église, avec lequel ils retournent allumer leur feu ; et jamais ils ne l'allument qu'avec ce feu divin, et pour s'en procurer ils font souvent dix journées. C'est là la raison pour laquelle on adore le feu en cette contrée ; et ils sont maintes gens qui racontent cette tradition. Ceux du village dirent à Marc Pol, comme c'est la vérité, qu'un des trois mages était de Saba, un autre d'Ava, et le troisième du village dont nous vous avons parlé. Nous vous entretiendrons maintenant de maintes autres cités de la Perse, de leurs faits et de leurs coutumes.

Des huit royaumes de Perse.

Or, sachez qu'en Perse il y a huit royaumes, parce qu'elle est une grandissime province ; et je vais vous dire leurs noms. Le premier royaume, au commencement, s'appelle Casum[3] ; le second, vers le midi, Cardistan[4] ; le troisième, Lor[5] ; le quatrième, Cielstan[6] ; le cinquième, Istanit[7] ; le sixième, Cerazi[8] ; le septième, Soucara[9] ; et le huitième, Tunocan[10], qui est à l'extrémité de la Perse. Tous ces royaumes sont vers le midi, excepté un seul qui est au levant, celui de Tunocan. En ce royaume sont maints beaux destriers, et les habitants vont

1 La boîte est nommée *bussola* dans divers textes italiens.
2 On croit voir ici une tradition confuse se rapportant à l'un des puits de feu si nombreux, comme on le sait, dans diverses parties de l'Asie.
3 Kasbin était la première grande ville en entrant dans l'Irak persan en venant de Tauris, avant que Soultaniyah ne fût bâtie.
4 Le Khouristan ou Khouzistan, l'ancienne Susiane.
5 « Il ne faut pas confondre, dit d'Herbelot, le pays de *Lor* avec celui de *Lar* ou *Laristan*, qui s'étend le long du golfe Persique. Celui de *Lor* ou *Lour* est montagneux, et dépendait autrefois de la province nommée Kouzistan, qui est l'ancienne Susiane. » *(Biblioth. orient.)*
6 Sejestan, Siyestan, province orientale de la Perse.
7 D'après d'autres manuscrits, *Spaan*, Ispahan.
8 Schiraz, capitale du Fars.
9 Le Korkan ou Courkan des écrivains orientaux, ancienne Hyrcante.
10 Damaghàn, capitale du Koumis, petite province au nord-est de la Perse.

en vendre beaucoup dans l'Inde. Ces destriers s'achètent bien deux cents livres tournois chacun, et la plupart ont cette valeur. Il y a aussi dans ce pays des ânes, les plus beaux du monde, qu'on ne vend pas moins de trente marcs d'argent, car ils sont bons coureurs et portent bien l'amble[1]. Les gens de ce royaume mènent leurs chevaux jusqu'à Chisi[2] et Curmosa[3], qui sont deux cités sur la mer de l'Inde, et là se trouvent des marchands qui les achètent et les mènent dans l'Inde, où ils sont vendus le prix que je vous ai dit. Les naturels de ce pays sont cruels et homicides, car ils se tuent sans cesse entre eux, et si ce n'était la crainte qu'ils ont du Tartare du Levant, et qui est leur seigneur, ils feraient grands maux aux marchands ; et malgré cette crainte, ils ne laissent pas que de les tourmenter souvent ; et si les marchands ne sont pas armés de flèches et d'arcs, ils les tuent ou les maltraitent durement. Ils observent tous la loi du prophète Mahomet. En la cité demeurent des marchands et d'autres hommes, qui vivent de leur industrie, fabriquant des draps d'or et de soie de toutes sortes[4]. Il y vient assez de coton. Le pays produit en abondance du froment, de l'orge, du millet, du pani et toutes sortes de grains et de fruits, comme aussi du vin.

Quittons maintenant ce royaume, et parlons de la grande cité de Jasdi et de ses coutumes.

De la cité de Jasdi.

Jasdi[5] est dans la Perse même ; c'est une moult bonne cité, et noble, et de grand commerce. On y fabrique maints draps de soie qu'on appelle *jasdi*[6], et que les marchands portent en maints pays pour en faire le trafic. Les habitants adorent Mahomet. En quittant cette ville pour aller plus avant, on chevauche pendant sept jours entiers sans trouver d'habitation où s'arrêter, excepté en trois endroits[7]. On rencontre de belles forêts que les chevaux peuvent traverser ; ces forêts sont très giboyeuses ; elles renferment des perdrix et des faisans, et les marchands qui les parcourent en prennent une grande quantité. On y trouve aussi des ânes sauvages assez beaux. Au bout de ces sept journées on arrive à un royaume appelé Crerman.

Du royaume de Crerman.

Crerman[8] est un royaume en Perse même, et fort ancien, qui avait autrefois des seigneurs héréditaires ; mais depuis que le Tartare en a fait la conquête, la seigneurie n'est plus héréditaire ; le Tartare y envoie qui il veut. On trouve en ce royaume de ces pierres qu'on appelle turquoises[9] ;

1 « Après les mules, dit Chardin, ils ont l'âne, dont il y a deux sortes en Perse : les ânes du pays, qui sont lents et pesants comme les ânes d'Arabie, qui sont de fort jolies bêtes, et les premiers ânes du monde... L'on ne s'en sert que pour monture... Il y en a du prix de quatre cents francs, et l'on n'en saurait avoir d'un peu bons à moins de vingt-cinq pistoles. On les panse comme des chevaux. »
« Dans toute notre petite caravane, dit Niebuhr, parlant de son voyage entre *Abushahr* et *Shiraz*, il n'y avait pas un seul chameau ; la plupart des marchandises fut transportée sur des ânes. Quelques marchands avaient aussi des chevaux chargés, et pour peu qu'ils fussent en état d'en payer les frais, ils allaient eux-mêmes à cheval ; d'autres étaient montés sur des ânes, et le reste marchait à pied. »

2 Kis.

3 Ormuz.

4 « Je ne parlerai point, dit Chardin, d'une infinité de sortes d'étoffes de soie pure, ni des étoffes de soie avec du coton... Je ne parlerai que de leurs brocards *zerbafe*, c'est-à-dire tissure d'or... Il ne se fait point d'étoffe si chère par tout le monde. »

5 Yezd, la ville la plus orientale de la province de Fars ou Perse proprement dite.

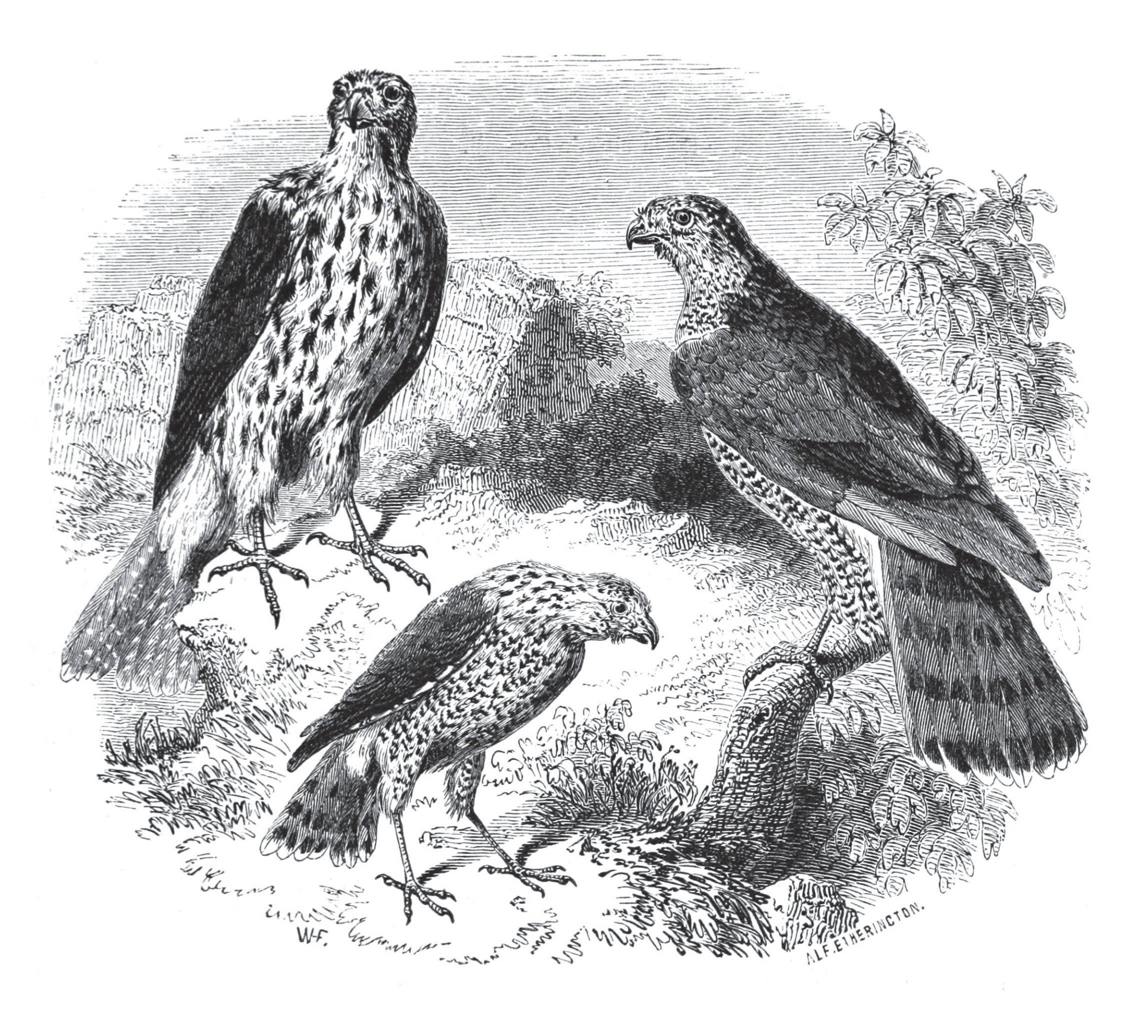
6 On l'appelle en turc et en persan, *comasche yezdi*.

7 Le désert de Kirman.

8 Crerman ou Kirman, province de Perse à l'extrémité sud-est. La capitale porte habituellement le même nom que la province ; mais elle est aussi souvent désignée sous celui de *Sirgan*, suivant la prononciation persane, ou *Sirdjan*, selon la prononciation arabe. Cette ville était autrefois presque égale à Ispahan par ses richesses et par son luxe : ses environs sont célèbres par la fécondité de la vigne et du blé. Ruinée pendant les guerres du dernier siècle, détruite presque entièrement en 1794, elle compte à peine aujourd'hui un quart de la population qu'elle avait autrefois.

9 Les célèbres mines de turquoises appartiennent, non pas précisément au territoire de Kirman, mais à celui du Kho-

elles sont fort abondantes dans les montagnes, d'où on les extrait des rochers. Ces montagnes offrent aussi des veines d'acier[1] et d'ondanique[2]. On fabrique en ce pays toutes sortes de harnais de cavaliers avec beaucoup d'habileté, comme freins, selles, éperons, épées, arcs et carquois, et toutes sortes d'armures. Les dames et demoiselles brodent très adroitement à l'aiguille des bêtes, oiseaux et autres images sur des draps de soie de toutes couleurs; elles travaillent les tentes des barons et des grands seigneurs avec tant d'art, que c'est merveilleux à voir, et elles font aussi dans



Falco sacer. — Falco palumbarius. — Falco nisus[3].

rassan, qui est limitrophe. Les monts qui s'élèvent au nord-ouest de Nischapour fournissent à tous les pays, de temps immémorial, les plus belles turquoises, appelées *firuzee* par les Persans, *firuzes* ou *firuzegie* par les Arabes.

« La plus riche mine de Perse, dit Chardin, est celle des turquoises. On en a en deux endroits, à *Nichapour* ou *Carasson,* et dans une montagne qui est entre l'Hycarnie et la Parthide, à quatre journées de la mer Caspienne, nommée *Phirous-cou.* » (T. II, p. 21.)

1 « Les mines de fer, dit Chardin, sont dans l'Hycarnie, dans la Médie septentrionale ou pays des Parthes, et dans la Bactriane. Les mines d'acier se trouvent dans les mêmes pays, et y produisent beaucoup. » (T. II, p. 23.)

2 Ou *oudonique.* Marsden traduit par *antimoine* et s'appuie sur ce passage de Chardin : « L'antimoine se trouve vers la Cerramème (pas la province de l'Asie Mineure, mais Kirman); mais c'est un antimoine bâtard; car après l'avoir fait fondre, on ne trouve dedans que du plomb fort fin. » Vincenzo Lazari pense qu'il s'agit d'une qualité particulière de fer ou d'acier. « Ramusio, dit-il, avait déjà appris, de plusieurs Persans venus à Venise, que l'ondanique était, une sorte de fer ou d'acier tellement bon et précieux, que quand quelqu'un pouvait avoir un miroir ou une épée d'ondanique, il le regardait non plus comme un miroir ou une épée, mais comme un trésor inestimable. » Le fer est appelé en persan *scene, ou sciance,* ou avec l'article *al, albscene* ou *albsciance,* dont le mot ondanique du texte serait une corruption bien lointaine.

3 Marco-Polo devait aimer la chasse avec passion : on verra qu'il ne laisse échapper aucune occasion d'énumérer les animaux qui servent à la chasse ou qui en sont le but.

la perfection les lits de plumes, les coussins et les oreillers. Dans les montagnes de ce pays naissent les meilleurs faucons du monde et les plus habiles au vol qu'on puisse trouver ; ils sont plus petits que les faucons pèlerins, rouges sur la gorge et sous la queue, entre les cuisses, et ils ont le vol si rapide qu'aucun oiseau ne saurait leur échapper. En partant de la cité de Crerman, on avance pendant sept journées dans un pays rempli de bon nombre de villes, villages et habitations, très facile à parcourir, et offrant de grands divertissements, car il est très giboyeux et produit beaucoup de perdrix[1]. Après avoir chevauché sept journées par cette plaine, on arrive à une grandissime montagne, et l'on marche bien deux journées en descendant toujours, et l'on rencontre toutes sortes de fruits en abondance. Autrefois il y avait une habitation en ce lieu, mais aujourd'hui elle n'y est plus, et l'on n'y voit plus que des gens qui font paître leurs bestiaux. De la cité de Crerman jusqu'à cette descente, il fait si grand froid pendant l'hiver[2], qu'on a grand'peine à s'en tirer sain et sauf, quoique l'on soit bien couvert et enveloppé.

De la cité de Comadi.

Après avoir descendu pendant ces deux journées, on arrive à une grandissime plaine, au commencement de laquelle est une cité nommée Comadi[3], qui jadis fut merveilleusement grande et belle ; aujourd'hui elle est déchue de sa prospérité, car les Tartares des autres pays l'ont désolée plusieurs fois. Cette plaine est très chaude. La province dont nous commençons à vous parler s'appelle Réobarles[4] ; les fruits qu'elle produit sont des dattes, des pommes de paradis[5], des pistaches et autres, qui ne viennent pas dans nos pays froids. Il y a aussi dans cette plaine une race d'oiseaux nommés francolins[6] qui ne sont point semblables aux francolins des autres pays ; ils sont tachetés de noir et de blanc, et ont les pieds et le bec rouges. Les autres animaux sont aussi différents des nôtres, et je vous parlerai d'abord des bœufs. Ils sont très grands et blancs comme neige ; leurs cornes sont courtes et grosses, et nullement pointues ; entre les épaules ils ont une bosse ronde, bien haute de deux paumes. Ce sont en vérité les plus beaux animaux qu'on puisse voir. Quand on est pour les charger, ils se couchent, comme font les chameaux[7] ; puis, quand ils sont chargés, ils se relèvent et portent leur charge avec facilité, car ils sont forts outre mesure. Ce pays produit des moutons grands comme des ânes, qui ont une queue si grosse et si large qu'elle pèse bien trente livres[8]. Ils sont moult beaux et gras, et bons à manger. Il y a dans cette plaine plusieurs villages et villes avec des murs de terre hauts et épais, pour se défendre contre les Caraunas[9]. Ce sont des Berouiers qui vont courant le pays, et on les nomme Caraunas parce que leur mère est Indienne et leur père Tartare. Quand ces gens veulent courir le pays pour dérober, ils font si bien, par leurs enchantements et leur

1 « Les perdrix de Perse, dit Chardin, sont, comme je crois, les plus grosses perdrix du monde, et du goût le plus excellent. » (P. 30.)

2 La route qui, suivant notre auteur, conduit de Kirman au golfe Persique, passait probablement par Boumm, dont les montagnes, au nord et au sud, sont couvertes de neiges que Pottinger croit éternelles.

3 Cette ville était déjà déchue au temps de Marco-Polo, et peut-être maintenant n'existe-t-elle plus. Marsden présume que sous ce nom se cache, soit la moderne *Memaun* de la carte de d'Anville, soit *Mahân* ou *Koumin* d'Ibn-Hankal.

4 Réobarles rappelle le nom de Rud-Bar, commun à diverses localités de Perse, et qui signifie *bassin de rivière*, ou *lit de torrent*, ou *pays traversé par un grand nombre de courants*. Il semble qu'il soit question ici du fleuve *Div rud*, que l'on traverse en allant de Kirman à Ormuz.

5 Pomme d'Adam, le *Citrus decumanus* de Linné, mais peut-être l'orange même, que les Arabes et les Persans appellent *naranj*.

6 Le *Tetrao francolinus*, ou coq de montagne de l'Orient, a le bec et les pattes rouges comme le francolin de Marco-Polo suivant le docteur Russell, il s'agit de notre gelinotte.

7 Masoudi, dans le dixième siècle, a vu à Rai des bœufs qui s'agenouillaient comme les chameaux, pour se laisser charger.

8 Voir dans le premier tome de *Voyageurs anciens et modernes,* du même auteur, p. 8.

9 Une des races d'hommes qui occupent le Mecran. Les habitants du pays limitrophe du Beloutchistan, et ceux du Louristan, que Pottinger regarde comme étroitement liés aux Zingari, connus des Arabes sous le nom de *Carani* ou bandits, ont encore aujourd'hui les mêmes habitudes de brigandage.

art diabolique, que le jour se change en obscurité, de sorte que l'on voit à peine, et ils font durer cette obscurité pendant sept journées. Ils connaissent très bien le pays, et malgré cette obscurité ils chevauchent l'un à côté de l'autre, quelquefois dix mille, tantôt plus, tantôt moins, de sorte qu'ils embrassent tout le pays qu'ils veulent piller ; et rien ne peut leur échapper, ni hommes, ni bêtes, ni biens. Quand ils ont fait des prisonniers, ils tuent les vieux et emmènent les jeunes pour les vendre comme serfs et comme esclaves. Leur roi s'appelle Nogodar[1]. Il se rendit à la cour de Ciagati[2], qui était frère du grand khan[3], avec bien dix mille de ses gens, et il demeura avec lui parce que son oncle était un moult grand sire. Et pendant qu'il y était, il médita et fit une grande félonie, que je veux vous raconter. Il partit d'auprès son oncle Ciagati, qui était dans la Grande-Arménie, et s'en alla avec bien dix mille de ses gens, moult cruels et félons, par Badasian[4] et une province nommée Pasciai, et une autre appelée Chesciemur[5], où il perdit maints de ses hommes et de ses bêtes, parce que les routes étaient étroites et mauvaises ; puis, quand il eut pillé toutes ces provinces, il entra dans l'Inde, en une province nommée Dilivar[6]. Il y prit une noble cité nommée Dilivar[7], où il demeura, après avoir ravi le trône à un roi qui avait nom Asidiu-soudan[8] et était grand et riche ; et il resta en ce lieu avec ses gens, sans se soucier de personne, faisant guerre à tous les autres Tartares qui l'entouraient. Je vous ai parlé de cette plaine et des gens qui, pour dérober, font venir l'obscurité[9], et je vous dis que messire Marc lui-même fut sur le point d'être pris par ces gens dans cette obscurité, s'il ne s'était sauvé dans un village nommé Canosalmi[10] ; mais beaucoup de ses compagnons furent pris, et les uns mis à mort, et les autres vendus[11]. Nous irons maintenant plus avant.

De la grande descente.

Cette plaine dure cinq journées vers le midi ; et au bout de ces cinq journées on trouve une autre descente qu'il faut suivre pendant vingt milles[12]. Et c'est un très mauvais chemin, car on y rencontre de méchantes gens qui dérobent les voyageurs, ce qui rend le passage, très dangereux. Après avoir franchi cette descente, on arrive à une autre plaine très belle appelée la plaine de Formose[13] ; elle a environ deux journées de long. Elle est traversée par de belles rivières. On y trouve des dattes et beaucoup d'oiseaux, comme des francolins, des perroquets et d'autres, qui ne sont point semblables aux nôtres. Au bout de ces deux journées on arrive à la mer Océane. Sur ses rives est une cité appelée Cormos[14], qui a un port où les marchands de l'Inde viennent aborder

1 Nugodar, ou Nikodar Oughlan, était fils d'Houlagou et petit-neveu de Tchagatay. Il succéda, sur le trône de Perse, à son frère Abaka, sous le nom d'Ahmed-Khan Nikodar. Mais il est possible qu'il s'agisse ici d'un Nikodar plus ancien.

2 Tchagatay.

3 Otkaï.

4 Badakhshan, près des sources de l'Oxus.

5 Le Kachemir.

6 Probablement dans le Pendjab.

7 Malawar, ou Lahawar ? ou plutôt Lahore ?

8 *Azz-Eddin, Ghiyas-Eddin* et *Moazz-Eddin* étaient, avec le mot *sultan* ajouté, les titres ordinaires des souverains persans de Delhi et de leurs gouverneurs.

9 Les brigands profitaient sans doute des brouillards pour assaillir les voyageurs.

10 Le château de Canvsalim ne se trouve pas sur nos cartes. Marsden fait observer que les mots persans *Khanah-al-Salam* signifient maison de sûreté ou de paix. Le capitaine Grant rapporte que près de chaque village est un château fort, où se réfugient les habitants, lorsqu'ils ont à redouter une attaque.

11 On voit en effet, d'après une histoire de l'Hindoustan, par Ferishta, que peu avant ou après la mort de Tchagatay, en 1240, une armée de Mongols pilla les frontières du roi de Delhi.

12 « Cette descente est appelée par les indigènes *Bag-Gulnar*, et sa longueur, qui est précisément celle indiquée par notre voyageur, correspond, selon les plus exactes évaluations, à 38 farsang. C'était alors une route très fréquentée, animée par un commerce actif et une nombreuse population ; ce n'est plus aujourd'hui qu'un désert inhospitalier, où l'on rencontre seulement quelques misérables villages. » (Vincenzo Lazari.)

13 D'Ormuz.

14 Cormos est le nom qui se rapproche le plus, suivant la prononciation persane, de celui d'Ormuz ou Hormouz, que Ptolémée appelle *Armoudsa Polis*, cité célèbre autrefois, située sur la côte orientale du golfe Persique, dans la province do Moghostan et le

avec leurs navires, apportant toutes sortes d'épices, et des pierres précieuses, des perles, des draps de soie et d'or, des dents d'éléphant et maintes autres marchandises. Ils les vendent en cette ville à d'autres hommes, qui ensuite les transportent dans le monde entier. Cette cité est d'un grand commerce ; elle a sous elle bon nombre de villes et villages. C'est la capitale d'un royaume dont le chef a nom Ruemedan-Acomat[1]. Il y fait une grandissime chaleur, car le soleil y est très ardent. Le pays est très malsain, et s'il arrive qu'un marchand étranger y meure, le roi prend son avoir. En



Débarquement de Marco-Polo à Cormos (Ormuz). — Miniature du Livre des Merveilles.

ce pays on fait du vin avec des dattes[2] et d'autres épices, et il est très bon. Quand on en boit sans y être accoutumé il fait l'effet d'une forte purgation, mais ensuite il n'incommode plus et est très fortifiant. Les naturels ne mangent point de viande, car s'ils prenaient du froment ou de la chair, ils tomberaient malades. Pour rester bien portants ils ne se nourrissent que de dattes et de poisson salé ; ils mangent aussi des ciboules, et c'est là toute leur nourriture. Les navires sont très mauvais et coulent souvent, parce qu'ils ne sont point cloués avec du fer, mais cousus avec du fil fait de l'écorce des noix d'Inde qu'ils font macérer jusqu'à ce qu'elle devienne comme des crins de cheval ; alors ils en font du fil dont ils se servent pour coudre leurs navires[3]. Ce fil ne s'altère point au contact de l'eau de mer, mais dure assez longtemps. Leurs navires ont un mât et une voile, et un gouvernail, mais ne sont point couverts ; quand ils les ont chargés, ils couvrent les marchandises avec du cuir, puis par-dessus mettent les chevaux, qu'ils portent dans l'Inde pour les vendre. Ils n'ont point de fer pour fabriquer des clous, de sorte qu'ils sont forcés de se servir de chevilles de bois et de coudre avec du fil. Aussi il est fort dangereux de naviguer sur ces barques, et souvent il en coule d'autant que la mer de l'Inde est maintes fois orageuse. Les naturels sont nègres et adorent

---

royaume de Kirman, dont elle était le port maritime.

1 Le sultan d'Ormuz, Rukn-Eddin Mahmoud, qui régnait vers 1590, sous la suzeraineté du sultan de Kirman.

2 Boisson spiritueuse. On fait macérer et fermenter les dattes dans de l'eau chaude.

3 « Ces bateaux, dit Legentil, se nomment *chelingues* ; ils sont faits exprès ; ce sont des planches mises l'une au-dessus de l'autre et cousues l'une à l'autre avec du fil fait de l'écorce intérieure du cocotier (de la noix de coco) ; les coutures sont calfatées avec de l'étoupe faite de la même écorce, et enfoncées sans beaucoup de façon avec un mauvais couteau. Le fond de ces bateaux est plat et formé comme les bords ; ces bateaux ne sont guère plus longs que larges, et il n'entre pas un seul clou dans leur construction. »

Mahomet. L'été, ils ne demeurent point dans les villes, car il y tait une si grande chaleur que tous y mourraient[1] ; mais ils vont hors les cités, à leurs jardins, où il y a beaucoup d'eau, et c'est le seul moyen d'échapper à la chaleur. Souvent, l'été, vient un vent des sables qui environnent cette plaine, et ce vent est si démesurément chaud qu'il les occirait tous si, quand ils le sentent venir, ils ne se mettaient dans l'eau, ce qui est la seule manière de se préserver de ce vent brûlant. On sème en ce pays le froment, et l'orge, et les autres blés, au mois de novembre, et on les moissonne dès le mois de mars, et ainsi pour tous les autres fruits, qui sont mûrs dès le mois de mars ; et après cette époque on ne trouve plus un brin d'herbe sur la terre, à l'exception des dattes, jusqu'au mois de mai, et cela à cause de la grande chaleur, qui dessèche tout[2]. Leurs navires ne sont pas enduits de poix, mais on les oint d'huile de poisson. Quand quelqu'un d'eux meurt, homme ou femme, ils en font grand deuil : les dames pleurent leurs morts bien pendant quatre ans, au moins une fois chaque jour ; elles se rassemblent avec leurs parents et leurs voisines, et répandent de grands pleurs, et font de grands cris pour prouver leurs regrets.

Nous laisserons là cette cité et vous parlerons de l'Inde dès maintenant, car nous en parlerons plus au long quand le temps en viendra. Nous retournerons par le nord pour vous entretenir de cette province, et irons par un autre chemin à la cité de Crezman, parce qu'en toutes les contrées dont je veux vous parler on ne peut aller d'un autre lieu que de cette ville de Crezman[3]. Le roi Maimodi-Acomat[4], des États duquel nous partons, est homme du roi de Crezman. En retournant de Cremosa à Crezman, on traverse de moult belles plaines où il y a de la viande en abondance. On y trouve beaucoup de bains chauds, des perdrix en abondance et à bon marché, beaucoup de fruits et de dattes ; le pain de froment y est si amer que nul n'en peut manger s'il n'y est habitué, et cela vient de ce que l'eau est amère[5]. Les bains dont je vous ai parlé sont d'eau vive moult chaude et très bons pour maintes maladies, et surtout pour la rogne. Les pays dont je vais vous entretenir sont vers le nord, et vous allez voir comment.

Comment l'on va par un pays sauvage.

Quand on part de Crezman on chevauche bien sept journées par des chemins moult dangereux que je vais vous décrire. On est trois journées sans trouver d'eau, ou si peu que rien, et celle qu'on rencontre est saumâtre et verte comme l'herbe des prés, et si amère qu'on n'en saurait boire, et si l'on en buvait seulement une gorgée, on serait purgé d'une manière effroyable ; de même si l'on mangeait un petit morceau du sel que produit cette eau, on serait infailliblement purgé. Aussi,

1 Le vent que nous nommons *siroco*, et les Arabes *badi-samoum* ou vent pestilentiel, a des effets plus terribles dans la Perse méridionale que partout ailleurs. Il souffle depuis le milieu de juin jusqu'à la fin d'août ; il a une influence irrésistible sur les hommes et sur les animaux, et détermine la mort au milieu de spasmes horribles. Pendant cette période, les habitants quittent leurs maisons et se réfugient sur les montagnes. (Chardin, II, 7, 0 ; Pottinger, p. 136.) Pietro della Valle écrivait, en juin 1623 : « À une certaine époque de l'année, les habitants d'Ormuz ne pourraient vivre, s'ils ne restaient quelques heures plongés dans l'eau jusqu'à la bouche, et chacun d'eux a dans sa maison des vaisseaux destinés à cet usage. »
Voyez aussi Schillinger, *Persianische Reise*, 279.

2 « L'effet le plus surprenant de ce vent (le siroco), dit Chardin, n'est pas même la mort qu'il cause, c'est que les corps qui en meurent sont comme dissous, sans perdre pourtant leur figure, ni même leur couleur, en sorte qu'on dirait qu'ils ne sont qu'endormis, quoiqu'ils soient morts, et que si on les prend quelque part, la pièce demeure à la main. »

3 Voir note 8, page 29

4 Voir note 1, page 33

5 Pottinger décrit ainsi les sources salées et la plaine couverte de sel qu'il trouva dans le désert de Kirman : « Nous passâmes à gué une rivière de sel liquide où nos chevaux entraient jusqu'aux genoux : la surface de la terre était couverte d'une couche de sel blanc qui, semblable à une couche de neige durcie par la gelée, criait sous le sabot des chevaux. » (P. 237.) « Le désert situé entre Kirman et Coubis, dont on vient de lire la description, est traversé par une route qui, passant par Coubis et Ferraa, mène dans la direction du nord-est de Kirman à Horas ; les courriers la franchissent en dix-huit jours, non sans de grands dangers. » (Vincenzo Lazari.)

quand on va par ce pays, on porte avec soi de l'eau pour boire. Les bêtes boivent beaucoup de cette mauvaise eau, parce qu'elles sont fort altérées, et elle les fait aller outre mesure. En toutes ces trois journées on ne rencontre nulle habitation ; c'est partout un désert d'une grande aridité. On n'y a point de bêtes parce qu'on n'aurait point de quoi les nourrir. Au bout de ces trois journées on parvient à un autre désert également aride, qui dure bien quatre journées ; l'eau y est aussi amère, et il n'y a ni arbres ni bêtes, excepté des ânes. Après ces quatre journées finit le royaume de Crezman, et on trouve la cité de Cobinan.

De la grande et noble cité de Cobinan,

Cobinan[1] est une grande cité. Ses habitants adorent Mahomet. On y trouve beaucoup de fer, d'acier et d'ondanique[2] ; il s'y fabrique des miroirs d'acier moult beaux et grands, et l'on y compose la tutie, qui est très bonne pour les yeux[3]. On y fait aussi de la spode, et voici comment : on prend une veine de terre propre à cela, on la jette dans une fournaise de feu ardent ; au-dessus de la fournaise est un gril de fer, et la fumée et l'humidité qui sortent de cette terre et s'attachent au gril forment la tutie ; ce qui reste de cette terre est la calamine blanche.

Passons maintenant plus avant.

Comment on voyage par un désert.

En partant de la cité de Cobinan, on va par un désert qui dure bien huit journées ; il est partout aride, et l'on n'y rencontre ni fruits, ni arbres. L'eau qui s'y trouve est amère et mauvaise, et l'on est forcé de porter avec soi tout ce qui est nécessaire pour boire et pour manger, à l'exception de l'eau, que les bêtes boivent volontiers. Au bout de ces huit journées est une province appelée Tonocain[4] ; elle renferme bon nombre de villes et villages ; elle est sur les confins de la Perse, vers le nord. On y voit une grandissime plaine où ne croît que l'arbre appelé par les chrétiens arbre sec[5], que je vais vous décrire. Il est moult grand et gros ; ses feuilles sont vertes d'un côté et blanches de l'autre. Il produit des noix semblables aux châtaignes, mais il n'y a rien dedans. Son bois est jaune et dur comme du buis. Il n'y a pas d'autre arbre à plus de cent milles, excepté à un endroit, à environ dix milles, où l'on en voit quelques-uns. On dit que c'est dans ce lieu que se livra la

1 Kobiam, Kobinam, Cobiam, Cobian, est la *Kabis* de d'Anville, la *Chabis* d'Édrisi, la *Khebis* et *Khubeis* d'Ibn-Haukal, le *Khubees* de Pottinger. Située au centre d'Hérat, de Kirman et d'Iezd, au milieu d'un aride désert où ne jaillit aucune source, où ne pousse aucun brin d'herbe, la belle oasis de Coubis, arrosée d'eaux vives et ornée d'une riche végétation de palmiers, était autrefois l'asile des caravanes, le siège d'une industrie et d'un commerce florissants ; un *belerberg*, lieutenant du prince de Seistan, la gouvernait. Aujourd'hui, elle n'a plus ni commerce ni industrie ; elle sert seulement de repaire à des hordes de brigands qui, favorisés par la solitude de ces lieux, pillent les caravanes. (Ritter, VIII, 727.)

2 Voir note 3, page 30.

3 La tutie, dont fait mention Marco-Polo, serait la calamine artificielle. Meninki en distingue deux espèces : la naturelle, azurée et brillante, qui vient de l'Inde ; l'artificielle, ou blanche avec des taches vertes, qui se fait à Cherman. (*Thes. ling. orient*., II, 237.) On savait extraire de la tutie un collyre assez renommé pour la guérison des maux d'yeux.
Outre la spode minérale dont parle ensuite Marco-Polo, on connaît une spode végétale qui se prépare dans les îles de la Sonde, avec des racines écorcées. (Histoire générale des Voyages, t. VIII, p. 53.)

4 Timocain ou Timochain ; c'est Damaghân, capitale de la petite province de Kumis, aux frontières du nord-est de la Perse, ayant au nord l'ancienne Hircanie, le Khorassan à l'est, le désert salé au sud.

5 C'est le platane qui est appelé *sec*, parce que, sous un péricarpe qui semble promettre un fruit agréable, il ne donne que des fruits à moitié secs et sans saveur. « Je ne sais, dit de Sacy, si effectivement le platane est stérile à certaines latitudes ; mais il semble que sa stérilité soit passée en proverbe parmi quelques Orientaux : car dans un recueil de diverses sentences morales des sabéens ou chrétiens de saint Jean, publié récemment par le savant M. Lorsbach, on trouve celle-ci : L'homme vain et glorieux ressemble à un beau platane riche en rameaux, mais qui ne produit et n'offre aucun fruit à son maître. Au surplus, le sens de ce proverbe peut être que le fruit du platane n'est bon à rien. M. Lorsbach remarque à cette occasion que, dans certains dictionnaires, le nom syriaque du platane est traduit par châtaignier, et qu'il ne sait sur quel fondement. » (*Relation de l'Égypte*, notes, p. 81.)

bataille entre Darius et Alexandre[1]. Les villes et les villages ont une grande abondance de toutes choses bonnes et belles, car le pays a une très bonne température, ni trop chaude, ni trop froide. Les naturels adorent tous Mahomet ; ils sont assez beaux ; les femmes surtout sont très belles.

Maintenant nous quitterons ce pays et vous parlerons d'une contrée appelée Milect, où demeurait habituellement le Vieux de la montagne.

Du Vieux de la montagne et de ses assassins.

Mulect est une contrée où demeurait anciennement le Vieux de la montagne. Mulect[2] veut dire *Desaram***.** Or, je vais vous conter toute son histoire ainsi que moi, messire Marc, je l'ai entendu raconter à plusieurs. Le Vieux était appelé en leur langage *Alaodin*[3]. Il avait fait faire entre deux

1 La dernière bataille d'Alexandre contre Darius fut livrée à Arbèles (Arbil), dans le Kourdistan, non loin du Tigre et à l'est de Mossoul : le roi vaincu s'enfuit avec son armée par Ecbatane (Hamadan), par les Portes Caspiennes (passage de Cavar), où les troupes macédoniennes, pénétrant sans obstacle, les poursuivirent jusqu'à Hécatompylos (Damghan). La mort de l'infortuné monarque, tué par un des siens près d'Hécatompylos, arrêta seule cette retraite.

2 Dans l'article *Melahedah* de la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, on lit : « C'est le pluriel de *melhed*, qui signifie un impie, un homme sans religion. Les Ismaéliens qui ont régné dans l'Iran, et particulièrement dans la partie montagneuse de la Perse, sont appelés *Melahedah Kuhestan* (les impies de la montagne). »
Lazari émet la supposition que le mot *melect, mulehed*, pourrait venir du nom du château *Alamout*.

3 Rakou-Eddin-Ben-Ala-Eddin. On sait que la secte des *Hashishin* eut pour fondateur Hassan-Ben-Ali, ou Hassan-Ben-Sabah, fanatique égyptien de la secte des Ismaélites, qui, poursuivi en vain par les Seldjoucides, avait fait en Perse de nombreux prosélytes, et s'était retiré dans le château inaccessible d'Alamout (*Illaa-Amet*, nid de vautours), non loin de Cazben. Secondé par quelques enthousiastes, il étendit en peu de temps sa domination sur toutes les places fortes du Rudbar. Hassan-Ben-Ali enseignait une morale sensuelle qui lui attira de nombreux sectateurs. Il envoya plusieurs de ses disciples faire des conversions dans le Liban et dans le Kouhistan. Bientôt il fut le chef d'un ordre religieux et militaire formidable, et qui se signala par d'horribles crimes.
Ce n'était pas sans motif que le nom des disciples d'Hassan inspirait l'effroi. Les meurtres commis par ces fanatiques furent nombreux. « Nous en avons des exemples, dit d'Herbelot, dans Amir-Billah, khalife d'Égypte, qu'ils tuèrent l'an 524 de l'hégire, de Jésus-Christ 1129 ; dans la personne de Mostarsched, khalife de Bagdad, l'an 529, et dans plusieurs autres. Ce furent eux qui, dès l'an 85, massacrèrent le fameux vizir des sultans Seldjoucides, *Nizam-el-Mulk*. » — « Sous le règne de *Kia-Burzuk*, dit Mirkhond, les fedaïs (dévoués) tuèrent plusieurs grands personnages de l'islamisme, tels que le *kadhi* de l'Orient et de l'Occident Abou-Saïd Herarwi, un fils du khalife Mostali (il tomba en Égypte sous les coups de sept *refiks*, Ismaéliens) ; le séid *Daulet-Schah*, reis d'Ispahan ; Aksankar, gouverneur de Meraga ; Mostarsched, khalife de Bagdad ; le rois de Rebriz ; Hassan-Ben-Abilkasem, mufti de Kazwin. Beaucoup d'autres hommes, distingués dans la religion et dans l'État, furent assassinés par ces exécrables sectaires. » (P. 51.)
« La position d'*Alamout*, dit de Sacy, dans son mémoire sur la dynastie des *Hashishin* et sur l'origine de leur nom, située au milieu d'un pays de montagnes, fit appeler le prince qui régnait *scheikh-aldjebal*, c'est-à-dire, le *scheikh* ou prince des montagnes, et l'équivoque a donné lieu aux historiens des croisades, et au célèbre voyageur Marc-Pol, de le nommer le Vieux de la montagne. »
À l'époque où Rakou-Eddin-Ben-Ala-Eddin (l'*Alaodin* de Marco-Polo), assassin de son propre père, monta sur le trône des *Hashishin*, les invincibles phalanges des conquérants mongols apparaissaient aux frontières de l'Iran. En 1256, Houlagou fit marcher ses troupes contre le château d'Alamout ; et Rakou-Eddin, trahi par ses astrologues, se rendit. Destiné à être amené à Caracorum en présence de Mangou-Khan, il fut tué sur les rives du Djitioun. Ayant rasé le château, qui regorgeait d'or et de vivres, au milieu desquels Chirdouc seul soutint obstinément un siège de trois années, les Mongols entreprirent la destruction de toute la race des Hashishin ; ayant égorgé tous les prisonniers de guerre, ils traquèrent les autres dans les retraites les plus écartées où ils s'étaient réfugiés : nul n'échappa à cette extermination, ni vieillards, ni femmes, ni enfants.
Voici un passage de la *Notice de l'histoire universelle de Mirkhond*, suivie de l'*Histoire de la dynastie des Ismaéliens de Perse* (Paris, 1812, in-4°), sur la doctrine de cette secte célèbre :
« Le sultan Sindgar étant venu à Réis, et ayant envoyé quelques personnes à Alamout pour s'informer de la croyance des Ismaéliens de Perse, ceux-ci répondirent aux envoyés : "Voici quelle est notre doctrine : il faut croire à l'unité de Dieu, et reconnaître que la véritable sagesse et le sens droit consistent à agir conformément à la parole de Dieu et au commandement de son envoyé, et à régler sa conduite sur les lois de la sainte religion, ainsi qu'elles sont exposées dans le livre de Dieu ; comme aussi il faut croire à tout ce qui est contenu, soit dans l'Alcoran, soit dans les paroles du prophète, touchant l'origine des choses et la vie future, les récompenses et les châtiments, et le jour du jugement, et de la résurrection ; il n'est permis à personne de s'en rapporter à son propre jugement relativement à aucune des lois de Dieu, ni d'en changer une seule lettre." » (P. 52.)
« Un des caractères particuliers de cette secte, dit de Sacy, c'est qu'elle expliquait d'une manière allégorique tous les préceptes de la loi musulmane ; et cette allégorie était poussée si loin par quelques-uns des docteurs ismaéliens, qu'elle ne tendait à rien moins qu'à détruire tout culte public, et à élever une doctrine purement philosophique et une morale très licencieuse sur les ruines de toute révélation et de toute autorité divine. »
« Nous devons observer que sans doute Hassan, et les deux princes qui lui succédèrent dans la souveraineté sur les Ismaéliens de Perse et de Syrie, quoique attachés aux dogmes particuliers de cette secte, ne laissaient pas cependant de pratiquer fidèlement toutes les lois de l'islamisme ; mais sous le quatrième prince de cette dynastie, il survint un grand changement dans la religion des Ismaéliens. Celui-ci, nommé Hassan, fils de Mohammed, prétendait avoir reçu de l'iman des ordres secrets, en vertu desquels il abolit

montagnes, en une vallée, le plus grand jardin et le plus beau qu'on eût jamais vu. Il y avait toutes sortes des meilleurs fruits du monde, et les plus belles maisons, et les plus beaux palais qui oncques eussent existé, car ils étaient dorés et peints de la plus belle façon du monde. Et encore il avait fait faire des conduits qui l'un roulait du vin, l'autre du lait, un autre du miel, un autre de l'eau. Il avait rassemblé des dames et des demoiselles, les plus belles du monde, qui savaient jouer de tous les instruments, chanter et peindre mieux que personne. Le Vieux faisait entendre à ses gens que ce jardin était le paradis : aussi l'avait-il fait à la manière de Mahomet, qui dit aux Sarrasins que ceux qui vont en paradis auront de belles femmes, autant qu'ils voudront, et boiront à des fleuves de vin, de lait, de miel et d'eau. Ce jardin était donc semblable au paradis de Mahomet, et tous les Sarrasins croyaient que c'était vraiment le paradis. Et en ce jardin, personne n'entrait jamais que ceux dont le Vieux voulait faire ses assassins. À l'entrée du jardin était un château si fort qu'il était imprenable, et c'était là la seule issue. Le Vieux tenait avec lui, à sa cour, tous les jeunes gens de la contrée âgés de douze à vingt ans. C'étaient là comme ses hommes d'armes ; et ceux-ci, ayant entendu la description du paradis de Mahomet, croyaient véritablement que ce jardin était le paradis. Et, que vous dirai-je ? Le Vieux faisait mettre dans ce paradis quatre, dix ou vingt de ces jeunes gens, selon qu'il voulait ; et il s'y prenait de cette manière : il leur faisait donner un breuvage qui les endormait[1], le matin, et puis il les faisait prendre et mener dans ce jardin, où on les réveillait.

Comment le Vieux de la montagne rend parfaits et soumis ses assassins.

Et quand les jeunes gens sont éveillés et qu'ils voient toutes ces belles choses, ils croient être vraiment en paradis, et les dames et les demoiselles restent toujours avec eux, chantant et jouant, et les divertissant ; et ils ont tout à souhait, et jamais par leur volonté ne sortiraient de là. Le Vieux tient sa cour moult belle et grande, et fait croire à ces simples gens des montagnes qui l'entourent qu'il est prophète ; et eux en sont persuadés. Et quand le Vieux veut en envoyer quelque part, pour faire occire un de ses ennemis, il fait prendre le breuvage à autant d'entre eux qu'il le juge nécessaire, et les transporte dans son palais. Lorsque ces jeunes gens sont éveillés, et qu'ils se trouvent dans ce château et ce palais, ils en sont tout émerveillés et ne sont pas très joyeux, car ils voudraient bien ne jamais quitter ce paradis, où ils sont si bien. Ils se rendent devant le Vieux et s'humilient devant lui parce qu'ils le regardent comme un prophète. Le Vieux leur demande d'où ils viennent, et ils disent qu'ils viennent du paradis, et ils racontent tout ce qu'ils y ont vu, comme Mahomet le racontait à leurs pères ; et les autres, qui entendent ce récit, désirent vivement y aller, et voudraient mourir pour y aller. Et quand le Vieux veut faire occire un grand seigneur, il éprouve ses assassins pour voir quel est le meilleur. Il en envoie plusieurs pas très loin dans la contrée, et leur commande de tuer des hommes. Ils partent aussitôt, et font le commandement de leur seigneur ; puis ceux qui échappent reviennent à la cour ; je dis ceux qui échappent, car il y en a qui sont pris et tués après avoir tué leur victime.

---

les pratiques extérieures du culte musulman, permit à ses sujets de boire du vin, et les dispensa de toutes les obligations que la loi de Mahomet impose à ses sectateurs. Il publia que la connaissance du sens allégorique des préceptes dispense de l'observation du sens littéral, et mérita ainsi aux Ismaéliens le nom de *Molaheds* ou *Melahedah*, c'est-à-dire impies, nom sous lequel ils sont le plus souvent désignés par les écrivains orientaux. »

Les ruines d'Alamout furent visitées en 1837 par le colonel anglais Stewart. (Voy. Hammer Purgstall, *Geschichte der Ichanen*; Ritter, t. VIII, p. 576-595 ; Bürck, n. 109.)

1 La liqueur enivrante du hashish.

Comment les assassins s'apprêtent à mal faire.

Et quand ceux qui ont échappé sont revenus à leur seigneur, ils lui disent qu'ils ont bien fait la besogne. Le Vieux leur fait grande joie et grande fête, et il sait bien celui qui a été le plus hardi, car il envoie derrière chacun d'eux des hommes qui lui disent quels sont les plus hardis et les plus habiles à occire. Et quand le Vieux voulait faire occire quelque seigneur ou quelque autre homme, il prenait l'un de ses assassins et l'envoyait où il voulait, lui disant qu'il voulait l'envoyer en paradis, qu'il allât occire tel homme, et que s'il mourait, il irait aussitôt en paradis. Celui à qui le Vieux donnait cet ordre l'exécutait moult volontiers, et allait et faisait tout ce que le Vieux lui commandait. Et ainsi nul homme n'échappait de ceux que le Vieux voulait faire tuer. Aussi plusieurs rois et plusieurs barons lui payaient tribut et étaient bien avec lui, de peur qu'il ne les fit tuer.

Je vous ai conté les affaires du Vieux de la Montagne et de ses assassins ; je vous dirai maintenant comment il fut détruit, et par qui. Mais avant je veux vous dire quelque chose de lui que j'ai oublié. Ce Vieux avait ses sujets jusqu'à Damas, d'un côté, et, de l'autre, jusque dans le Cordistan. Laissons cela et venons à sa destruction. Vers l'an 1262 de la naissance du Christ, Alan[1], le seigneur des Tartares du Levant, qui sut toutes ces mauvaises choses que le Vieux faisait, se dit à lui-même qu'il le détruirait. Il prit donc de ses barons et les envoya à ce château avec beaucoup de gens ; ils assiégèrent le château bien pendant trois ans sans pouvoir le prendre, et ils ne l'eussent jamais pris tant qu'il y aurait eu des vivres ; mais au bout de trois ans les assiégés n'eurent plus rien à manger. C'est ainsi que fut pris et occis le Vieux, qui avait nom Alaodine, avec tous ses gens ; et depuis ce temps jusqu'à aujourd'hui il n'y eut plus de Vieux ni d'assassins, et en lui finit la seigneurie et les maux que les Vieux de la montagne avaient faits jadis. Or laissons cette matière et allons en avant.

De la cité de Sapurgan.

Et quand on part de ce château on chevauche par de belles plaines, et de belles vallées, et de beaux coteaux, où il y a de beaux herbages, et de bons pâturages, et des fruits assez, et toutes choses en grande abondance ; et les armées y demeurent volontiers à cause de la grande abondance qui y règne. Cette contrée dure bien six journées[2], et il y a villes et villages, et les hommes adorent Mahomet. Et souvent on trouve des déserts longs de cinquante à soixante milles, dans lesquels il n'y a point d'eau, mais il faut que les hommes en portent avec eux[3]. Les bêtes ne boivent pas jusqu'à ce qu'elles soient sorties de ces déserts et arrivées aux lieux où l'on trouve de l'eau ; et quand on a chevauché six journées, comme je vous ai dit, on vient à une cité qui est appelée Sopurgan[4]. C'est une ville qui abonde en toutes choses. On y mange les meilleurs melons du monde, en très grande quantité ; ils les font sécher de cette manière : ils les coupent par tranches avec des courroies, puis ils les mettent au soleil et les font sécher ; ils deviennent alors plus doux que du miel, et ils en font un grand commerce, allant les vendre dans tous les environs[5]. Il y a aussi dans ce pays une grande venaison de bêtes et d'oiseaux.

1 Houlalou.

2 Nombre de jours insuffisant, la distance réelle étant de 114 degrés en ligne droite.

3 En partant, soit de Damaghan, soit d'Alamout, Marco-Polo eut à traverser, en effet, des déserts et des chaînes irrégulières de montagnes. « Le Khorassan, dit d'Herbelot, est borné par un désert vers le couchant, du côté du pays de Giorgian et du Gebal, ou de l'Iraque Persique. Vers le midi, il y a un autre désert, entre la Perse proprement dite et le pays de Comas (*Kumis*). »

4 Cheburgan, ville de Corassane, près du Gihon et de Balc, dit Petis de la Croix. *Ashbur-Kan* de d'Anville, *Shibbergaun* d'Elphinston, qui en fait une dépendance du gouvernement de Balk.

5 « Les melons, dit Chardin, sont les plus excellents fruits de Perse. On compte en ce pays-là plus de vingt espèces de melons. Les

Or nous laisserons cette ville, et nous vous parlerons d'une autre cité qui a nom Balac.

De la grande et noble cité de Balac.

Balac[1] est une grande et noble cité qui jadis fut encore plus noble et plus grande, car les Tartares et les autres gens l'ont gâtée et ruinée. Il y avait jadis en cette ville maints beaux palais et maintes belles maisons de marbre dont on voit encore les ruines. En cette ville, Alexandre se maria à la fille de Darius[2]. D'après ce qu'on m'a dit de cette ville, les habitants adorent Mahomet. Et sachez que jusqu'à cette cité dure la terre des Tartares du Levant ; et à cette ville sont les confins de la Perse entre l'occident et le levant.

Or laissons cette ville, et parlons d'un autre pays qui s'appelle Dogana. Quand on part de cette cité dont je vous ai parlé, on chevauche bien douze journées entre l'occident et le levant sans trouver aucune habitation, parce que les gens se sont tous enfuis sur les montagnes, dans des forteresses, par peur des mauvaises gens et des armées qui ravageaient ce pays. On y trouve assez d'eau, de gibier, et aussi des lions[3]. On ne peut avoir de viande pendant ces douze journées, aussi il faut en porter avec soi pour les chevaux et les serviteurs.

De la montagne du sel.

Et quand on a fait ces douze journées, on trouve un village appelé Taican[4], où il y a un grand marché de blés. Il est dans une moult belle contrée, et toutes les montagnes de ce pays, vers le midi, sont très grandes et toutes salées, si bien qu'on vient d'au moins trente journées à la ronde chercher de ce sel, qui est le meilleur du monde. Il est si dur qu'on n'en peut prendre qu'avec un grand pic de fer, et il est en si grande abondance que tout le monde en aurait assez pour jusqu'à

premiers sont appelés *guermec*, comme qui dirait des échauffés. Ils sont ronds et petits... Il en vient tous les jours d'autre sorte, et les plus tardifs sont les meilleurs. Les derniers sont les blancs, dont vous diriez que ce n'est que du sucre. Ils sont longs d'un pied, et pèsent dix à douze livres... Les meilleurs du royaume croissent en Corassan... On en apporte à Ispahan, pour le roi et pour faire des présents. Ils ne se gâtent point en les apportant, quoiqu'il y ait plus de trente journées de chemin. Avec toutes ces sortes, on a les melons d'eau, ou *pastèques*, par tout le royaume, qui pèsent quinze à vingt livres, dont les meilleurs viennent aussi de Bactriane. » (T. II, p. 19-45.)

1 Balach, ou Balk, est située vers les sources de l'Oxus, à l'extrémité nord-est du Khorassan, à l'ouest de l'antique *Bactra Regia*, capitale de la Bactriane. Aujourd'hui, cette ville appartient au khan de Boukhara. Dès les temps les plus lointains, elle était surnommée *Amu-al-Bulad*, la mère des villes. Ibn-Haucal parle avec admiration de ses mosquées et de ses jardins. Édrisi, en 1154, en célébrait l'industrie, le commerce, la nombreuse population. En 1220, Gengis-khan la détruisit et en égorgea les habitants avec une férocité inouïe. Abulghazi rapporte qu'on y comptait, avant ce siège, 12 000 mosquées. Balk ne se releva pas de ses ruines. lbn-Batuta la visita en 1340, et maudit le brigand mongol qui avait renversé les saintes mosquées et brisé les colonnes de marbre. Des restes de temples, de palais et d'aqueducs desséchés, à plusieurs milles autour du village qui maintenant porte son nom, indiquent son ancienne position et portent témoignage de sa grandeur éteinte. (Voy. Ritter, t. VIII, p. 218-227.)

2 Les noces d'Alexandre avec Barsine ou Statire, fille de Darius, et avec Parisatis, fille d'Ocus, ont eu lieu à Suze Les traditions des Orientaux sur Alexandre méritent peu de confiance : elles se répandirent à une époque de beaucoup postérieure à celle du conquérant macédonien, au moyen des versions arabes et persanes de la biographie d'un faux Callisthènes.

3 Chardin atteste que les lions ne sont pas rares dans les provinces frontières de la Perse : « Partout où il y a des bois, dit-il, comme en Hircanie et en Curdistan, il y a beaucoup de bêtes sauvages, des *lions*, des ours, des tigres, des léopards, des porcs-épics et des sangliers. » (T. Il, p. 29.)

4 On croit que cette ville correspond à la moderne Talican ou Taïkan du Tokharestan, située vers les sources de l'Oxus. Aboulféda dit, au sujet de cette ville : « Thayakan est, suivant Ol-Lobah, une petite ville de la contrée de Balk, dépendant du Tocharestan, et très agréable. » Mais, fait observer Lazari, la route de Balk à Talican est longue de cinquante-cinq lieues de France ; c'est une distance trop peu considérable pour douze journées.

la fin des siècles[1]. En partant de cette ville, on marche trois journées entre l'occident et le levant, dans un pays très beau rempli d'habitations et assez fertile en fruits, en blés et en vignes. Les gens adorent Mahomet ; ils sont méchants et meurtriers. Ils sont souvent au cabaret, car ils boivent volontiers, et ils ont de moult bon vin cuit. Ils ne portent rien sur leur tête qu'une corde longue de



Porcs-épics. — *Hystrix fasciculata.* — *Hystrix cristata.*

dix paumes, dont ils s'environnent la tête. Ils sont très bons chasseurs et prennent assez de gibier. Ils n'ont d'autres vêtements que les peaux des bêtes qu'ils prennent ; ils couchent dessus et s'en font des vêtements et chaussures, et chacun sait préparer les peaux des bêtes qu'il a prises. À trois journées de là on trouve une cité nommée Scasem[2] qui appartient au comte, et ses autres cités et villages sont dans les montagnes, et dans cette cité passe un grand fleuve. Il y a maints porcs-épics, et quand les chasseurs les veulent prendre et mettent les chiens dessus, les porcs-épics s'accolent tous ensemble, puis lancent contre les chiens les épines qu'ils ont sur le dos et sur les cotés, et les blessent en beaucoup d'endroits. Cette Scasem est une grande province et une langue particulière. Les habitants qui ont des bestiaux demeurent dans les montagnes, car il y a de fort belles et grandes

1 « Dans la Médie et à Ispahan, dit Chardin, le sel se tire des mines. Il est si dur à des endroits, comme dans la Caramanie déserte, qu'on en emploie les pierres dans la construction des maisons des pauvres gens. »
Au sud de Condouz, Wood visita la vallée du Scior-Ab, c'est-à-dire eau salée, qui sort des montagnes d'Eschec-Mescher, chargée de sel gemme qu'elles renferment. (*Journey to the source of the river Oxus* ; 1844, 131, 409.)

2 Il n'est pas facile de déterminer la position de la ville que Marco-Polo a appelée Scassem. Marsden (n° 201) la faisait correspondre à la *Keshem* de d'Anville, ou *Kislam-Abad* d'Elphinstone, située sur le Ghori, un des affluents de l'Oxus supérieur. Neumann croyait que c'était Sciarvan, la *Carvan* d'Edrisi. Murray, au contraire, s'appuyant sur les récentes recherches de Moorcroft et de Wood, trouve la plus parfaite correspondance de position entre les villes de *Taican* et de *Scassem* de Marco-Polo, et les modernes Couloum (*Kouloum*) et Coundouz (*Koondooz*), malgré la dissemblance des noms. (Vincenzo Lazari.)

habitations ; ils y font des cavernes, et cela très facilement, parce que les montagnes sont de terre. Quand on quitte cette cité, on marche trois journées sans rencontrer d'habitation, ni à manger, ni à boire : aussi les voyageurs en portent avec eux. Et à trois journées est la province de Balasian, dont je vais vous parler.

De la grande province de Balasian.

Balasian est une province dont les habitants adorent Mahomet et ont une langue particulière[1]. C'est un grand royaume héréditaire, dont les rois descendent d'Alexandre et de la fille de Darius, le grand seigneur de Perse, et ils s'appellent encore tous *Zulcarnem* en sarrasin, ce qui veut dire en français Alexandre, par amour du grand Alexandre. En cette province se trouvent les pierres précieuses que l'on appelle *balais*[2]. Elles sont moult belles et de grande valeur ; on les rencontre dans le roc des montagnes, et ils creusent en dessous de grandes cavernes comme font ceux qui extraient l'argent ; et c'est dans une montagne nommée *Sighinan.* Sachez que le roi les fait extraire pour lui, et nul autre homme ne pourrait aller en cette montagne chercher les balais sans être puni de mort aussitôt ; et même ceux du pays payeraient cette audace de leur tête et de leur fortune. Le roi en envoie aux autres rois et autres princes, et grands seigneurs, pour tribut ou pour présent, et en fait vendre aussi pour de l'or et de l'argent. Et le roi prend ces précautions afin que ses balais soient chers et de grande valeur ; car s'il en laissait prendre à d'autres et porter par le monde, on en extrairait tant qu'ils ne seraient plus aussi chers et perdraient de leur valeur. C'est pour cela que le roi a porté une si grande peine afin que nul n'en prît sans son congé. Sachez aussi qu'en cette même contrée, dans une autre montagne, se trouvent les pierres avec quoi on fait l'azur, et c'est le plus fin azur et le meilleur du monde ; et ces pierres se rencontrent aussi par veines dans les montagnes comme les autres minéraux[3]. Il y a encore d'autres montagnes où est de l'argent en grande abondance. Cette contrée est très froide ; il y naît de moult bons chevaux, grands coureurs, qui ne portent pas de fers à leurs pieds[4], et ils vont toujours dans les montagnes. On y voit aussi des faucons sacrés moult bons et bien volants ; aussi des faucons laniers, du gibier, et toute espèce de bêtes et d'oiseaux. Il y a grande abondance de froment, de bonne orge sans écorce[5] ; ils n'ont pas d'huile d'olive, mais ils en font avec le sésame et les noix. En ce royaume, il y a maints étroits passages et maints lieux fortifiés : aussi ils ne craignent point que personne puisse entrer les attaquer ; leurs cités et leurs villages sont sur de grandes montagnes et des lieux très forts. Ils sont bons

1 Balacian, *Balaxier, Balascam*, suivant d'autres manuscrits. Ce nom paraît s'appliquer au territoire montagneux, borné à l'est par le Belout-Taugh ; au sud, par l'Hindou-Koush, prolongement septentrional de l'Himalava ; à l'ouest, par le Thokharestan ; au nord, par le Carateghin ; province assez rarement visitée par les Européens, qui est aujourd'hui soumise au khan de Coundouz, et a pour capitale Feizabad. Les écrivains orientaux l'appellent Badascian, et même Balascian, mot qui justifie les autres leçons données par les manuscrits. (Lazari.)

« Badakschian et Balakhshchaian, dit d'Herbelot, pays qui fait une partie de la province de Thokharestan, et qui s'étend vers la tête du fleuve Gihon ou Oxus, par lequel il est borné du côté du levant et du septentrion. » On lit dans l'*Histoire généalogique des Tartares* « que la ville de Badaghschan est située dans la Grande-Bucharie, au pied de ces hautes montagnes qui séparent les États du Grand Mogol de la Grande-Tartarie... C'est une ville fort ancienne et extrêmement forte par sa situation dans les montagnes. »

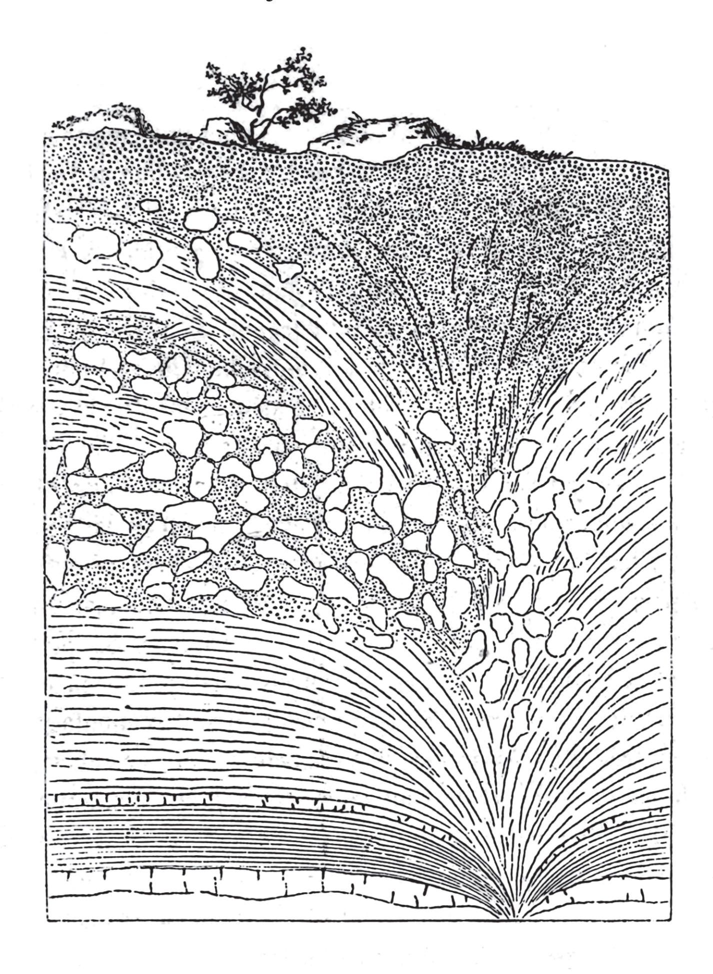
2 « C'est dans les montagnes du Badakschian, dit d'Herbelot, que se trouve la mine de rubis que les Orientaux appellent *badakhschiani* et *balakhschiani*, et que nous nommons rubis balays. » La même étymologie est donnée par Sebaldo Ravio, dans son *Specimen Arabicum* (p. 101), et par Bartema (*Ram*., 1, 156). lbn-Haucal les avait appelés *laal* : les poètes persans célèbrent dans leurs chants l'éclat de leurs feux. Les mines principales d'où on les tirait étaient dans les collines de Scheganian (*Scheghanian, Schûgan* des cartes modernes, *Sighinan* de Marco-Polo), près du haut Oxus : maintenant, elles ne sont plus exploitées.

3 « Les lapis-lazuli (*lajaward* d'Ibn-Haucal, *al-lazur* d'Aboulféda) se trouvent dans les montagnes au milieu desquelles passe le fleuve Cocsia (*Kok-cha*). Les roches d'où elles se tirent sont d'abord mises au feu et brisées à coups de marteau ; certains morceaux sont d'une grosseur considérable. On les porte à Boukhara, et de là en Russie, où elles ont une valeur triple ; il s'en fait aussi un commerce important avec la Chine. Mais dans ces derniers temps Mourad-Bey, tyran de Coundaz, a interdit l'exploitation de ces mines. » (Elphinstone, *Acc. of Caubul*, 029 ; Ritter, VII, 789, 817 ; Wood, 263, 316.)

4 Il en est de même à Sumatra et à Java, excepté dans les rues de Batavia.

5 *Hordeum nudum, Hordeum glabrum, Hordeum vulgare seminibus decorticatis.*

archers et bons chasseurs, et la plupart s'habillent de peaux de bêtes parce que le drap est très cher, et les grandes dames et les puissantes portent des braies comme je vais vous dire. Il y a telle dame qui dans une braie, c'est le vêtement des jambes, met bien cent aunes de toile de coton, ou quatre-



Coupe d'une mine de diamants. — D'après l'Atlas de Victor Jacquemont.

vingts, ou soixante, et elles font cela parce que les grosses femmes sont réputées les plus belles[1]. Or je vous ai parlé de ce royaume ; nous le laisserons maintenant, et vous entretiendrons d'un autre peuple vers le midi, éloigné de cette province de dix journées.

De la grande province de Pasciai.

À dix journées au midi de Balascian est une province qui s'appelle Pasciai[2]. Les habitants ont un langage particulier ; ils adorent les idoles. Ils sont noirs[3] et savent beaucoup d'enchantements et d'arts diaboliques. Les hommes portent à leurs oreilles des anneaux et des boucles d'or,

1 Pottinger dit aussi que les femmes du Belouchistan portent des trousses ou pantalons d'une ampleur extraordinaire et faits de soie ou de soie coton.

2 Dans les manuscrits français, *Pasciai, Basian, Pasiadi, Bascian* ; dans les manuscrits latins, *Bascia* ; dans les manuscrits italiens, *Bastian, Balastias*. Marsden pense que cette province correspond à la moderne Paishore ou Pesciaver (*Peychaver, Pischauer, Peshawer*, etc., des cartes modernes) dont la capitale est à 69° 20' longitude est de Paris, et 34° 2' latitude nord, à environ 3 degrés au sud de la capitale de Balascian, et précisément dans la position qu'indique Marco-Polo.

3 Ici et dans quelques autres passages, il faut entendre par le mot *noir* seulement un teint foncé.

d'argent, de perles et de pierres précieuses[1]. Ils sont très malicieux et sages à leur manière. Cette province est très chaude[2]. On s'y nourrit de chair et de riz. Or laissons-la, et passons à une autre province située à sept journées vers le midi, et appelée Chesinmur.

De la province de Chesmur.

Chesinmur[3] est une province dont les habitants sont aussi idolâtres et ont une langue particulière. Ils savent tant d'enchantements diaboliques que c'est merveille ; car ils font parler les idoles, font, par leurs charmes, changer le temps, et produisent une grande obscurité. Ils font par leurs enchantements de si grandes choses, que nul ne pourrait le croire sans le voir. Ils sont les chefs des autres idolâtres, et c'est de chez eux que viennent toutes les idoles[4]. De ce lieu on peut aller à la mer de l'Inde. Ils sont noirs et maigres ; les femmes sont moult belles pour des femmes noires. Leur nourriture consiste en chair et en riz. C'est un pays tempéré où il ne fait ni trop chaud, ni trop froid[5]. On y trouve des cités et des villages assez ; il y a des bois et des déserts, et tant de défilés fortifiés qu'ils ne redoutent personne. Ils se gouvernent eux-mêmes, car ils ont un roi qui rend la justice. Ils ont des ermites à leur mode, qui demeurent dans des ermitages, et font grande abstinence de manger et de boire, et sont moult chastes, et se tiennent en garde outre mesure de faire aucun péché contre leur foi. Ils sont regardés par les leurs comme moult saints, et ils vivent très vieux ; et la grande crainte qu'ils ont de pécher est pour l'amour de leurs idoles. Ils possèdent aussi des abbayes et des monastères de leur foi[6]. Le corail qui s'apporte dans nos contrées se vend surtout dans ce pays.

Nous laisserons là cette province et n'irons pas plus avant ; car si nous avancions davantage nous entrerions dans l'Inde, et je ne veux pas y entrer maintenant, parce qu'au retour de notre voyage nous raconterons toutes les choses de l'Inde par ordre. Nous retournerons donc à notre province vers Baldasriam, puisque nous ne pouvons aller ailleurs.

Du grandissime fleuve de Baldasciam.

Quand on part de Baldasciam, on va douze journées du levant à l'occident, par un fleuve qui appartient au frère du seigneur de Baldasciam, et sur ses bords il y a des villages et des habitations assez. Les habitants sont vaillants et adorent Mahomet. Au bout de douze journées on arrive à une province qui n'est pas trop grande, car elle a trois journées de toutes parts, et elle est appelée Vocan[7]. Les habitants adorent Mahomet et ont une langue particulière ; ils sont vaillants à la guerre.

1 « Le costume des tribus de Peshawer, dit Elphinstone, participe de ceux des Indiens et des Afghans. »

2 « À Peshawer, dit Elphinstone, le thermomètre (de Fahrenheit) marqua, pendant quelques jours de l'été de 1809, 112 et 113 degrés sous une vaste tente rafraîchie par un courant d'air artificiel. »

3 *Chesmur, Kesmur, Cassimur, Chesciemur, Kesimur*, le Cachemire (*Kaschmir, Kashmeer* des cartes modernes). Bernier, Forster, Rennel, Elphinstone, Moorcroft, Jacquemont, Hügel et Ritter ont donné la description exacte de ce riche pays, que Marco-Polo ne visita pas, et dont il parle d'après des récits oraux ; autrement il n'aurait pas nié la beauté et la fertilité de cette vallée. La langue qu'on y parle dérive du sanscrit et se prononce comme celle des Mahrattes.

4 Les Hindous considèrent le Cachemire comme une terre sainte ; le nombre des anciens temples y est considérable.

5 « C'est, dit Ayin Akbari, un jardin dans un printemps éternel. »

6 C'étaient vraisemblablement des religieux bouddhistes qui, depuis, ont été expulsés de Cachemire par les adorateurs de Brahma.

7 « Le territoire de Vaccan (*Wakhan, Vachan, Vokhan, Wukhcan* des cartes les plus modernes) s'étend le long des rives du haut Oxus. Ses habitants sont mahométans et mènent la vie rude de leurs voisins ; un prince indigène les gouverne. » (Wood, p. 309.) — Cette vallée est fermée de trois côtés par les montagnes neigeuses que l'on appelle Pousht1ikhour.

Ils n'ont pas de seigneur, ce qu'en français on appelle comte, et ils sont soumis au seigneur de Baldasciam. On trouve dans ce pays assez de bêtes sauvages, de gibier et de venaison de toutes sortes. Quand on part de ce lieu, on marche trois journées vers l'occident, toujours par les montagnes, et l'on monte tant qu'on arrive à un lieu qu'on dit être le plus haut du monde. Et quand on est sur ce



Argali ou Mouflon.

lieu élevé, on trouve une plaine entre deux montagnes où est un fleuve moult beau, et les meilleurs pâturages du monde, car une bête maigre y devient grasse en dix jours. Il y a grande abondance de toutes espèces de bêtes sauvages. On y trouve aussi une grande multitude de moutons sauvages très grands, car ils ont des cornes bien de six paumes, et au moins quatre ou trois, et avec ces cornes les bergers font de grandes écuelles où ils mangent ; ils s'en servent aussi pour enfermer les lieux où ils tiennent leurs bêtes[1]. On marche bien dans cette plaine douze journées, et elle est appelée Pamier[2] ; et pendant ces douze journées on ne trouve ni habitations ni herbages, mais il faut appor-

1 Wood a remarqué les dimensions surprenantes des cornes d'une espèce particulière de mouton qui vit sur ce territoire. Tantôt les Khirghizes les plantent debout dans la neige, pour indiquer la direction des routes ; tantôt ils en font une enceinte demi-circulaire autour de leurs habitations d'été.

D'après J.-Th. Forster, il s'agit du mouflon ou argali, d'où sont venues les diverses espèces de moutons.

2 « Cette contrée a été visitée dans ces derniers temps par Wood, qui a découvert les rives de l'Oxus (*Gihoun, Amuderi)*. Les Khirghizes, habitants nomades du vaste plateau d'où descend ce célèbre fleuve, l'aidèrent dans ses recherches. Le 19 février 1838, Wood monta sur le sommet du *Bum-i-Dunnia* (toit de la terre), le Pamer de Marco-Polo et des cartes modernes. Il découvrit alors le majestueux spectacle d'un lac gelé d'où sortait un fleuve qui, sous une couche de glace, courait vers le couchant. Ce lac était, le *Sir-i-Col*, la véritable source de l'Oxus, alimentée par les neiges éternelles qui couvrent les monts voisins du lac, élevés de 19 500 pieds au-dessus du niveau de la mer. La position du lac, prise de sa pointe occidentale, fut déterminée par 37° 27' latitude nord et 73° 40' longitude est. »

« Le plateau neigeux de Panier n'est inférieur au sommet du mont Blanc que de 62 pieds. Il n'est pas seulement le centre du système hydrographique du milieu de l'Asie, mais encore c'est de lui que divergent ses principales chaînes de montagnes. Les pâturages des

ter des provisions avec soi. Il n'y a aucun oiseau, à cause de l'élévation et du froid ; et par ce grand froid le feu n'est pas si clair ni de la même couleur qu'ailleurs, et les mets ne se cuisent pas bien[1].

Or laissons cela, et parlons des autres pays entre l'occident et le levant. Quand on a marché ainsi trois journées, on chevauche encore quarante journées entre l'occident et le levant, par des montagnes, des coteaux et des vallées, et l'on passe maints fleuves et maints déserts sans trouver ni habitations, ni pâturages, mais il faut porter ses provisions avec soi. Cette contrée est appelée Belor[2]. Les habitants demeurent sur de hautes montagnes ; ils sont idolâtres et moult sauvages, et ne vivent que de chasses de bêtes. Leurs vêtements sont de peaux de bêtes, et ils sont moult méchants.

Or laissons cette contrée et arrivons à la province de Cascar.

Du royaume de Cascar.

Cascar fut jadis un royaume, mais aujourd'hui il est soumis au grand khan[3]. Les habitants adorent Mahomet. Il y a villes et villages assez, et la plus grande et la plus noble cité est Cascar ; ils vivent de commerce et d'art. Ils ont de très beaux jardins et vignes et de belles possessions ; il y vient assez de coton. De cette contrée sortent maints marchands qui vont par tout le monde faisant le commerce. Ils sont très avares et misérables, car ils boivent et mangent mal. En ce pays demeurent des chrétiens nestoriens qui ont leur église et leur foi. Ce peuple a une langue particulière. La province dure cinq journées. En voilà assez sur elle ; nous allons passera Samarcan.

De la grande cité de Samarcan.

Samarcan[4] est une très grande et noble cité. Les habitants sont chrétiens et sarrasins ; ils appartiennent au neveu du grand khan, qui n'est pas ami avec lui, car ils ont plusieurs fois ensemble des inimitiés. Elle est vers le nord-ouest. Or je vous conterai une grande merveille qui y arriva. Il faut savoir qu'il n'y a pas très longtemps Cigatan, le frère du grand khan, se fit chrétien[5] ; il

---

pentes inférieures de ces montagnes sont très fertiles. » (Lazari.)

1 Ce fait a été vérifié par un grand nombre de voyageurs, et confirmé par les expériences de de Saussure, de Deluc et autres physiciens ; et particulièrement par celles qu'a faites Alexandre de Humboldt sur les plus hauts sommets des Cordillères. (Ueber Innerasien, dans les *Annales* de Poggendorf ; 1830, XCIV, 17.)

2 Marco-Polo donne le nom de Belor à la contrée qui, du plateau de Pamer, conduit à Cascegar (Kaschgar), en quarante jours de pénible voyage. C'est la chaîne élevée des montagnes qui rattache le système de l'Altaï à celui de l'Himalaya, et forme la limite occidentale du Thibet et du Turkestan chinois ; le Belor, *Bolor* de nos cartes, *Belout-Taugh* (monts des cristaux) des Turcs et des Persans, *Bouli-Taugh* (monts des nuages) des Ouïgours La description que fait Marco-Polo de la désolation et de l'âpreté de cette contrée montagneuse s'accorde avec celle de tous les voyageurs ; depuis les temps les plus reculés, il n'y a que deux caravanes qui se soient frayé un passage au milieu de ses précipices. (Lazari.)

3 Sous ce nom de Cascar on reconnaît la moderne Cascegar (*Kaschgar, Kashcar* des cartes). Ibn-Haucal, au dixième siècle, mentionne ce territoire sous le nom corrompu de *Caye*. L'islamisme, plutôt que le nestorianisme, y avait trouvé de nombreux prosélytes. Après la mort de Gengis-Khan, qui l'avait ravagée et conquise, cette capitale échut à son fils Tschagataï, et, sur la fin du quatorzième siècle, fut assujettie aux armes de Tamerlan. Prise, en l683, par le grand khan des Kalmouks, elle fut, en 1757, incorporée à l'Empire chinois par les princes de la dynastie mandchoue. Ses habitants sont industrieux et habiles dans l'orfèvrerie et le travail des pierres précieuses ; ils font un très grand commerce avec les étrangers, qui affluent de toutes parts. (Ritter, VII, 409-430.)
En 1827, une formidable révolte éclata à Kaschgar ; mais elle fut réprimée, et les chefs de l'insurrection payèrent de leur tête cette entreprise avortée. Cette importante place de frontière est maintenant gardée par cinq mille soldats chinois. (Burnet, II, 228-231.) — On parle, à Kaschgar, la langue turque.

4 Enlevée en 704 aux Persans par le calife Valid, et en 1220 au sultan de Khaurizin par Gengis-Khan, cette ville devint, en 1370, la capitale et la résidence de Timour ou Tamerlan : on y conserve le tombeau en jaspe de ce grand conquérant. Quand l'empire des Mongols s'éteignit, Samarkand tomba au pouvoir des Tarlares Uzbeks et dans la plus triste décadence. Elle se relève lentement de ses ruines.

5 La conversion de Tschagataï, fils de Gengis-Khan et frère du grand khan Octaï, n'est confirmée par aucune autorité ; mais on sait que ces princes tarares embrassaient volontiers toute religion qui pouvait favoriser leurs desseins : il n'est donc pas invraisemblable que Tschagataï ait montré de la préférence aux nombreux nestoriens qui habitaient Samarkand, et leur ait même peut-être laissé croire qu'il partageait leur foi.

était seigneur de cette contrée et de maintes autres, et quand les chrétiens de la cité de Samarcan virent que leur seigneur était chrétien, ils en furent très joyeux, et firent en cette cité une grande église en l'honneur de saint Jean-Baptiste ; c'est ainsi qu'ils l'appelèrent. Ils prirent une moult belle pierre qui appartenait aux Sarrasins, et la mirent à soutenir une colonne qui était au milieu de l'église et portait la couverture. Mais il advint que Cigatan mourut ; et quand les Sarrasins le virent mort, comme ils avaient conservé une grande colère de s'être vu enlever cette pierre, qui était dans l'église des chrétiens, ils se dirent entre eux qu'il fallait la reprendre de force ; et bien le pouvaient-ils, car ils étaient dix fois autant que les chrétiens. Aucuns des meilleurs Sarrasins se rendent donc à l'église et disent aux chrétiens qui y étaient qu'ils veulent cette pierre qui leur avait été ôtée. Les chrétiens les prient de demander ce qu'ils voudront de cette pierre, mais de la leur laisser, parce que ce serait causer un grand dommage à l'église que de l'enlever. Les Sarrasins répondent qu'ils n'en veulent ni or ni argent, et que c'est leur pierre qu'il leur faut. Et, que vous dirai-je ? Le seigneur était alors le neveu du grand khan ; les Sarrasins lui font ordonner aux chrétiens de rendre la pierre sous deux jours. Ceux-ci, irrités de cet ordre, ne savent que faire. Mais écoutez le miracle qui arriva. Le matin du jour où l'on devait rendre la pierre, la colonne qu'elle soutenait, par la volonté de notre Seigneur Jésus-Christ, se souleva de sa base et s'éleva bien de trois paumes, se soutenant ainsi aussi bien que si la pierre eût été dessous. Et toujours, depuis ce jour, la colonne est restée en cet état, et l'on regarde cela comme un des plus grands miracles qui soient arrivés.

Mais laissons cela, et allons en avant visiter une province qui est appelée Charcan.

De la province de Charcan.

Charcan est une province qui a bien cinq journées de long[1]. Les habitants sont de la loi de Mahome ; il y a aussi des chrétiens nestoriens. Le pays appartient à ce neveu du grand khan dont je vous ai parlé. Ils ont grande abondance de toutes choses ; mais comme en leur pays il n'est rien digne de mémoire, je passerai outre, et vous parlerai de Cotan.

De la grande province de Cotan.

Cotan est une province entre le levant et l'occident, longue de huit journées. Elle appartient au grand khan. Ses habitants adorent tous Mahomet. Ils ont des villes et des villages assez. La plus noble cité, qui est capitale du royaume, est appelée Cotan, qui est aussi le nom de la province2. Il

Les mots *il n'y a pas très longtemps* sont une erreur de rédaction ; il y avait au moins soixante-dix ans que Tschagataï ou Zagatay était mort quand Marco-Polo dicta sa relation à Rusticien de Pise.

1 Yarkund (*Yerken* de de Guignes, *Jerken* de d'Anville) était le rendez-vous des caravanes qui, venant de Kaboul, allaient au Cathay, et une des premières échelles du commerce de l'Asie septentrionale avec les Indes. Lors de la conquête de cette ville par les Chinois, en 1757, sa prospérité augmenta rapidement ; elle devint l'entrepôt unique de leur commerce sur les frontières de l'ouest, et la plus florissante des cités du Turkestan chinois. D'après la récente édition du grand Manuel de l'Empire chinois, *Tai-tsieng-oei-tien*, sa population est de 18 341 familles, qui habitent 12 000 maisons, sans compter une garnison de 4000 soldats.

2 Marco-Polo est le premier qui ait fait connaître à l'Europe le nom de cette ville. Les indigènes l'appellent *Cotan, Khoten, Cotian* ; les Chinois, *Yu-tien* et *Ho-tien*. Quoiqu'elle soit la capitale d'une province du Turkestan chinois à laquelle elle donne son nom, et qu'elle soit encore célèbre par la douceur de son climat et la richesse de ses produits en soie, en vin, en lin et en chanvre, Cotan a perdu l'importance qu'elle avait alors que la Chine, la Perse et les Indes se partageaient l'empire du commerce. Dès le deuxième siècle, Cotan était entrée en relation avec la Chine, plutôt à titre d'alliée que de sujette, et elle demeura indépendante jusqu'en 1399, époque où elle tomba au pouvoir de Tamerlan. Le père Hallerstein a déterminé la position de la moderne Cotan par 37 degrés de latitude nord et 78 degrés de longitude orientale. (Ritter, VII, 313-380.)

y a là abondance de toutes choses : on y trouve assez de coton, beaucoup de vignes et de jardins[1]. Les habitants vivent de commerce et d'arts. Ils ne sont pas hommes d'armes.

En voilà assez sur cette province ; parlons d'une autre qui a nom Pein.

De la province de Pein.

Pein est une province longue de cinq journées, entre le levant et l'occident[2]. Les habitants adorent Mahomet et relèvent du grand khan. Il y a villes et villages assez, et la plus noble cité, qui est capitale du royaume, est appelée Pein. Il y a des fleuves où se trouvent les pierres que l'on appelle jaspe[3] et calcédoine. Il y a une assez grande abondance de toutes choses, et il y vient assez de coton. Les naturels vivent de commerce et d'arts. Ils ont une singulière coutume que voici : quand une femme a un mari, et qu'il la quitte pour aller en voyage, et qu'il doit y demeurer vingt jours ou plus, la femme, aussitôt que son mari est parti, se remarie, et à bon droit, d'après leurs usages ; et les hommes, là où ils vont, prennent femmes aussi. Toutes ces provinces dont je vous ai parlé, depuis Cascar jusqu'ici, et encore en avant, font partie de la grande Turquie.

Nous allons passer à une province appelée Ciarcian.

De la province de Ciarcian,

Ciarcian est une province de la grande Turquie, entre l'occident et le levant[4]. Les habitants adorent Mahomet. Il y a villes et villages assez, et la cité capitale du royaume est Ciarcian. Il y a des fleuves qui roulent du jaspe et des calcédoines qu'ils vont vendre au Cathay, et en ont grand profit, car ils en ont beaucoup, et de bonnes. Toute cette province est couverte de sable. De Cotan à Pein on ne trouve aussi que du sable, et de Pein ici également. L'eau est généralement mauvaise et amère ; cependant on en rencontre quelquefois de douce et bonne. Quand une armée passe par le pays, et qu'elle est ennemie, les habitants fuient avec leurs femmes, leurs enfants et leurs bêtes, à deux ou trois journées de là, à travers les sables, aux lieux où ils savent avoir de l'eau et pouvoir vivre avec leurs bêtes ; et nul ne peut apercevoir où ils sont allés, parce que le vent couvre leurs traces de sable ; si bien qu'on ne dirait pas qu'il eut jamais passé par là des hommes et des bêtes ; et de cette manière ils échappent à leurs ennemis. Si, au contraire, il passe une armée, mais qui leur soit amie, ils ne font fuir que leurs bêtes, parce qu'ils ne veulent pas qu'elles leur soient enlevées et mangées, car il n'y a chose que ne prennent les armées. Quand on part de Ciarcian, on traverse pendant cinq journées des plaines sablonneuses où il y a des eaux mauvaises et amères, sauf quelquefois qu'on en trouve de douces et de bonnes ; et l'on ne rencontre rien digne de mémoire jusqu'à ce qu'on arrive à une cité qui est au commencement du grand désert, et où l'on prend des provisions pour passer le désert. Et nous nous y arrêterons un peu.

1 Il est certain que l'on cultive la vigne dans plusieurs contrées au nord et à l'est du Cotan.

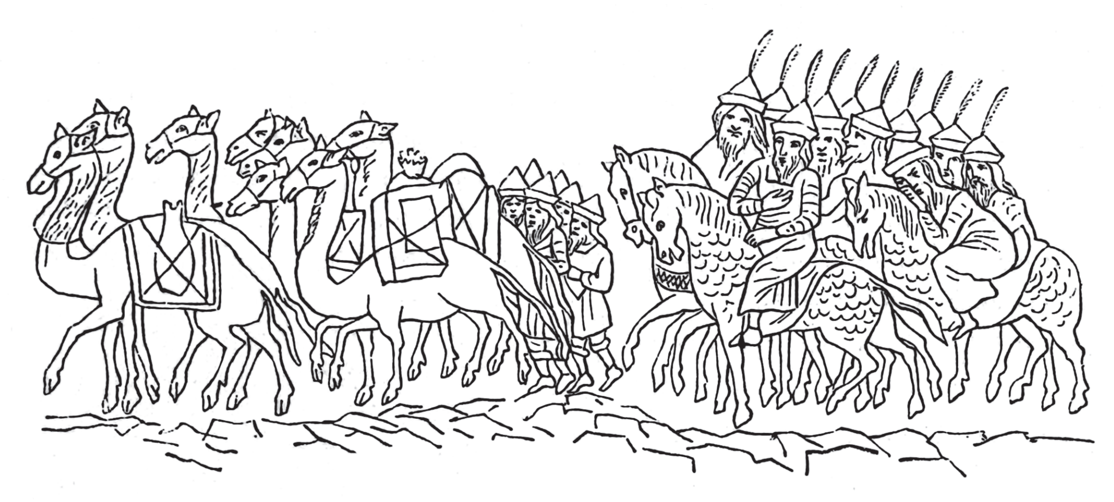
2 Il est très difficile de fixer la position du territoire de Pein, que Marco-Polo place vers l'est-nord-est. Bürk, adoptant l'opinion de Ritter, croit le reconnaître dans la petite ville de *Terec-Lac-Paiin*, à 37 degrés de latitude nord et 75 degrés de longitude orientale, et à peu de distance au sud de Misar ; et il appuie son hypothèse d'un passage de la relation de Izzut-Ullaa, qui rapporte qu'il se trouve du jaspe dans le lit d'un fleuve voisin de Culan, étape très rapprochée de Terec-Lac-Paiin. Murray et Neuman ont chacun une opinion différente sur la position de cette ville.

3 Le plus précieux produit de la province du Cotan est le jaspe, que les Chinois appellent *iu*, ou une pierre dure ressemblant au jaspe. Les principales mines d'où on l'extrait sont dans les montagnes du pied desquelles sort le fleuve qui coule à Cotan et sans doute aussi au lieu nommé Pein par Marco-Polo ; il y en a des quantités considérables dans le lit de ce fleuve, où les plongeurs vont les chercher ; cette pêche est surveillée par un mandarin chinois. (Ritter, VII, 380.)

4 Le désaccord des commentateurs rend incertaine la détermination de cette province, qui, d'après la description qu'en donne Marco-Polo, serait placée sur les limites du désert sablonneux de Gobi.

De la cité de Lop.

Lop est une grande cité d'où l'on entre dans le grand désert, qui est appelé le désert de Lop, et est entre l'occident et l'orient[1]. Cette cité est au grand khan ; ses habitants adorent Mahomet. Quand on veut passer le désert, on se repose en cette ville une semaine pour se rafraîchir soi et



Une caravane. — D'après la *Carte catalane.*

ses bêtes ; au bout d'une semaine on prend ses provisions d'un mois pour soi et ses bêtes[2], et l'on part de cette ville pour entrer dans le désert. Il est si long, qu'on prétend qu'il faudrait un an pour le traverser dans toute sa longueur, et là où il est le moins large, on a peine à le passer en un mois. Ce sont partout des montagnes, des sables et des vallées où l'on ne trouve rien à manger ; mais quand on a marché un jour et une nuit, on rencontre de l'eau douce en assez grande quantité pour suffire à cinquante ou cent hommes avec leurs bêtes : et par tout le désert il faut marcher un jour et une nuit avant de rencontrer de l'eau. En trois ou quatre lieux, l'eau est amère et saumâtre ; partout ailleurs elle est douce, ce qui fait bien vingt-huit sources. Il n'y a ni bêtes, ni oiseaux, parce qu'ils n'y trouvent pas à manger ; mais il s'y passe une merveille que je vais vous dire. Quand on chevauche de nuit, par ce désert, s'il arrive qu'aucun reste en retard et s'éloigne de ses compagnons pour dormir, ou autre chose, quand il veut se remettre en route pour les rejoindre, il entend parler des esprits, qui lui semblent être ses compagnons, car ils 1'appellent par son nom, et ils l'égarent si bien qu'il ne retrouve plus son chemin, et de cette manière il est perdu, et il meurt. Et même le jour on entend la voix de ces esprits, et il semble aussi souvent entendre jouer de maints instruments, et, entre autres, du tambour. C'est ainsi que l'on passe le désert, non sans grand danger, comme vous le voyez.

1 Le désert de Gobi, Kobi ou Cha-mo, plateaux arides au nord du Thibet et de la Chine, et dont l'étendue est en longueur de 3300 kilomètres, sur 730 de largeur.
« Tout cet espace, dit du Halde, n'est qu'un terrain sec et sablonneux, le plus stérile qui soit dans la Tartarie. C'est ce que les Chinois appellent ordinairement *Cha-mo* (*Shama*), quelquefois *Kan-hai*, comme qui dirait mer de sable. Les Tartares le nomment *Cobi*. Il est très incommode aux voyageurs et dangereux pour les chevaux, dont on perd presque toujours quelques-uns en passant ce désert : aussi les Tartares de ces quartiers se servent beaucoup plus de chameaux, parce que ces animaux peuvent se passer de boire cinq à six jours, et vivent de peu. Sans cela, il leur serait difficile de voyager vers l'ouest. » — Voy. aussi le *Voyage dans la Tartarie et le Thibet*, de MM. Huc et Cabet.
Les cartes modernes donnent généralement au lac de Lob une position approximative entre 40° 30' - 40° 55' latitude nord et 85° 30' - 86° 30' longitude orientale. Il paraît que ce lac est le réservoir de tous les cours d'eau qui arrosent les provinces de Cotan, de Yackand et d'Aksou. Cependant la région où il se trouve est très peu connue, et on ne saurait déterminer la position de la ville de Lob, qui maintenant n'existe, plus.

2 Des ânes et des chameaux, disent d'autres manuscrits.

Nous allons laisser ce désert, dont nous avons raconté ce que nous savions, et nous allons voir les provinces que l'on trouve en en sortant.

De la province de Tangut.

Quand on a ainsi chevauché trente journées, on arrive à une cité appelée Sacion[1], qui est au grand khan. La province s'appelle Tangut[2]. Les habitants sont presque tous idolâtres ; néanmoins, il y a des chrétiens nestoriens et des Sarrasins. Les idolâtres ont un langage particulier[3]. La ville est entre l'occident et le levant. Ils ne vivent point de commerce, mais du profit des blés qu'ils retirent de la terre. Ils ont maintes abbayes et maints monastères remplis d'idoles de diverses façons, auxquelles ils font grands sacrifices, et grands honneurs et grande révérence[4].



Ancienne statue du Bouddha. — D'après le colonel Symes (Ambassade à Ava).

Et sachez que tous les hommes qui ont un enfant font nourrir un mouton en l'honneur de l'idole, et au bout de l'an ou à la fête de leur divinité, ils mènent le mouton avec l'enfant devant l'idole et lui font grande révérence, eux et leur enfant[5] ; puis ils font cuire l'animal et le portent devant l'idole avec grand respect, et le laissent là tout le temps qu'ils disent leurs prières pour le salut de l'enfant ; et ils prétendent que l'idole mange la substance de la chair. Puis, quand ils ont fini, ils prennent cette chair qui a été devant l'idole et la portent en leur maison ou en tout autre lieu, et mandent leurs parents et la mangent avec grande révérence et grande fête ; et quand ils ont mangé les chairs ils recueillent les os et les mettent dans une boîte, bien soigneusement.

Et sachez que lorsqu'un idolâtre vient à mourir, les autres font brûler son corps[6]. Quand l'idolâtre est porté de sa maison au lieu où il doit être brûlé, les parents du mort font sur le chemin une maison de bois couverte de draps de soie et dorés. Et

---

1 *Scha-cheu, Cha-tcheou* (ville du sable), place forte de la frontière occidentale de l'Empire chinois.
« À l'est du lac de Lob, dit de Guignes, on trouve une ville que Marco-Polo appelle Sachion, la *Cha-tcheou* ou ville de sable des Chinois. »

2 Le nom de Tangut, selon Klaproth, appartient, dans l'origine, à cette partie de l'Asie centrale qui, entre les 93e et 103e degrés de longitude est, et 33e et 45e degrés de latitude nord, était bornée à l'est par le haut Oang-o ; au sud, par les monts de Bain-Cara, qui la séparaient du Thibet proprement dit ; à l'ouest, par le désert, et au nord par les monts Tian-scian ou célestes, qu'elle dépassait cependant sur plusieurs points. Le nom de Tangut dérive de la grande tribu thibétaine appelée, dans les annales chinoises, *Tang-iang*, qui se glorifiait de descendre d'une race de grands singes, mais était originaire du territoire correspondant aujourd'hui au département de Ling-tao, dans la province de Can-su, et, de là, fut repoussée par les Chinois dans les monts qui entourent le Khou-khou-noor (lac azuré) et dans le Thibet oriental. Les Tang fondèrent, en 1034, un État indépendant dont la capitale était la-ceu, la moderne Ning-ia-fu, l'*Egrigaia* de Marco-Polo. (P. 1, cap. XLIV.)
Gengis-khan ayant conquis Ning-ia-fu en 1227, ce royaume s'éteignit. (*Journ. Asiat.*, XI, 447.)

3 Voy. la relation de Fa-hian (*Voyageurs anciens*), et, plus loin, la vue d'un monastère bouddhique.

4 Avant l'invasion mongole, le bouddhisme s'était répandu dans le Tangut ; et la langue parlée par les idolâtres (bouddhistes), que notre auteur désigne comme particulière, c'est-à-dire différente de l'idiome mongol, paraît être certainement le thibétain. (Ritter, II, 205-310.)

5 Ainsi faisaient les Grecs et les Romains devant la statue d'Esculape ; ainsi les catholiques, sauf la nature de l'offrande.

6 Cet honneur du bûcher est réservé aux personnages riches ; on expose les morts vulgaires dans des endroits déserts ou sur les sommets des montagnes.

lorsque le mort est arrivé devant cette maison ainsi ornée, on s'arrête, et les hommes placent devant lui du vin et des provisions, et ce font-ils parce qu'ils disent qu'il aura dans l'autre monde les mêmes honneurs dont il aura joui dans celui-ci ; et quand il est venu au lieu où il doit être brûlé, ses parents taillent des hommes de carte de papier, des chevaux, des chameaux et de la monnaie grande comme des besants, et ils font brûler tout cela avec le corps, et ils croient que dans l'autre monde le mort aura autant d'esclaves, et de bêtes et de moutons qu'ils font brûler de papier. Et encore vous dis que lorsque le corps est porté à brûler, tous les instruments du pays sonnent autour de lui. Sachez encore que, quand un idolâtre est mort, les parents mandent un astrologue et lui disent le pays du mort, le mois, le jour et l'heure de sa naissance ; l'astrologue fait alors ses conjurations diaboliques, et lorsqu'il a terminé, il indique le jour où le corps doit être brûlé. Et souvent il fait attendre une semaine, voire même un mois ou six mois, et il faut que les parents du mort le gardent chez eux tout ce temps, car ils n'oseraient jamais le brûler avant que leurs devins ne leur disent qu'il est temps. En attendant qu'ils fassent brûler le corps, et pendant qu'il demeure en la maison, ils le mettent dans un coffre de bois épais d'une paume, bien uni dans ses parties, et richement peint, et ils le couvrent de drap, et de camphre et d'autres odeurs, pour que le corps n'infecte point la maison. Et tout le temps que le mort reste au logis, ses parents, qui demeurent dans la maison, lui font une place à table et lui servent à manger et à boire comme s'il était vivant ; puis ils mettent ces provisions devant le coffre où est le corps, et le laissent jusqu'à ce qu'ils pensent qu'il a mangé ; car ils disent que son âme mange ces provisions. Ils le conservent ainsi jusqu'au jour où ils le font brûler. Et ils font encore autre chose. Souvent ces devins disent aux parents des morts qu'il n'est pas bon qu'ils sortent par la porte de leur maison le corps mort, et trouvent pour cela quelque raison, et les parents le font sortir par une autre porte, et souvent même font rompre le mur et le tirent par là. De cette manière sont brûlés tous les idolâtres du monde[1].

Maintenant nous laisserons cette matière, et vous parlerons d'une autre cité vers le nord-ouest, à la sortie du désert.

De la province de Camul.

Camul est une province qui jadis fut un royaume. Il y a villes et villages assez, et la cité principale est Camul[2]. La province est au milieu de deux déserts, car d'un côté est le grand désert, et de l'autre côté un petit désert de trois journées. Les habitants sont tous idolâtres et ont un langage particulier. Ils vivent du fruit de la terre, car ils ont abondamment tout ce qui est nécessaire pour boire et manger, et ils en vendent aux voyageurs qui passent par là. Ils sont très gais, car ils ne font autre chose que jouer des instruments, chanter, danser et donner du plaisir à leur corps. Si un étranger entre chez eux pour y loger, ils en sont enchantés ; ils commandent à leur femme de faire tout ce qu'ordonne l'étranger, et ils s'en vont de leur maison vaquer à leurs affaires, et restent absents deux ou trois jours...

Or laissons Camul, et nous parlerons des autres provinces qui sont entre le nord et le nord-ouest, et sachez que cette province est au grand khan.

De la province de Ginchintalas.

Ginchinlalas est une province qui est aussi près du désert, entre le nord et le nord-ouest[3]. Elle est grande de seize journées et appartient au grand khan. Il y a villes et villages assez. Elle est habitée

1 Les curieux détails donnés par Marco-Polo sur les cérémonies funèbres du Thibet sont confirmés par les voyageurs modernes. (Voyez du Halde, II, 21, 127. — Huc, *Voyage dans la Tartarie et le Thibet*.)

2 Camul, nommée par les indigènes *Camil*, et par les chinois *Hami* ou *Amil*, avec une légère aspiration, est placée, sur la carte de la Chine de Berghaus, par 43° 10' latitude nord et 91° 30' longitude est. Elle forme une oasis au milieu d'un aride désert de sable. Détruite en 1713 par les Dsungari, elle fit reconstruite en 1715, dans le style chinois moderne, par ordre de l'empereur Canghi. (Ritter, II, 357-376..)

3 Marsden fait observer que *tala* est un mot appellatif mongol qui signifie plaine, et peut être séparé du nom propre, De Guignes

par trois races de gens : des idolâtres, des adorateurs de Mahomet, et des chrétiens nestoriens. À l'extrémité de cette province, vers le nord, est une montagne où sont moult bonnes veines d'acier et d'ondanique[1]. Et en cette montagne se trouve aussi une veine avec laquelle se fait la salamandre. Et sachez que la salamandre n'est pas une bête, comme l'on prétend ; mais voici ce que c'est : au-



Amiante soyeuse et filandreuse.

cune bête ni aucun animal, vous le savez bien, ne peut naturellement vivre dans le feu, parce que chaque animal est composé des quatre éléments. Or, comme on ne savait pas ce que c'était que la salamandre, on disait et on dit encore que c'était une bête ; mais ce n'est pas vrai, comme je vais vous le montrer. J'avais pour compagnon un nommé Zurficar, un Turc qui moult était sage, qui demeura trois ans, pour le grand khan, en cette province, à extraire cette salamandre, et l'ondanique, et l'acier, car c'est toujours pour trois ans que le grand khan mande ses travailleurs pour en extraire la salamandre, et mon compagnon me raconta comment on s'y prend, et moi-même je le vis. Car je vous dis que quand on a creusé des montagnes où se trouvent de ces veines, on rompt et on coupe la veine en fils, comme de la laine, et pour cela, quand on a enlevé la veine, on la fait, sécher, puis on la pétrit dans un grand mortier de cuivre, on la lave, et il reste ces fils que je vous ai dits. On jette la terre qui ne vaut rien ; puis ce fil, qui est semblable à de la laine, on le fait bien filer, et on en fait faire de la toile. Quand les toiles sont finies, elles ne sont pas blanches, mais on les met au feu ; on les y laisse un peu de temps, et elles deviennent blanches comme neige[2]. Et chaque fois que ces toiles de salamandre ont quelque tache ou souillure, on les met au feu pendant un instant, et elles deviennent d'un blanc de neige. Voilà la vérité sur la salamandre ; et toutes les autres choses

---

cite un pays appelé Chen-chen, situé au midi de Hami, et dans lequel il croit reconnaître le Cincitalas de Marco-Polo. Bürck et Murray pensent qu'il correspond au district chinois de Barcul, renfermé dans la province de Can-su, à trois cents *li* au nord-ouest de Camil, et qui s'appelle aussi Cin-si-fu. Neuman rejette cette hypothèse et opine pour le territoire de Scen-Scen, dont Turfan était la capitale. Enfin Wright se demande si ce ne serait pas plutôt Chialis, que B. Goez fait dépendre du royaume de Katschar, et place à peu de distance de Tourfan et de Kamoul.

1 Voy. la note 3 de la p. 30. M. Thomas Wright, après, avoir examiné si cette substance (qui d'après Lazari serait une qualité particulière de fer ou d'acier) ne serait point de l'antimoine, s'arrête à l'hypothèse qu'il s'agit du zinc. (*The Travels of Marco-Polo*, etc., note 2 de la p. 70 ; Henri-G. Bobn, 1854)

2 Ces observations sont conformes à ce qu'enseigne la science moderne. (Voy. Brongniart, *Traité élémentaire de minéralogie*, t. I[er]. p. 182.)

qu'on en raconte sont des mensonges et des fables. Et encore je vous dis qu'à Rome il y en a une toile que le grand khan a envoyée en présent au pape, et dans laquelle on a mis le saint suaire de notre Seigneur Jésus-Christ.

Or laissons cette province, et passons aux autres contrées entre l'occident et le levant.

De la province de Suctang.

Quand on part de cette province que je vous ai dite, on marche dix journées entre l'occident et le levant; et dans tout ce chemin on trouve à peine quelques habitations, et il n'y a chose digne de mémoire. Au bout de ces dix journées est une province nommée Suctuir[1], en laquelle sont cités et villages assez, et la principale cité est appelée Suctin. Il y a des chrétiens et des idolâtres; ils appartiennent au grand khan, et la grande province générale où est cette province et les deux autres dont je vous ai parlé est appelée Tangut, et sur toutes ses montagnes pousse la rhubarbe[2] en grande abondance, et les marchands vont l'y acheter et la portent par tout le monde. Les habitants vivent du fruit qu'ils tirent de la terre, mais ne s'occupent guère de commerce.

Or nous partirons de cette ville, et vous parlerons d'une cité nommée Canpicion.

De la cité de Canpicion.

Canpicion[3] est une cité située dans le pays de Tangut, moult grande et noble, capitale et tête de toute la province de Tangut. Les habitants sont idolâtres, mais on y trouve aussi des adorateurs de Mahomet, et des chrétiens qui ont en cette ville trois églises grandes et belles[4]. Les idolâtres ont maints monastères et abbayes de leur croyance. Ils ont grandissime quantité d'idoles, et ils en ont grandes de dix pas[5] : telle est de bois, telle de terre ou de pierre, et toutes sont couvertes d'or et travaillées moult bien. Autour de celle grande idole géante sont plusieurs autres petites, qui semblent lui faire hommage et révérence. Et comme je ne vous ai pas encore parlé des usages des idolâtres, je veux vous les raconter ici. Or sachez que les chefs de ces idolâtres vivent plus honnêtement que ceux qui leur sont soumis. Ils se gardent de toute luxure et la regardent comme un grand péché. Ils ont des lunaires, comme nous nous avons des mois, et il y a tel lunaire pendant lequel tous les idolâtres du monde ne tuent ni bêtes ni oiseaux. Pendant cinq jours ils ne mangent aucune viande tuée dans ces cinq jours, et durant ce temps ils vivent plus honnêtement qu'ils ne le font habituellement. Ils prennent jusqu'à trente femmes, plus ou moins, selon qu'ils sont riches et qu'ils peuvent en avoir, et les hommes donnent à leurs femmes, pour leur douaire, des bestiaux, des esclaves et de l'argent, selon leur pouvoir; mais la première d'entre leurs femmes est toujours la meilleure. Et s'ils ont aucune de leurs femmes qui ne soit bonne ou qui ne leur plaise, ils la peuvent chasser et en faire à leur volonté. Ils prennent pour femmes leurs cousines et la femme de leur père. Ils ne re-

1 La moderne So-ceu, à l'extrémité occidentale de la province du Shen-si.

2 Rubruquis avait rapporté en Occident les premières notions sur l'usage de la rhubarbe au Catay. Le pays abrupte de Si-ning et celui dont les cimes neigeuses entourent le Khou-klhou-noor sont la vraie patrie de cette précieuse plante. On la trouve jusqu'à douze mille pieds au-dessus du niveau de la mer. De cette substance, un des articles les plus importants du commerce de l'Asie centrale, les Chinois font à Kiakhta un commerce très actif avec les Russes, qui l'importent en Europe. Les anciens s'approvisionnaient de cette racine sur les rives du Rha (Volga), où les caravanes l'apportaient; et c'est du nom du fleuve où se faisait ce commerce que l'on veut faire dériver celui de la plante : *Rha barbarum*. (Bürck, *Allgemeine Geschichte der Reisen mid Entdeck*, I, 125.)

3 Cancipion, Cancipu correspond à la célèbre ville que les ambassadeurs mahométans du schah Roch, en 1419, appelèrent *Cangiu*, la *Kan-cheu* de Goes, qui était nommée par les Chinois *Kan-cheu-feu*, et qui se trouve au pied de la grande muraille, dans la province de Shen-si.

4 Probablement en bois; elles ont disparu depuis longtemps.

5 Voy., sur les statues colossales du Bouddha, la relation de Fa-hian (*passim*) dans le volume des *Voyageurs anciens*.

gardent pas comme péchés beaucoup de choses qui sont gros péchés chez nous. Nous les laisserons là et vous parlerons des autres cités vers le nord. Or je vous dis que messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, demeurèrent un an en cette cité sans qu'il leur arrivât rien digne de mémoire. Nous quitterons donc cette ville et irons soixante journées vers le nord.



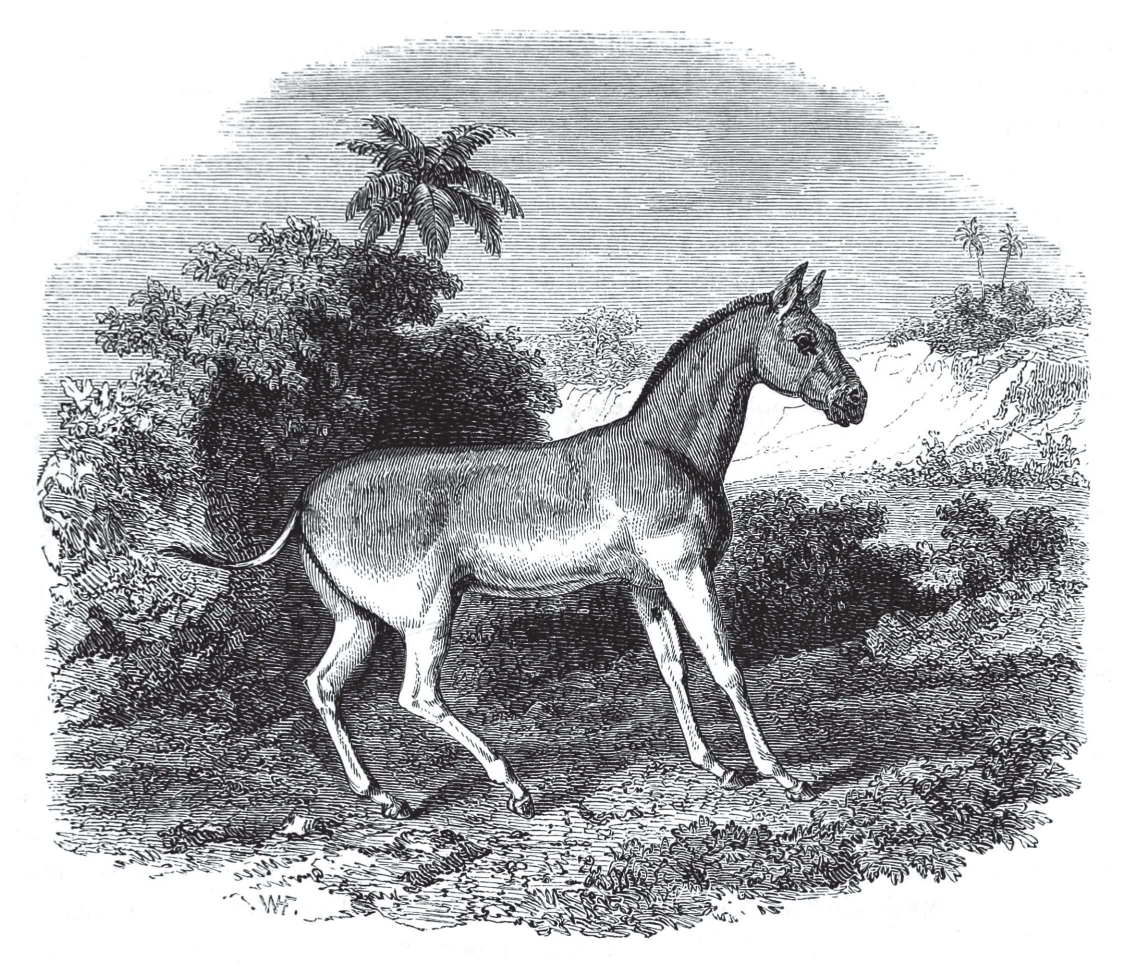
La Rhubarbe.

De la cité d'Ézina.

Quand on part de cette cité de Canpicion on chevauche douze journées, et l'on arrive à une cité nommée Ézina, qui est au commencement du désert de sable, vers le nord, et fait partie de la province de Tangut[1]. Les gens sont idolâtres ; ils ont assez de chameaux et de bestiaux. Il y naît bon

1 Ville célèbre dans l'histoire des conquêtes de Gengis-Khan. Elle est maintenant en ruines ; elle se trouve, d'après la géographie

nombre de faucons laniers et sacrés qui sont très bons. Les habitants vivent des fruits de la terre et des bestiaux, et ne sont pas hommes de commerce. En cette cité on prend des provisions pour qua-



Hemione.

rante journées, car sachez qu'en partant de cette ville d'Ézina on chevauche pendant quarante jours à travers un désert, vers le nord, où il n'y a ni habitations ni herbages, et où ne demeure personne, excepté l'été, dans les vallées; dans les montagnes, on trouve des bêtes sauvages et bon nombre d'ânes sauvages[1]. On y voit aussi des forêts de pins. Et après avoir chevauché quarante journées dans ce désert, on arrive à une province, vers le nord, dont je vais vous parler.

De la cité de Caracoron.

Caracoron est une cité qui a trois milles de tour[2]. Ce fut la première ville dont les Tartares s'emparèrent à leur sortie de leur pays. Je vais vous conter l'histoire de ces Tartares,

---

chinoise officielle, hors de la grande muraille, sur un fleuve du même nom, *Etzina-Pira*, *Edzinui-Gol* des cartes modernes, qui, par une pente légère, coule vers le nord et va se perdre dans un lac des steppes. (Ritter, II,308-310.)

1 «Et d'autres animaux également sauvages,» dit le texte de Ramusio. — L'âne sauvage ou onagre (*Equus asmus* de Linné), la mule sauvage (*Equus hemionus*).

2 Caracorum, *Karakhorum* ou *Kura-kûm* (sable noir) des cartes modernes, dans la vallée du haut Orchon, et appelée *Khorin*, *Korin* par les Tartares, *Holin* par les Chinois, était l'antique résidence des princes mongols. Fondée en 755 par Pi-Tchia, khan des Oci-u, Cara-Corum devint, après la décadence de ces derniers, la capitale de la tribu des Karaïtes ou Chéraïtes. Ayant été conquise sur eux par Gengis-Khan, elle fut, en 1235, entourée de murailles par Oktai, qui en fit sa résidence. C'est là que se tinrent les assemblées générales dans lesquelles Cuyuc et Mangou furent élevés au trône; c'est de là que Cubi'ai partit pour conquérir la Chine; c'est là qu'Houlagou commença vers l'occident sa marche victorieuse, qu'il termina par la destruction du califat de Bagdad. En

et comment se forma leur puissance, et comment ils se répandirent par le monde. Il faut savoir que les Tartares demeuraient vers le nord, auprès de la Géorgie[1], et en cette contrée sont grandes plaines où il n'y avait nulle habitation, nulle cité ni village, mais où l'on rencontrait bons pâturages, et grands fleuves et sources abondantes. Ils n'avaient pas de seigneur particulier, mais ils faisaient une rente au grand sire, qui, en leur langage, est appelé Unecon, ce qui veut dire en français prêtre Jean[2] ; et c'est ce fameux prêtre Jean dont tout le monde vante la puissance. Les Tartares lui payaient une rente d'une bête sur dix. Or il advint que ces Tartares multiplièrent beaucoup, et quand le prêtre Jean les vit si nombreux, il comprit qu'ils pourraient lui nuire, et voulut les répartir en plusieurs contrées. Il envoya donc de ses barons pour le faire ; mais quand les Tartares surent le dessein du prêtre Jean, ils en furent tout chagrins et partirent tous ensemble pour des déserts vers le nord, où le prêtre Jean ne pouvait leur nuire ; et ainsi ils étaient rebelles à celui-ci et ne lui faisaient plus de rente. Ils restèrent ainsi quelque temps.

Comment Cinchin fut le premier khan des Tartares.

Or il advint que, vers l'an 1187, les Tartares prirent pour roi un des leurs qui avait nom en leur langage Cinghis-Khan. C'était un homme de grande valeur, et de grand sens et de grande prouesse ; et quand il fut élu roi, tous les Tartares du monde, répandus dans ces pays étrangers, vinrent à lui et le reconnurent pour seigneur. Et Cinghis-Khan savait parfaitement user de sa seigneurie. Et, que vous dirai-je ? il vint si grande multitude de Tartares que c'était merveille. Et quand Cinghis-Khan vit qu'il avait tant de sujets, il leur fait prendre leurs arcs et leurs autres armes ; et ils vont conquérant les autres pays, et ils s'emparèrent bien ainsi de huit provinces ; mais ils n'enlevaient rien aux habitants et les menaient seulement avec eux à d'autres conquêtes. Et de cette manière, ils conquirent cette multitude de pays dont je vous ai parlé ; et tous, en voyant la bonté et la justice de ce seigneur, allaient volontiers à lui. Quand Cinghis-Khan eut rassemblé une telle multitude de gens, il dit qu'il veut conquérir une grande partie du monde. Il envoie donc ses messagers au prêtre Jean, vers l'an 1200, et lui mande qu'il veut sa fille pour femme. Et quand le prêtre Jean entendit ce que lui mandait Cinghis-Khan demandant sa fille en mariage, il en fut moult courroucé, et dit : « Comment Cinghis-Khan a-t-il l'audace de demander ma fille pour femme ? Ne sait-il donc qu'il est mon homme et mon esclave ? Or retournez vers lui, et dites-lui que j'aimerais mieux brûler ma fille que la lui donner pour femme, et ajoutez de ma part que je devrais le mettre à mort comme

1246 Plan de Carpin vint à la cour de Cuyuc-Khan, et séjourna à Caracorum. André de Lonjumel la visita en 1249 ; Guillaume de Rubruquis, en 1254. (Voy. Bürck, n° 163.)

1 L'obscurité qui enveloppe l'histoire de l'émigration de ces peuples, compris sous le nom trop général de Tartares, laisse subsister une grande incertitude sur leur origine et leurs premiers établissements. Restreignant cependant l'étendue du mot Tartares à la désignation de ces tribus nomades que Gengis-khan rassembla sous ses étendards et conduisit à la conquête du monde, on peut regarder comme exacte l'indication de notre auteur sur les Tartares, qu'il dit originaires de la province appelée par lui *Ciorcia*, correspondant au territoire *Giurgée* (*Djurdjeh*) de Reschid-Eddin, c'est-à-dire la moderne Mandschourie, d'où ils s'étendirent toujours de plus en plus au couchant et au midi. (Lazari.)

2 Les chefs des tribus des Chéraïtes ou Karaïtes portaient chacun le nom de *ouang* ou *vang* (*regulus*), et en y joignant le terme mongol de *khan*, on les appelait généralement *vang-khan* (*oang-can* de Rubruquis, *un-can* ou *unecon* de Marco-Polo, *Prêtre Jean* des auteurs occidentaux). Quand, sous Jesugai, père de Gengis-Khan, la puissance des Mongols commença à devenir redoutable, le vang-khan Toghrul fit alliance avec eux. Plus tard, se croyant assez fort, il leur déclara la guerre, et il leur livra une grande bataille dans les vastes landes qui entourent le Kouloun-noor (le *Tendue* de Marco-Polo ?), et où son armée fut entièrement mise en pièces par Gengis-Khan. Dans un effort désespéré, Toghrul, rassemblant le peu d'hommes qui lui étaient restés fidèles, en vint une seconde fois aux mains avec son rival, qui le défit et s'assujettit ainsi complètement les Chéraïtes. (Ritter, II, 256.)

Marco-Polo ne rapporte que ce qu'il a entendu dire sur ce souverain, revêtu d'un caractère sacerdotal imaginaire, et qui était en Europe l'occasion de tant de récits fabuleux. La discussion la plus éclairée que l'on puisse consulter au sujet de ce prétendu prêtre Jean se trouve dans le savant mémoire écrit par M. d'Avezac, sous le titre d'introduction, en tête de la *Relation des Mongols et des Tartares, par le frère Jean du Plan de Carpin*.

traître et déloyal à son seigneur.» Puis il commanda aux messagers de partir aussitôt de devant lui et de ne jamais y revenir. Les messagers partirent incontinent et revinrent vers leur seigneur, à qui ils racontent, sans en rien omettre, tout ce que leur a dit le prêtre Jean.



Comment le miniaturiste du *Livre des Merveilles* représente des Tartares en voyage.

Comment Cinghis-Khan prépare ses gens pour aller contre le prêtre Jean.

Et quand Cinghis-Khan entendit la manière dont le prêtre Jean l'avait traité, il eut le cœur si gonflé de rage que peu s'en fallut qu'il ne crevât dans sa poitrine; car c'était un homme qui savait sa valeur. Il parle enfin, et s'écrie, si haut que tous ceux qui l'entouraient peuvent l'entendre, qu'il veut cesser d'être seigneur si le prêtre Jean ne vend plus cher l'affront qu'il vient de lui faire que jamais affront ne fut vendu par personne, et il ajoute que bientôt il lui montrera s'il est son esclave. Il appelle à lui tous ses gens, et fait les plus grands préparatifs qu'on ait jamais vus. Il fait savoir au prêtre Jean qu'il ait à se défendre comme il pourra, qu'il marche contre lui avec toutes ses forces. Et quand le prêtre Jean sut que Cinghis-Khan venait contre lui avec une telle multitude, il en plaisanta et les traita comme rien, parce qu'il disait qu'ils n'étaient pas hommes d'armes. Cependant il se promit de faire tous ses efforts pour ne pas se laisser prendre de malemort. Il appelle donc à lui et prépare tous ses sujets, même les plus éloignés. Il fait si bien que jamais on n'avait vu de pareille armée ni entendu parler de plus grande. Et ainsi ils se préparaient les uns contre les autres. Et pourquoi vous en dire plus long? Sachez que Cinghis-Khan, avec tous ses gens, s'en vint en une grandissime et belle plaine, nommée Tanduc, qui appartenait au prêtre Jean, et là posa son camp; et je vous dis qu'ils étaient si nombreux que nul n'aurait pu les compter. Et là, il eut nouvelle que le prêtre Jean venait à lui, et il en fut réjoui, parce que c'était une belle plaine et large pour livrer bataille. Il l'attendit donc et désirait fort sa venue pour engager le combat. Mais laissons Cinghis-Khan et ses hommes, et retournons au prêtre Jean et à son armée.

Comment le prêtre Jean, avec ses gens, alla à l'encontre de Cinghis-Khan.

Or quand le prêtre Jean sut que Cinghis-Khan, avec tous les siens, venait sur lui, il alla avec toute son armée à sa rencontre, et avança jusqu'à ce qu'il fut venu en cette plaine de Tangut ; et là il mit son camp près de celui de Cinghis-Khan, à vingt-cinq milles, et chacun se reposa pour être frais et dispos le jour de la mêlée. De cette manière donc, ces deux grandissimes armées étaient dans la plaine de Tangut. Un jour, Cinghis-Khan fit venir devant lui des astrologues chrétiens et sarrasins, et leur commanda de lui dire qui devait être vainqueur, de lui ou du prêtre Jean. Les Sarrasins ne surent lui dire la vérité, mais les chrétiens la lui montrèrent évidemment. Ils prirent un roseau et le cassèrent par le milieu, puis placèrent une moitié d'un côté, une autre d'un autre, sans que personne y touchât ; au bout d'une des deux moitiés, ils mirent le nom de Cinghis-Khan, au bout de l'autre celui du prêtre Jean, et dirent à Cinghis-Khan : « Sire, regardez ce roseau ; vous voyez que ceci est votre nom, et cela le nom du prêtre Jean. Or, quand nous aurons fait notre enchantement, celui dont le roseau viendra sur l'autre sera vainqueur dans la bataille. » Cinghis-Khan répondit qu'il était curieux de voir cela, et commanda aux astrologues d'opérer le plus vite possible. Les chrétiens prirent donc le Psautier et firent leur enchantement ; et alors, sans que personne y touchât, le roseau qui portait le nom de Cinghis-Khan alla rejoindre l'autre et monta sur celui du prêtre Jean ; et tous ceux qui étaient présents furent témoins de ce prodige[1]. Quand Cinghis-Kan vit cela, il eut une grande joie, et comme les chrétiens lui avaient dit la vérité, il les eut toujours depuis en grand honneur, les tenant pour hommes de grande vérité.

De la grande bataille qui fut entre le prêtre Jean et Cinghis-Khan.

Au bout de deux jours, les deux armées prirent les armes et combattirent ensemble opiniâtrement, et ce fut la plus grande bataille qu'on eut jamais vue. Il y eut grands maux de part et d'autre ; mais enfin Cinghis-Khan fut vainqueur. En cette bataille, le prêtre Jean fut occis, et de ce jour Cinghis-Khan alla conquérant sa terre. Depuis cette époque, Cinghis-Khan régna encore six ans, toujours soumettant maints châteaux et maintes provinces ; mais au bout de six ans il alla assiéger un château qui avait nom Cangui, et là il fut frappé d'une flèche au genou et mourut de cette blessure[2] ; ce qui fut grand dommage, car il était prud'homme et sage[3]. Or je vous ai raconté comment les Tartares eurent pour premier seigneur Cinghis-Khan ; je vous ai dit aussi comment ils vainquirent d'abord le prêtre Jean ; je vous veux parler maintenant de leurs coutumes et de leurs usages.

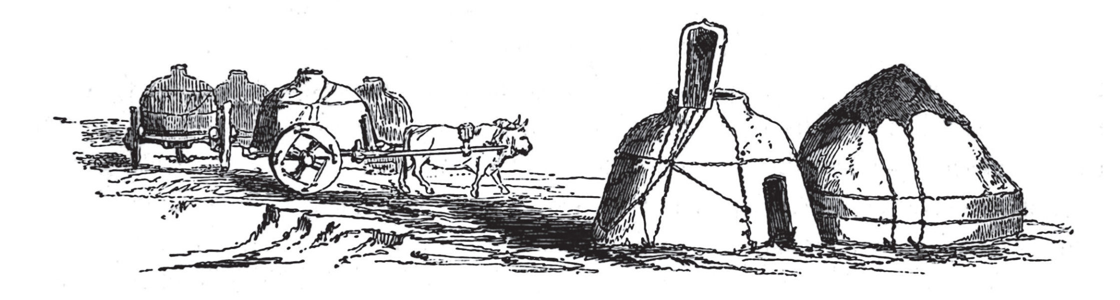
1 « Cette opération des cannes, dit Petis de la Croix, a été en usage chez les Tartares, et l'est encore à présent chez les Africains, chez les Turcs et autres nations mahométanes. » (P. 651)

2 Temugin, qui prit plus tard le nom de *Tchinghis-Khan*, était né en 1155 ; il fut élu empereur des tribus tartares en 1206. Suivant les auteurs orientaux, Gengis-Khan mourut, non d'une blessure, mais de maladie, en 1227, peu après la prise de Lin-tao, dans la province de Shen-si,

3 La cruauté et la rage de la destruction caractérisent Gengis-Khan ; mais il avait aussi une grandeur de vues et une force de volonté supérieure à tout obstacle qui devaient, faire impression sur un peuple barbare et guerrier. Il était difficile qu'à cette cour des Mongols, où il séjourna longtemps, Marco-Polo ne laissât pas influencer son jugement en faveur de ce conquérant. (Lazari.)

Des khans qui régnèrent après la mort de Cinghis-Khan.

Sachez qu'après Cinghis-Khan furent seigneurs Cui-Khan, puis Bacui-Khan, Alton-Khan, Mongu-Khan, et enfin Cublai-Khan, le plus grand et le plus puissant de tous[1] ; car les cinq autres ensemble n'eurent pas tant de pouvoir que ce Cublai ; et encore, je vous dis que tous les empereurs du monde et tous les rois chrétiens et sarrasins n'ont pas tant de puissance que ce Cublai grand khan, et je vous le prouverai clairement dans ce livre[2]. Et sachez que tous les grands seigneurs qui descendent de la lignée de Cinghis-Khan sont portés à ensevelir en une grande montagne qui a nom Altaï[3] ; et, quel que soit l'endroit, où meurent les grands seigneurs des Tartares, fût-ce à cent journées de distance de cette montagne, on les apporte là pour les ensevelir. Et écoutez une autre coutume : quand on porte les corps de ces grands khans vers cette montagne, à une distance de quarante journées plus ou moins, tous les gens qu'on rencontre par le chemin où passe le corps sont occis par ceux qui conduisent le mort, et on leur dit : Allez servir notre seigneur en l'autre monde. Car ils croient véritablement que tous ceux qu'ils tuent iront servir leur seigneur dans l'autre monde ; et ils font de même pour les chevaux, car, quand le seigneur meurt, ils tuent ses meilleurs chevaux, afin qu'il les ait dans l'autre monde. Et sachez que lorsque Mougu-Khan mourut, on tua plus de vingt mille hommes sur le passage du corps. Je vous conterai maintes autres choses des Tartares. Ils demeurent l'hiver dans les plaines et les lieux chauds, où ils ont herbages et bons pâturages pour leurs bêtes, et l'été ils cherchent des lieux frais sur les montagnes et dans les vallées,



Tentes tartares. — D'après Pallas.

où ils trouvent des sources, des bois et des pâturages pour leurs bêtes. Ils ont des maisons de bois qu'ils couvrent de cordes ; elles sont rondes et ils les portent avec eux partout où ils vont ; car les cordes sont si adroitement liées entre elles qu'on peut transporter facilement ces maisons ; toutes les fois qu'ils les tendent et les dressent, ils placent toujours la porte au midi. Ils ont des charrettes

1 Les noms des successeurs de Gengis-Khan ont été altérés dans les manuscrits. Gengis laissa quatre fils : Djousi ou Touchy, père de Batou ; Tchagathay ou Zagataï ; Octaï, et Touli. Touchy, l'aîné, étant mort, son fils Batou eut en partage le Captchac et les régions du Don et de la Volga ; ce fut lui vraisemblablement qui envahit la Russie, la Pologne, et répandit la terreur en Europe. Tchagatay eut la Transoxiane, le pays des Ouzbeks et le Turkestan. Octaï, père de Gayouk ou Cuyuc, troisième fils de Gengis, et que ce dernier avait désigné pour son successeur, prit le titre de *kaan* ou *kakan* (seigneur des seigneurs). Le quatrième fils de Gengis, Touli, qui mourut en 1231, laissa quatre fils : Mangou, Cubilai, Houlagou et Artigbouga. Mangou, en 1251, fut appelé à succéder à son cousin Cuyuc. Ce fut lui qui conquit le Khorassan, la Perse, la Chaldée, la Syrie, le califat de Bagdad, et extermina les Hashishins. Le cinquième souverain, Cubilai, élu en 1259, après la mort de Mangou, agrandit son empire par la conquête de la Chine, et mourut en 1280.

2 « Il se vit, dit le P. Ganbil, maître paisible de la Chine, du Pégu, du Thibet, de l'une et l'autre Tartarie, du Turkestan et du pays d'Igour ; Siam, la Cochinchine, le Tonquin et la Corée lui payaient le tribut. Les princes de sa maison, qui régnaient en Moscovie, en Assyrie, en Perse, dans le Khorassan et dans la Transoxiane, ne faisaient rien sans son consentement. » (*Observ. chron.*, p. 203.)

3 Le mot mongol *altaï* signifie or ; les termes turcs et chinois qui désignent cette montagne ont la même signification. Ce mot vient-il de la richesse des mines métalliques de ces monts, des sables aurifères de leurs fleuves, du luxe de la ville voisine, Caracorum, ou du faste des mausolées impériaux érigés en ces lieux ? (Ritter, II, 310, 472, 525.)

couvertes de feutre noir, si bien que, s'il pleut, l'eau n'entre pas en la charrette ; ils les font traîner par des bœufs et des chameaux, et c'est là dedans qu'ils transportent leurs femmes et leurs enfants. Ce sont les dames qui achètent, vendent et font tout ce qui est nécessaire à leur mari et à leur famille ; car les hommes ne s'occupent de rien, si ce n'est de faire des armes et de chasser aux chiens ou aux faucons. Ils vivent de viande, de lait et de gibier ; ils mangent aussi des rats de pharaon[1] qui viennent en grande abondance dans les plaines et partout ; ils mangent de la chair de cheval et de chien, et boivent du lait de jument. Les femmes sont loyales et bonnes envers leur mari, et font moult bien la besogne de la maison. Les mariages se font ainsi : chacun peut prendre autant de femmes qu'il lui plaît, voire jusqu'à cent s'il en a le moyen ; les hommes donnent le douaire à la mère de leurs femmes, et la femme ne donne rien à son mari. Et sachez qu'ils aiment mieux et soignent mieux leur première femme que les autres hommes, parce qu'ils ont la liberté de prendre autant de femmes qu'ils le veulent. Ils épousent leur cousine, et si le père meurt, son fils aîné prend pour femme celle de son père, pourvu qu'elle ne soit pas sa mère ; si son frère meurt, il peut également prendre sa femme. Quand ils se marient, ils font de grandes noces.

Du dieu des Tartares et de leur loi.

Voici quelle est leur loi : ils ont un dieu qu'ils appellent Nacygai, et c'est le dieu de la terre, qui garde leurs enfants, et leurs bêtes, et leurs blés. Ils ont pour lui grande révérence et lui font grand honneur ; car ils en ont chacun un dans leur maison, fait de feutre ou de drap. Ils font aussi la femme de ce dieu et ses fils ; ils mettent la femme à sa gauche et les fils devant, et ils les honorent assez. Et quand ils vont manger, ils prennent de la chair grasse et en frottent la bouche de ce dieu, et de sa femme et de ses fils ; puis ils répandent à la porte de leur maison un peu de sauce, et après cette cérémonie, ils disent que leur dieu et sa famille ont mangé ; puis eux, à leur tour, mangent et boivent, car sachez qu'ils boivent du lait de jument ; mais ce lait est tel qu'il ressemble à du vin blanc et est bon à boire, et ils l'appellent *chemius*[2]. Voici quels sont leurs vêtements : les riches portent des draps dorés et de soie et de moult riches fourrures de zibeline, d'hermine, de vair et de renard, et tous leurs harnais sont moult beaux et de grande valeur. Leurs armes sont l'arc, l'épée et la massue ; mais ils se servent plus de l'arc que de toute autre chose, car ils sont très bons archers. Sur leur dos, ils portent des armures de cuir de buffle ou d'autres cuirs qui sont moult forts. Ils sont bons à la guerre et combattent vaillamment ; ils peuvent travailler plus que nuls autres hommes, car, maintes fois, quand il en est besoin, ils restent un mois sans manger autre chose que du lait de jument et du gibier qu'ils prennent, et leur cheval paît les herbes qu'il trouve, car il n'est pas besoin de porter orge ni paille. Ils obéissent très bien à leur seigneur, et, quand il le faut, ils restent toute la nuit à cheval avec leurs armes, et le cheval va paissant les herbes. Il n'y a pas de gens au monde qui supportent comme eux les travaux et les fatigues, et qui aient moins besoin de dépense : aussi nul peuple n'est plus propre à conquérir la terre et à y régner. Ils sont organisés de la manière suivante : quand un seigneur des Tartares va à l'armée, il mène avec lui cent mille hommes à cheval qu'il a ainsi ordonnés : sur dix hommes un chef, sur cent un autre, sur mille un autre, et sur dix mille un autre ; de sorte que lui ne s'adresse qu'à dix hommes, le chef de dix mille à dix, celui de mille à dix, et celui de cent aussi à dix. Quand le seigneur des cent mille hommes veut détacher quelques hommes pour aller quelque part, il commande aux chefs des dix mille de lui fournir mille hommes, les chefs des dix mille commandent à ceux de mille, ceux de mille à ceux de cent, et ceux de cent à ceux de dix ; de sorte que chacun obéit aussitôt et fournit ce qu'on demande, car ils sont soumis plus que personne. Et sachez que les corps de cent

1 Sur les bords du Selinga vit une espèce de marmotte de couleur brune, décrite par Bell (*Travels*, I, 311). — Du Halde décrit une espèce de rat de terre, de la grosseur de l'hermine, qu'il nomme *tael-pi*, et qui est commun dans le pays des Kalkas (IV, 30). L'ichneumon, ou le *Kiri Malabarico*, est, suivant Charleton et Bellonio, le *rat de Pharaon*.

2 Rubruquis en parle d'une manière détaillée dans sa relation, et l'appelle *cosmos*.

mille hommes s'appellent *tut,* de dix mille *toman*[1], puis millier, centener et desme. Quand les armées sont en marche, que ce soit par plaines ou par montagnes, on envoie deux journées en avant deux cents hommes pour explorer, et aussi par-derrière et de chaque côté, afin que l'armée ne puisse être attaquée à l'improviste. Quand les armées ont un long chemin à faire, elles ne portent rien de leurs harnais, mais seulement des vases de cuir où ils mettent le lait qu'ils boivent, et un petit pot de terre où ils font cuire leur viande, et une petite tente sous laquelle ils demeurent pour la pluie. Et même, quand il est besoin, ils chevauchent bien dix journées sans provisions et sans faire de feu; mais ils vivent du sang de leur cheval, car ils savent lui ouvrir la veine et ils boivent de son sang. Ils font aussi sécher leur lait, qui devient aussi consistant que de la pâte; ils en portent avec eux, en mettent dans l'eau et le remuent jusqu'à ce que le lait se délaye, puis ils le boivent. Quand ils viennent à la bataille avec leurs ennemis, ils demeurent vainqueurs, parce qu'ils ne prennent jamais la fuite tant qu'ils voient des archers du côté de leurs ennemis. Ils ont si bien dressé leurs chevaux qu'ils les font tourner instantanément comme on ferait un chien. Et quand on les chasse et qu'ils sont en fuite, ils combattent aussi bien et aussi fort que s'ils étaient en face de leurs ennemis; car quand ils fuient, ils se tournent en arrière avec leur arc et envoient force flèches, et tuent les chevaux de leurs ennemis et aussi les hommes; si bien que lorsque les ennemis les envoient déconfits et vaincus, eux-mêmes sont perdus, car leurs chevaux sont occis, et eux-mêmes assez souvent. Et quand les Tartares voient qu'ils ont tué des chevaux à leurs ennemis et aussi des hommes, ils se jettent sur eux avec tant de force et d'impétuosité qu'ils les défont à leur tour : c'est ainsi qu'ils ont déjà vaincu maintes gens en maintes batailles. Tout ce que je vous ai conté était la vie et la coutume des Tartares primitifs, car aujourd'hui ils sont moult abâtardis; ceux qui sont au Cathay ont pris les usages et les mœurs des idolâtres et ont abandonné leur loi; ceux qui vivent au levant vivent à la manière des Sarrasins.

Voici comment ils maintiennent la justice : quand un homme a pris une petite chose qui ne lui appartient pas, on lui donne sept coups de bâton, ou dix-sept, ou vingt-sept, on trente-sept, ou quarante-sept, et ainsi jusqu'à trois cent sept, suivant la valeur de l'objet; et beaucoup meurent sous ces coups de bâton. Si c'est un cheval qu'il a pris, il est coupé par morceaux avec l'épée, à moins qu'il ne puisse payer et qu'il ne donne neuf fois la valeur de ce qu'il a enlevé. Chaque seigneur et chaque homme qui a des bêtes les fait marquer d'un signe, je veux parler des chevaux, des juments, des chameaux, des bœufs, des vaches et des autres grosses bêtes; et on les laisse aller paître dans les plaines et les montagnes sans que personne les garde, et si elles se mêlent les unes avec les autres, chacun rend la sienne à celui dont elle porte le signe. Quant aux brebis, aux moutons et aux boucs, ils les font garder par des hommes. Leurs bestiaux sont tous très grands, et gras et beaux outre mesure.

Et je veux encore vous dire un singulier usage que j'avais oublié de noter. Sachez donc que quand ils sont deux hommes dont l'un a un fils qui meurt à l'âge de quatre ans ou à peu près, et l'autre une fille qui meurt aussi, ils marient ces deux enfants ensemble, et ils donnent la fille morte pour femme au fils mort, et ils en font un contrat et le brûlent, et quand ils voient la fumée qui s'en va en l'air, ils disent quelle va vers leurs fils en l'autre monde, et que ces enfants se tiennent pour mari et femme. Ils font grande noce et jettent çà et là des vivres, disant qu'ils vont à leurs enfants en l'autre monde. Ils font encore peindre et représenter sur du papier des hommes à leur image, des chevaux, des draps, des besants, des harnais; puis ils font brûler tout cela, et ils sont persuadés que leurs enfants auront tout ce qu'ils ont ainsi représenté. Et après cette cérémonie, les deux hommes se tiennent pour parents tout aussi bien que si les enfants avaient été vivants.

Or je vous ai décrit toutes les coutumes des Tartares, mais je ne vous ai rien raconté des grandissimes faits du grand khan qui est le grand seigneur de tous les Tartares, ni de sa magnifique cour

1 Le *toman* des Mongols et des Persans désigne un corps d'armée de dix mille hommes. Dans le mot *tut*, signifiant cent mille hommes, Neumann croit reconnaître une corruption de *yak*. Les Indiens et les Chinois ont adopté les longues crinières de l'yak comme insignes militaires.

impériale. Je vous dirai tout cela dans ce livre en temps et lieu, car ce sont choses merveilleuses. Maintenant je vais retourner à la grande plaine où nous étions quand nous commençâmes à parler des Tartares.

De la plaine de Bangu et des diverses coutumes de ses habitants.

Quand on part de Caracoron et d'Altaï, où l'on dépose les corps des Tartares, comme je vous ai conté, on va vers le nord par une contrée qui est appelée la plaine de Bangu[1], et dure bien quarante journées. Les habitants sont nommés Mécri[2] ; ils sont sauvages ; ils vivent de bêtes, surtout de cerfs



Traditions monstrueuses de l'antiquité, que le miniaturiste du *Livre des Merveilles* applique arbitrairement aux Mecrit[3].

dont ils se servent comme de chevaux[4]. Ils ont les mêmes usages et les mêmes coutumes que les Tartares, et comme eux appartiennent au grand khan. Ils n'ont ni blé ni vin ; l'été ils ont du gibier et chassent les bêtes et les oiseaux ; mais l'hiver tout le gibier s'en va à cause du grand froid. Quand on a marché quarante journées, on trouve la mer Océane et des montagnes élevées où les faucons pèlerins fond leur nid. Car sachez qu'il n'y a hommes, ni femmes, ni bêtes, ni oiseaux, si ce n'est une espèce d'oiseaux appelés *barghenlac* dont se nourrissent les faucons. Ils sont grands comme des perdrix, ont les pattes faites comme les perroquets, la queue comme les hirondelles, et volent

1 La position septentrionale de cette plaine, relativement à Coracorum et à l'Altaï, la fait regarder par Lazari comme identique aux landes qui entourent le lac *Baïkal*. Marsden croit qu'il s'agit de la Sibérie.

2 Les Merkits ou *Mecrits* ne devaient pas être éloignés de la rivière d'*Irtisch*. « Tous (les Naïmans), dit de Guignes, prirent la fuite et se retirèrent vers la rivière d'Irtisch, où ils s'établirent, et y formèrent un puissant parti, qui était soutenu par Toctabegh, khan des Merkits. » (Voy. un passage de Raschid-Eddin dans le *Journal asiatique*, XI, 335, 447.)

3 Sur ces grossières interprétations des miniaturistes, dont il ne faut pas rendre responsable le voyageur, voy. la relation d'Hérodote, *passim* (*Voyageurs anciens*).

4 Les cerfs sur lesquels, suivant notre auteur, montaient les indigènes rappellent les rennes qui, en Sibérie, servent à tirer les traîneaux.

moult bien[1]. Quand le grand khan veut de ces faucons pèlerins, il envoie jusque-là pour en avoir. Dans l'île qui est dans cette mer naissent les gerfauts[2] ; et je vous dis que ce lieu est tellement au nord que l'étoile du nord reste en arrière vers le midi. Les gerfauts sont en si grande abondance dans cette île que le grand khan en a tant qu'il veut ; car ceux qui sont portés de la terre des chrétiens aux Tartares ne sont pas donnés au grand khan, mais à Argon et aux autres seigneurs du Levant. Or nous avons dit tout ce qui regarde les provinces du nord jusqu'à la mer Océane ; désormais nous vous parlerons d'autres provinces et retournerons jusqu'au grand khan. Nous reviendrons donc à une province que nous avons décrite en ce livre, et qui est nommée Cancipu[3].

Du grand royaume d'Erginul.

Quand on part du Cancipu, on marche cinq journées pendant lesquelles on rencontre maints esprits qu'on entend parler souvent la nuit. Et au bout de ces cinq journées, vers le levant, on arrive à un royaume appelé Erginul[4], qui appartient au grand khan et fait partie de la grande province de



Le Yak de Tartarie, ou bœuf grognant[5].

1 Marsden suppose que cet oiseau peut être une espèce de coucou.
2 Marco-Polo, imbu des préjugés de son siècle, regardait la terre comme une vaste surface, entourée de toutes parts par l'océan, qui lui-même était peuplé d'îles où naissaient les gerfauts
3 Campion, Can-sheu-fu.
4 « Le district de Tangut, que les Tartares appellent Kokonor, et les Chinois Hohonor. » (Marsden.) — La ville de *Liang-sheu,* suivant Bürck et Ritter. Peut-être *Nguei-iuen*.
5 Voir le *Magasin Pittoresque*, t. XXII (1854), pages en Annexe, p 194-195.

Tangut qui renferme plusieurs royaumes. Les habitants sont nestoriens et idolâtres, et adorateurs de Mahomet. Il y a bon nombre de cités dont la principale est Erginul. En partant de cette ville vers le midi, l'on peut aller aux contrées du Cathay, et en cette route du midi, vers le Cathay, on rencontre une cité appelée Fingui[1] et bon nombre d'autres villes et cités faisant partie du Tangut, et appartenant au grand khan. Les habitants sont idolâtres, adorateurs de Mahomet, et chrétiens. On y trouve des bœufs sauvages grands comme des éléphants et moult beaux à voir, car ils sont tout velus, excepté sur le dos, et ils sont noirs et blancs. Leur poil est de trois paumes. Ils sont si beaux, que c'est une merveille de les voir. Et de ces bœufs, il y en a même quelques-uns de domestiques, car on en prend de sauvages, et on les fait produire, de sorte qu'on en a une grande quantité. On les charge ou on laboure avec eux, et l'on dit qu'ils ont deux fois plus de force que les autres. En cette contrée vient le meilleur musc et le plus fin qui soit au monde. Voici la manière dont on le trouve : on le tire d'une petite bête de la grandeur d'une gazelle, qui a le poil du cerf, les pieds et la queue



Argus-Faisan.

de la gazelle, n'a pas de cornes, ainsi que la gazelle, mais a quatre dents, deux en haut et deux en bas, bien longues de trois doigts, et très délicates ; deux s'en vont en haut et deux autres en bas. C'est une belle bête ; et voici comment on en extrait le musc. Quand on l'a prise, on trouve près du nombril, sous le ventre, entre cuir et chair, une tumeur de sang ; on coupe cette tumeur, ainsi que le cuir qui l'entoure, et on en tire le sang, qui est le musc dont l'odeur est si forte. Il y en a une

1 *Si-ngan-fu*, capitale de la province de Chen-si, suivant quelques commentateurs ; *Si-ning*, suivant Marsden ; importante ville militaire et commerciale, au pied des monts Amié.

grande quantité dans ce pays[1]. Les habitants vivent de commerce et d'arts, et ont du blé en abondance. La province est grande de vingt-cinq journées. Il y a des faisans grands deux fois comme ceux de notre pays ; ils sont grands comme des paons, ou un peu moins. Ils ont la queue longue au plus de dix paumes, ou de neuf, de huit, ou de sept au moins[2]. Il y en a aussi d'autres qui sont de la grandeur et de la forme de ceux de notre pays ; il y a maintes sortes d'autres oiseaux avec de moult belles plumes et bien colorés. Les habitants sont idolâtres ; ils sont gras et ont un petit nez, les cheveux noirs et pas de barbe, si ce n'est du poil au menton. Leurs femmes sont très bien faites. Les lois et les usages leur permettent de prendre autant de femmes qu'ils veulent et qu'ils le peuvent. Quand il y a une belle femme, même de basse extraction, un baron ou un seigneur l'épouse pour sa beauté, et donne à sa mère une assez forte somme d'argent, selon qu'ils en sont convenus. Nous partirons de ce pays et vous parlerons d'un autre vers le levant.

Des royaumes de la province d'Égregaia.

Quand on part d'Erginul et qu'on va vers le levant, huit journées, on arrive à une province appelée Egrigaia[3], où il y a cités et villages assez ; elle fait partie du Tengut. La principale ville est appelée Calacian[4]. Les habitants sont idolâtres, cependant il y a trois églises de chrétiens nestoriens. Ils relèvent du grand Tartare. En cette cité se font des camelots de poil de chameau les plus beaux du monde et les meilleurs ; ils en font aussi de laine blanche moult beaux et bons, et en grande quantité. De là les marchands les transportent au Cathay et en maints autres lieux. Nous sortirons de ce pays vers le levant, et nous entrerons sur les terres du prêtre Jean que l'on appelle Senduc.

De la grande province de Senduc.

Senduc[5] est une province vers le levant, en laquelle sont villes et villages assez. Elle relève du grand khan, car les descendants du prêtre Jean sont soumis au grand khan. La principale cité est nommée Tenduc. De cette province est roi un descendant du prêtre Jean, qui lui aussi est prêtre Jean[6]. Il s'appelle Georges ; il tient pour le grand khan la terre qu'avait le prêtre Jean, mais non pas tout entière, seulement une partie. Toujours le grand khan donne de ses filles ou de ses parentes aux rois de la lignée du prêtre Jean. En cette province se trouvent les pierres dont on fait l'azur, en assez grande abondance et bonnes. On y fait des camelots de poil de chameau moult bons. Les habitants vivent de leurs bestiaux et des fruits qu'ils retirent de la terre ; il s'y fait aussi beaucoup de commerce et d'industrie. La seigneurie est aux chrétiens, comme je vous ai dit, mais il y a bon nombre d'idolâtres et d'adorateurs de Mahomet. Il y a dans le pays une race appelée Argon, qui veut dire en français Guasmul, parce qu'ils sont nés de l'union de ces deux races, les Argon Tenduc[7] et les

1 Du Halde et Turner ont continué ces détails. L'*Oriental Miscellany* de Calcutta a donné (1798, vol. I, 129) un savant article du docteur Fleming sur le *Thibet musk*.

2 Le *Phasianus angus* de Sumatra et du nord de la Chine.

3 Peut-être le pays des Eighours, Ouïgours ; ou *Ning-ya-fu* ?

4 Cialis ou Youldouz, à l'ouest de Turfan. *Cailac* de Rubruquis ? *Khaladjan* de Raschid-Eddin ?

5 Tenduc. La position de cette province, où eut lieu la défaite du prêtre Jean (*Ung-Khan, Vang-Khan*), semble déterminée par le passage du P. Gaubet, qui rapporte que la bataille eut lieu entre les rivières Toula et Kerlon, dont les sources sont près du 48e ou du 49e degré de latitude.

6 Sur ce prince tartare, voy. la note 2 de la p. 55. Ajoutons que, dans l'opinion de quelques auteurs, ce prêtre Jean n'aurait été autre que le grand lama des Tartares. La propagation du christianisme jusqu'au fond de l'Asie, et certaines analogies entre le culte, le rite, les costumes de la religion chrétienne et du bouddhisme, pourraient expliquer cette confusion.

7 Les Argon, suivant Klaproth (*Journal asiatique*, XI, 355), correspondent aux *Arcauni* de Raschid-Eddin, aux *Arcaiun* de l'histoire arménienne des Orbelins. Ce nom semble se rapporter à une population qui professait le christianisme et, dans la suite, il servit

adorateurs de Mahomet. Ils sont plus beaux que les autres, et plus sages, et plus industrieux. En cette province était la capitale du prêtre Jean, quand il était seigneur des Tartares, et à lui appartenaient toutes ces provinces et royaumes environnants, et encore y demeurent ses descendants ; et ce Georges que je vous ai dit est du lignage du prêtre Jean, comme je vous l'ai raconté. C'est le sixième seigneur depuis le prêtre Jean. Ce lieu est celui que nous appelons en notre langue Gogo et Magogo[1] ; mais ils l'appellent Ung et Mungul. En chacune de ces provinces demeurait une race différente : dans le pays d'Ung étaient les Gog, dans celui de Mungul les Tartares. Quand on chevauche de cette province sept journées, par le levant, vers le Cathay, on trouve maintes cités et villages où sont des adorateurs de Mahomet, des idolâtres et des chrétiens, nestoriens. Ils vivent



Hérons blancs *(Ardea modesta, Ardea nigrirostris).*

à désigner tous les chrétiens. (Neumann.)

1 D'Anville a écrit un mémoire sur le *rempart de Gog et de Magog*, où il a voulu prouver l'existence de ce rempart. Dans la carte annexée à ce mémoire, il place le pays de Gog entre le 45e et le 50e degré de latitude nord.

M. de Sacy pense que ce rempart n'était autre que la muraille de la Chine, et il renvoie à ce qu'en a dit d'Herbelot.

Depuis le neuvième et le dixième siècle, le rempart de Gog (*Castrum Gog* de Sanulo) occupe invariablement sur les cartes la même place, au nord de la Tartarie.

Les Arabes et les Persans désignent sous le nom de *Yagug* et *Maguj* les habitants des régions montagneuses au nord-ouest de la mer Caspienne.

Selon Strahlenberg, les noms *Jagougi* et *Mongougi* sont usités parmi les Tartares ou Scythes modernes, et ils peuvent avoir un rapport avec ceux de *Gog* et de *Magog* employés par la Genèse.

Neumann pense que *Ung* indique les *Toungouzes*, et *Mungul* les Turcs et les *Mongols*.

On consultera avec utilité sur ce sujet les *Recherches sur les populations primitives et les plus anciennes du Caucase*, p. 40 à 48, par M. Vivien de Saint-Martin (Paris, 1847), et l'*Essai sur l'histoire de la cosmographie et de la cartographie pendant le moyen âge*, par le vicomte de Santarem, *passim*.

de commerce et d'industrie, car ils font des draps dorés qu'on nomme *nassit fin et nac,* et aussi des draps de soie de maintes sortes; comme nous avons des draps de laine de maintes espèces, ils ont des draps dorés et de soie de maintes manières. Ils appartiennent au grand khan. Il y a une cité appelée Sindacui[1], en laquelle on fabrique toutes choses et harnais dont on a besoin pour les armées; et dans les montagnes de cette province est un lieu nommé Ydifu, où est une bonne mine d'argent d'où l'on retire beaucoup de ce métal. Ils ont d'assez belles chasses de bêtes et d'oiseaux. En partant de cette province et cité on marche trois journées, et l'on arrive à une cité appelée Ciagannor[2], en laquelle est un grand palais qui est au grand khan, car le grand khan demeure assez volontiers en cette cité, parce qu'il y a aux environs des lacs et rivières où se trouvent bon nombre de cygnes, et aussi de belles plaines où vivent grues, faisans, perdrix et maintes autres espèces d'oiseaux. Et à cause du grand nombre de volatiles, le grand khan y demeure volontiers à se divertir; il chasse au gerfaut et au faucon, et prend grand nombre d'oiseaux à son grand plaisir. Il y a cinq sortes de grues que je vais vous décrire : les unes sont toutes noires comme des corbeaux, et moult grandes; les autres sont toutes blanches, ont des ailes moult belles, car sur toutes leurs plumes sont des yeux ronds comme ceux du paon, d'une couleur d'or moult resplendissante; elles ont la tête vermeille, et noire et blanche alentour; c'est la plus grande espèce. Les autres ressemblent aux nôtres; la quatrième espèce est petite et a aux oreilles de longues plumes vermeilles et noires moult belles; la cinquième enfin est toute grise, a la tête vermeille et noire et moult bien faite, et est très grande[3]. Après cette cité est une vallée où le grand khan a fait bâtir plusieurs maisonnettes, dans lesquelles il fait nourrir une grande quantité de *cators,* que nous appelons grandes perdrix. Il a mis plusieurs hommes à garder ces oiseaux, et il y en a une si grande abondance que c'est merveille à voir; et quand le grand khan vient dans ce pays, il a de ces oiseaux tant qu'il veut.

Nous quitterons ce pays et marcherons trois journées entre le nord et l'occident.

De la cité de Ciandu et du merveilleux palais du grand khan.

Quand on est parti de cette cité et qu'on a marché trois journées, on rencontre une ville appelée Ciandu[4], que le grand khan actuellement régnant, qui se nomme Cublai-Khan, a fait construire. En cette cité Cublai-Khan a fait faire un grandissime palais de marbre et de pierre; les salles et chambres sont toutes dorées; il est moult merveilleusement beau et bien doré, et de ce palais part un mur qui environne seize milles de terre où se trouvent fontaines et fleuves et prairies, et où le grand khan tient toutes sortes de bêtes. Ce sont cerfs, daims et chevreuils pour donner à manger aux gerfauts et aux faucons qui sont en cage dans ce lieu; lui-même les va voir dans leur cage une fois chaque semaine, et souvent le grand khan s'en va dans cette prairie environnée de murs, menant avec lui un léopard sur la croupe de son cheval[5]; et quand il veut, il le laisse aller et prend un cerf, ou un daim, ou un chevreuil, qu'il donne aux gerfauts qu'il tient en cage, tout cela à son grand

1 Sindichin, Sindatoy, peut-être Sindi ou Sinda-cheu, qui aura été détruite avec tant d'autres villes de la Tartarie par les Ming, lorsqu'ils expulsèrent les souverains mongols de la Chine.

2 « Nom qui signifie *lac blanc*, dit Ramusio. » Ce lac est nommé, sur les cartes, Tsa-han-nor, Chahan-nor. La ville paraît être celle de Tsaan-Balgassa, au-delà de la grande muraille, le long de la route qui, de Pe-king, mène à Kiathka, sur les limites méridionales du Cobi supérieur et sur les rives du Tsa-han-noor.

3 « On trouve, dit le traducteur ou le commentateur d'Abu'Ighazi, une grande quantité d'oiseaux d'une beauté particulière, dans les vastes plaines de la Grande-Tartarie, et l'oiseau dont il est parlé en cet endroit pourrait bien être une espèce de héron, qu'on trouve dans le pays des Mongols, vers les frontières de la Chine, et qui est tout blanc, excepté le bec, les ailes et la queue, qu'il a d'un fort beau rouge... Peut-être aussi que c'est d'une cigogne dont notre auteur veut parler. » (*Histoire générale des Tartares*, p. 205.)

Suivant Marsden, il s'agit du *Grus leucogeranus*, grue sibérienne de Pennant.

4 C'est la même ville que Marco-Polo a appelée *Clemen-fou*, au commencement de sa relation.

5 L'animal que le grand khan menait avec lui à la chasse, et que notre auteur appelle léopard, est le *Felis jubata* des naturalistes, le *citta* ou *citar* des Hindous, fréquemment employé, aujourd'hui encore, par les princes hindoustans, pour la chasse des antilopes.

divertissement. En un endroit de cette prairie environnée de murs le grand khan a fait un grand palais tout de roseaux, mais doré en dedans et ouvragé à bêtes et à oiseaux moult subtilement. La couverture est aussi de roseaux, mais si bien et si fort entrelacés que nulle eau ne peut pénétrer ; et je vous dirai comment on a pu le faire avec ces roseaux. Sachez donc que ce sont des roseaux gros de plus de trois paumes et longs de dix à quinze pas. On les tranche d'un nœud à l'autre ; puis, une fois cette coupe faite, on a des roseaux si gros et si grands qu'on peut en couvrir des maisons et en faire entièrement ainsi. Ce palais était donc tout de roseaux, et le grand khan l'avait fait faire de telle sorte qu'il pouvait le faire lever quand il voulait, car il était soutenu par plus de deux cents cordes de soie. Le grand khan y demeure trois mois de l'année, juin, juillet et août, parce qu'il y trouve de la fraîcheur et qu'il s'y divertit fort. Pendant ces trois mois le palais de roseaux reste



Ménagerie du grand khan. — Suivant le miniaturiste du *Livre des Merveilles*.

debout, et tous les autres mois de l'année il est défait. Chaque année, quand vient le 20 août, le grand khan part de cette cité et de ce palais, et je vous en dirai la raison. Il a une race de chevaux blancs et de juments blanches comme neige, sans aucune tache, en si grande quantité qu'il y a plus de dix mille juments[1] ; et personne ne peut boire de leur lait que ceux du lignage de l'empereur, c'est-à-dire du grand khan, et aussi une autre race de gens appelés *Horiat*[2], auxquels Cinchins-Khan a accordé cet honneur à cause d'une victoire qu'il a remportée avec eux. Quand ces bêtes blanches passent, on se prosterne devant elles comme devant un grand seigneur, et personne ne se permettrait de traverser leurs rangs, mais on attend qu'elles soient passées ou l'on tâche de les devancer. Or les astrologues et les idolâtres ont dit au grand khan que chaque année il doit répandre de ce lait, le 28 août, dans l'air et sur les terres, afin que les esprits en aient à boire, pour qu'ils lui conservent toutes ses choses, hommes et femmes, bêtes, oiseaux et blés ; et le grand khan part donc

1 Les empereurs modernes ont eu de même de vastes haras. « Nous entrâmes, dit Gerbillon, dans une autre plaine, où nous trouvâmes cinquante-huit haras de l'empereur, rangés sur une ligne ; chacun était de trois cents, tant cavales que poulains, avec un étalon à chaque troupeau... L'empereur a, en tout, deux cent trente haras semblables, chacun de trois cents. »

2 Horiat est le nom d'une tribu mongole du nord. Dans le texte de Ramusio, c'est seulement le nom d'une famille.

de là et va dans un autre lieu. Mais avant vous direz une merveille que j'ai oubliée. Quand le grand khan demeurait en son palais et qu'il faisait pluie ou brouillard, ou mauvais temps, il avait sages astrologues et sages enchanteurs qui, par leurs charmes, faisaient passer tous les nuages et les mauvais temps loin de son palais. Ces sages hommes sont appelés *Thébé* et *questure*[1] ; ils sont ainsi deux races, tous idolâtres. Ils savent des arts diaboliques et des enchantements plus que tous les autres hommes ; et ce qu'ils font, ils le font par le secours du diable, mais ils font croire aux autres hommes qu'ils le font par sainteté et par l'œuvre de Dieu. Ces gens ont un usage que voici : lorsqu'un homme est condamné à mort et exécuté, ils le prennent, le font cuire et le mangent[2] ; mais ils ne le manderaient point s'il était mort de sa belle mort. Et sachez que ces *bâsis* dont je vous ai parlé, qui savent tant d'enchantements, font le prodige que je vais vous raconter. Quand le grand khan est assis dans sa principale salle, à sa table, qui a bien huit coudées, et que les coupes sont sur le pavé de la salle, loin de la table bien de dix pas, et tout rempli de vin, de lait ou d'autres bons.



Chasse au guépard. — Miniature du *Livre des Merveilles.*

Breuvages, ces sages enchanteurs nommés *bâsis*[3] font tant par leur art et leurs enchantements que ces coupes pleines se lèvent d'elles-mêmes et viennent devant le grand khan sans que personne y touche ; et ils font cela devant dix mille personnes ; et c'est bien l'exacte vérité sans mensonge ; et d'ailleurs les habiles en nécromancie vous diront que cela peut se faire. Quand viennent les fêtes de leurs idoles, ces basics vont au grand khan et lui disent : « Sire, approche la fête de notre idole (et ils lui nomment l'idole qu'ils veulent) ; vous savez, beau sire, qu'elle sait faire le mauvais temps et causer de grands dommages à nos choses, à nos bêtes et à nos blés, si on ne lui offre des

1 La religion de Bouddha et les arts magiques se répandirent du Thibet et du Kaschemir dans les contrées occupées par les Mongols. De là vint, sans doute, que ces derniers donnèrent à leurs sorciers les noms mêmes de ces deux pays. (Lazari.)

2 Nous ne trouvons, dans les voyageurs modernes, aucune trace de cannibalisme en usage dans l'Asie centrale. (Lazari.) — Voy. plus loin une note sur les *battas*, dont il est peut-être question ici par suite de quelque transposition.

3 L'étymologie du mot *bacsi* se trouve dans le sanscrit *bisciu*, qui signifie littéralement homme qui vit de charité. Ces disciples du Bouddha faisaient vœu de pauvreté et de chasteté. (Voyez Burnouf, *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, t. Ier, mém. 2, sect. 2. *Vinaya*, p. 275 et suiv.)

présents et des holocaustes ; ainsi nous vous prions, beau sire, de nous faire donner tant de moutons à têtes noires, et tant d'encens, et tant de bois d'aloès, et tant de telles choses, et tant de telle autre, afin que nous puissions faire grand honneur et grand sacrifice à notre idole, afin qu'elle nous sauve nos corps, nos bêtes et nos blés. » Ces basics disent cela aux barons et à tous ceux qui ont pouvoir près du grand khan, et ceux-ci le répètent à leur maître, qui fait donner aux enchanteurs tout ce qu'ils demandent pour honorer leurs idoles. Quand ceux-ci ont ce qu'ils ont demandé, ils en font à leurs divinités grand honneur avec grand chant et grande fête, car ils les encensent de la bonne odeur de toutes ces bonnes épices : ils font cuire la chair et la placent devant les idoles, et répandent du jus çà et là, disant que les idoles en prennent tant qu'elles veulent. C'est de cette manière qu'ils font honneur à leurs idoles le jour de leur fête, car chaque idole a une fête en son nom, comme chez nous. Ils ont grands monastères et abbayes, si grandes que ce sont de petites cités ; et il y a plus de deux mille moines de leur croyance qui sont vêtus mieux que les autres hommes. Ils portent les cheveux et la barbe rase, et font à leurs idoles de plus grandes fêtes avec plus grands chants et plus riches lumières que nul autre. Ces bâsis et beaucoup d'autres hommes de ce genre peuvent prendre femme ; et ils en font ainsi, car ils en prennent tous et en ont des fils. Il est une autre espèce de religieux nommés *sensa* qui sont gens de grande abstinence, selon leur foi, et mènent âpre vie, comme je vais vous le dire. Ils ne mangent jamais que de la grosse farine et du son, c'est-à-dire l'écorce qui sort de la farine de froment ; ils prennent cette grosse farine et ce son et les mettent dans l'eau chaude, puis au bout de quelques minutes les retirent et les mangent. Ils jeûnent maintes fois l'an et ne mangent rien autre chose que ce son dont je vous ai parlé. Ils ont de grandes idoles, et assez nombreux, et plusieurs adorent le feu. Les autres religieux disent de ceux qui font telle abstinence que ce sont des hérétiques, parce qu'ils n'adorent pas les idoles de la même manière qu'eux. Au reste, ils ont une grande déférence les uns pour les autres. Ceux-ci ne prendraient femme pour rien au monde. Ils portent les cheveux et la barbe rase ; ils ont des vêtements noirs et bleus en fil, et s'ils en ont en soie, c'est des mêmes couleurs. Ils dorment sur des nattes, sortes de lits portatifs, et mènent la plus rude vie qu'on puisse imaginer. Leurs idoles sont toutes femmes, c'est-à-dire qu'elles ont des noms de femmes.

Nous laisserons ce sujet et vous parlerons des grandissimes faits et des choses merveilleuses du seigneur des seigneurs de tous les Tartares, c'est-à-dire du très noble grand khan appelé Cublai.

De tous les faits du grand khan qui règne actuellement et est appelé Kublai, et comment il tient sa cour et maintient ses gens en justice, et de toutes ses affaires.

Je veux commencer à vous conter en ce livre toutes les grandissimes merveilles du grand khan qui règne actuellement et est appelé Cublai-Khan, ce qui veut dire en notre langage le grand seigneur. Et certes il a ce nom à bon droit ; car il faut que chacun sache que ce grand khan est le plus puissant des hommes, et qu'il ait plus de terres et de trésors qu'oncques eut personne depuis Adam, notre premier père. Et je vous démontrerai clairement dans ce livre qu'il est le plus grand seigneur qui ait jamais été ou qui soit encore aujourd'hui.

De la grande bataille entre le grand khan et le roi Naian, son oncle.

Il descend en droite ligne de Cinchins-Khan, dont doit toujours descendre le seigneur de tous les Tartares, et Cublai-Khan est le sixième grand khan, c'est-à-dire le sixième grand seigneur de tous les Tartares[1]. Il eut le pouvoir l'an 1256 de la naissance du Christ, et ce à cause de sa valeur, et de sa prouesse, et de son grand sens, car ses parents et ses frères le lui disputaient ; mais il l'obtint par sa prouesse ; et d'ailleurs il lui revenait de droit. Il y a quarante-deux ans qu'il a commencé à régner jusqu'à cette année 1298. Il peut bien être âgé de quatre-vingt-cinq ans. Avant d'être seigneur, il alla plusieurs fois à la guerre ; il était brave et bon capitaine ; mais depuis qu'il est sei-

1 Cubilai fut le cinquième, et non le sixième grand khan ; mais peut-être Marco-Polo comptait-il, au nombre des monarques mongols, Touli, qui, dans l'intervalle de la mort de Gengis-Khan à l'élection d'Octai, fut régent du royaume.

gneur, il n'a fait la guerre qu'une fois; ce fut vers l'an 1286, pour le motif que voici. Cublai-Khan avait un oncle nommé Naian, qui était jeune et seigneur de maintes terres et provinces, si bien qu'il pouvait réunir quatre cent mille cavaliers; autrefois ses ancêtres avaient été soumis au grand khan, et lui-même l'était; mais comme je vous ai dit, il n'était âgé que de trente ans; et quand il se vit assez puissant pour lever quatre cent mille cavaliers, il se dit qu'il ne voulait plus être soumis au grand khan, mais qu'il lui enlèverait le plus de terres qu'il pourrait. Il député donc des messagers à Caidu, seigneur grand et puissant, neveu du grand khan, mais son ennemi, et qui lui voulait grands maux. Il lui fait dire de marcher d'un côté contre le grand khan, et que lui ira de l'autre pour lui enlever ses provinces. Caidu répondit qu'il voulait bien, et qu'il soit prêt avec ses gens au terme convenu, et qu'il marche contre le grand khan. Et sachez qu'il était assez puissant pour rassembler cent mille cavaliers. Et, que vous dirai-je? Ces deux barons Naian et Caidu font de grands préparatifs et de grandes levées d'hommes à pied et à cheval pour aller contre le grand khan.

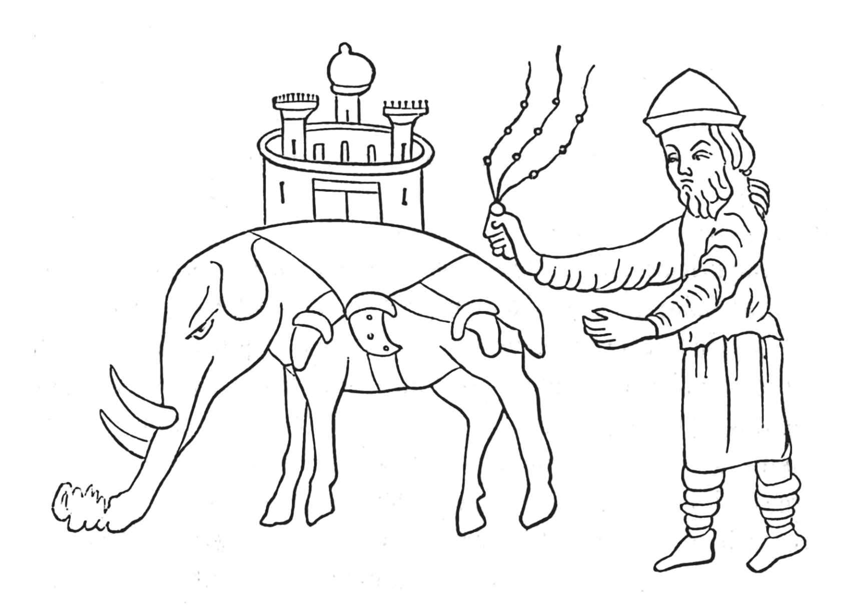
Comment le grand khan marcha contre Naian?

Quand le grand khan apprit cela, il ne s'en étonna point, mais comme font les hommes sages et de grandes vaillances, il fit ses préparatifs, et dit qu'il ne voulait plus porter couronne ni tenir royaume s'il ne mettait à malemort ces deux traîtres et déloyaux. Et sachez que le grand khan fit tous ses préparatifs en dix ou douze jours, si secrètement que nul n'en savait rien, excepté ceux de son conseil. Il assembla bien trois cent soixante mille hommes à cheval et cent mille à pied, et il eut si peu de monde parce qu'il ne prit que ceux qui l'entouraient; ses autres armées, qui étaient très nombreuses, étaient à conquérir des contrées lointaines, et il n'aurait pu les avoir en temps et en lieu; mais s'il avait voulu réunir toutes ses forces, il aurait eu tant de cavaliers qu'ils eussent été innombrables. Ces trois cent soixante mille hommes étaient ses fauconniers et les hommes qui l'entouraient. Et quand le grand khan eut rassemblé ce peu de gens, il demande à ses astrologues s'il vaincra ses ennemis et s'il aura bonne réussite. Ceux-ci lui répondent que tout ira au gré de ses désirs. Il part donc avec tous ses gens, et marche si bien qu'au bout de vingt jours il arrive à une grande plaine où était campé Naian avec ses quatre cent mille cavaliers. Le grand khan y arriva de bon matin, et sa marche avait été si secrète que ses ennemis ne s'en doutaient pas, parce que le grand khan avait si bien fait garder tous les chemins que personne ne pouvait circuler sans être pris. Et quand ils arrivèrent, Naian était dans sa tente couché avec sa femme, qu'il aimait beaucoup.

De la bataille du grand khan et de Naian, son oncle.

Et, que vous dirai-je? Quand l'aurore du jour de la bataille fut venue, apparut le grand khan sur un tertre au-dessus de la plaine. Naian était sous sa tente, bien tranquille ainsi que ses soldats, ne pouvant croire qu'on vînt si loin les attaquer, ce qui était cause qu'ils ne faisaient garder leur camp et n'avaient placé de sentinelles ni en avant ni en arrière. Le grand khan était sur ce tertre, sur une tour roulante portée par quatre éléphants; au-dessus était son enseigne, si haute qu'on la voyait de toutes parts. Ses gens étaient échelonnés à trente milles; ils environnent le camp en un moment, et chaque cavalier avait en croupe un fantassin armé d'une lance. Le grand khan entourait donc ainsi avec ses soldats le camp de Naian pour le combattre. Et quand Naian et ses hommes virent l'armée du grand khan autour d'eux, ils en furent tout ébahis; aussitôt ils courent aux armes, s'apprêtent promptement et forment leurs rangs bien et en ordre. Pendant que les deux armées étaient ainsi sur le point de s'attaquer, on entendit sonner maints instruments et maints pipeaux, et chanter à haute voix, car il est d'usage chez les Tartares, quand ils sont pour combattre, de ne point engager le combat avant que les trompettes de leur capitaine ne sonnent. Or, en attendant, la plupart

d'entre eux jouèrent de leurs instruments et chantèrent, et c'est pour cela que de part et d'autre on entendait tant de bruit. Quand tout le monde fut prêt de part et d'autre, les grandes trompettes du grand khan commencèrent à sonner. Et aussitôt ils courent les uns contre les autres avec leurs arcs, leurs épées, leurs massues ; très peu se servirent de lances, mais les hommes à pied avaient leurs arbalètes et d'autres armes. Et, que vous dirai-je ? La mêlée fut moult cruelle ; on put voir voler tant de flèches qu'il semblait que c'était de la pluie dans l'air. Moult chevaliers et chevaux mordirent la poussière, et l'on entendait tant de cris et de gémissements qu'on n'aurait pu entendre le tonnerre. Naian était chrétien baptisé, et à cette bataille il avait la croix du Christ pour enseigne. Mais pourquoi nous arrêter davantage ? Sachez seulement que ce fut la plus périlleuse bataille et la plus douteuse qui fut jamais ; et oncques on n'avait vu de si grandes armées et surtout tant de cavaliers.



Éléphant de combat[1]. — D'après la *Carte catalane*.

Il y mourut tant d'hommes de part et d'autre que c'était une merveille. Le combat dura depuis le matin jusqu'à midi ; mais enfin le grand khan fut vainqueur. Quand Naian et ses hommes se virent vaincus, ils prirent la fuite ; mais cela ne leur servit de rien, car Naian fut pris, et tous ses barons et ses hommes se rendirent avec leurs armes au grand khan[2].

Comment le grand khan fit occire Naian.

Quand le grand khan sut que Naian était pris, il commanda de le mettre à mort, et on exécuta ses ordres de cette manière : il fut enveloppé dans un tapis et lié si étroitement qu'il en mourut. Et le grand khan le fit mourir de cette manière parce qu'il ne voulait pas que le sang du lignage de l'empereur fût répandu sur la terre, et que le soleil ou l'air le vît[3]. Après cette victoire du grand khan, tous les hommes et les barons de Naian lui firent hommage ; or ils étaient de quatre contrées dont voici les noms : Géorgie, Zanli, Barscol, Sichintingui. Et après cette bataille les gens qui s'y trouvaient, Sarrasins, idolâtres, Juifs et maintes autres gens qui ne croient en Dieu, se moquaient

1 On verra plus loin que, trois ans avant la bataille contre son oncle, Cubilai avait pris au roi de Mien ou Ava un certain nombre d'éléphants, et les avait fait employer dans son armée.

2 Caidu était fils de Cashi, second fils d'Octai ; Naian était arrière-neveu d'Ouciouguen, fils d'Iesougai. Ces deux princes, jaloux de Cubilai, dont l'élection ruinait leurs prétentions à la couronne, formèrent contre lui une ligue qui échoua et dont ils furent les victimes.

3 Le genre de supplice qui mit fin aux jours de Naian est souvent mentionné dans les histoires mongoles et chinoises ; il était réservé aux personnes d'une condition élevée.

de la croix que Naian avait mise sur son enseigne, et disaient aux chrétiens : « Voyez comme la croix de votre Dieu a aidé Naian, qui était chrétien ! » Ils en faisaient si grandes moqueries et si grandes railleries que le grand khan les entendit. Il en fit des reproches à ceux qui se moquaient ainsi, puis fit venir les chrétiens et les encouragea en leur disant : « Si la croix de votre Dieu n'a aidé Naian, elle a eu fort raison, parce qu'elle est bonne et quelle ne doit faire ce qui est contre le droit et la raison. Naian était déloyal et traître en venant contre son seigneur, et c'est à bon droit que son malheur lui est arrivé ; la croix de votre Dieu a donc bien fait de ne pas l'aider ; elle est bonne et ne doit faire que le bien. » Les chrétiens répondirent au grand khan : « Grandissime sire, vous dites bien vérité, car la croix ne peut protéger le mal et la déloyauté comme faisait Naian, qui était traître et déloyal à son seigneur, et il a bien eu ce qu'il méritait. » Tel fut l'entretien entre le grand khan et les chrétiens à propos de la croix que portait Naian sur son enseigne.

Comment le grand khan retourne à la cité de Canbalu.

Quand le grand khan eut ainsi vaincu Naian, il retourna à Canbaluc, sa capitale, et y fit de grandes fêtes et de grands divertissements. L'autre baron, qui avait nom Caidu, quand il apprit la défaite et la mort de Naian, n'assembla point d'armée, et fut saisi de crainte d'être traité comme



Aigle et Lions emblématiques chinois. — D'après l'*Encyclopédie japonaise* et l'ouvrage de Staunton : *Account of lord Macartney's embassy*, vol. II, p. 311.

Naian. Ainsi, c'est la seule fois que le grand khan alla lui-même à la guerre ; toutes les autres fois il y envoyait ses fils et ses barons ; mais cette fois il ne voulut se fier qu'à lui-même, tant il était indigné de la déloyauté et de la présomption de son ennemi. Nous laisserons là cette guerre et continuerons à vous raconter les grandissimes faits du grand khan. Nous avons dit son lignage et son âge ; nous allons vous dire ce qu'il fit aux barons qui s'étaient bien comportés dans la bataille, et à ceux qui avaient été lâches et poltrons. Or, de ceux qui s'étaient bien conduits, celui qui était seigneur de cent hommes, il le fit seigneur de mille, et lui donna grande vaisselle d'argent et table de commandement ; aux chefs de cent hommes il donna une table d'argent, aux chefs de mille une table d'or ou d'argent doré, aux chefs de dix mille une table d'or à tête de lion[1]. Et voici le poids

1 Ces tablettes, sur lesquelles les emblèmes étaient ou gravés, ou en relief, ont été remplacées depuis par de simples broderies. « Tous les mandarins, dit du Halde, sont infiniment jaloux des marques de leur dignité... Cette marque consiste dans une pièce d'étoffe carrée, qu'ils portent sur la poitrine ; elle est richement travaillée, et au milieu se voit la devise propre de leurs emplois :

de ces tables : pour le commandement de cent et de mille hommes, elles pèsent 120 saies[1], et celles à tête de lion 220. Sur toutes ces tables est écrit ce commandement : « Par la force du grand Dieu et de la grande grâce qu'il a donnée à notre empereur, le nom du khan soit béni, et tous ceux qui ne lui obéiront pas soient morts et détruits. » Tous ceux qui ont ces tables ont encore des brevets où se trouve tout ce qu'ils doivent faire dans leur seigneurie. Celui qui a une grande seigneurie de cent mille hommes, ou qui est chef d'une armée générale, a une table d'or qui pèse 400 saies, où est écrit le même commandement ; sur le dessous de la table est représenté un lion ; sur le dessus, le soleil et la lune. Il a un brevet de haut commandement. Quand il est en voyage, on doit porter sur sa tête un dais[2], en signe de sa grande seigneurie. Toutes les fois qu'il s'assoit, il doit avoir un siège d'argent. À ceux-là, le grand sire leur donna une table de gerfaut, qu'il ne donne qu'à ses plus grands barons, afin qu'ils aient la même autorité que lui-même ; car lorsqu'ils veulent mander quelqu'un ou envoyer quelque message, ils peuvent prendre les chevaux d'un roi, s'ils veulent ; et si je vous dis les chevaux d'un roi, c'est pour montrer qu'ils peuvent prendre ceux de tous les autres hommes. Or, nous laisserons cette matière et vous parlerons des façons du grand khan et de son extérieur.

De l'extérieur du grand khan.

Le grand seigneur des seigneurs, qui est appelé Cublai-Khan, est ainsi fait : il est de belle grandeur, ni petit ni grand, mais de moyenne taille ; il est assez gras et bien taillé de tous ses membres ; son visage est blanc et vermeil comme une rose, ses yeux sont noirs et beaux, son nez bien fait et bien proportionné. Il a quatre femmes qu'il regarde comme ses femmes légitimes[3], et le fils aîné qu'il a de ces quatre femmes doit être seigneur de l'empire quand mourra le grand khan[4]. On les appelle impératrices, et chacune a un nom particulier. Elles tiennent chacune une cour ; elles ont au moins trois cents demoiselles moult belles et avenantes, maints valets et écuyers et maints autres hommes et femmes, si bien que la cour de chacune de ces dames est d'environ dix mille personnes[5].

Des fils du grand khan.

Le grand khan a de ses quatre femmes vingt-deux enfants mâles. L'aîné avait nom Cinchin[6], en mémoire du bon Cinchin-Khan, et il devait être grand khan et seigneur de tout l'empire. Mais il est mort, laissant un fils nommé Temur[7], et ce Temur doit être grand khan et seigneur, parce qu'il est fils du fils aîné du grand khan[8]. Temur est sage et brave, comme il l'a déjà maintes fois prouvé en

---

aux uns, c'est un dragon à quatre ongles ; aux autres, un aigle ou un soleil, et ainsi du reste. Pour ce qui est des mandarins d'armes, ils portent des panthères, des tigres, des lions, etc. » (T. II, p. 28.)
Rappelons ici que le mot mandarin est inconnu aux Chinois, qu'il est d'invention européenne, et nous sert à désigner indistinctement les hauts fonctionnaires chinois. Il paraît s'être formé du mot portugais *mandar* qui signifie *donner des ordres*.

1 Le *saggio* de Venise équivalait à la sixième partie d'une once.

2 Le dais ou parasol à long manche, tenu par un esclave, est, en Orient, une marque de haute distinction, et l'attribut de la souveraineté, quand il est d'une couleur particulière. Du Halde, en décrivant la suite d'un vice-roi de province, énumère, parmi les insignes, *un parasol de soie jaune à triple étage*.

3 « Il avait épousé plusieurs femmes, dit de Guignes, dont cinq portaient le titre d'impératrices. » Peut-être n'étaient-elles point toutes cinq contemporaines.

4 « Quand le roi ou le prince héritier veulent épouser une femme, dit le missionnaire Maghalanes, le tribunal des cérémonies choisit, à Pékin, des filles de quatorze ou quinze ans, les plus belles et les plus accomplies qu'on peut trouver, soit qu'elles soient filles de grands seigneurs ou de gens de basse naissance. Ce tribunal se sert, pour cela, de femmes âgées et de bonnes mœurs, qui font choix des vingt qu'elles estiment les plus parfaites... Durant quelques jours, elles sont en présence de la reine mère, qui les fait courir, pour reconnaître si elles n'ont point de défaut ou de mauvaise odeur. » (*Nouvelle relation de la Chine*, p. 330.)

5 Le P. Martini parle de plusieurs milliers de femmes attachées à la chambre et à la garde-robe de l'impératrice.

6 Gaubil et de Guignes écrivent *Tchingkin* et *Tchenkin*.

7 Themour, Temour, Timour

8 « L'an 1294, dit le P. Gaubil, l'empereur Houpilié (Cubilai) mourut, âgé de quatre-vingts ans, sans désigner par écrit de succes-

bataille. Le grand khan a encore bien vingt-cinq autres fils de ses femmes non légitimes, qui sont bons et vaillants à la guerre, et chacun d'eux est grand baron. Des fils qu'il a de ses quatre femmes, sept sont rois de grandes provinces et royaumes, et tous administrent bien leur royaume, car ils sont sages et braves ; et c'est tout naturel, car leur père, le grand khan, est le plus sage et le plus prudent des hommes, et le meilleur roi, et le plus vaillant qui ait jamais existé chez les Tartares.

Je vous ai parlé du grand khan et de ses fils, je vais vous parler de sa cour.

Du palais du grand khan.

Le grand khan demeure en la capitale du Cathay, appelée Cabalut[1], trois mois de l'année, décembre, janvier et février. Il a en cette ville son grand palais, dont je vais vous faire la description. En avant est un grand mur carré dont chaque côté a un mille, ce qui fait quatre milles de tour[2]. Il est moult gros, haut bien de dix pas, tout blanc et crénelé. À chaque coin de ce mur est un grand palais moult beau et moult riche, dans lequel sont conservés les harnais du grand khan : ses arcs, ses carquois, ses selles, les freins de ses chevaux, ses cordes d'arcs, et toutes choses dont on a besoin à la guerre ; au milieu de chaque carré est encore un palais semblable à ceux des coins, si bien qu'il y en a huit en tout, et ces huit sont remplis des harnais du grand sire, de sorte que dans chacun d'eux il y a une espèce différente : dans l'un les arcs, dans l'autre les selles, et ainsi de suite. En ce mur, sur le côté du midi, sont cinq portes. Celle du milieu est une grande porte qui ne s'ouvre que pour laisser sortir ou entrer le grand khan ; près de cette grande porte, de chaque côté, en est une petite par où entrent les autres personnes ; puis encore deux autres par où l'on entre aussi. À l'intérieur de ce mur en est un autre plus long que large. Il a aussi huit palais disposés comme les autres, où l'on conserve de même les harnais du grand sire. Ce mur a aussi cinq portes, du côté du midi, semblables à celles du mur de devant. En chacun des autres côtés les deux murs n'ont qu'une porte. Au milieu de ces murs est le palais du grand sire, fait ainsi que je vais vous le dire. C'est le plus grand qu'on ait jamais vu. Il n'a pas de second étage, mais le rez-de-chaussée est plus élevé de dix paumes que le sol qui l'entoure. La couverture est moult haute ; les murs des salles et des chambres sont tout couverts d'or et d'argent, et on y a représenté des dragons, des bêtes, des oiseaux, des chevaux et divers autres animaux, tellement qu'on ne voit qu'or et peintures. La salle est si grande et si large que plus de six mille hommes peuvent y manger[3]. Il y a tant de chambres que c'est merveille à voir. Il est si grand et si bien fait qu'il n'y a nul homme au monde qui, quand bien même il en aurait la puissance, pût le mieux ordonner. En dessus, le toit est tout vermeil, et vert, et bleu, et jaune, et de toutes couleurs, et il est si bien verni qu'il est resplendissant comme du cristal et luit au loin alentour[4]. Ce toit est d'ailleurs si fort et si solidement fait qu'il durera nombre d'années. Entre les deux murs sont des prairies avec de beaux arbres où sont diverses espèces de bêtes. Ce sont des cerfs blancs, les bêtes qui donnent le musc, des chevreuils, des daims, des vairs et plusieurs sortes de belles bêtes, qui remplissent toutes les terres en dedans des murs, excepté

seur à l'empire. Son fils Tching-kin, prince héritier, était mort quelque temps auparavant. Peyen, alors ministre d'État, assembla les princes du sang, et voyant qu'ils étaient partagés sur le choix d'un empereur, il leur dit d'un ton d'autorité : "Je sais, et vous le savez aussi, que Houpilié a dit plusieurs fois qu'après sa mort, Ticmour, son petit-fils, lui succéderait : il est présent, que n'obéissez-vous à l'ordre de l'empereur ?" À ces mots, tous les princes se réunirent, et on proclama sixième empereur des Mongols, Tiemour, troisième fils de Tchin-kin et de Hongkilo. » (*Obs. chron*., p. 201.)

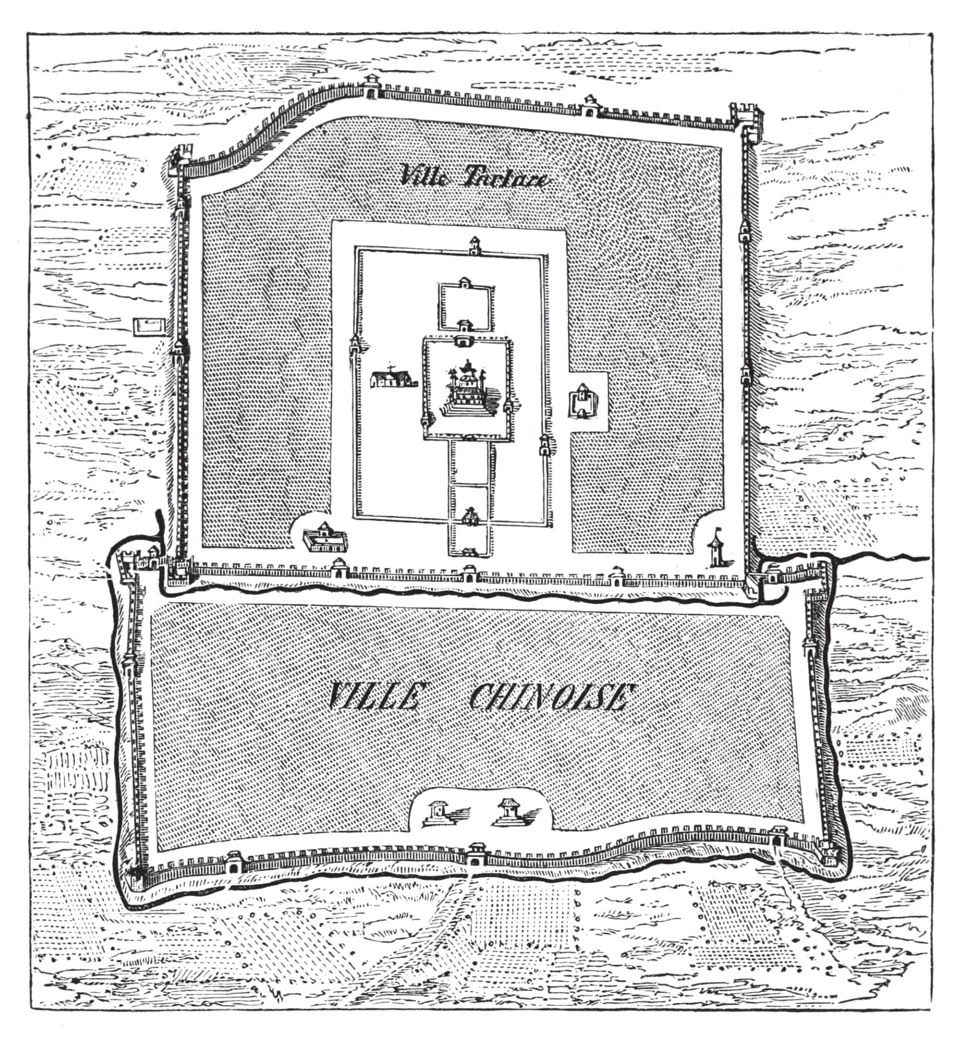
1 *Cambalu, Cambalut*, dans d'autres manuscrits, *Khan-Baligh* (maison du souverain) des auteurs persans et arabes, correspond à la moderne Pé-king, dont Cubilai fit une de ses résidences. Une curieuse description du palais de Cambalu, par Raschid-Eddin (insérée dans le *Journ. asiat*., XI, 355), confirme de tous points celle de Marco-Polo, que pendant longtemps on avait regardée comme fantastique.

2 C'était tout à la fois l'enceinte d'un palais, d'un parc et d'un camp.

3 « Cette salle, ajoute du Halde, a environ cent trente pieds de longueur, et est presque carrée. Le lambris est tout en sculpture, vernissé de vert et chargé de dragons dorés ; les colonnes qui soutiennent le toit, en dedans, sont de six à sept pieds de circonférence par le bas : elles sont incrustées d'une espèce de pâte enduite d'un vernis rouge. » (T. I, p. 117.)

4 « Le tout est couvert de tuiles vernissées d'un si beau jaune, que, de loin, elles ne paraissent guère moins éclatantes que si elles étaient dorées. » (Du Halde, t. Ier, p. 116.)

les chemins ménagés pour les hommes. D'un côté, vers le nord-ouest, est un lac moult grand dans lequel sont divers poissons ; car le grand sire en a fait mettre de plusieurs espèces, et chaque fois qu'il en désire il en a à sa volonté. Un grand fleuve y naît et sort du palais, mais on a fait en sorte que nul poisson ne put s'échapper, et cela au moyen de filets de fer et d'airain. Vers le nord, à une



Ancien plan de Pékin[1]. — D'après Halde.

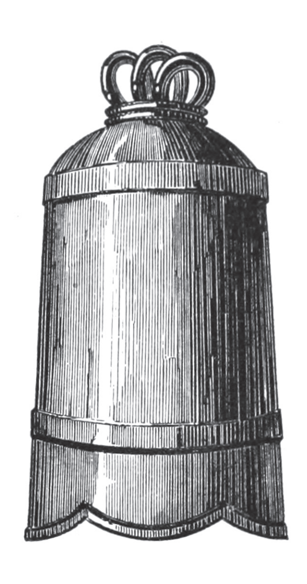
portée d'arc du palais, le grand khan a fait faire un tertre. C'est un mont qui est bien haut de cent pas et qui a plus d'un mille de tour. Il est couvert d'arbres qui jamais ne perdent leurs feuilles, mais sont toujours verts. Or sachez que le grand sire, dès qu'on lui citait quelque bel arbre, le faisait prendre avec toutes ses racines et la terre qui l'entourait, et le faisait apporter à cette montagne par ses éléphants, et peu lui importait que l'arbre fût grand. Ainsi il avait les plus beaux arbres du monde. Le grand sire a fait couvrir toute cette montagne de rouille d'azur qui est moult verte, de sorte que les arbres sont tout verts et le mont tout vert, et on ne voit que du vert, si bien que le mont est appelé mont Vert[2]. Sur la montagne, au milieu du sommet, est un palais beau et grand, et tout vert. Cette montagne, les arbres et le palais, sont si beaux à regarder, que tous ceux qui les voient en sont réjouis ; et le grand sire a fait faire ce tertre pour jouir de cette belle vue et goûter ce plaisir.

1 Voy. la note 3 de la page suivante.

2 Cette montagne artificielle existe encore et a conservé son nom de montagne Verte ou King-shan ; mais il paraît qu'on y a ajouté quatre autres collines moins élevées.

Du palais du fils du khan qui doit régner après lui.

Et je vous dirai encore que près de ce palais le grand sire en a fait faire un autre semblable absolument au sien, et auquel il ne manque rien. Il l'a fait pour que son fils l'ait quand il régnera et sera seigneur; et pour cela il est tout pareil, aussi grand et avec autant de murs que celui du grand khan dont je vous ai parlé. Le fils de Cinchin, qui doit lui succéder, a les mêmes droits et le même pouvoir que le grand khan, parce qu'il est élu seigneur dès que celui-ci est mort; il a bulle et sceau d'empire, mais non pas pareil[1] à celui du grand sire tant que celui-ci est vivant. Or je vous ai parlé et devisé des palais, et maintenant je vous parlerai de la grande ville de Cathay où sont ces palais, et pourquoi elle fut faite. Or il y avait là une ancienne cité, grande et noble, qui avait nom Ganbalu[2], ce qui, en notre langue, veut dire la cité du seigneur. Le grand khan apprit par ses astrologues quelle se devait révolter et faire grand mal à l'empire; il fit alors faire cette cité en face de Ganbalu[3], dont elle n'est séparée que par un fleuve[4]; puis fit sortir tous les habitants de Ganbalu et les mit dans la nouvelle ville qu'il avait bâtie, et qui est appelée Taidu[5].



Cloche de Pékin. — D'après Kircher, cette cloche pèserait 120 000 livres

Voici comme elle est grande : elle a environ vingt-quatre milles et est carrée, si bien qu'elle n'a pas plus d'un côté que de l'autre. Elle est entourée de murs de terre, larges de 10 pas et hauts de 20; mais ils ne sont pas aussi larges en haut qu'en bas, parce qu'ils vont toujours en s'amincissant, de sorte qu'en haut ils ne sont guère larges que de trois pas; ils sont tout crénelés et blancs. La ville a douze portes, et sur chaque porte est un grand et beau palais, si bien que de chaque côté il y a trois portes et cinq palais, parce qu'à chaque coin il y a encore un palais. Dans ces palais sont de moult grandes salles où l'on met les armes de ceux qui gardent la ville. Les rues de la ville sont si droites et si larges, que l'on voit d'un bout à l'autre, et elles sont faites de manière que de chaque porte on aperçoit toutes les autres. Il y a maints beaux palais, et maintes belles hôtelleries, et maintes belles maisons. Au milieu de la cité est un grandissime palais où est une grande cloche[6] qui sonne la nuit, afin que personne ne sorte après qu'elle a sonné trois fois : aussi, quand elle a sonné ces trois coups, nul n'ose aller par la ville, à moins que ce ne soit pour soigner des femmes en mal

1 «À l'est, dit du Halde, de la même cour, est un autre palais, habité par le prince héritier.»

2 C'est la ville ancienne, la ville chinoise.

3 «Kobylay, dit de l'Isle, détruisit absolument la ville de Yen-king, et à deux ou trois lieues (ou, selon d'autres, une lieue et demie) au nord-est, il fit jeter, en 1267, les fondements d'une autre ville (de Guignes dit qu'elle fut terminée dans l'année), à laquelle il donna le nom de *Ta-tou*, ou grande cour : elle fut aussi appelée *King-tching*. Son nom véritable est actuellement *Chun-tien-fou*; mais on la connaît plus généralement sous le nom de *Pe-king* : ce mot signifie cour du nord, et le nom de *Nan-king* cour du midi.» Pour la description de Péking, voy. Aboulgassi, de Guignes, Mailla, Staunton, Barrow (*Travels in China*), A. Rémusat (*Nouv. Mélanges asiatiques*); spécialement le père Hyacinthe : *Description de Péking*, traduit du chinois en russe, et du russe en français, par F. de Pigny; et Timkouski (*Voyage à Péking*).

4 Non point probablement le Pe-ho, mais le courant ou canal qui, aujourd'hui encore, sépare les deux parties de Péking, la ville chinoise et la ville tartare.

5 Plus correctement *Ta-tou*. (Voy. ci-dessus la note 3.)

6 «Au nord du dernier appartement du palais est le *kou-leou* ou tour du tambour... Un peu plus au nord, le *tchong-leou* ou la tour de la cloche : il y a, en effet, dans cette tour, une grosse cloche qui sert au même usage que le tambour.» (*Descript. de Péking*, p. 24.) «Il y a dans chaque ville, dit du Halde, de grosses cloches ou un tambour d'une grandeur extraordinaire qui servent à marquer les heures.»

d'enfant ou des malades, et encore doit-on porter une lumière[1]. Chaque porte doit être gardée par mille hommes ; et ne croyez pas que ce soit par crainte de surprise, non, c'est pour rendre honneur au grand sire, et aussi pour empêcher les entreprises des larrons. Maintenant que je vous ai parlé de la ville, je vous entretiendrai de la cour et de tout ce qui a rapport au grand sire.

Comment le grand khan se fait garder par douze mille hommes à cheval.

Or sachez que le grand khan, pour sa grandesse, se fait garder par douze mille hommes à cheval, que l'on appelle *quesitans*, ce qui veut dire, en français, chevaliers et féaux du seigneur, et cette garde, ce n'est pas par peur qu'il l'entretient. Ces douze mille hommes ont quatre capitaines, car chaque capitaine commande à trois mille ; ces trois mille hommes restent trois jours et trois nuits au palais du grand sire, y mangent et y boivent. Puis ils s'en vont, et trois mille autres les remplacent, qui montent aussi la garde trois jours et trois nuits, puis cèdent la place à d'autres, jusqu'à ce que tous aient fait le service ; alors les premiers recommencent, et ainsi toute l'année. En quelque endroit que le grand sire tienne sa table, voici l'ordre qu'on observe. Sa table est plus haute que toutes les autres ; il s'assoit au nord, de manière que son visage regarde le midi ; près de lui, à gauche, est sa première femme. À droite, mais plus bas, s'assoient ses fils, ses neveux et ses parents qui sont du lignage impérial, de manière à ce que leurs têtes arrivent aux pieds du grand khan. Les autres barons sont assis à des tailles encore plus basses. Et ainsi des femmes ; car les femmes des fils du grand sire, et de ses neveux et de ses parents, sont assises à gauche plus bas, et plus bas encore les femmes des barons et des chevaliers ; et chacun sait le lieu où il doit prendre place suivant l'ordre établi par le seigneur. Les tables sont arrangées de telle sorte que le grand sire peut tout voir, et il y en a une grandissime quantité. Hors la salle mangent plus de quarante mille hommes ; car il en vient beaucoup avec grands présents, arrivant de pays étrangers, apportant des produits étrangers. Parmi ceux-ci, il y en a plusieurs qui ont seigneurie ou qui en veulent, et ils choisissent pour venir le temps où le grand khan tient cour et fait festin. Au milieu de cette salle où le grand sire tient sa table, il y a un grand vase d'or fin qui tient autant de vin qu'une grande barrique, et autour de ce grand vase, dans chaque coin, en sont d'autres plus petits. De ce grand vase on tire le vin ou le breuvage qu'on doit prendre, et on en remplit de grandes coupes d'or, si grandes qu'elles tiennent assez de vin pour huit ou dix personnes, et on les place entre deux hommes à table ; chacun de ces hommes a une tasse d'or à anse, dans laquelle il verse du vin de cette grande coupe. On place de même entre deux dames une de ces grandes coupes d'or, et près de chacune on met une tasse à anse. Et sachez bien que tous ces vases sont d'une grande valeur, et le grand sire a tellement de vaisselle d'or et d'argent, qu'on ne peut s'en faire une idée quand on ne l'a pas vue. Ceux qui servent le grand khan à table sont de hauts barons, et ils ont soin de se fermer la bouche et le nez avec de belles toiles de soie et d'or, afin que leur haleine et leur odeur n'atteignent point les mets et les breuvages du grand sire. Quand le grand sire va boire, tous les instruments, et il y en a une grande quantité de toutes sortes, commencent à sonner, et quand il a sa coupe en main, tous les barons et les gens qui sont là s'agenouillent avec des marques de grande humilité ; et chaque fois qu'il veut boire, on fait les mêmes cérémonies. Je ne parlerai pas des mets ; car chacun doit croire qu'il y en a en abondance. Tous les barons et les chevaliers qui vont manger au palais y mènent leurs femmes, qui se placent avec les autres. Puis quand ils ont mangé et que les tables sont enlevées, il vient dans la salle, devant le grand sire et devant les autres, une grandissime quantité de jongleurs et de bateleurs, et de toutes sortes de baladins qui font grands jeux et grandes fêtes devant le grand sire, et tous en rient et s'en amusent beaucoup. Quand tout cela est fait, chacun se retire et retourne chez soi.

1 Cette défense est encore aujourd'hui en vigueur : « Pendant la nuit, dit G.-L.-D. de Rienzi (*Dict. géogr.*, art. Péking), ils ne permettent a personne de sortir, si ce n'est pour quelque cas urgent, et avec une lanterne. »

De la grande fête que fait le grand khan à sa nativité.

Tous les Tartares font la fête de leur naissance. Le grand khan naquit le vingt-huitième jour de la lune de septembre[1], et, ce jour, ils font une grande fête comme celle du premier jour de l'an dont je vous parlerai ci-après. Le jour donc de sa nativité, le grand khan se revêt de noble drap d'or battu, et bien douze mille barons et chevaliers se revêtent comme lui, d'une couleur et d'une manière semblables, non pas que leurs vêtements soient si chers, mais ce sont des draps de soie et dorés ; et tous ils ont de grandes ceintures d'or. C'est le grand sire qui leur donne ces vêtements, et il y en a tels qui, par les pierres précieuses et les perles qui les ornent, valent plus de dix mille besants d'or[2], et il y en a plusieurs de cette sorte. Treize fois l'an, le grand khan donne ainsi de riches vêtements à ces douze mille barons et chevaliers, et leur fait don d'habits pareils aux siens et de grande valeur. On peut facilement concevoir que c'est là une grandissime dépense et que nul autre que lui ne pourrait y suffire.

Encore de la fête que fait le khan à sa nativité.

Ce jour de sa nativité, tous les Tartares du monde et tous les pays et provinces qui tiennent de lui leur domination lui font de grands présents, chacun suivant son rang. Et encore viennent vers lui maints autres hommes avec grands présents ; ce sont ceux qui veulent lui demander quelque seigneurie. Le grand sire a nommé douze barons qui donnent à ces hommes les seigneuries, selon qu'ils les méritent. En ce jour, les idolâtres et tous les chrétiens, les Sarrasins et gens de toutes nations, font grandes oraisons et grandes prières à leurs idoles et à leur Dieu pour conserver leur seigneur et lui donner longue vie, joie et santé : ainsi se passe la fête de sa nativité. Nous allons maintenant vous parler d'une autre grande fête qui se fait au commencement de l'année, et qu'on appelle la blanche fête.

De la grande fête que fait le grand khan au commencement de l'année.

Leur année commence au mois de février[3]. Le grand sire et tous ceux qui lui sont soumis font alors une fête, comme je vais vous le raconter. Il est d'usage que le grand khan et tous ses sujets se vêtissent de robes blanches, hommes et femmes, autant que chacun en a le moyen ; et cela parce qu'ils croient que le blanc porte bonheur, et ils prennent ces habits blancs le premier jour de l'an, afin que toute l'année soit bonne et heureuse pour eux. En ce jour, tous les gens de toutes les provinces et contrées qui tiennent de lui des terres et des seigneuries lui apportent de grandissimes présents d'or, d'argent, de perles, de pierres précieuses et de maints riches draps blancs, afin que toute l'année leur seigneur ait de grandes richesses et soit en joie et en contentement. Les barons, les chevaliers et tout le peuple se donnent aussi les uns aux autres maintes choses blanches, et s'embrassent et se font joie et fête, afin que toute l'année leur soit favorable. On présente aussi ce jour-là au grand khan plus de cent mille chevaux blancs, moult beaux et riches. Ce jour-là encore viennent ses éléphants, qui sont bien cinq mille, tous couverts de beaux draps émaillés de bêtes et d'oiseaux, et chacun a sur son dos deux coffres moult beaux et riches où est la vaisselle du seigneur et de riches décors pour cette cour blanche ; . encore y vient une grandissime quantité de chameaux, aussi couverts de draps et chargés de tout ce qui est nécessaire pour cette fête ; et tous passent devant le grand sire, et c'est le plus beau spectacle qu'on puisse voir. Le matin de cette

1 Suivant Mailla, Cubilai naquit dans le huitième mois de l'année 1216.

2 Le besant d'or qui avait cours à Venise, au temps de Marco-Polo, équivaut, sauf une très légère différence, au sequin vénitien, au ducat, au dina arabe, et vaudrait environ 10 à 12 francs de notre monnaie. (Valeur en 1854... Ndr.)

3 Nous voyons, dans les tables d'Ouloug-Heig, traduites par Greaves, que l'année solaire des Khataïens et des Ouïgours commence le jour où le soleil parvient dans le milieu de la constellation du Verseau. Le calendrier fut réformé, du temps de Cubilai, par les savants chinois. (*Hist. génér. de la Chine*, IX, 407.)

fête, avant que les tables soient mises, tous les rois, ducs, marquis, comtes, barons, chevaliers, astrologues, médecins, fauconniers, et maints autres officiers et gouverneurs de gens et de terres et d'armées, viennent en la grande salle devant le seigneur, et ceux qui n'y peuvent entrer demeurent en dehors, de manière que le grand sire puisse bien les voir. Et voici l'ordre qu'ils observent : en avant sont ses fils et ses neveux, et ceux du lignage impérial, après les rois, puis les ducs et les autres, selon qu'il est convenable. Quand ils sont tous assis, chacun à sa place, adonc se lève un



Seigneurs se rendant à la cour du grand khan. — Miniature du *Livre des Merveilles.*

grand *proles*[1] qui dit à haute voix : Inclinez-vous et adorez. Et aussitôt ils se prosternent et mettent leur front contre terre, et font leur prière vers le grand sire comme vers un dieu, et en cette manière ils l'adorent par quatre fois. Ils vont ensuite à un autel moult bien orné, sur lequel est une table vermeille où est écrit le nom du grand khan; il y a là un bel encensoir, et ils encensent cette table et l'autel avec grande révérence, puis retournent à leur place; et quand ils ont tous encensé, ils se font les présents dont je vous ai parlé, de moult grande valeur et richesse. Puis quand ils ont fait ces présents et que le grand sire a tout vu, on met les tables et ils s'y assoient chacun en son rang, comme je vous l'ai déjà raconté. Le grand sire se met à une table à part, ayant à sa gauche sa première femme, et nul autre ne s'y assoit avec eux; puis chacun prend place à la suite, comme je vous l'ai dit, toutes les dames restant du côté de l'impératrice. Quand ils ont mangé, les jongleurs viennent et divertissent la cour, puis chacun retourne chez soi. Maintenant que je vous ai parlé de la blanche fête, je vais vous rapporter un très noble usage du grand khan, celui de donner à ses barons des vêtements pour ces grandes fêtes de l'année.

Des douze mille barons qui sont à ces fêtes.

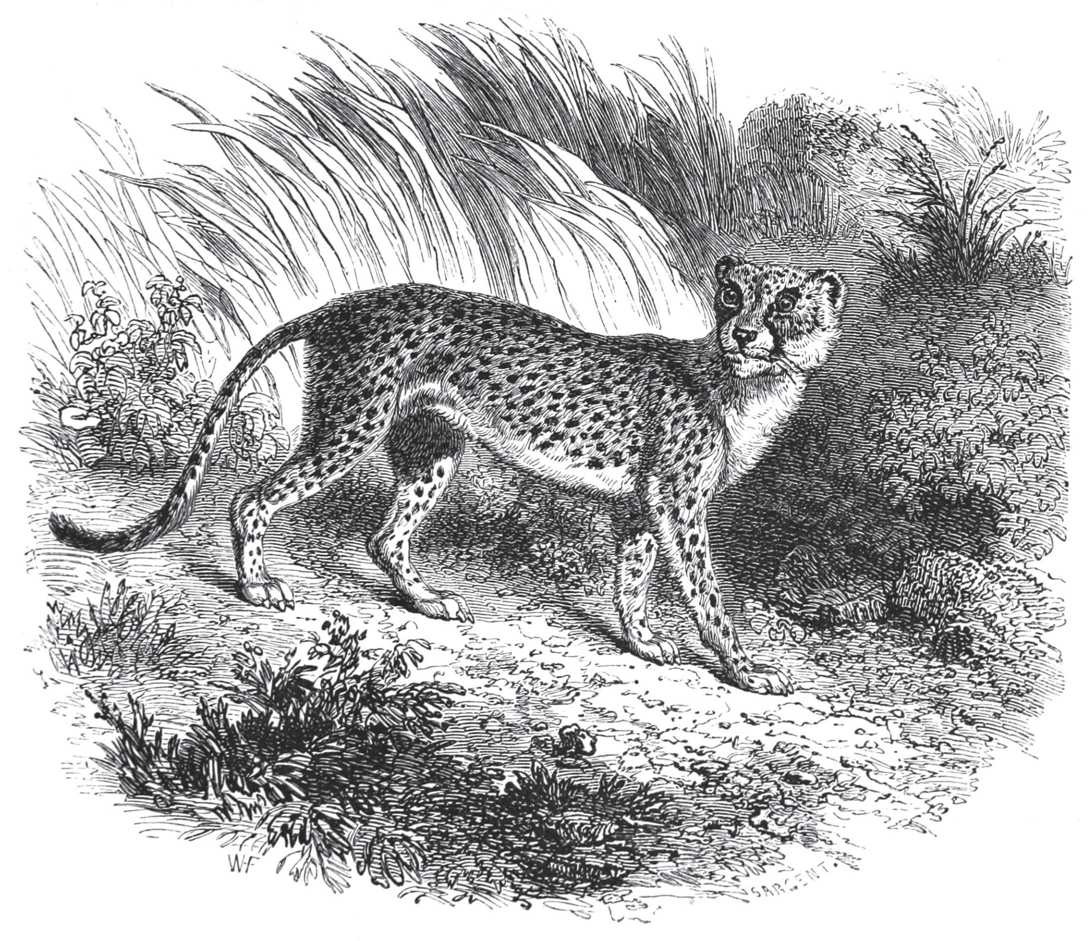
Le grand sire a créé douze mille barons appelés *quecitains,* c'est-à-dire les plus proches fidèles du seigneur; à chacun d'eux il a donné treize robes, chacune de couleur différente, ornées de perles et de pierres, et de beaucoup d'autres choses précieuses et de grandissime valeur; il leur a

1 Dans le texte italien de Boni : un grand *parlato*. Il s'agit probablement d'un maître des cérémonies.

aussi donné une ceinture d'or moult belle et de grand prix, comme aussi des chaussures de peau de chameau cousues de fil d'argent qui sont moult belles et chères : ces ornements sont si nobles que, quand on voit ces barons, on les prend pour autant de rois ; et à chaque fête de l'année, le grand sire ordonne de quel vêtement ils doivent se parer[1]. Le grand sire lui-même a treize vêtements pareils à ceux de ses barons pour la couleur, mais plus nobles et de plus grande valeur, et il met à chaque fête le vêtement pareil à celui de ses fidèles. Cela fait donc cent cinquante-six mille vêtements qu'il donne à ces douze mille barons, et ces vêtements ont une telle valeur, qu'on ne pourrait l'exprimer en chiffres, sans compter les chaussures qui ont aussi assez de prix. Et le grand sire fait tout cela afin que ses fêtes soient plus honorables et plus belles. Je veux encore vous raconter quelque chose de merveilleux : sachez qu'on amène un grand lion devant le grand sire, et dès que le lion l'aperçoit, il se jette à terre à ses pieds avec grande humilité, comme s'il le reconnaissait pour seigneur. Ce lion demeure devant le khan sans chaîne, si bien que c'est une grande merveille. Parlons maintenant de la chasse que fait faire le grand sire.

Comment le grand khan a ordonné à ses gens de lui apporter de la venaison.

Le grand sire demeure en la cité de Cathay trois mois, décembre, janvier et février ; et pendant ce temps il a ordonné à tous gens demeurant à soixante journées de là de chasser avec chiens



Le Guépard.

et oiseaux, et il a commandé à tous les seigneurs de gens et de terres de lui apporter toutes les grandes bêtes, comme sangliers, cerfs, daims, chevreuils, ours et autres. Les bêtes donc qu'ils

1 L'usage de revêtir des vêtements différents, suivant les solennités, est encore aujourd'hui suivi en Chine. Ces costumes sont tous représentés dans le grand recueil des Statuts de l'empire central.

veulent envoyer au grand sire, ils commencent par leur retirer toutes les entrailles du ventre, puis ils les mettent sur des charrettes et les expédient ainsi : il en arrive ainsi une grandissime quantité de trente journées à la ronde ; quant à ceux qui sont plus éloignés, ils n'envoient pas les chairs, à cause de la longueur du chemin, mais ils expédient les cuirs tout préparés, et le grand sire s'en sert pour tous les besoins de son armée. Je vous ai parlé de la chasse, je vais vous entretenir maintenant des bêtes fauves que fait nourrir le grand sire.

Des lions, des léopards et loups-cerviers dressés à prendre les bêtes, et aussi des gerfauts, des faucons et d'autres oiseaux.

Le grand sire a bon nombre de léopards tous dressés à chasser et à prendre les bêtes, comme aussi assez de loups-cerviers dressés pareillement pour la chasse. Il a plusieurs grands lions, plus grands que ceux de la Babylonie. Ils ont un moult beau poil de belles couleurs ; car ils sont tous rayés de lignes noires, vermeilles et blanches. Ils sont dressés à prendre les sangliers, les bœufs sauvages, les ours, les ânes sauvages, les cerfs, les chevreuils et d'autres bêtes. C'est une chose très belle à voir ; car, quand ils vont en chasse, ils emmènent les lions sur une charrette dans leur cage où est avec eux un petit chien[1]. Le grand sire a encore une grande multitude d'aigles dressés à prendre loups, renards, daims et chevreuils, et qui en prennent assez souvent ; ceux qui sont destinés à prendre les loups sont très grands et très forts, et il n'y a pas loup, si grand qu'il soit, qui échappe à leur poursuite. Je vais dire maintenant comment le grand sire fait nourrir une grandissime quantité de bons chiens.

Des deux frères qui élèvent les chiens de chasse.

Le grand sire a deux barons qui sont frères, l'un nommé Baian[2], et l'autre Mingan : on les appelle *canici*[3], parce qu'ils élèvent les chiens mâtins. Chacun de ces frères a dix mille hommes sous lui, et ces deux bandes ont chacune une livrée particulière : pour les uns c'est le vermeil, et pour les autres le bleu, et quand ils vont en chasse avec le grand sire, ils portent cette livrée. Parmi ces dix mille, il y en a deux mille qui ont chacun un ou deux chiens mâtins, ce qui en fait une grande quantité. Quand le grand sire va à la chasse, un de ces frères, avec ses dix mille hommes et bien cinq mille chiens, part d'un côté, et l'autre d'un autre avec les siens. Ils s'étendent au loin, embrassant au moins une journée de chemin, et il n'y a pas de bête qui ne soit prise[4]. C'est une belle chose à voir que ces chiens et ces chasseurs ; car tandis que le grand sire chevauche avec ses barons, oiselant dans la plaine, on voit venir ces chiens chassant devant eux des ours, des cerfs et d'autres bêtes fauves. Nous allons voir maintenant ce que fait le grand sire les autres trois mois.

1 En général, les Asiatiques ne font guère de différence entre le lion et le tigre. D'après les usages constants observés chez les Mongols de l'Hindoustan par les voyageurs, il s'agit certainement ici du guépard.

2 Suivant Marsden, ce serait le général qui fit la conquête du Mangi ; mais Lazari fait observer que ce nom se retrouve fréquemment dans les relations orientales de la domination mongole.

3 *Cinuci, cinici, tinuci, canici*, corruption du mot *cuscici* (kudschi), employé par Raschid-Eddin dans le sens d'oiseleur ou fauconnier.

4 « L'empereur, dit Verbiest, parlant de Kang-hi, choisit trois mille hommes de ses gardes du corps, armés de flèches et de javelots. Il les dispersa de côté et d'autre, de sorte qu'ils occupaient un grand circuit autour des montagnes, qu'ils environnaient de

Comment le grand khan va en chasse pour prendre bêtes et oiseaux.

Quand le grand sire est ainsi resté trois mois à Cathay, décembre, janvier et février, il part, vers le mois de mars, et poursuit au midi jusqu'à la mer Océane, à deux journées de là[1]. Il emmène avec lui bien dix mille fauconniers et cinq cents gerfauts, et des faucons pèlerins et des faucons sacrés en grande abondance, et aussi bon nombre d'autours pour chasser dans les étangs ; mais il ne garde pas tous ces oiseaux avec lui, il les disperse çà et là au nombre de cent ou deux cents au plus ; puis on les fait chasser, et les plus belles pièces qu'ils prennent, on les apporte au grand sire. Quand le grand sire va oiseler avec ses gerfauts et ses autres oiseaux, il place bien dix mille hommes deux à deux, qu'on appelle *toscaor*[2], c'est-à-dire, en notre langue, gardiens, parce qu'ils sont chargés de garder ces oiseaux. Ils demeurent à distance les uns des autres de manière à occuper un grand espace, et ils ont avec eux un sifflet et un appeau pour rappeler les oiseaux. Quand donc le grand sire a fait lâcher ses oiseaux, il n'est nul besoin de les suivre, parce que ces *toscaor* sont là qui les gardent, et s'ils ont besoin de secours, ils les secourent aussitôt. Tous les oiseaux du grand sire et ceux des autres barons ont à leur patte une petite table d'argent où est écrit le nom de leur maître, de sorte qu'on reconnaît de suite à qui appartient l'oiseau, et on le rend à son propriétaire ; ou, si l'on ne sait à qui il est, on le porte à un baron appelé *bularguei*[3], c'est-à-dire le gardien des choses qui n'ont pas de maître ; car, je vous le dis, si l'on trouve un cheval, une épée, un oiseau ou quoi que ce soit, et que l'on ne sache qui en est le propriétaire, on le porte aussitôt à ce baron qui le fait garder ; et si on n'apporte ce que l'on trouve, on est regardé comme voleur. Ceux qui ont perdu quelque chose vont à ce baron, qui le leur fait rendre tout aussitôt. Ce baron demeure toujours au plus haut lieu du camp avec son étendard, afin que chacun distingue sur-le-champ sa demeure, de sorte que rien ne peut se perdre qui ne soit retrouvé et rendu. Dans le voyage que fait le grand sire vers la mer Océane, on peut voir chasses de bêtes et d'oiseaux les plus commodes qu'il soit possible d'imaginer. Le grand khan voyage toujours sur quatre éléphants qui portent une moult belle chambre de bois toute couverte en dedans de drap d'or et en dehors de peaux de lion[4] ; il a toujours avec lui douze de ses meilleurs gerfauts. Là sont aussi plusieurs barons pour le récréer et lui tenir compagnie. Quand donc le grand sire est dans cette chambre sur ses éléphants, les autres barons qui chevauchent alentour lui disent : Sire, voici des grues qui passent ; et aussitôt le grand sire fait découvrir sa chambre, et, apercevant les grues, il lâche ceux de ses gerfauts qu'il veut faire chasser, et ceux-ci prennent les grues, tandis que ses barons et ses chevaliers chevauchent autour de lui ; et lui voit tout cela de son lit, ce qui est un grand plaisir et un grand amusement que nul homme au monde n'a jamais goûté et ne pourrait goûter. Quand le grand sire est arrivé à un lieu nommé Cacciarmodun[5], il y trouve tendus ses pavillons et ceux de ses fils, de ses barons et de ses femmes, au

---

toutes parts ; ce qui faisait comme une espèce de cercle, dont le diamètre était au moins de trois mille pas. Ensuite, venant à s'approcher d'un pas égal, sans quitter leur rang, quelques obstacles qu'ils trouvassent dans leur chemin, car l'empereur y avait mêlé parmi eux des capitaines et même les grands de la cour, pour y maintenir l'ordre, ils réduisirent ce cercle en un autre beaucoup moindre, qui avait environ trois cents pas de diamètre ; ainsi, toutes les bêtes qui avaient été enfermées dans le premier se trouvaient prises dans celui-ci comme dans un filet, parce que, chacun mettant pied à terre, ils se serraient si étroitement les uns contre les autres, qu'ils ne laissaient aucune issue par où elles pussent s'enfuir. Alors, on les poursuivait si vivement dans ce petit espace, que ces pauvres animaux, épuisés à force de courir, venaient tomber aux pieds des chasseurs, et se laissaient prendre sans peine. » (Du Halde, t. IV, p. 77.)

1 Marsden, jugeant impossible que la distance qui sépare Cambalu de l'Océan, dans la direction du midi, soit franchie en deux jours, suppose qu'il y a ici une erreur du copiste, par suite de laquelle on aura mis le mot *jours* à la place de celui de *mois*.
Bürck pense que, dans ce passage, l'Océan exprime seulement la direction des chasses, qui s'étendaient jusqu'aux monts situés entre le bassin du Leao et celui du Songari, terrains aquatiques où abondaient les oiseaux. Mais, dans cette hypothèse, il faudrait adopter la version de Ramusio, qui donne la direction du nord-est au lieu de celle du midi.

2 Gardiens, suivant Ramusio ; gardiens d'oiseaux, suivant Pipino. Ce mot est écrit, dans les manuscrits, t*oscaol, roscanor, roschaor, restaor* et *tastori*.

3 Inspecteurs de district, suivant Neumann. Le mot *buluc* signifie district. On lit, dans d'autres manuscrits, *bulangari, balangugi*, etc.

4 Voy. p. 83. Les empereurs chinois modernes vont plus simplement à la chasse, dans un palanquin porté par quatre hommes. Au lieu de peaux de lion, on doit entendre des peaux de tigre ou de léopard.

5 Cacciar-Modim, Caccia-Medim, Caratar-Modum, Kakzar-Modin, suivant Marsden, correspond à Chachiri-Mondon, sur le

nombre de plus de dix mille moult beaux et riches; et je vais vous décrire le sien. La tente où il tient sa cour est si grande, qu'elle contient bien mille chevaliers; sa porte est vers le midi; et c'est là que restent les barons et les autres gens. À cette tente en est jointe une autre, vers le ponant, où demeure le seigneur : quand il veut parler à quelqu'un, c'est là qu'il le fait venir. Derrière la



Le grand khan dans une chambre portée par quatre éléphants. — Miniature du *Livre des Merveilles.*

grande salle est une autre chambre, grande et belle, où couche le grand sire; il y a encore d'autres chambres et d'autres tentes, mais qui ne sont point attenantes à la grande tente. Chacune des salles de cette grande tente a trois colonnes de bois aromatique moult bien travaillé; en dehors elles sont toutes couvertes de peaux de lion moult belles, car elles sont toutes rayées de noir, de blanc et de vermeil. Elles sont si bien closes, que ni le vent ni la pluie ne peuvent y entrer. À l'intérieur elles sont entièrement doublées d'hermine et de zibeline : ce sont les deux plus belles et les deux plus riches fourrures que l'on puisse voir; pour une robe d'homme, une fourrure en belle zibeline vaut bien deux mille besants d'or[1], et, en commune, au moins mille besants : aussi les Tartares l'appellent la reine des fourrures; la zibeline est à peu près de la grandeur d'une fouine. Ces deux salles sont donc tapissées de ces deux fourrures, avec tant d'art et d'industrie que c'est merveilleux à voir. La chambre où couche le grand sire est aussi, en dehors, recouverte de peaux de lion, et, à l'intérieur, de fourrures de zibeline et d'hermine artistement arrangées. Les cordes qui retiennent les deux salles et la chambre sont toutes de soie; et ces trois tentes ont un si grand prix, que bien des petits rois ne pourraient les payer. Autour de ces tentes sont toutes les autres, bien ornées et bien décorées; les femmes du seigneur ont aussi de riches pavillons. Les gerfauts, les faucons et les autres oiseaux et bêtes ont pareillement leurs tentes. Et, que vous dirai-je? Il y a tant de monde en ce camp que c'est merveille, et l'on croirait être dans la plus populeuse cité, car de toutes parts chacun se rend là, amenant avec soi toute sa maisonnée. Le grand sire a avec lui des médecins, des astrologues[2], des fauconniers et autres officiers, et tout est ordonné aussi bien que dans sa ville

fleuve Usuri, tributaire de l'Amour.

1 Voy., sur la valeur du besant d'or, la note 2 de la page 78. Aujourd'hui encore, les fourrures du nord-ouest de l'Asie sont payées à de très hauts prix, dans la Chine septentrionale.

2 Ou *shamans*. Kang-hi emmenait avec lui, à la chasse, des missionnaires européens, astronomes et mathématiciens, se complai-

capitale. Il reste en ce lieu jusqu'au printemps, qui arrive vers le temps de notre Pâque, et pendant tout ce temps il ne cesse d'oiseler, prenant grues, cygnes et autres oiseaux ; et ses gens qui sont répandus alentour lui rapportent chaque jour force venaison. Il passe tout ce temps dans les plus grands plaisirs et les plus grands divertissements qu'aucun homme puisse jamais goûter. Et je vous dis en vérité que nul marchand, ni artiste, ni vilain, ne peut chasser avec des chiens ou des oiseaux à moins de vingt journées du lieu où demeure le grand sire ; mais en toutes les autres provinces on est libre de chasser comme l'on veut. Sachez encore que par toutes les terres où le grand sire a seigneurie, nul roi, ni baron, ni autre homme, n'ose prendre ni chasser lièvre ou daim, ou chevreuil, ou cerf, ou toute autre bête qui se reproduit du mois de mars au mois d'octobre ; et si on avait l'audace de le faire, on en serait grandement puni, parce que le seigneur l'a défendu. Mais, au reste, il est si bien obéi que souvent les lièvres, les daims ou d'autres bêtes, viennent se jeter dans les jambes sans que l'on ose y toucher. Le grand sire reste donc en ce lieu jusqu'à Pâques[1], puis il part avec tous ses gens et s'en va tout droit à la cité de Cambalu par le même chemin par où il était venu, chassant toujours le long de sa route et se divertissant fort.

Comment le grand khan tient grande cour et fait grande fête.

Quand il est venu à sa capitale de Cambalu, il demeure dans son principal palais trois jours et pas davantage ; il y tient grande cour et riche table. Il fait grande joie et grande fête avec ses femmes, car je vous dis que c'est chose merveilleuse que la pompe déployée pendant ces trois jours. En cette cité, il y a grande multitude de maisons et d'habitants à l'intérieur et à l'extérieur ; car sachez qu'il y a autant de bourgs que de portes, c'est-à-dire douze très grands, à tel point que nul ne pourrait compter le nombre de leurs habitants : en ces bourgs demeurent les marchands et les autres hommes qui viennent là pour leur commerce ; car la ville est si commerçante, que tous y viennent faire des affaires[2]. Dans ces bourgs, il y a d'aussi belles maisons et d'aussi beaux palais qu'en la ville, excepté toutefois celui du grand sire. On n'ensevelit jamais personne dans la ville : si le mort est un idolâtre, on le porte au lieu où il doit être brûlé, au-delà des bourgs[3] ; s'il est d'une autre religion, on le porte de même hors des bourgs. Et encore je vous dis qu'il ne peut demeurer dans la ville aucune femme de mauvaise vie, mais elles vont dans les bourgs, et il y en a une si grande quantité qu'on ne pourrait le croire ; elles sont bien vingt mille. En cette ville viennent de plus riches marchandises qu'en aucun lieu du monde. Car, sans aller plus loin, sachez que toutes les riches productions de l'Inde, les perles et les pierres précieuses, sont apportées dans cette ville ; de même aussi tout ce que produit le Cathay et les autres provinces. Cela vient de tous ces seigneurs qui y demeurent, des dames, des barons et de tous ces gens qui s'y rassemblent à cause de la cour que le grand sire y tient. Chaque jour entrent dans cette ville plus de mille charrettes chargées de soie ; car on y fait beaucoup de draps d'or et de soie[4]. On vient acheter à cette ville de plus de deux cents lieues à la ronde ; il n'est donc pas bien étonnant s'il y a autant de monde dans la ville.

---

sant à mesurer avec eux la position des astres et la hauteur des montagnes.

1 Cette correspondance avec quelques-unes de nos grandes fêtes pouvait s'établir d'autant plus aisément que les fêtes chinoises, réglées d'après les mouvements de la lune et du soleil, tombent également à jour fixe.

2 La plupart des villes de la Chine, les villes commerçantes surtout, sont entourées de très longs faubourgs. Tous les marchands étrangers qui demeurent à Canton habitent les faubourgs, où les indigènes ont leurs boutiques.

Les faubourgs de Pékin ne sont plus aussi peuplés, ni visités par autant d'étrangers, qu'au temps de Marco-Polo.

3 « La coutume des Tartares est de brûler les corps et d'en conserver les os et les cendres ; quoiqu'il y ait à présent plusieurs tribus tartares qui ne les brûlent point, personne ne manque de le faire, lorsque ce sont des gens morts à la guerre ou en voyage hors de la Chine, et les Chinois mêmes en usent quelquefois ainsi. » (Du Halde, t. IV, p. 238.)

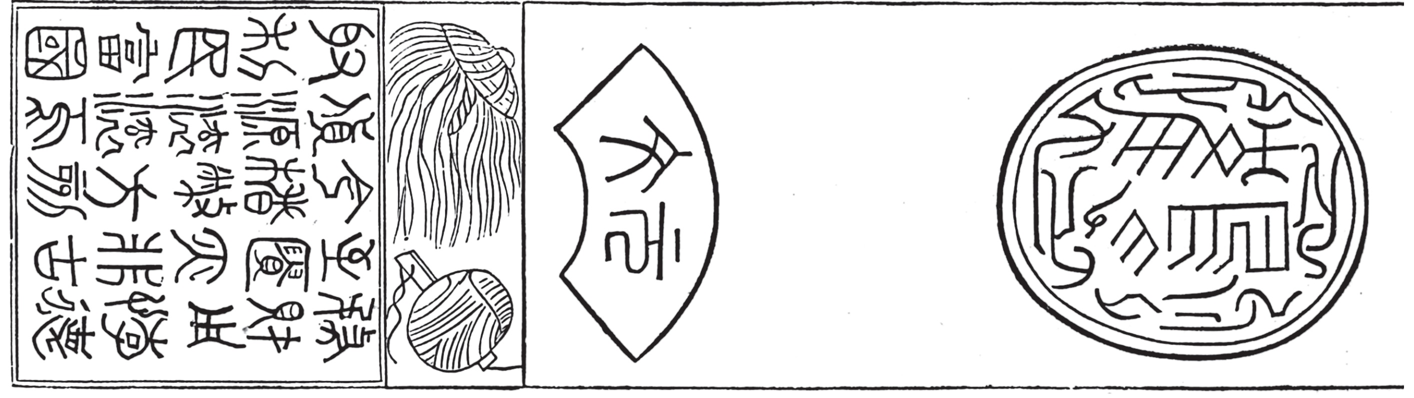
Il est encore, aujourd'hui, interdit d'enterrer ou de brûler les morts dans les villes ou près des habitations.

4 Sur la production de la soie en Chine, voy. Ritter, t. VIII, p. 679 et suiv. ; Klaprolh, *Asia polyglotta*, 358 ; *Tableaux histor. de l'Asie*, 57, 68 ; *Conjecture sur l'origine du nom de la soie (Journ. asiat.*, II, 243).

Je vais vous parler maintenant de l’hôtel de monnaie que le grand sire a dans cette ville même de Cambalu, et de la monnaie qu’il fait faire, et vous verrez clairement comment il a plus de richesses encore que je ne vous l’ai dit et que je ne pourrais vous le dire.

Comment le grand khan emploie des cartes pour monnaie.





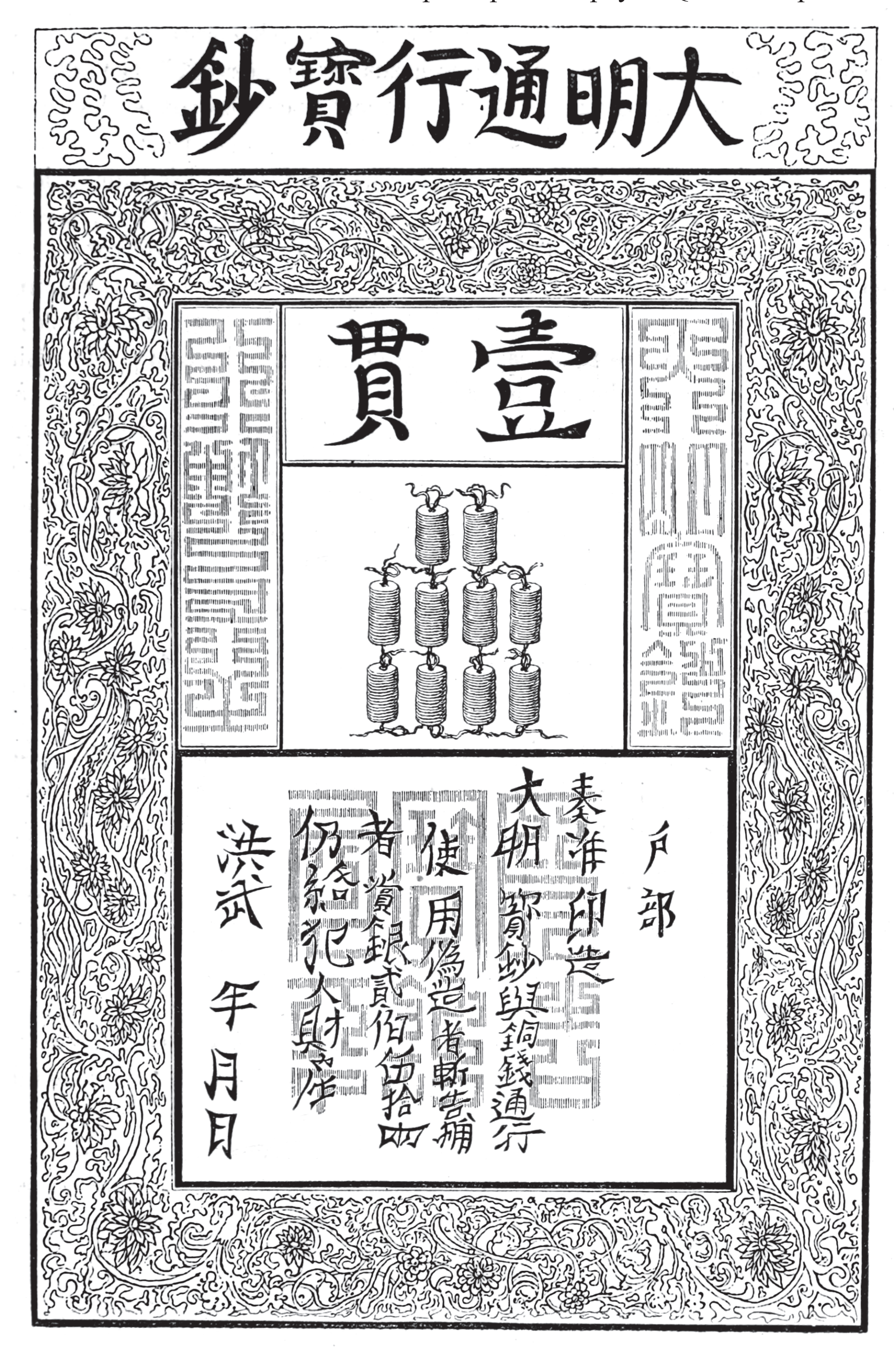
Anciens billets de banque chinois.

En cette ville de Cambalu est l’hôtel de monnaie du grand sire, et il est établi de telle manière qu’on peut dire que le grand sire sait parfaitement l’alchimie, comme vous allez le voir. Voici comment il fait fabriquer sa monnaie. Il fait prendre des écorces de mûriers dont les vers à soie mangent les feuilles, et les couches de bois qui sont entre l’écorce et le cœur de l’arbre[1] ; puis de ce bois il fait faire du carton comme celui qu’on fait avec le papier, mais qui est tout noir[2] ; quand ce carton est confectionné, il le fait couper de diverses manières, pour former diverses pièces : l’une grande comme la moitié d’un petit tournesol, l’autre comme un petit tournesol, l’autre comme un demi-gros d’argent, l’autre comme un gros d’argent de Venise, l’autre comme deux gros, l’autre comme cinq, l’autre comme dix, l’autre comme un besant, l’autre comme trois, et ainsi jusqu’à

1 Les voyageurs énumèrent une quantité considérable de substances végétales et autres employées, en Chine, à la confection du papier. La plus généralement employée est l’écorce intérieure du bambou. Suivant du Halde, ce n’est pas l’écorce, mais les fibres mêmes de ce végétal, que l’on emploie.

2 *Morus papyrifera* de Linné, suivant Lazari. On ne peut entendre cette expression de tout noirs, appliquée aux billets, qu’en les supposant seulement d’une couleur plus foncée que le papier ordinaire. La fabrication du papier en Chine, qui, suivant Neumann, date du siècle premier de notre ère, a été décrite par Kæmpfer (*Amœn. exoticæ*), et par Thunberg (*Voyage au Japon*, IV, 135).

dix. Chacune de ces pièces est scellée du sceau du grand sire[1], et il en fait faire une si grande quantité, que tous les trésors du monde ne suffiraient point pour les payer. Quand ces pièces sont faites,



Papier-monnaie de la dynastie des Ming (1368-1399). — D'après le baron de Chaudoir.

il s'en sert pour tous ses payements et les fait répandre dans tous les lieux de sa domination[2], et

1 « C'est cette année (1234) qu'on fit la monnaie de papier ; les billets s'appelaient *tchao*. Le sceau du *pou-tchin-se* ou trésorier général de la province était empreint dessus, et il y en avait de toute valeur. Cette monnaie avait déjà couru sous les princes de Kin. » (*Observ. chronol.*, p. 192.)

2 L'année 807, l'empereur Ian-tsung, de la dynastie des Tang, ordonna que chacun portât au trésor, en échange de papier, les métaux avec lesquels on pouvait battre monnaie. En 900, on mit en circulation des billets de banque de dépôt : ces titres représentaient

nul ne peut les refuser sous peine de perdre la vie. D'ailleurs tous les reçoivent assez volontiers en payement, parce qu'ils peuvent à leur tour s'en servir pour tout ce qu'ils veulent, or, argent, perles, pierres précieuses ou toutes autres marchandises. Et sachez que la pièce qui vaut dix besants n'en pèse pas un. Plusieurs fois l'an, viennent à la cour des marchands avec des perles, des pierres précieuses, de l'or ou de l'argent, ou bien des draps d'or et de soie, et ils font présent de tout cela au grand khan. Et lors le grand sire fait appeler douze sages hommes choisis exprès pour cela, et très habiles dans leur art, et il leur commande d'estimer ces marchandises et de les payer ce quelles valent. Ceux-ci les examinent, puis font payer aux marchands la valeur de ces objets en monnaie de carton ; mais les marchands l'acceptent volontiers, parce qu'ils en font usage pour toutes les acquisitions qu'ils ont à faire dans le royaume du grand khan. On apporte ainsi tous les ans pour plus de quatre cent mille besants de marchandises, qui toutes sont payées avec ce carton. Plusieurs fois l'année, le grand sire fait faire commandement, par la ville, que tous ceux qui ont pierres, perles, or ou argent, aient à les apporter à l'hôtel de la monnaie, et ils en apportent en abondance, et en échange reçoivent du carton ; et ainsi le grand sire a toutes les richesses de son empire. Quand ces cartes finissent par se rompre ou s'abîmer, on les reporte à l'hôtel de la monnaie, et on en reçoit en échange de nouvelles et de fraîches, seulement avec une perte de trois pour cent[1]. Si on veut acheter de l'or ou de l'argent pour en faire de la vaisselle ou une ceinture, ou pour l'employer à tout autre usage, on va porter de ces cartes à l'hôtel de la monnaie, et on reçoit en retour de l'or et de l'argent[2]. C'est de cette manière que le grand sire peut avoir de si grands trésors, trésors qui sont tels que tous les rois de la terre ensemble n'en ont pas de si grands que le grand sire seul. Maintenant que je vous ai dit comment le grand sire faisait sa monnaie, je vais vous parler des grands seigneurs qui résident dans cette cité de Cambalu.

Des douze barons qui sont sur tout l'empire du grand khan.

Or sachez que le grand khan a élu douze grandissimes barons, auxquels il a donné charge de faire tout ce qui aurait rapport à l'administration de ses trente-quatre provinces. Je vous dirai d'abord que ces douze barons demeurent dans la ville de Cambalu, en un palais moult grand et beau, où sont plusieurs salles et maisons ; et chaque province y a son intendant et ses écrivains qui

alors des valeurs existantes. De 907 à 1022 circulèrent des assignats, *chiao-tsu*, émis par des banquiers privés et remboursables de trois ans en trois ans. Le gouvernement surveillait cette opération ; mais la compagnie ayant failli, l'empereur déclara qu'à l'État seul appartenait le droit d'émettre la monnaie ou ses signes représentatifs, et, de plus, il institua une caisse d'amortissement. En 1008, il circula une quantité extraordinaire de faux billets, malgré la peine capitale dont la loi frappait ce crime. Néanmoins, la caisse d'amortissement parvint à ranimer le crédit, et, vers le commencement du douzième siècle, le papier-monnaie inonda la Chine. En 1166, la somme de ces titres représentait une valeur de 28 000 000 onces d'argent. Aussi, quand les Mongols se furent rendus maîtres de toute la Chine, ils trouvèrent les finances dans le plus grand désordre. En 1287, Cubilai, adoptant le projet de son ministre Lusci-iung, décréta le cours forcé du papier-monnaie : la ruine du commerce et la perte de la confiance en furent les résultats. Après une nouvelle crise financière, vers la fin du quinzième siècle, l'usage du papier-monnaie fut aboli. (Klaproth, *Sur l'origine du papier-monnaie* ; *Journ. asiat*., I. 257.)

« Il faut remarquer qu'anciennement, lorsque les rois de la Chine manquaient d'argent, ils donnaient aux mandarins et aux soldats, pour une partie de leur paye, des *billets signés et scellés du sceau du roi*. Ces billets étaient aussi faits de pâte, de la grandeur d'une demi-feuille de papier, et on écrivait dessus leur prix et leur valeur. Ainsi, quand quelqu'un devait recevoir cent écus, on lui en donnait cinquante en argent, et les cinquante autres en ces sortes de billets, qu'on nommait *chao*... Mais parce que le peuple faisait difficulté de recevoir ces billets au lieu d'argent, le roi ordonna que l'on accorderait une charge à celui qui ramasserait et rapporterait au trésor royal cent de ces billets, qu'on en donnerait une plus grande à ceux qui en rapporteraient mille, et ainsi en proportion d'un plus grand nombre... Cet expédient ne put pas, toutefois, apaiser le peuple, qui ne pouvait se résoudre à donner ses marchandises et ses provisions pour un morceau de papier ; ce qui causait beaucoup de disputes et de querelles, et obligea enfin la cour à les supprimer, pour éviter ces inconvénients et plusieurs autres qui en provenaient tous les jours ; en sorte que, depuis quelques siècles, ces papiers ne sont plus en usage. Il ne faut pourtant pas douter que ces choses n'aient donné lieu à Marco-Polo d'assurer, en divers endroits de son histoire, qu'on se servait, en Chine, de monnaie de papier ou de carton. » (*Nouvelle relation de la Chine*, p. 168-171.)

1 Ce droit inique, dont notre auteur parle avec trop d'indulgence, fut diminué d'un pour cent sous la dynastie des Ming.

2 Il paraît que, dans cette création de papier-monnaie, le but de Cubilai n'était pas tant de pourvoir aux besoins du trésor que d'attirer dans les coffres de l'État toutes les matières d'or et d'argent, afin de s'en attribuer le monopole.

demeurent en ce palais, ayant chacun une maison particulière. Cet intendant et ces écrivains font toutes les affaires de la province à laquelle ils sont préposés, sous la volonté et le commandement de ces douze barons. Ceux-ci élisent les seigneurs de toutes les provinces, et quand ils ont élu tel qui leur a paru bon et suffisant, ils le font savoir au grand sire, et celui-ci donne au nouvel élu une table d'or telle que le comporte sa seigneurie. Ce sont aussi ces barons qui pourvoient au mouvement des armées, les envoyant où ils le jugent à propos, et en telle quantité qu'ils le veulent, mais toutefois avec l'assentiment du grand sire ; et comme ils font dans ces deux cas, ainsi font-ils dans tous les autres. Ils sont appelés *scieng*[1], c'est-à-dire la haute cour, parce qu'ils n'ont au-dessus d'eux que le grand sire. Leur palais est aussi appelé *scien* ; c'est bien la plus grande seigneurie de toute la cour du grand sire, car ils ont le pouvoir de faire du bien à qui ils veulent. Je ne vous dirai pas le nom des provinces, parce que je vous parlerai de toutes dans mon livre, mais je vous raconterai comment le grand sire envoie ses messagers, et comment ceux-ci ont toujours des chevaux tout prêts pour aller.

Comment de la cité de Cambalu partent plusieurs routes, qui vont par maintes provinces.

Sachez donc que de cette ville de Cambalu partent plusieurs routes qui vont par maintes provinces, c'est-à-dire que l'une va à telle province, l'autre à telle autre, et à chaque bout de route est indiqué l'endroit où elle conduit, de sorte que nul ne l'ignore. Quand un messager part de Cambalu par toutes ces routes dont je vous ai parlé, et qu'il fait vingt-cinq milles, il trouve une poste, appelée *janb* en leur langage, c'est-à-dire, chez nous, poste de chevaux[2] ; et à chacune de ces postes est un palais moult grand et beau, où les messagers du grand sire sont hébergés. Ils y trouvent un lit moult riche avec de beaux draps de soie et toutes les choses dont ils peuvent avoir besoin ; et si un roi y venait, il ne dédaignerait pas cet hôtel[3]. À cette poste sont quatre cents chevaux, que le grand sire y fait nourrir, et qui y restent toujours, pour être prêts à servir à ses messagers quand il les envoie quelque part[4]. Tous les vingt-deux ou trente milles, les messagers trouvent donc de ces relais ainsi organisés, et cela sur toutes les principales routes qui mènent aux provinces. Quand les messagers ont à aller par des lieux déserts où l'on ne trouve ni maisons ni auberges, le grand sire a fait mettre sur ces routes des palais avec tout ce qui est nécessaire, et des chevaux et des harnais, comme sur les autres routes ; mais les journées sont plus longues, car elles sont de trente-cinq ou même de plus de quarante milles. De cette manière vont les messagers du grand sire, et sont hébergés et ont des chevaux neufs à chaque journée ; ce qui est bien le plus noble et le plus riche service qu'ait jamais eu empereur ou roi[5]. Car sachez que plus de deux cent mille chevaux sont occupés à ces relais, et il y a plus de dix mille de ces palais ainsi meublés, comme je vous l'ai raconté[6] ; ce qui est d'une si grande dépense qu'à peine peut-on l'écrire. J'avais encore oublié une chose : entre un relais et un autre, tous les trois milles, il y a un hameau composé d'une quarantaine de maisons, où demeurent des hommes à pied qui font les messages du grand sire, et voici comment : ils portent une grande ceinture toute pleine de petites sonnettes, afin qu'ils soient entendus au loin ; ils partent

1 Quand Cubilai eut achevé la conquête de la Chine, il partagea ses vastes États en douze *sing* ou provinces ; chacune d'elles était gouvernée par un inspecteur en chef, que les Chinois appelaient *sing-siang*. (Dict. de Morrisson.) Ce mot paraît venir de *sing*, qui, en chinois, signifie connaître, examiner.

2 Du persan *yâm* ou *ïâm*, qui signifie cheval de poste ou maison de poste. Meninski remarque que ce mot appartient au dialecte de la Korasmie, contrée qui, à l'époque de la conquête de Gengis-khan et de ses fils, était une des plus civilisées de l'Asie. En Chine, les postes aux chevaux sont appelées *tchan*, et placées, dit-on, à vingt-cinq ou trente milles les unes des autres.

3 Pour comprendre l'étonnement de notre auteur à la vue de ces postes, il faut se rappeler que, de son temps, ces établissements étaient tout à fait inconnus en Europe.

4 Cette assertion est confirmée par les ambassadeurs du schah Rokh.

5 Ces postes, où l'on entretient un grand nombre de chevaux destinés aux courriers, existent encore aujourd'hui ; mais l'État se les réserve, à l'exclusion des simples citoyens. Timbowski dit cependant avoir vu, sur les lignes les plus fréquentées du désert de Gobi, des relais dont les voyageurs pouvaient faire usage, (Ritter, III, 347.)

6 En maintenant ce chiffre de dix mille, le nombre des chevaux devrait être de quatre millions au lieu de deux cent mille. Il est probable qu'il y a ici un zéro de trop, et qu'on doit lire un mille au lieu de dix mille.

au grand galop et ne font que trois milles ; les autres qui sont au bout de ces trois milles, et qui les ont entendus venir de loin, se tiennent tout prêts, et, dès que leur camarade arrive, prennent ce qu'il apporte avec une petite carte qu'on leur donne, et se mettent à courir pendant trois milles, au bout desquels ils en rencontrent un autre. De cette manière, le grand sire a par ces hommes à pied des nouvelles de dix journées de distance, en un jour et une nuit. Car ces hommes, en un jour et une nuit, font dix journées de chemin ; en deux jours et deux nuits, vingt journées ; et ainsi, en dix jours et dix nuits, on pourrait avoir des nouvelles de cent journées ! Souvent ces hommes, en un jour, apportent au grand sire des fruits cueillis à dix journées de l'endroit où il est. Le grand sire n'exige de ces hommes nul impôt, mais, au contraire, leur fait donner de ses biens et de ses chevaux. Pour ses relais, voici comment il les fournit ; il demande : « Un tel, qui est près de telle cité, combien peut-il fournir de chevaux pour les messagers ? » Si on lui répond : Cent, il ordonne à cet individu de fournir cent chevaux pour ses relais, et de même fait-il par toutes les villes et châteaux, de sorte que ses relais ne lui coûtent rien ; il n'y a que ceux des routes désertes qu'il fournit de ses propres chevaux. Quand il est nécessaire que des messagers à cheval aillent promptement porter au grand sire des nouvelles de pays révoltés, ou d'autres choses pressées, il leur arrive de faire deux cents milles en un jour, ou même deux cent cinquante, et voici comment. D'abord, quand ils veulent marcher aussi rapidement, on leur donne la table de gerfaut, pour marquer qu'ils ont besoin d'aller vite. S'ils sont deux, ils partent du lieu où ils sont, sur deux bons chevaux, forts et bons coureurs ; ils se sanglent le ventre et se lient la tête, puis partent au galop, aussi vite qu'ils peuvent ; ils font ainsi vingt-cinq milles, et, arrivés au relais, trouvent deux chevaux tout prêts, frais et dispos. Ils montent dessus sans s'arrêter, les lancent au plus grand galop qu'ils peuvent, et font encore vingt-cinq milles, puis rechangent de chevaux : de sorte qu'ils peuvent faire ainsi deux cent cinquante milles, voire même trois cents, si le message est très pressé. Nous avons, je crois, assez parlé de ces messagers ; maintenant, nous vous dirons la bonté qu'a le grand sire pour ses sujets deux fois l'an.

Comment le grand sire vient au secours de ses gens qui ont perdu leurs récoltes ou leurs bêtes.

Sachez que le grand sire envoie ses messagers par toutes ses terres et provinces, pour savoir si ses sujets n'ont éprouvé aucun dommage dans leurs récoltes, par le mauvais temps, la grêle ou tout autre désastre. Si on lui dit qu'ils ont perdu leurs récoltes, non seulement il n'exige pas d'eux le tribut qu'ils lui doivent, mais il leur fait donner de son propre blé, pour qu'ils puissent semer et manger. Il fait cela l'été pour le blé ; l'hiver, il en fait autant pour les bestiaux, car s'il se trouve que quelqu'un ait perdu ses bêtes par quelque mortalité, il lui en fait donner des siennes et l'exempte de tout impôt pour l'année. Vous voyez que le grand sire aide et protège ses sujets. Passons maintenant à une autre matière.

Comment le grand khan fait planter des arbres par les chemins.

Le grand sire a fait planter des arbres, éloignés de deux pas les uns des autres, tout le long des roules que fréquentent les messagers, les marchands et les voyageurs. Ces arbres sont aujourd'hui si grands, qu'on peut les voir de loin, et le grand khan a fait faire ces plantations afin qu'on ne pût quitter la route et s'égarer ; et elles sont d'un grand secours, surtout sur les routes désertes, pour les marchands et les étrangers : on les trouve d'ailleurs dans toutes les provinces de l'empire.

Du vin que boivent les gens du khan.

La plus grande partie des habitants de la province du Cathay boivent du vin tel que je vais vous le dire : c'est une boisson faite avec du riz et maintes autres bonnes épices, qu'ils travaillent si bien

qu'ils en font un vin meilleur que nul autre. Il est moult clair et beau, et il enivre très vite, parce qu'il est fort chaud[1].

D'une sorte de pierres qui brûlent comme du bois.

Par toute la province de Cathay, il y a une sorte de pierres noires qu'on tire des veines des montagnes et qui brûlent comme du bois ; elles restent allumées mieux que du charbon, car si vous les allumez le soir et que vous les fassiez bien prendre, toute la nuit elles resteront allumées, et vous trouverez encore du feu le matin. Dans toute la province de Cathay, on brûle de ces pierres ; ils ont du bois en assez grande abondance, mais ils brûlent de ces pierres parce qu'elles coûtent moins et que c'est une économie[2]. Nous allons maintenant vous dire comment fait le grand sire pour empêcher le blé d'être trop cher.

Comment le grand sire fait amasser et distribuer du blé pour secourir ses gens.

Le grand sire, quand il voit que le blé est en grande abondance et à bon marché, en fait amasser une grandissime quantité et le fait mettre dans de grands magasins, et le fait si bien soigner qu'il se conserve trois ou quatre ans. Il fait ainsi provision de toutes sortes de blés : froment, orge, mil, riz, panis et autres, en grande abondance. Et quand le blé vient à manquer et que la cherté est grande, il fait sortir ses blés, et si la mesure de froment vaut un besant, il la donne un quart meilleur marché ; et il distribue de ce blé tant que chacun en a besoin. De cette manière, le grand khan empêche qu'il y ait jamais une trop grande cherté sur les grains, et il fait cela par tout son empire.

Comment le grand khan fait charité à ses sujets pauvres.

Puisque je vous ai parlé de la bienfaisance du grand khan pour tous ses sujets en général, je vous parlerai de sa charité pour ceux de sa ville de Cambalu en particulier. Il fait faire un recensement de tous les ménages de la ville de Cambalu qui sont pauvres et n'ont de quoi manger ; tel est de six personnes, tel de huit, tel de dix, plus ou moins. Le grand sire leur fait donner du froment et d'autres blés tant comme ils en ont besoin, en grande quantité ; et tous ceux qui veulent aller demander du pain du seigneur à la cour, on ne leur en refuse jamais. Or chaque jour il va plus de trente mille personnes en chercher, et cette distribution a lieu toute l'année, ce qui est une grande bonté du seigneur d'avoir ainsi pitié de ses sujets pauvres : aussi l'adorent-ils comme un Dieu. Maintenant nous quitterons la cité de Cambalu et entrerons dans le Cathay, pour vous parler des riches et grandes choses qui y sont.

De la grande province du Cathay et du fleuve Pulisanchi.

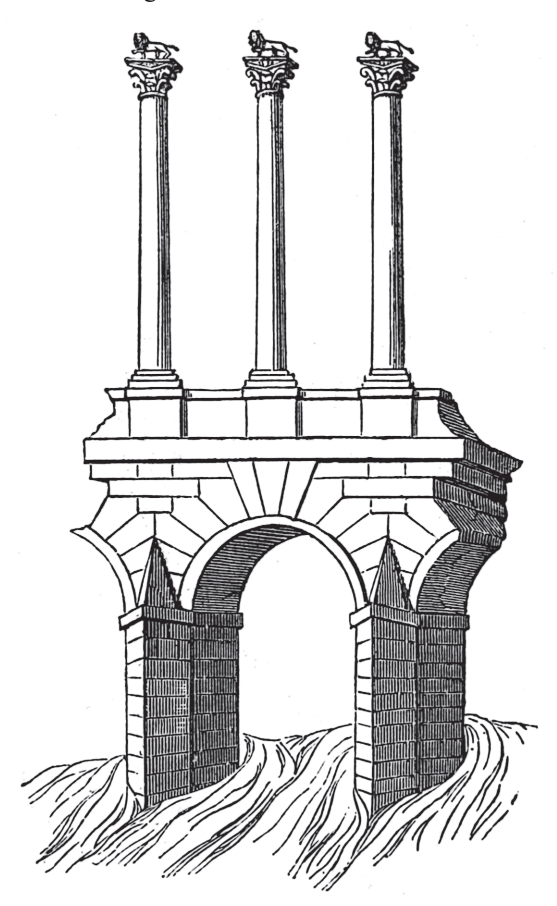
Or sachez que messire Marc fut envoyé comme messager par le grand khan vers le ponant ; il fut bien quatre mois dans ce voyage, et nous allons vous raconter tout ce qu'il vit, en allant et en revenant. Quand on part de la ville et qu'on a fait dix milles, on trouve un grand fleuve appelé

1 « À défaut de vin de raisin, les Chinois fabriquent des liqueurs spiritueuses avec leurs céréales. La plus répandue est celle que l'on obtient de la fermentation du riz. C'est une bière dont le goût est quelquefois assez agréable. La meilleure qualité est celle qui vient de Chao-hing, dans la province de Tché-kiang. » (Huc, Empire chinois.)

2 « Les mines de charbon de pierre, dit du Halde, sont en si grande quantité dans les provinces, qu'il n'y a apparemment aucun royaume au monde où il y en ait tant et de si abondantes. Il s'en trouve sans nombre dans les montagnes des provinces de Chen-si, de Chan-si et de Pe-che-li ; aussi s'en sert-on pour tous les fourneaux des ouvriers, dans les cuisines de toutes les maisons, et dans les hypocaustes des chambres qu'on allume tout l'hiver. Sans un pareil secours, ces peuples auraient peine à vivre, dans des pays si froids, où le bois de chauffage est rare et, par conséquent, très cher. »



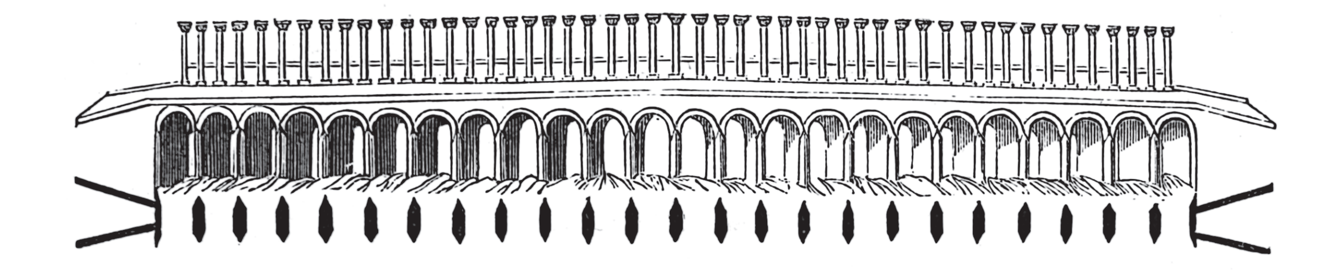
Le Pont de Pulisanghin[1]. — Miniature du *Livre des Merveilles*.



Fragment du Pont de Pulisanghin. — D'après Ramusio[2].

1 En persan, le mot *puli-sangi* signifie pont de pierre. Ce pont fut terminé en 1189.
2 Page 32 de la première édition du texte de Ramusio (2e vol. des *Navigations et Voyages*, 3 vol. in-fol, 1550, 1554, 1559, 1566). De

Pulisanghin[1], qui va se jeter dans la mer Océane, et que remontent beaucoup de marchands pour leur commerce. Sur ce fleuve est un moult beau pont de pierre qui, dans tout le monde, n'a pas son pareil : il est bien long de trois cents pas et large de huit, tellement que dix cavaliers y peuvent passer de front. Il a vingt-quatre arches et vingt-quatre moulins dans l'eau, et est tout de marbre



Plan du pont de Pulisanghin, long de 300 pas. — D'après Ramusio.

bis moult bien ouvré et bien établi. De chaque côté du pont est un mur de tables de marbre et de colonnes ainsi disposées : en tête du pont est une colonne de marbre, sous laquelle est un lion de marbre, et au-dessus un autre lion moult beau et grand et bien fait ; à un pas de cette colonne en est une autre toute semblable, aussi avec deux lions, et l'intervalle d'une colonne à l'autre est fermé par des tables de marbre bis, afin que l'on ne puisse tomber dans l'eau ; et ainsi d'un bout à l'autre du pont, ce qui est superbe à voir.

De la grande cité de Gigui.

En quittant ce pont, après avoir fait trente milles vers le ponant, en rencontrant sur sa route maintes belles auberges et vignes et champs, on arrive à une cité appelée Giogni[2], grande et belle. Elle renferme beaucoup d'abbayes d'idolâtres, et ses habitants vivent de commerce et d'industrie. On y fait des draps de soie et d'or, et on y travaille le sandal ; il y a maintes auberges où l'on reçoit les voyageurs. À un mille de cette ville, on voit deux routes, dont l'une vers l'occident, l'autre vers le midi : celle du côté du ponant est celle du Cathay ; l'autre, celle de la grande province du Mangi[3]. On chevauche vers l'occident, par la province de Cathay, environ dix journées, et l'on trouve nombre de belles cités et de beaux châteaux, et de beaux champs et de belles vignes ; les habitants sont très industrieux et hospitaliers. Au reste, on n'y voit rien digne de remarque ; nous laisserons donc cette province, et vous parlerons d'un royaume appelé Taianfu.

Du royaume de Taïfu.

À dix journées de Guingui, on trouve un royaume nommé Taianfu, qui est le principal de toute la province. Cette cité de Taianfu est moult grande et belle[4] ; il s'y fait beaucoup de commerce et

---

toutes les planches préparées par l'auteur pour orner son ouvrage, ces deux vues paraissent avoir échappé seules à l'incendie qui détruisit l'imprimerie des Juntes (*Giunta*).

1 Ce fleuve paraît être le *Hoen-ho* de la carte des jésuites, qui, grossi d'une rivière venue du nord-ouest, forme le Pe-ho-nor ou rivière Blanche.

2 Cette ville paraît être Tso-cheu, ville de seconde classe.

3 Cette route, traversant Tso-cheu et se dirigeant vers le Mangi ou Chine méridionale, fut suivie, en 1795, par l'ambassade hollandaise allant de Canton à Pékin.

4 Ta-in-fu, ou Tainfu, la moderne *Tai-yen-fou*, capitale de la province du Shan-si, qui, dans l'antiquité, fut longtemps le siège d'un gouvernement indépendant. — Rappelons que la syllabe finale des noms de villes chinois sert à indiquer leur grandeur ou leur rang, et leur dépendance administrative ou judiciaire : ainsi, *fu* ou *fou* désigne une ville de première classe, de qui relèvent un certain nombre de villes de la classe inférieure ; *cheu* ou *tcheu* désigne une ville de deuxième classe, qui ressort de la juridiction de son *fu*,

d'industrie, car on y fabrique une grande quantité des harnais que le grand khan emploie pour ses armées. On y trouve maintes belles vignes qui donnent du vin en grande abondance. Dans toute la province du Cathay, on ne fait du vin que dans cette ville, et elle en fournit à toute la province. Il y a aussi une grandissime quantité de soie, car il y a des mûriers et des vers à soie en abondance. En partant de Taianfu et en chevauchant sept journées vers l'occident, à travers une belle contrée où sont maintes villes très industrieuses et très commerçantes, on trouve une cité appelée Pianfu, très grande et de beaucoup de commerce[1] ; on y travaille la soie en grande quantité. Mais nous ne vous en parlerons pas davantage, et nous passerons à une grandissime cité appelée Cacianfu, après vous avoir parlé, toutefois, d'un noble château nommé Caicui[2].

Du château de Cacianfu.

À deux journées de Pianfu, vers l'occident, on rencontre un beau château appelé Cacianfu, où jadis régna un roi nommé le roi Dor[3]. En ce château est un moult beau palais, où est une grandissime salle qui renferme les portraits moult bien peints de tous les rois qui ont régné autrefois dans ces provinces, et c'est une très belle chose à voir. Ce sont les princes de ce royaume qui ont fait faire tout cela. Or je veux vous raconter une querelle qui eut lieu entre ce roi Dor et le prêtre Jean, selon ce qu'on m'a dit.

Comment le prêtre Jean fit prendre le roi Dor.

Le roi Dor était donc en guerre avec le prêtre Jean, et il était dans un lieu si fort que son ennemi ne pouvait l'atteindre, dont il était très irrité. Or sept valets du prêtre Jean lui proposèrent de lui apporter tout vif le roi Dor ; le prêtre Jean accepta volontiers, leur disant qu'il leur en saurait très bon gré. Lors donc qu'ils eurent congé de leur maître, ils partirent avec une compagnie d'écuyers et allèrent trouver le roi Dor, lui disant qu'ils viennent pour le servir. Celui-ci leur dit qu'ils sont les bienvenus, et qu'il leur fera honneur et bon accueil. Les huit[4] valets du prêtre Jean se mirent donc ainsi au service du roi Dor ; et quand ils y furent demeurés environ deux ans, ils étaient moult aimés du roi pour leur bon service, et le roi avait autant de confiance en eux que s'ils eussent été ses fils. Or entendez ce que firent ces méchants valets, et comment on ne peut se garder des traîtres et félons. Le roi Dor s'alla un jour divertir avec peu de personnes, parmi lesquelles étaient ces treize mauvais valets. Quand on eut passé un fleuve qui est à un mille du palais, ceux-ci, voyant que le roi n'avait pas assez de monde avec lui pour leur résister, comprirent qu'il était temps d'accomplir leur dessein : ils mirent donc l'épée à la main et dirent au roi qu'il fallait aller avec eux, ou qu'il était mort. Le roi, tout surpris, leur dit : « Et « comment, beaux fils, que dites-vous donc ? Où voulez-vous que j'aille ? — Vous viendrez, répondent-ils, à notre seigneur le prêtre Jean. »

À ces paroles, le roi est si irrité que peu s'en faut qu'il ne meure de douleur ; mais il leur dit : « Aie merci, beaux fils, ne vous ai-je point assez honorés en mon logis ? Et vous voulez me livrer à mes ennemis ! Certes, si vous le faites, ce sera grand mal et grande déloyauté. » Eux répondent

et *hien*, une ville de troisième classe, subordonnée à son *cheu*.

1 Pin-yang-fou, au sud sud-ouest de Tai-yen-fou. De sa situation par rapport au Hoang-ho ou fleuve Jaune, on peut conclure qu'elle fut visitée par les ambassadeurs du schah Rokh, quand ils traversèrent *un fameux pont de bateaux*.

2 Vraisemblablement le Kiaï-tcheou de la carte des jésuites.

3 *D'Or* ou *Doro*. Marsden suppose que ce roi était un des descendants de la dynastie des *Kin* (Tartares *Niuche*) ; le mot *kin*, en chinois, signifie or.

4 Marco-Polo oublie qu'il a dit *sept* ; plus loin, il dit *treize*.

qu'il faut que cela soit, et le mènent au prêtre Jean. À sa vue, celui-ci eut grande joie, et lui dit qu'il soit le mal venu ; l'autre ne répond, ne sachant que dire. Mais le prêtre Jean commande qu'on l'entraîne dehors et qu'on lui fasse garder les bêtes, afin de lui montrer qu'il le méprisait et le regardait comme un homme de rien. Quand le roi Dor eut gardé les bêtes deux ans, le prêtre Jean le fit venir devant lui et lui lit donner de riches vêtements et rendre de grands honneurs ; puis il lui dit : « Eh bien, sire roi, tu peux voir que tu n'étais pas homme à pouvoir guerroyer avec moi. — Certes, beau sire, répond le roi, je le connais assez, et je vois que je n'étais pas capable de lutter avec vous. — Je ne veux plus t'humilier désormais, dit le prêtre Jean, mais je te ferai servir et honorer comme roi. » Il lui fit donc donner des chevaux et des harnais, et le renvoya avec une moult belle escorte. Ainsi le roi Dor retourna dans son royaume, et dorénavant fut l'ami et le serviteur du prêtre Jean.

Du grandissime fleuve de Caracoron (Caramoran).

À vingt milles environ vers l'occident de ce château, on trouve un fleuve appelé Caramoran[1] qui est si grand qu'on ne peut le passer sur un pont : il est moult large et profond, et va jusqu'à la mer Océane. Sur ses bords sont maintes cités et châteaux où l'on fait grand commerce. La contrée qui avoisine le fleuve produit du gingembre et de la soie en grande abondance. Il y a une si grande multitude d'oiseaux que c'est merveilleux à voir ; car on a trois faisans pour un gros de Venise ou une monnaie du pays qui vaut un peu plus. Après avoir passé ce fleuve, à deux journées vers l'occident, on trouve une noble cité nommée Cacianfu[2]. Les habitants sont tous idolâtres, comme tous ceux de la province de Cathay. C'est une ville de grand commerce et de grande industrie. On y trouve de la soie en abondance ; aussi on fabrique des draps d'or et de soie, et de maintes façons. Au reste, il n'y a rien digne de remarque, et nous passerons à une noble cité, capitale d'un royaume appelé Quengianfu.

De la grande cité de Quenginfu.

En partant de la ville de Cancianfu, on chevauche huit journées vers l'occident, et l'on trouve sur sa route maints châteaux et maintes cités de grand commerce et industrie, et maints beaux jardins et beaux champs : toute la terre est couverte de mûriers, dont les feuilles servent à nourrir les vers à soie. Les habitants sont tous idolâtres. Le pays est assez riche en gibier et en oiseaux de toute espèce. Au bout de ces huit journées, on arrive à la grande et noble cité de Quengianfu[3], capitale du royaume de Quegianfu, jadis riche et puissant, et où régnèrent maints bons et vaillants princes. À présent le sire et roi est le fils du grand khan, appelé Mangalai[4] ; car son père lui a donné ce royaume. La ville est de grand commerce et industrie ; la soie y est abondante, et on y fabrique des draps de soie et d'or de toutes sortes. On y fait aussi beaucoup de harnais pour les armées. La population a en grande abondance et à bon marché tout ce qui est nécessaire pour la vie de l'homme. La ville est à l'occident ; ses habitants sont idolâtres. Hors de la cité est le palais du roi Mangalai, qui est tel que je vais vous le dire. Il est dans une grande plaine où sont bon nombre de fleuves, de lacs, de marais et de fontaines. En avant est un mur moult gros et haut, ayant bien cinq milles de

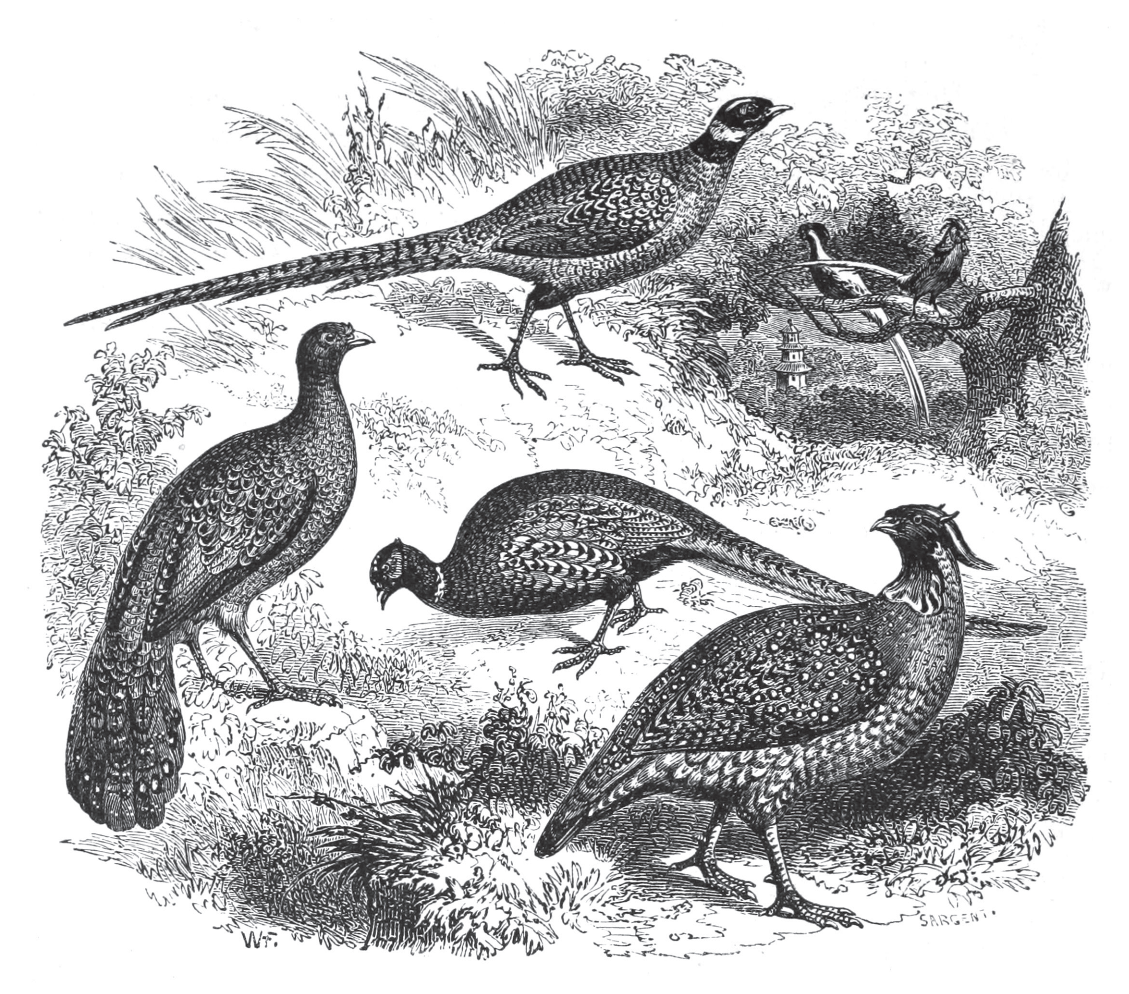
1 Ce mot *Kara-moran*, qui signifie fleuve noir, est le nom tartare du vaste cours d'eau qui traverse toute la Chine avec la dénomination de Hoang-ho ou fleuve Jaune, à cause de la couleur de ses eaux, mêlées d'une argile jaunâtre. Il se peut, en même temps, que, dans la partie supérieure de son cours, son lit, tapissé de plantes aquatiques, lui ait fait donner l'épithète de noir.

2 Cette ville n'a pu, jusqu'à présent, être reconnue sur les cartes modernes.

3 Capitale de la province du Shen-si, nommée aussi Si-gnan-tou ou Si-gan-fou, par suite de l'usage suivi en Chine de changer les noms des villes, lors de l'avènement d'une nouvelle dynastie.

4 Le troisième des fils de Cubilai, qui fut gouverneur du Shen-si, du Szu-Tchouan et du Thibet.

circonférence, tout crénelé et bien fait. Au milieu de ce mur est le palais, si grand et si beau qu'on ne peut rien désirer de mieux. Il renferme maintes belles salles et chambres, toutes peintes et déco-



Faisans chinois.

rées d'or battu. Ce Mangalai administre bien son royaume, avec justice et équité, et est fort aimé de ses gens. Les armées sont autour du palais et y trouvent beaucoup de venaison. En partant de ce royaume, nous arriverons à une province dans les montagnes, nommée Cuncun.

Des pays qui sont entre le Cathay et le Mangi.

À trois journées du palais de Mangalai, vers l'occident, à travers de moult belles plaines où sont beaucoup de villes très riches en soie, on trouve de grandes montagnes et de grandes vallées, qui appartiennent à la province de Cuncun[1]. Parmi les montagnes et les vallées sont des cités et des châteaux dont les habitants sont idolâtres et vivent du travail de la terre, du bois qu'ils coupent, et de gibier. Car sachez qu'il y a maintes forêts remplies de bêtes sauvages : lions, ours, loups-cerviers, daims, chevreuils, cerfs et autres bêtes ; les gens de ce pays en prennent beaucoup et en font grand profit. De cette manière, on chevauche vingt journées par monts, vallées et forêts, rencontrant villes et châteaux, et bons gîtes où l'on reçoit les voyageurs.

1 La province de Szu-tchouan, contrée montagneuse située au sud-ouest de Si-gnan-fou.

De la province d'Acbalac-Mangi.

Puis l'on arrive à une province nommée Acbalac-Mangi, où l'on ne voit que des plaines. Elle a assez de villes et de châteaux : elle est située à l'occident ; ses habitants sont idolâtres et vivent de commerce et d'industrie. Cette province produit une si grande quantité de gingembre qu'elle en fournit à toute la province du Cathay, et ses habitants en ont grand profit et grand bien. Ils ont du froment et du riz, et d'autres grains en grande quantité et à bon marché, et leur terre est très fertile en toutes sortes de productions. La capitale est nommée Acmelec-Mangi[1], ce qui veut dire la frontière du Mangi. Cette plaine dure deux journées, et ensuite l'on trouve de grandes montagnes, des vallées et des forêts. De là, pendant vingt journées vers l'occident, on rencontre aussi bon nombre de villes et châteaux ; les habitants sont idolâtres ; ils vivent des fruits de la terre, de gibier et de bestiaux. On y trouve aussi des lions, des ours, des loups-cerviers, des daims, des chevreuils, des cerfs, et une grande quantité de ces animaux qui fournissent le musc.

De la grande province de Sindafu.

Quand on a ainsi marché vingt journées vers l'occident, on trouve une plaine et une province encore sur les confins du Mangi, appelée Sindafu. Sa capitale se nomme aussi Sindafu[2] ; jadis elle fut moult noble et grande, et elle eut de puissants rois. Elle a bien vingt milles de tour ; mais aujourd'hui elle est divisée comme je vais vous le dire. Quand le roi de cette province mourut, il laissa trois fils : il partagea donc sa ville en trois portions, qu'il fit entourer chacune d'un mur particulier ; mais toutes trois sont dans une enceinte générale. Les trois fils de ce roi furent donc rois, et ils avaient chacun de grandes terres, car leur père était moult riche et puissant. Mais le grand khan prit ce royaume et l'enleva à ces trois rois, et le garda pour lui. Au milieu de cette ville coule un grand fleuve d'eau douce, où l'on prend assez de poissons. Il est bien large d'un demi mille et très profond ; il est si long qu'il va jusqu'à la mer Océane, éloignée de quatre-vingts ou cent journées ; on l'appelle Quiansui[3]. Sur ce fleuve sont une multitude de cités et de châteaux. Il y a de si grands vaisseaux et en si grand nombre qu'on ne saurait le croire sans le voir ; et de même, on ne peut s'imaginer l'énorme quantité de marchandises qui sont apportées en ce lieu. On ne dirait pas que c'est un fleuve, mais une mer, tant il est large. Dans la ville, on a jeté sur ce fleuve un grand pont, tout en pierres, large d'au moins huit pas et long d'un demi mille, comme le fleuve. De loin en loin, de chaque côté du pont, sont des colonnes de marbre qui soutiennent la toiture ; car ce pont a une belle toiture de bois, toute peinte richement ; on établit, de chaque côté, des maisonnettes où se tiennent des marchands ; ces cabanes sont en bois, et se montent le matin et s'enlèvent le soir. Sur le pont est aussi le bureau du grand sire ou de ceux qui perçoivent la rente du seigneur, c'est-à-dire le droit des marchandises qui se vendent sur le pont, droit qui est bien de mille besants d'or. Les habitants sont tous idolâtres. En partant de cette cité, on chevauche pendant cinq journées par plaines et par vallées, rencontrant bon nombre de hameaux et de châteaux dont les habitants vivent du travail de la terre. On y trouve des bêtes sauvages en assez grand nombre, lions et ours et autres bêtes. Ces hommes vivent aussi d'industrie, car ils travaillent le sandal et font de beaux draps. Ils font partie du Sindu. Puis, quand on a ainsi chevauché cinq journées, on arrive à une province moult désolée, appelée le Tebet, dont nous allons vous parler[4].

1 On n'a pu, jusqu'à présent, reconnaître la position de cette ville, qui serait une indication précieuse pour arriver à fixer les limites nord-ouest du Mangi ou Chine méridionale.

2 La moderne Ching-tu-fou, située dans la partie occidentale de la province de Sze-tchouan, dont elle est la capitale.

3 Le Kiang ou grand fleuve.

4 Les limites du Thibet, situé au nord des monts Himalaya, ont souvent varié. C'est dans la partie orientale de cette contrée, à cinq journées de Ching-tu-fou, que Marco-Polo se trouve à ce point de son itinéraire.

De la province du Tebet.

Cette province est moult désolée, car Mongut-Khan l'a détruite par la guerre[1]. Il y a maintes villes et châteaux et hameaux, mais tous sont ruinés et désolés. On y trouve des cannes merveilleusement grosses et grandes ; car elles sont bien grosses de trois paumes et longues de quinze pas. Elles ont bien trois paumes d'un nœud à l'autre. Les marchands et les voyageurs qui parcourent ces contrées la nuit prennent de ces cannes et en font un grand feu, parce que, quand elles brûlent, elles font un tel bruit et de tels craquements, que les lions, les ours et les autres bêtes fauves, épouvantés, se sauvent au loin, et ne s'approcheraient du feu pour rien au monde : les voyageurs font donc ce feu pour préserver leurs animaux des bêtes fauves, qui sont très communes dans ce pays. Or voici comment se produit ce grand bruit : on prend de ces cannes toutes vertes, et on en met plusieurs dans un feu de bois ; au bout d'un certain temps qu'elles sont dans le feu, elles se tortillent et se fendent par la moitié, avec un tel bruit que, la nuit, on l'entend bien à dix milles de loin[2]. Et quand on n'est pas accoutumé à ce bruit, on en demeure tout ébahi, tant c'est horrible à entendre : les chevaux qui ne l'ont jamais entendu en sont tellement effrayés qu'ils rompent cordes et licols et prennent la fuite, ce qui arrive souvent ; mais quand on sait qu'ils ne sont pas aguerris à ce bruit, on leur bande les yeux et on leur lie les quatre pieds, de sorte que, lorsqu'ils entendent ce grand bruit, ils ne peuvent s'enfuir. C'est de cette manière que les hommes échappent, eux et leurs bêtes, aux lions, ours et autres mauvaises bêtes, qui sont très nombreuses en ce pays. On met bien vingt journées à traverser cette contrée, et l'on n'y trouve ni auberges ni viandes, de sorte qu'il faut porter avec soi des provisions pour soi et ses bêtes ; les seuls animaux qu'on y rencontre sont des bêtes sauvages très dangereuses et qu'il faut éviter. Il y a cependant des châteaux et des hameaux. Les gens sont idolâtres et méchants, car ils ne voient pas de mal à voler et à faire souffrir ; aussi ce sont les plus méchants et les plus grands voleurs du monde[3]. Ils vivent de chasse, de venaison, de bestiaux et des fruits de la terre. On trouve en cette contrée beaucoup de ces animaux qui fournissent le musc, et, en leur langage, ils les appellent *gudderi*[4] : ils ont de bons chiens, qui en prennent en grande quantité ; aussi, chez eux, le musc est-il commun. Ils ne se servent point de la monnaie et des cartes du grand khan, mais ils font de la monnaie avec du sel[5]. Ils se vêtissent très pauvrement, car leurs vêtements ne sont que de peaux de bêtes, ou de chanvre, ou de bougrain. Ils ont un langage particulier, et s'appellent Tebet. Or, ce Tebet est une très grande province, dont je vous dirai quelques mots.

De la province même du Tebet.

Le Tebet est une grandissime province qui a un langage particulier ; ses habitants sont idolâtres et grands voleurs. Le pays confine avec le Mangi et maintes autres provinces ; il est si grand qu'il renferme huit royaumes et une grandissime quantité de cités et de châteaux. Il y a, en plusieurs

1 « En 1254, dit de Guignes, en parlant de Mangou-Khan, il nomma le général Holithaï pour aller soumettre le Thibet. Tout ce pays fut ravagé, ses villes et ses châteaux rasés. »

2 L'explosion des bambous enflammés est bien connue de ceux qui ont assisté à l'incendie d'un village ou d'un bazar, dans les pays où ces matériaux sont employés pour les constructions. La détonation, irrégulière mais incessante, d'armes à feu de toutes sortes ou de pièces d'artifice, dans une nuit de réjouissances publiques, peut seule en donner une idée.

3 Cette habitude du vol peut avoir existé chez les habitants du Si-fau, province qui est sur les limites de la Chine ; quant au peuple du Thibet proprement dit, les voyageurs le dépeignent comme honnête et franc.

4 Il n'est pas impossible que *gudderi* ou *gadderi* soit une corruption du mot persan *kastûri*, qui sert à désigner communément le musc, en Orient.

5 Aujourd'hui même le Thibet n'a pas de monnaie qui lui soit propre ; il se sert de celle du Népaul, son voisin.

lieux, des fleuves, des lacs et des montagnes où l'on trouve en abondance des paillettes d'or[1]. On y récolte aussi beaucoup de cannelle. C'est encore à cette province qu'on prend du corail ; mais il est très cher, car ils le mettent au cou de leurs femmes et de leurs idoles, comme un grand luxe[2]. On y fabrique du camelot et d'autres draps d'or et de soie, et on y trouve maintes épices inconnues en notre pays. Ils ont les plus sages enchanteurs et les meilleurs astrologues, selon leurs usages, qui soient en toutes les provinces qui les environnent ; car, par leur art diabolique, ils font de terribles enchantements et de grandes merveilles, que je ne raconterai en ce livre, parce qu'on ne voudrait y croire ; au reste, ils sont méchants. Ils ont de grandissimes chiens mâtins, grands comme des ânes et très bons pour prendre les bêtes sauvages[3]. Ils ont aussi plusieurs espèces de chiens de chasse, comme encore de bons faucons laniers, moult bons pour le vol et la chasse. Nous laisserons là cette province de Tebet, que nous avons sommairement décrite, et nous vous parlerons d'une autre province, appelée Gaindi. Le Tebet est au grand khan, et tous les autres royaumes et provinces dont nous parlons dans ce livre sont aussi au grand khan, excepté celles que nous avons décrites au commencement, qui sont au fils d'Argo.

De la province de Gaindu.

Gaindu[4] est une province, vers l'occident, qui n'a qu'un roi. Les habitants sont idolâtres et relèvent du grand sire. Il y a bon nombre de cités et de châteaux. Dans cette province se trouve un lac[5] où sont maintes perles[6] ; mais le grand khan ne veut pas qu'on en pêche, car si on en pêchait à volonté, on en retirerait tant qu'elles deviendraient communes et n'auraient plus de valeur. Quand le grand sire en veut, il en fait pêcher pour lui seul, et nul autre ne peut en prendre, sous peine de mort. Il y a aussi, en ce pays, une montagne où l'on trouve une espèce de pierres appelées turquoises, moult belles et en grandissime quantité ; mais le grand sire n'en laisse prendre que par son commandement. Voici de quelle monnaie ils se servent : ils prennent de l'or en lingots, le pèsent par sacs, et lui donnent une valeur d'après son poids ; mais ils n'ont pas de monnaie frappée avec un coin. Pour petite monnaie, ils prennent du sel, le font cuire et le jettent dans un moule, de manière à en former une masse qui peut peser une demi-livre : quatre-vingts de ces morceaux de sel valent un sac d'or fin ; c'est là leur petite monnaie. Ils ont une grandissime quantité des bêtes qui donnent le musc ; les chasseurs les prennent et en retirent du musc en abondance. Ils ont aussi de bons poissons, et assez nombreux, qu'ils pêchent dans le lac où sont les perles. On trouve aussi, chez eux, assez de lions, d'ours, de loups-cerviers, de daims et de chevreuils, et une grande quantité d'oiseaux de toutes sortes. Ils n'ont ni vin ni vigne, mais ils font du vin avec du froment, du riz et d'autres épices, et c'est une très bonne boisson. En cette province viennent beaucoup de girofliers : ce sont de petits arbres qui ont une feuille comme celle du laurier, seulement un peu plus longue et

1 Un des plus riches fleuves aurifères de la Chine est le Khin-cha-kiang, qui du Thibet entre dans la province de Yun-nan ; son nom même signifie « fleuve à sable d'or. »

2 La *Géographie chinoise* de Vei-tsang cite les coraux et les coquillages parmi les produits du Thibet. Au nombre des tributs apportés en 1661 du Thibet en Chine, on fait aussi mention de coraux. On ignore d'où les Thibétains ont pu tirer une si grande quantité de corail, qui est d'ailleurs, en effet, un ornement d'un usage général, comme en témoigne Tavernier.

3 « Ces chiens, particulièrement ceux de Ladac, ont une force incroyable ; leur grandeur est double de ceux de l'Hindoustan, leur tête grosse, leur poil épais ; ils se battent avec les lions ; les Chinois les appellent *luingao*. » (Klaproth, *Magas. asiat.*, II.) — Turner dit, dans la relation d'une ambassade au Thibet : « Dès que j'eus passé la porte, je vis s'élancer, à mon grand étonnement, un chien qui, si son courage eût égalé sa taille, aurait pu lutter avec un lion. »

4 Yung-ning-fou, sur le bord occidental du Ya-long-kiang, ou bien Li-kiang-fou, sur le bord occidental du King-cha- kiang, au-dessus de sa jonction avec le fleuve Ya-long-kiang.

5 « C'est à l'extrémité septentrionale de la province, dit du Halde, parlant de Yun-nan, qu'est bâtie cette ville de Yung-ning-tufou ; elle touche presque aux terres des lamas ; à son orient, elle a un beau lac. » (T. I, p. 252.)

6 Martini dit, en énumérant les productions de cette partie de la Chine : « On tire encore de cette province des rubis, des saphirs, des agates... avec plusieurs pierres précieuses et des perles. » Plusieurs écrivains font mention de la pêche des perles dans une rivière de la Tartarie orientale.

plus étroite ; leur fleur est blanche et petite. Ils ont aussi du gingembre en abondance, de la cannelle et d'autres épices, qui ne viennent pas en ce pays et qu'il est inutile de citer[1]. Nous laisserons cette ville, dont nous vous avons parlé assez longuement, et nous irons en avant. En partant de Gheindu,



Pêche des perles. — Miniature du *Livre des Merveilles.*

on chevauche dix journées, et l'on trouve beaucoup de châteaux et hameaux dont les habitants ont les mêmes coutumes que ceux dont je viens de vous parler, et vivent de bêtes et d'oiseaux, que leur pays produit en abondance ; puis l'on arrive à un grand fleuve, appelé Bruis, où finit la province de Gheindu[2]. En ce fleuve on trouve beaucoup de paillettes d'or, et sur ses bords sont des canneliers. Il va dans la mer Océane, mais nous ne vous en dirons rien de plus, et passerons à une autre province appelée Caragian.

De la province de Carajan.

Quand on a passé ce fleuve, on entre dans la province de Carajan[3], qui est si grande qu'elle renferme sept royaumes : elle est vers le ponant. Ses habitants sont idolâtres et appartiennent au grand khan ; mais il a donné ce royaume à son fils Esentemur[4], qui est un moult grand roi et riche et puissant. Il maintient bien sa terre en justice, car il est sage et prud'homme. On va vers l'occident, à partir de ce fleuve, cinq journées, et l'on rencontre cités et châteaux assez où naissent de moult bons chevaux[5]. Les gens vivent de bestiaux et des fruits de la terre ; ils ont un langage particulier, très difficile à entendre. Au bout de ces cinq journées, on arrive à la ville capitale de ce royaume, qui est appelée Jaci[6], et est moult grande et noble. Il y a beaucoup de commerce et d'industrie ; les

1 Marsden suppose que ce passage a été transposé par les copistes.
2 Le fleuve Kin-cha-kiang, ou le Lan-tsan-kiang, ou le Nû-kiang (Irraouady) ?
3 La province d'Yun-nan, ou sa partie nord-ouest, dont le Kin-cha-kiang forme presque entièrement la limite.
4 Suivant de Guignes, dans ses *Tablettes chronologiques*, Timour-Khan ; un de ses successeurs, son neveu, est nommé Yeson-Timour dans le même ouvrage.
5 « Ce pays, dit. Martini, produit de très bons chevaux, de basse taille pour la plupart, mais forts et hardis. »
6 Jaci ou Yachi, la moderne Tsu-iong-fou, suivant Klaproth. Marsden supposait qu'il s'agissait, de Tali-fou, qui aurait été appelée,

habitants sont de diverses religions : les uns adorent Mahomet, les autres sont idolâtres, et il y a quelques chrétiens nestoriens. Ils récoltent assez de riz et de froment ; mais ils ne mangent point de pain de froment, parce qu'il est malsain en ce pays ; ils mangent du riz, et, en le mêlant avec des épices, ils en font une boisson moult belle et claire, qui enivre aussi bien que lé vin[1]. Ils se servent pour monnaie de porcelaine blanche, espèce de coquille qu'on trouve dans la mer et qu'on met au cou des chiens[2] : les quatre-vingts porcelaines valent un sac d'argent de deux gros de Venise, et huit sacs d'argent fin valent un sac d'or fin[3]. Ils ont des puits salés d'où ils extraient le sel, et c'est le seul qu'on emploie dans la contrée ; le roi en tire un grand revenu. Nous vous parlerons maintenant du royaume de Caraian ; mais avant, je dois dire une chose que j'avais oubliée. Ils ont un lac, qui a bien cent milles de tour, où ils pêchent une grandissime quantité de poissons, les meilleurs du monde, moult grands et de toutes espèces. Ils mangent la chair crue des poules, des moutons, des bœufs et des buffles ; car les pauvres gens vont à la boucherie, prennent le foie cru au moment où on le tire du corps des bêtes, le coupent par morceaux, puis le mettent à la sauce à l'ail et le mangent aussitôt ; et ainsi font-ils de toutes les autres chairs. Les gens riches mangent aussi la chair crue ; ils la font hacher menu, puis la mangent, comme nous faisons de la viande cuite, avec une sauce à l'ail et de bonnes épices.

Encore de la province de Carajan.

À dix journées vers l'occident de Chiaci, on trouve la province de Caraian[4], dont la capitale s'appelle Caraian. Les habitants sont idolâtres et appartiennent au grand khan ; leur roi est Cogacin[5], fils du grand sire. On recueille, en cette province, des paillettes d'or dans un fleuve ; mais il y a un lac et des montagnes où l'on ramasse de l'or plus gros que des paillettes. Ils ont tant d'or qu'ils en donnent un sac pour six d'argent. On se sert aussi, dans cette province, de porcelaines pour monnaie ; mais on ne les recueille pas dans ce pays, elles viennent de l'Inde. Dans cette contrée naissent de grandes couleuvres et de grands serpents, si démesurément grands que c'est merveille, et que c'est quelque chose de hideux à voir et à regarder. Sachez donc que les plus gros sont longs de dix pas et ont dix paumes de circonférence[6]. Ils ont deux jambes en avant, près de la tête ; ces jambes n'ont pas de pieds, mais seulement un ongle comme ceux des faucons ou des lions. Leur tête est très grande, et leurs yeux plus grands qu'un pain ; leur gueule est si large que d'un seul coup ils engloutiraient un homme ; leurs dents sont très grandes, et si fortes qu'il n'y a hommes ni bêtes qui ne les redoutent. Il y a aussi de ces serpents qui sont seulement de huit pas, de cinq et d'un. Voici comment on les prend. Ils demeurent sous terre le jour, à cause de la grande chaleur, et sortent la nuit pour pâturer, et mangent toutes les bêtes qu'ils peuvent atteindre. Ils vont boire aux fleuves, aux lacs et aux fontaines ; ils sont si grands, si pesants et si gros, que quand, la nuit, ils se traînent dans le sable pour manger et pour boire, ils tracent un grand creux, par où ils passent, comme si on avait roulé une barrique pleine de vin. Les chasseurs qui vont pour les prendre mettent un engin dans les routes qu'ont suivies ces animaux. Ils fichent en terre, dans cette route, un pal de bois moult gros et fort, où ils attachent une lame d'acier faite comme un rasoir ou un fer de lance ; puis ils le couvrent de sable, afin que le serpent ne le puisse voir, et ils en placent

à son origine, Ye-chu, et, depuis, Yao-cheu.

1 C'est de la bière plutôt que du vin.

2 Les Italiens appelaient *porcellana* ou *porceletta*, au moyen âge, une coquille que les Bengalais nomment *kori*, et qui sert encore aujourd'hui de monnaie aux îles Maldives et dans différentes parties des Indes. Voy. la représentation de cette coquille dans le volume des *Voyageurs anciens*.

3 À Calcutta, il faut, dit-on, cinq mille koris pour équivaloir à une roupie.

4 Karuzan, qui peut être une corruption d'un nom chinois, par exemple, *Ka-la-shan*, paraît être une partie de la province d'Yunnan. On n'est pas encore parvenu à en déterminer la position.

5 Ce nom ne se trouve pas dans la liste des enfants légitimes de Cubilai. Il est écrit, dans d'autres versions, Cogaam, Cogatuy, Cogragam (Cogra-Khan) et Cocagio.

6 L'alligator, suivant Marsden et Bandelli ; le boa, selon Klaproth et Ritter.

ainsi plusieurs. Quand le serpent vient dans ces routes où sont ces lames, il se frappe contre elles avec tant de violence, qu'elles lui entrent par le ventre et le fendent jusqu'à la gueule, si bien qu'il



Comment le miniaturiste du *Livre des Merveilles* comprenait l'alligator ou le boa décrit par Marco-Polo.

meurt aussitôt, et le chasseur s'en empare. Quand ils l'ont pris, ils lui tirent le fiel du ventre et le vendent fort cher, car on l'emploie beaucoup comme remède. Si un homme est mordu d'un chien enragé, on lui en donne à boire gros comme un denier, et il est guéri aussitôt. Si une femme ne peut accoucher et est dans les douleurs, on lui donne un peu de ce fiel, et aussitôt elle accouche heureusement. Si l'on a quelque écorchure, on n'a qu'à mettre dessus de ce fiel, et elle est guérie en peu de jours. Aussi le fiel de ce grand serpent est très cher dans ces provinces. On vend aussi la chair un assez bon prix, parce qu'elle est très bonne à manger. Ce serpent va dans les lieux où les lions, les ours et les autres bêtes fauves font leurs petits, et il mange les grands et les petits, s'il peut les atteindre. En cette province naissent de grands chevaux qu'on va vendre dans l'Inde. Ils coupent deux ou trois nerfs de la queue de leurs chevaux, afin que, quand ils courent, ils ne puissent donner de coups de queue à celui qui les monte ; car ils regardent comme honteux de recevoir un coup de queue de cheval. Ces gens chevauchent comme les Français ; ils ont des armes doublées de cuir de buffle, des lances, des écus et des arbalètes ; ils empoisonnent toutes leurs flèches. Avant que le grand khan les eût conquis, s'il arrivait que quelqu'un de beau ou de noble mine s'arrêtât chez eux, ils le tuaient la nuit, par le poison ou de toute autre manière. Et ce n'était point pour lui enlever son argent, mais c'est parce qu'ils disaient que sa bonne mine, sa noblesse ou sa sagesse demeuraient dans leur maison : ils en tuèrent ainsi beaucoup avant que le grand khan les eût subjugués. Depuis cette époque, c'est-à-dire il y a environ trente-cinq ans, ils ne font plus de mal aux étrangers, de crainte du grand sire.

De la grande province de Zardandan.

À cinq journées à l'occident de Caraian, on trouve une province appelée Ardandan[1], dont les habitants sont idolâtres et soumis au grand khan. La capitale de cette province est appelée No-

1 « *Zardandan* est un mot persan qui signifie dents d'or et correspond au *Chen-ci* des annales chinoises, pays situé au sud de l'Yun-nan. » (Klaproth.)

cian[1]. Les naturels ont toutes les dents d'or, c'est-à-dire que chaque dent est couverte d'or : ils font, en effet, un moule de la grandeur de leurs dents, et hommes et femmes couvrent leurs dents d'or, en dessous comme en dessus[2]. D'après leurs usages, tous les hommes sont chevaliers, et ils ne font rien autre chose qu'aller à l'armée, chasser et oiseler. Le reste est fait par les femmes ou par d'autres hommes qu'ils ont conquis et dont ils ont fait des esclaves. Ceux-ci font toutes les besognes comme les femmes : quand les dames ont accouché, ce sont eux qui lavent l'enfant et l'enveloppent de langes ; puis le mari de la dame qui est accouchée entre dans le lit et prend l'enfant avec lui, et reste couché quarante jours sans se lever que pour des nécessités urgentes. Tous ses amis et parents viennent le voir et demeurent avec lui, et lui font grande joie et grande fête. Ils font cela parce que, disent-ils, la femme endure de grandes fatigues pendant qu'elle porte l'enfant dans son sein, et il n'est pas juste qu'elle se fatigue encore pendant ces quarante jours. Et la femme, dès qu'elle a enfanté, quitte le lit et fait toute la besogne de la maison, et sert son mari dans son lit[3]. Ils mangent toute espèce de chairs cuites ou crues : ils mangent du riz cuit avec la chair et avec tous leurs mets ; ils font aussi, avec le riz et des épices, du vin qui est fort bon. Pour monnaie, ils se servent d'or et de porcelaine[4]. Ils donnent un sac d'or pour cinq d'argent, parce qu'on ne trouve point d'argent à moins de cinq mois de distance. Aussi les marchands viennent avec beaucoup d'argent qu'ils échangent contre de l'or, et ils font un grand profit. Ces gens n'ont ni idoles ni églises, mais ils adorent l'homme le plus âgé de la maison, disant que c'est de lui que nous sommes tous sortis[5]. Ils n'ont pas d'écriture, et ce n'est pas étonnant, car ils habitent dans des pays affreux, ou dans des forêts, ou dans des montagnes, où l'été on ne saurait aller, parce que l'air y est si mauvais et si corrompu qu'on ne pourrait y voyager sans mourir. Quand ils ont à faire quelque marché ensemble, ils prennent un morceau de bois carré ou rond, le fendent par la moitié et en gardent une moitié, donnant l'autre à celui avec qui ils font affaire. Mais auparavant ils font deux, trois ou plusieurs coches, comme ils veulent. Puis, quand ils doivent se payer, celui qui doit à l'autre lui donne de la monnaie d'après les coches faites à son bois[6]. En toutes ces provinces de Caraian, de Nocian et de Jacin, il n'y a point de médecin ; quand ils sont malades, ils font venir leurs mages : ce sont les enchanteurs des diables et les prêtres des idoles[7]. Quand ces mages sont venus et que le malade leur a dit ce qu'il éprouvait, ils sonnent aussitôt de leurs instruments, sautent et dansent jusqu'à ce qu'un d'entre eux tombe par terre, la bouche écumante et comme mort. C'est le diable qui est entré dans son corps. Alors les autres mages commencent à lui demander quelle maladie a celui qui les consulte, et celui-ci répond : « Tel esprit l'a frappé parce qu'il lui avait déplu. » Et les mages lui disent : « Nous te prions de lui pardonner et de prendre, pour renouveler son sang, telles choses que tu voudras. » Quand les mages ont moult prié, l'esprit qui est dans le corps de celui qui est tombé répond, et si le malade doit mourir, voici ce qu'il dit : « Ce malade a tellement déplu à l'esprit et est si méchant que l'esprit ne veut lui pardonner pourquoi que ce soit. » Cette réponse veut dire que le malade est perdu. Si au contraire il doit guérir, l'esprit répond : « Si le malade veut

1 Uncian (*Nociam, Vocian, Vecian*) se rapporte à la ville de Yung-chang, située dans la partie occidentale de l'Yun-nan.

2 « Dans une des contrées du Catay, dit Bürck, les indigènes ont coutume de se couvrir les dents avec des lames d'or, qu'ils ôtent quand ils veulent manger. »

« D'autres, dit Martini, en parlant des habitudes du Yung-chang, se marquent diverses figures sur leur visage, le perçant avec une aiguille et appliquant du noir, comme plusieurs Indiens ont accoutumé de le faire. » (Voy. plus loin, p, 108.)

3 Cette coutume, qui existe chez les peuplades les plus sauvages de l'Amérique septentrionale, fut remarquée chez les Brésiliens, au temps de la découverte de l'Amérique. Appollonius rapporte que c'était aussi un usage des *Tibareni*, dans la Cappadoce.

4 Le coquillage qui sert de monnaie, *Cypræa moneta*. Voy. *Voyageurs anciens*.

5 L'ancêtre, le patriarche. Le respect religieux pour les ascendants, si caractérisé en Chine, n'empêchait pas que l'on eût une religion ; mais Marco-Polo parle surtout de la secte qui avait en mépris les images et les idoles.

6 C'est encore, dans la plupart de nos provinces, la manière dont les boulangers font leurs comptes avec leurs pratiques. (En 1854)

7 Les sorciers n'étaient autres que les chamanes ou prêtres de Fo. La religion bouddhique, si pure dans sa morale et si simple dans son origine, a été altérée successivement, dans les contrées peu civilisées de la Tartarie et dans certaines provinces de Chine, par le charlatanisme grossier de ses ministres, autant que par l'ignorance et la crédulité des peuples.

guérir, qu'il prenne deux moutons ou trois, et qu'il en fasse dix breuvages et qu'il les boive. » Et il recommande que les moutons aient la tête noire ou tel autre signe particulier, et il ajoute qu'on en fasse le sacrifice à telle idole et à tel esprit, devant tant de mages et tant de femmes de celles qui servent les idoles et les esprits, et que tous rendent de grandes actions de grâces à tel esprit ou à telle idole. Aussitôt les parents du malade font ce que les mages leur commandent : ils prennent les moutons pareils à ceux qu'on leur indique et en font un breuvage comme on leur ordonne, puis ils tuent les moutons et répandent le sang aux lieux qu'on leur désigne en l'honneur de tel ou tel esprit ; ensuite ils font cuire les moutons en la maison du malade, et en donnent à manger à tant de mages et de femmes qu'il leur a été commandé. Puis, quand ils sont tous arrivés et que tout est prêt, ils commencent à jouer des instruments, à danser, et à chanter les louanges de leurs esprits. Ils répandent du jus de la chair et un peu de ce breuvage, ils prennent de l'encens et du bois d'aloès et vont encensant çà et là, et ils allument beaucoup de lumières. Ensuite ils s'arrêtent un moment, et l'un d'eux tombe par terre ; alors ils lui demandent s'il est pardonné au malade et s'il doit guérir. Celui-là répond qu'il ne lui est pas encore pardonné ; qu'il fasse telle et telle chose, et qu'il obtiendra son pardon. On fait aussitôt ce qui est commandé, et l'esprit répond : « Puisque le sacrifice et toutes les choses sont faites, le malade est pardonné et il guérira prochainement. » Quand ils ont eu cette réponse, qu'ils ont répandu du jus de viande et du breuvage, qu'ils ont encensé et illuminé, ils disent que l'esprit leur est favorable ; alors les mages et leurs dames mangent les moutons et boivent le breuvage avec grande fête, puis chacun retourne chez soi, et, quand tout est terminé, le malade guérit aussitôt. Maintenant que je vous ai raconté les usages de ces gens, et comment les mages savent conjurer les esprits, nous passerons à une autre province.

Comment le grand khan conquit le royaume de Minin et de Bengala.

Or sachez que nous avons oublié une moult belle bataille qui se fit au royaume de Vocian[1], et qui est bien digne d'être racontée dans ce livre ; aussi nous vous dirons comme elle arriva et de quelle manière. Vers l'année 1272 de l'incarnation du Christ, le grand khan envoya une grande armée au royaume de Vocian et de Caraian, afin de le préserver de tout dommage, car il n'y avait encore envoyé aucun de ses fils, comme il le fit depuis, y ayant placé pour roi Sentemur[2], fils d'un de ses fils qui était mort. Or il advint que le roi de Mien[3] et de Bangala, qui moult était puissant roi en terres, en richesses et en soldats, et n'était encore soumis au grand khan comme il le fut bientôt, car le grand sire ne tarda pas à conquérir ces deux royaumes, ayant su que l'armée du grand khan était à Vocian, résolut de marcher contre cette armée et de la détruire, afin d'ôter l'envie au grand khan d'y envoyer jamais d'autre armée. Il fit donc de grands préparatifs, comme vous allez le voir. Il rassembla deux mille éléphants moult grands, et sur chacun fit faire un château de bois moult fort et bien fait, où se tenaient au moins douze combattants, et sur d'autres seize et même davantage ; il leva aussi soixante mille cavaliers et encore des fantassins, ce qui était bien un appareil digne d'un puissant roi comme il l'était. Et, que vous dirai-je ? Dès que tout fut ainsi préparé, ce roi se mit aussitôt en marche, avec tous ses gens, pour aller tomber sur l'armée du grand khan, qui était à Vocian. Ils marchèrent ainsi sans qu'il leur arrivât rien qui mérite d'être rapporté, jusqu'à ce qu'ils fussent venus à trois journées des Tartares, et là ils campèrent pour prendre un peu de repos.

1 Vochang, royaume d'Unchang ou Yun-Chang.
2 Cen-Temur, Yeson-Timour. Timour-Kliau (voy. la note 4 de la p.99).
3 Mien correspond au moderne empire de Birman ou d'Ava. Les Birmans l'appellent *Myam-ma*, et les Chinois *Mien-tien*.

De la bataille qui fut entre l'armée du grand khan et le roi de Mein.

Quand le chef de l'armée tartare sut que ce roi marchait contre lui avec de si grandes forces, il fut tout troublé, parce qu'il n'avait avec lui que douze mille cavaliers ; mais il n'eut point peur, car c'était un vaillant homme et un bon capitaine, et il avait nom Nescradin[1]. Il rassemble et encourage ses gens, et prend toutes ses dispositions pour défendre le pays et ses hommes. Et pourquoi vous en dire plus long ? Sachez donc que les douze mille cavaliers tartares s'en vinrent en la plaine de Vocian[2], et là attendirent leurs ennemis pour leur livrer bataille, ce qui était sage et prudent, parce que derrière eux ils avaient un grand bois tout couvert d'arbres. Laissons donc là les Tartares attendre leurs ennemis, et voyons ce que ceux-ci faisaient. Quand le roi de Mien eut laissé un peu reposer ses troupes, il se remit en marche et arriva à la plaine de Vocian, où se tenaient les Tartares. Quand il fut arrivé à un mille de ses ennemis, il apprêta ses éléphants et prépara tout pour le combat. Il disposa ses cavaliers et ses fantassins en un ordre sage et convenable ; puis, quand tout fut prêt, il marcha contre ses ennemis. Les Tartares, en les voyant venir, ne furent nullement effrayés, mais se montrèrent preux et hardis, car sans hésiter, ils partirent tous ensemble, dans un ordre parfait, à l'encontre des assaillants ; mais quand ils furent près d'eux, sur le point de commencer le combat, leurs chevaux furent si épouvantés à la vue des éléphants, qu'il fut impossible de les faire marcher en avant ; au contraire ils reculaient toujours, tandis que le roi et ses gens, avec les éléphants, avançaient de plus en plus.

De la bataille même.

À cette vue, les Tartares furent très irrités et ne savaient que faire, car ils sentaient bien que, s'ils ne pouvaient faire avancer leurs chevaux, ils étaient perdus. Mais ils prirent un très sage parti : ce fut de descendre de cheval et de mettre tous ces animaux dans le bois, où ils les attachèrent à des arbres ; puis ils saisirent leurs arcs, ajustèrent leurs flèches, et marchèrent à la rencontre des éléphants. Or ils tirèrent si bien leurs flèches que les éléphants furent blessés moult durement. Les gens du roi marchaient cependant contre les Tartares, afin de leur donner un rude assaut ; mais ceux-ci, qui étaient meilleurs gens d'armes que leurs ennemis, se défendaient hardiment. Enfin, que vous dirai-je ? Les éléphants blessés se tournèrent en fuite vers les gens du roi avec tant de furie qu'il fallut bien leur ouvrir passage. Ils ne s'arrêtèrent pas devant le bois, mais s'y précipitèrent, renversant les châteaux qu'ils avaient sur le dos, et ils allaient de çà et de là, emportés par leur frayeur. Cependant les Tartares, voyant les éléphants en fuite, remontent à cheval et courent sus contre l'armée royale. Ils commencent à coups de flèches une bataille rude et cruelle, car les gens du roi se défendaient hardiment ; puis, quand ils n'eurent plus de flèches, ils prirent leurs épées et leurs piques, et livrèrent à leurs ennemis un combat corps à corps. Alors se donnèrent de grandissimes coups, et l'on put voir tomber les épées et piques, occire chevaliers et chevaux, trancher mains et bras, corps et têtes ; car il y eut grand nombre de jetés par terre et de frappés à mort. Les cris et les plaintes étaient tels qu'on n'aurait pu entendre le fracas du tonnerre. De toutes parts le choc et la mêlée étaient terribles ; mais les Tartares étaient les plus forts, et ce fut pour le roi et ses gens un jour de malheur, tant il y en eut d'occis dans cette bataille. Quand le combat eut duré jusqu'à plus de midi, le roi et ses gens étaient si malmenés, et il y en avait tant de morts, qu'ils virent bien que s'ils restaient davantage c'en était fait d'eux tous. Ils prirent donc la fuite aussi vite qu'ils purent ; mais les Tartares les poursuivirent, les chassant, les abattant et les tuant tellement que c'était une pitié. Puis, quand ils les eurent ainsi poursuivis un peu, ils revinrent vers le bois pour prendre les

1 Neschardyn, Noscardyn, Nastardyn et Nassir-Eddin sont des corruptions du nom mahométan Nasr-Eddin.
2 On suppose que cette plaine est celle que le fleuve d'Ava, l'Irrawady ou lrabatty, traverse dans son cours supérieur.

éléphants. Ils abattaient les grands arbres pour empêcher ceux-ci de s'enfuir ; mais ils n'auraient pu les prendre, si les hommes mêmes du roi ne les eussent aidés, car l'éléphant est plus intelligent qu'aucun autre animal. Ils prirent ainsi plus de deux cents éléphants, et c'est à partir de ce jour que le grand khan a commencé à en avoir un grand nombre.

Comment on descend une grande descente.

Quand on part de cette province dont je viens de vous parler, on commence à faire une grande descente ; car sachez qu'on descend pendant deux journées et demie sans rien trouver digne de remarque, excepté cependant une grande place où se fait un grand marché ; car tous les hommes



Chasse aux Éléphants et aux Licornes. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

de ces contrées viennent en ce lieu à des jours fixes, c'est-à-dire trois fois la semaine[1]. Ils font des échanges d'or et d'argent, et donnent un sac d'or pour cinq d'argent ; et là viennent des marchands de pays fort éloignés qui échangent de l'argent pour de l'or de cette contrée, et ils font un grand gain et un grand profit. Nul ne peut aller aux maisons de ces gens qui vendent de l'or, tant les lieux où ils demeurent sont impraticables, et nul ne sait où ils restent, car jamais personne n'a pu les visiter[2]. Après avoir descendu ces deux journées et demie, on trouve une province au midi qui est sur les confins de l'Inde[3] : on l'appelle Amien. On marche quinze journées par des lieux déserts et par de grands bois où il y a beaucoup d'éléphants et de licornes et d'autres bêtes sauvages ; il n'y a ni hommes ni habitations : aussi nous laisserons ce lieu et vous raconterons une histoire.

1 Par suite des règlements rigoureux qui interdisaient aux étrangers l'entrée de la Chine, il devint nécessaire, pour les besoins du commerce, d'établir sur les frontières des foires où les trafiquants se rendaient, aux époques fixées, avec leurs marchandises.

2 Il s'agit ici de plaines situées au pied des monts de l'Yun-nan.

3 Le sens de ce passage est qu'en descendant des hauteurs du Karatan ou de l'Yun-nan, on n'entre pas immédiatement dans la contrée de Mien ou d'Ava proprement dite, mais qu'après cinq journées de voyage, on atteint la province d'Amien ou de Michai, que l'on suppose être le *Meckley* de nos cartes, et qu'ensuite, traversant des forêts pendant quinze jours, on arrive à la capitale.

De la cité de Mien.

Au bout de ces quinze journées, on arrive à une cité appelée Mien, moult grande et noble, et capitale du royaume[1]. Les habitants sont idolâtres et ont un langage particulier. Ils appartiennent au grand khan, et en cette cité est une merveille que je veux vous décrire. Jadis régna dans ce pays un roi riche et puissant, et quand il vint à mourir, il commanda que sur sa tombe on fît deux tours, une d'or et une d'argent[2]. Or voici comment ont les fit : la tour était toute de belles pierres, et on la recouvrit tout entière d'or de l'épaisseur d'un doigt, de sorte quelle paraissait être entièrement en or. Elle était bien haute de dix pas et grosse en proportion. Au haut elle était ronde, et tout autour on avait mis de petites clochettes dorées qui sonnaient au souffle du vent. L'autre tour, d'argent, était faite, comme celle d'or, de la même hauteur et de la même grosseur. Ces deux tours devaient servir de tombeau au roi, et c'était la plus belle et la plus riche chose que l'on pût voir. Or voici comment le grand khan conquit cette province : il avait à sa cour une grande quantité de jongleurs et de baladins ; un jour il leur dit qu'il voulait les envoyer conquérir la province de Mien, et qu'il leur donnerait un chef et une escorte ; ceux-ci acceptèrent volontiers et partirent avec le chef et le renfort que le grand khan leur donna. Et, que vous dirai-je ? sachez que ces jongleurs conquirent cette province de Mien. Et quand ils furent venus à cette noble cité et qu'ils virent ces deux tours si belles et si riches, ils en furent tout émerveillés et envoyèrent raconter au grand khan ce qu'ils avaient trouvé et combien ces tours étaient admirables, et ils lui demandèrent s'il voulait qu'ils les défissent et lui envoyassent l'or et l'argent. Mais le grand khan, qui savait que c'était le tombeau du roi, dit qu'il ne voulait pas qu'on les défît et commanda au contraire qu'on les laissât telles que le roi les avait fait construire. Les Tartares, en effet, ont un grand respect pour tout ce qui appartient aux morts[3]. On trouve en ce pays des éléphants et des bœufs sauvages grands et beaux[4], des cerfs, des daims, des chevreuils et toutes sortes de bêtes en abondance. Nous parlerons maintenant d'une province appelée Bangala.

De la cité de Bangala.

Bangala[5] est une province vers le midi, qui, en 1290, alors que moi Marc étais à la cour du grand khan, ne lui était pas encore soumise ; mais il y avait dans le pays des armées pour la conquérir. Cette province a un roi et un langage à elle. Les naturels sont de très méchants idolâtres. Leurs pays est sur les confins de l'Inde. On y trouve maints eunuques, et c'est de là que les tirent tous les barons et les seigneurs des environs ; il y a aussi des bœufs aussi hauts que des éléphants, mais qui ne sont pas si gros. Les habitants vivent de chair, de lait et de riz. Le pays produit assez de coton ; on y fait un grand commerce, car il y vient du galanga, du gingembre, du sucre et maintes autres épices précieuses.

1 La moderne capitale, nommée Oummérapoura ou Amrapoura, est une ville de construction récente. Celle de Mien doit avoir été, soit la vieille cité d'Ava, maintenant en ruines, soit quelque ville des premiers âges, le siège du gouvernement ayant été souvent changé.

2 Voy. les temples bouddhistes de la relation de Fa-hian (*Voyageurs anciens*).

3 C'est à cette piété des Tartares pour les tombeaux que l'on doit les découvertes modernes de tant de précieux témoignages de leurs coutumes et de si riches dépôts de métaux précieux.

4 Ce bœuf n'est plus l'yak, qui habite les régions froides, mais le gayal ou *Bos gavæus*, qui existe à l'état sauvage dans les provinces situées à l'est du Bengale. (Voy. à la page suivante.)

5 Bangala, Bangâlah, nom réel du Bengale.

Les idolâtres viennent en ce lieu acheter des eunuques et des esclaves, qu'ils vont ensuite vendre dans les divers pays. Cette province n'a rien autre chose de remarquable ; nous la laisserons donc et vous parlerons d'une autre province vers le levant, appelée Cangigu.

De la province de Caigu.

Cangigu[1] est une province vers le levant ; elle a un roi particulier ; ses habitants sont idolâtres et ont un langage â eux. Ils se sont soumis au grand khan et chaque année lui payent un tribut. Ce roi a bien trois cents femmes ; car lorsqu'il y a une belle femme dans le pays, il la prend pour lui.

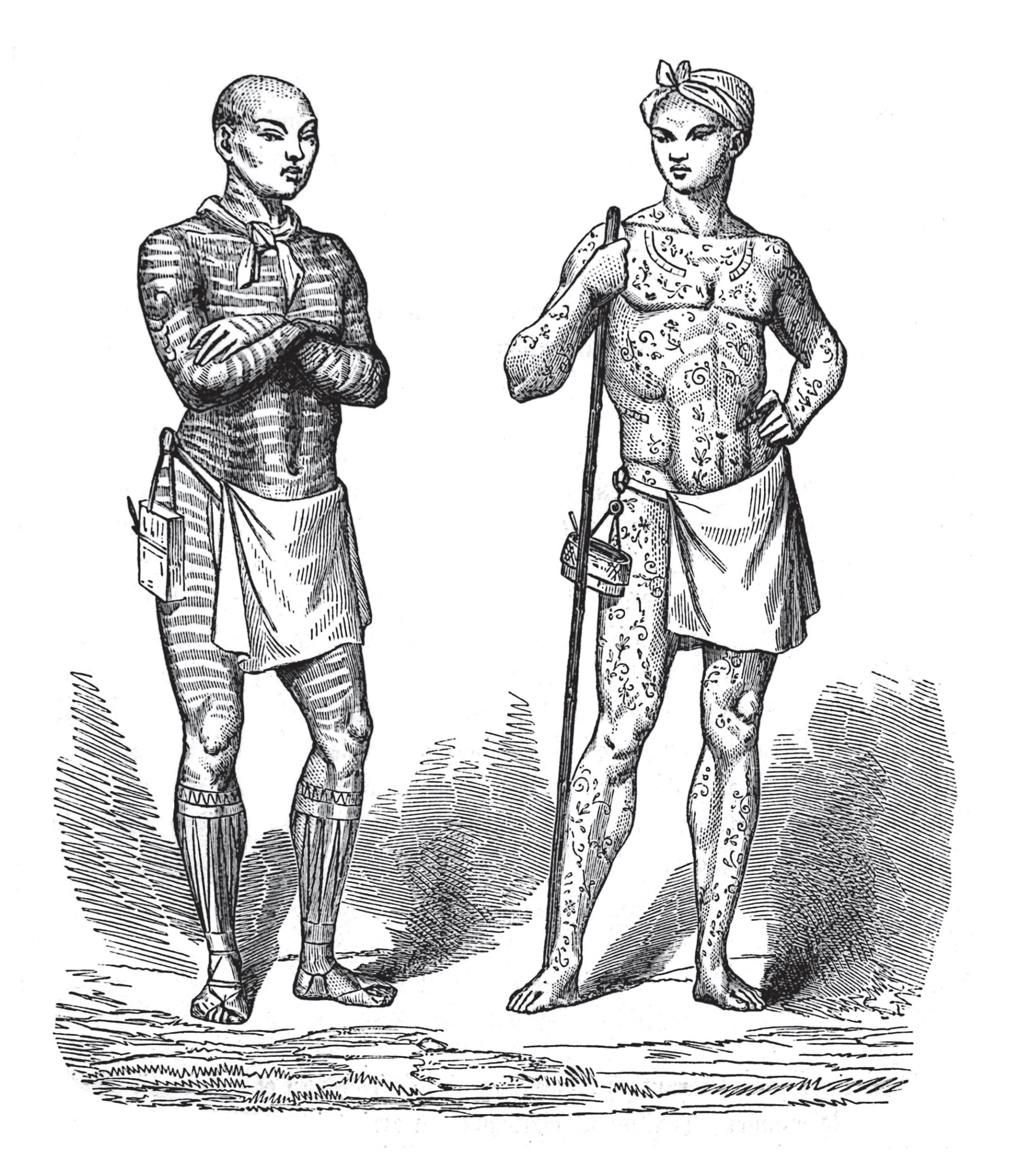


Le Gayal femelle (*Bos gavæus*)[2].

On trouve en cette province assez d'or, comme aussi des épices précieuses en grande abondance ; mais elle est très loin de la mer, ce qui fait qu'il n'y a pas grand commerce : cependant on y tient un grand marché. On y rencontre beaucoup d'éléphants, du gibier et toutes sortes de bêtes. Les habitants vivent de chair, de lait et de riz ; ils n'ont pas de vin de vigne, mais ils en font de très bon avec du riz et des épices. Tous les gens de ce pays, hommes et femmes, se peignent le corps comme je vais vous le dire : ils se peignent avec des aiguilles des lions, des dragons, des oiseaux et d'autres images, et ils font ces peintures de telle manière que jamais elles ne s'effacent. Ils se peignent ainsi le visage, le cou, le ventre, les mains, les jambes et tout le corps, croyant s'embellir ;

1 Ou Cargingou, pourrait être ou Cach'har, situé entre Silhet et Meckley, ou Kassay, entre Meckley et Ava.

2 Voy. à la page précédente. Le gayal est décrit dans le huitième volume des *Asiatic Researches*, p. 511-527 ici : https://archive.org/details/asiaticresearche08asia_0



Asiatiques tatoués[1]. — D'après Siebold.

et celui qui a le plus de ces peintures est regardé comme le plus grand et le plus beau. Nous laisserons maintenant cette province et vous parlerons d'une autre, nommée Amu, qui est vers le levant.

De la province d'Amu.

Amu est une province vers le levant, qui appartient au grand khan[2]. Les naturels sont idolâtres, vivent de bestiaux et de fruits de la terre; ils ont un langage particulier. Les dames portent aux

1 Ces deux figures peuvent donner une idée de ces habitants du Kangigou décrits par Marco-Polo. Elles sont empruntées au grand ouvrage de Siebold sur le Japon, et voici comment elles y sont désignées : « Porteurs watasimori au passage de l'Ohoi-Gawa, cours d'eau qui se trouve sur la route de Mijako à Yedo. » (Siebold, *Voyage de Nagasaki à Yedo, en 1826.*) Cette coutume du tatouage est commune dans le royaume d'Ava, et le pays que Marco-Polo appelle Kangigu devait en être peu éloigné. (Voy. p. 102)
Dans les Mémoires concernant les Chinois, on lit, au sujet des habitants de Hao-tchoua, qui paraît être le pays de Laoos : « Ils sont d'un naturel féroce; ils se font, avec une aiguille, des marques par tout le corps; ces marques sont des fleurs, que rien ne saurait effacer. » (t. XIV, p. 29.) Mais Laoos est situé à l'est d'Ava, et Kangigu devait être situé au nord-ouest.
2 La situation d'Amu paraît se rapporter à celle du pays de Bamu, indiqué par Symes comme une province limitrophe des Bir-

jambes et aux bras des bracelets d'or et d'argent de grandissime valeur, et les hommes en portent aussi, et de plus riches que les dames ; ils ont des chevaux en assez grand nombre et bons, qu'ils vendent en grande quantité aux idolâtres qui en font grand commerce. Ils ont aussi grande abondance de buffles, de bœufs et de vaches, parce que leur pays a d'excellents pâturages. Il y a abondance de tout ce qui est utile à la vie. Et sachez que d'Amu jusqu'à Cangigu qui est derrière il y a quinze journées, et de Cangigu à Bangala trente. En quittant Amu, on va à une autre province nommée Toloman, éloignée de huit journées vers le levant.

De la province de Toloman.

Toloman est une province vers le levant[1]. Les naturels sont idolâtres, ont un langage particulier et relèvent du grand khan. Ce sont de beaux hommes ; ils ne sont pas blancs, mais bruns. Ils sont bons hommes d'armes. Ils ont un assez grand nombre de cités et une foule de châteaux sur de hautes et fortes montagnes. Quand ils meurent, ils font brûler les corps, et les os qui restent et qu'ils ne peuvent brûler, ils les prennent et les mettent dans un petit coffre, puis les portent sur de grandes et hautes montagnes où ils les suspendent dans de grandes cavernes, de manière que ni les hommes ni les bêtes ne les puissent toucher. On y trouve assez d'or : pour menue monnaie ils se servent de porcelaines, de la même manière que je vous l'ai dit, et de même les provinces de Bangalan, Emuginga et Amu emploient pour monnaie de l'or et des porcelaines. Il y a des marchands dans ce pays, mais ils sont moult riches et ont beaucoup de marchandises. Les habitants vivent de chair, de lait, de riz et d'épices moult bonnes. On ne trouve rien autre chose en cette province digne de mémoire, et nous vous parlerons d'une autre vers le levant, nommée Cuigui.

De la province de Cuigui.

Cuigui est une province vers le levant[2] : quand on part de Toloman et qu'on suit pendant douze journées un fleuve bordé de nombreuses villes et châteaux, on arrive à la cité de Sinugul[3], qui est moult grande et noble. Les naturels sont idolâtres et appartiennent au grand khan : ils vivent de commerce et d'industrie, car ils font avec des écorces d'arbres des draps moult beaux dont ils se vêtissent l'été. Ils sont hommes d'armes. Pour monnaie ils emploient les cartes du grand khan, car désormais nous sommes sur les terres où a cours cette monnaie. Il y a tant de lions[4] qu'on ne peut dormir hors de sa maison sans danger d'être dévoré. Et même quand on va sur ce fleuve et que la nuit on s'arrête quelque part, il faut avoir soin de dormir loin de la terre ; car sans cela les lions viennent jusqu'à la barque, se saisissent d'un homme et le dévorent[5]. Mais les habitants, qui savent cela, ont bien soin de s'en garder. Ces lions sont très grands et très dangereux ; mais ce qui est merveilleux, c'est qu'en cette contrée il y a des chiens qui ont la hardiesse d'assaillir les lions ; mais il faut qu'ils soient deux, car un homme et deux chiens viennent à bout d'un grand lion, et voici comment : quand un homme chevauche par le chemin avec son arc et ses flèches et

mans et de l'Yun-nan.

1 Tholoman, Coloman ; peut-être le Birman proprement dit. Les Chinois prononcent *Po-lo-man* les noms Birman et Brahman.

2 Ici Marco-Polo s'éloigne de ce que les géographes appellent « l'Inde au-delà du Gange, » contrée qu'il vient de décrire, et retourne à la Chine. Mais il est très difficile de reconnaître si c'est dans la province de l'Yun-nan ou dans celle de Koei-cheu ou Guei-cheu que se trouve la ville de Cuigui ou Chintingui.

3 Gingui, Chonti-gui, Chinti-girey, même nom que celui de la province.

4 Des tigres. On ne trouve pas de lions en Chine.

5 Il est fait souvent mention de bateaux attaqués, pendant la nuit, par des tigres, au milieu des îles que les alluvions du Gange ont formées vers son embouchure, et il arrive quelquefois que tout un équipage est dévoré à bord pendant son sommeil.

accompagné de deux chiens, si par hasard il rencontre un grand lion, les chiens, qui sont moult hardis et forts, courent sus au lion sans hésiter. Le lion se retourne vers les chiens ; mais dès qu'il se remet en marche, ceux-ci l'assaillent par-derrière et lui mordent les cuisses et le corps : le lion se retourne moult fièrement, mais il ne peut les atteindre parce que les chiens savent bien l'éviter. Et, que vous dirai-je ? Le lion, ennuyé de ces morsures, se met à courir pour trouver un arbre afin de s'y appuyer et de faire face à ses ennemis ; mais dès qu'il tourne le dos, les chiens le mordent par derrière, et il va bondissant de çà et de là. L'homme alors met la main à son arc et lui envoie une flèche ou deux, ou tant enfin qu'il l'ait tué. Ils en tuent beaucoup de cette manière, car les lions ne peuvent se défendre contre un cavalier aidé de deux bons chiens. On a en ce pays de la soie assez et des marchandises de toutes sortes en grande abondance qui s'exportent par ce fleuve en maints pays. Et sachez qu'on peut encore faire douze journées le long de ce fleuve, et l'on rencontre une grande quantité de villes et de châteaux. Les naturels sont tous idolâtres et appartiennent au grand khan : pour monnaie ils se servent des cartes du seigneur. Ils vivent de commerce et d'industrie. Et au bout de ces douze journées, on trouve la ville de Sindinfu dont nous venons de vous parler[1]. De Sindinfu, on chevauche bien soixante-dix journées par des provinces et des terres que nous vous avons décrites, puis l'on arrive à Gingui dont nous avons aussi parlé : de Gingui on marche quatre journées dans un pays rempli de villes et de châteaux, dont les habitants, très industrieux, sont idolâtres et se servent de la monnaie du grand khan leur seigneur. Après ces quatre journées, on trouve au midi la cité de Cacianfu, qui est de la province du Cathay et dont nous vous dirons quelques mots.

De la cité de Cacianfu.

Cacianfu[2] est une grande et noble cité du Cathay, vers le midi. Les habitants sont idolâtres et font brûler leurs morts. Ils appartiennent au grand khan et se servent de ses cartes. Ils vivent de commerce et d'industrie ; car ils ont assez de soie, et ils font des draps de soie et d'or en grande quantité, et travaillent beaucoup le sandal. Cette cité a sous sa dépendance assez de villes et de châteaux. À trois journées plus loin, au midi, on arrive à une autre cité appelée Cinanglu.

De la cité de Cinaglu.

Cinaglu[3] est encore une moult grande cité, vers le midi, appartenant au grand khan et faisant partie de la province de Cathay. Pour monnaie les habitants se servent des cartes ; ils sont idolâtres et brûlent leurs morts. En cette ville se fait du sel en grandissime quantité, et voici comment : les habitants prennent une espèce de terre qui est très saumâtre, et en font une grande montagne : sur cette montagne ils jettent de l'eau assez pour quelle pénètre jusqu'au fond ; puis ils la recueillent, la mettent dans un grand pot et une grande chaudière de fer, la font bouillir, et obtiennent ainsi du sel moult beau et blanc et fin[4]. Ce sel se porte dans tous les pays alentour, ce qui leur produit beaucoup. Il n'y a rien autre chose de remarquable en cette cité ; nous vous parlerons d'une autre, vers le midi, appelée Ciangli.

1 Malgré ces derniers mots, les commentateurs sont embarrassés pour décider si Marco-Polo veut parler ici de la ville de Chintingui, mentionnée au commencement de ce chapitre, ou de celle de Sin-din-fou, capitale de la province de Setchouen : cette dernière supposition paraît la plus probable.
2 Suivant les divers manuscrits, Ca-cau-sa ou Pa-zan-fou, que Marsden croit être Ho-kien-fou, ville de troisième rang, dans la province de Pé-ché-li. On suppose ici une interruption ou un changement de direction subit dans l'itinéraire.
3 Tsan-tcheu, ville de second ordre, située vers l'est de Ho-kien, son chef-lieu.
4 Il ressort de cette description que ce produit devait être du nitre ou du salpêtre.

De la cité de Ciangli.

Ciangli[1] est une cité du Cathay, vers le midi, qui appartient au grand khan. Les habitants sont idolâtres et se servent de cartes pour monnaie. Cette ville est éloignée de Cinanglu de cinq journées ; et pendant ces cinq journées on trouve villes et châteaux assez, tous au grand khan : ce sont pays de grand commerce et qui rapportent beaucoup au seigneur[2]. La cité de Ciangli est traversée par un grand et large fleuve qui sert à transporter, de çà et de là, une grandissime quantité de marchandises de soie et des épices et autres choses précieuses. À six journées au midi de Ciangli est une autre cité, appelée Condinfu[3].

De la cité de Condinfu.

En partant de Ciangli, on marche six journées vers le midi parmi des villes et des châteaux assez de grande valeur et de grande noblesse. Les habitants sont idolâtres et brûlent les corps morts. Ils sont au grand khan et ont monnaie de cartes. Ils vivent de commerce et d'industrie. Ils ont de toutes choses en grande abondance ; mais on ne trouve chez eux rien digne de remarque : nous les laisserons donc et vous parlerons de Condinfu. C'est une grandissime cité, qui jadis était un grand royaume ; mais le grand khan s'en est emparé, et néanmoins c'est la plus noble cité de toutes ces contrées. On y voit beaucoup de marchands qui y font le commerce ; ils ont tant de soie que c'est merveilleux. On trouve dans la ville maints beaux jardins délectables avec une grande quantité de bons fruits. Cette cité de Condinfu a sous sa seigneurie onze villes impériales, c'est-à-dire nobles et de grande valeur ; car elles sont très commerçantes en soie et rapportent un grand profit. Or sachez que, l'an 1272[4], le grand khan avait envové un sien baron, nommé Litam-Sangou, pour protéger cette province ; il lui avait donné quatre-vingt mille hommes à cheval, et quand celui-ci fut arrivé avec ses gens en cette province, il s'avisa d'une grande déloyauté envers son seigneur. Il alla trouver tous les sages des villes, et leur conseilla de se révolter contre le grand khan : l'avis leur plut, et ils le suivirent. À cette nouvelle, le grand khan envoya en cette province deux de ses barons Aguil et Mongatai, avec cent mille hommes à cheval. Et, que vous dirai-je ? Les deux barons combattirent Litam, qui s'était révolté et avait bien rassemblé cent mille cavaliers et une grandissime quantité de fantassins ; mais il perdit la bataille, et fut occis avec maints autres. Après sa défaite, le grand khan fit rechercher tous ceux qui avaient participé à cette trahison et les fit mettre à mort cruellement ; pour les autres, il leur pardonna et ne leur fit faire aucun mal, et, depuis ce temps, ils lui ont toujours été fidèles.

De la noble cité de Singui.

En partant de Condinfu, on va trois journées vers le midi en traversant bon nombre de cités et de châteaux, nobles et beaux et de grand commerce et industrie. Ce pays est riche en gibier, et il y a de tout en abondance. Au bout de ces trois journées, on parvient à la noble cité de Singuimatu[5],

1 Ciangli, ou Changli, paraît être la ville de Té-cheu, située à l'entrée de la province de Chan-toung, sur l'Ouei-no.

2 Un droit de transit frappe, en Chine, les marchandises qui passent d'une province dans une autre ; cet impôt, qui augmente de beaucoup le prix des objets de consommation, est la source d'un revenu considérable pour le trésor. (Staunton.)

3 L'histoire elle-même constate l'identité de Tudin-fou avec Tsi-nan-fou, capitale de la province de Chan-toung.

4 Les annales de la Chine assignent à l'événement que rapporte notre auteur une date plus ancienne de dix ans.

5 D'après les circonstances ici relatées, Sin-gui-matu désigne la grande ville commerciale de Lin-tsin-cheu, située à l'extrémité septentrionale ou au commencement du grand canal Yun-no. « Le mot *matu* ou *mateou*, joint aux noms, signifie, dit du Halde, lieux de commerce établis sur les rivières, pour la commodité des négociants et la levée des droits de l'empereur. »

grande et riche, très commerçante et très industrieuse. Les habitants sont idolâtres et appartiennent au grand khan; ils se servent de cartes pour monnaie. Ils ont un fleuve duquel ils tirent grand profit : en effet, ce grand fleuve vient du midi dans la ville de Singuimatu; or les habitants l'ont partagé en deux branches, l'une, vers le levant, qui va au Mangi, et l'autre, vers l'occident, qui va au Cathay[1]. Cette ville a une si grande quantité de navires, qu'on ne pourrait le croire sans le voir : ce ne sont pas de grands vaisseaux, mais tels que le fleuve peut les porter. Ils portent au Mangi et au Cathay une si grande quantité de marchandises, que c'est merveille, et ils reviennent avec une cargaison; de sorte que c'est prodigieux le nombre de marchandises que l'on transporte par ce fleuve, en montant ou en descendant[2]. Nous allons partir de Siguimatu et vous parler d'une autre contrée, vers le midi, qui est une grande province, nommée Ligui.

De la grande cité de Ligui.

En quittant Singui, on marche huit journées vers le midi et l'on rencontre assez de villes et de châteaux nobles, grands, riches, commerçants et industrieux. Les naturels sont idolâtres et font brûler leurs morts; ils appartiennent au grand khan, leur monnaie est de carton. Au bout de ces huit journées, on arrive à une cité appelée Ligui[3], comme la province, et qui est la capitale du royaume. C'est une moult noble et riche cité. Les habitants sont hommes d'armes, très commerçants et très industrieux. Ils ont venaison de bêtes et d'oiseaux en abondance, comme aussi grande quantité de tout ce qui est bon à manger. La ville est située aussi sur le fleuve dont je vous ai parlé; ses navires sont plus grands que ceux de Sanguimalu, et servent de même à transporter des marchandises.

De la cité de Pingui.

Quand on part de la cité de Lingui, on marche trois journées au midi par un pays où sont assez de villes et de châteaux : c'est une partie du Cathay. Les naturels sont idolâtres et font brûler leurs morts; ils appartiennent au grand khan, ainsi que tous ceux dont je vous ai parlé. Leur monnaie est de carton. Ils ont la meilleure venaison de bêtes et d'oiseaux qui soit au monde; ils ont en abondance de toute espèce de vivres. Au bout de ces trois journées, on trouve une cité nommée Pingui[4], moult grande et noble, de grand commerce et de grande industrie. On y a de la soie en abondance. Cette cité est à l'entrée de la grande province du Mangi, et c'est là que les commerçants chargent leurs charrettes des marchandises qu'ils veulent porter au Mangi par plusieurs villes et châteaux. Cette cité est d'un grand revenu au grand khan. Au reste, il n'y a rien autre chose digne de remarque, et nous partirons de ce lieu et vous parlerons d'une autre cité appelée Gingui, qui est encore au midi.

1 On peut s'expliquer ces termes en supposant que le grand canal est un des bras du fleuve par lequel il est alimenté, ou plutôt en les rapprochant d'un fait curieux cité dans la relation de l'ambassade de lord Macartney : au point le plus élevé du canal, aux deux cinquièmes de sa longueur, le fleuve Luen, qui s'y précipite perpendiculairement, rejaillit contre un boulevard de pierre, et se sépare en deux courants opposés.

2 «Après l'exubérance de la population, dit M. Ellis, le fait qui frappe le plus, en Chine, est le nombre des bâtiments qui circulent sur les cours d'eau.»

3 Ligui paraît correspondre à Ling-cing, ville de la province de Scian-tong.

4 Pingui, suivant Murray, est Pi-ceu, ville de second ordre, mais très commerçante, dans la province de Tchiang-su

De la cité de Cingui.

Après avoir quitté la cité de Pingui, on va deux journées vers le midi à travers de belles contrées très fertiles, où l'on trouve toutes sortes de gibier, puis l'on arrive à la cité de Cingui, qui est moult grande et riche, de grand commerce et industrie. Les habitants sont idolâtres et font brûler leurs morts. Leur monnaie est de carton et ils appartiennent au grand khan. Le pays a de belles plaines et de beaux champs, qui produisent en abondance du blé et toutes sortes de grains. D'ailleurs, nous n'avons rien de plus à en dire de remarquable, et nous irons plus loin. En marchant trois journées vers le midi, on rencontre de belles contrées avec de beaux châteaux, des hameaux et de belles fermes riches en terres et en champs ; ce pays est très giboyeux et produit en abondance du froment et d'autres grains. Les naturels sont idolâtres et sont soumis au grand khan ; leur monnaie est de carton. Après ces trois journées, on arrive au grand fleuve de Caramoran[1], qui vient de la terre du prêtre Jean. Ce fleuve est moult grand et large, car je vous ai dit qu'il avait un mille de largeur. Il est moult profond, si bien qu'il peut porter de grands vaisseaux. On y pêche assez de poissons et grands. Il y a bien sur ce fleuve quinze mille vaisseaux[2], qui tous sont au grand khan, pour porter ses armées à l'île de la mer ; car la mer n'est pas à plus d'une journée de ce lieu. Chacun de ces vaisseaux porte vingt mariniers, quinze chevaux, leurs cavaliers et leurs provisions. Des deux côtés du fleuve, de çà et de là, sont deux villes, en face l'une de l'autre : l'une nommée Coigangui [3] et l'autre Caigui[4] ; l'une grande et l'autre petite. Quand on passe ce fleuve, on entre dans la province de Mangi[5]. Je vais vous raconter comment le grand khan conquit cette province.

Comment le grand khan conquit la province de Mangi.

Facfut[6] était seigneur et prince de la grande province de Mangi ; c'était un grand roi et puissant en richesses, en terres et en soldats, tellement qu'il y en avait peu au monde de plus puissants que lui ; et certes il n'y en avait aucun de plus riche, à l'exception du grand khan. Mais il n'était point vaillant à la guerre, et ne se plaisait qu'avec les femmes. En sa province, il n'y avait point de chevaux, et l'on n'était point accoutumé à combattre et à faire la guerre, parce que cette province de Mangi est naturellement bien fortifiée ; car toutes les cités sont entourées d'eau large et profonde, et il n'y en a aucune qui n'ait des fossés très profonds, larges au moins de la portée d'une arbalète, et l'on ne peut y entrer que par des ponts. Si les habitants eussent été gens d'armes, jamais le grand khan ne les eût soumis ; mais comme ils n'étaient pas vaillants, ils se laissèrent subjuguer. Or il advint que, vers l'an 1268 de l'incarnation du Christ, le grand khan qui régnait alors, et c'était Cublai, y envoya un sien baron qui avait nom Baian Cinqsan, c'est-à-dire Baian Cent-Yeux ; car les astrologues du roi de Mangi lui avaient dit qu'il ne pourrait perdre son royaume que par un homme

1 Nom tartare du grand fleuve appelé par les Chinois Hoang-ho, et par nous fleuve Jaune, qui prend sa source dans la contrée comprise entre les limites occidentales de la Chine et le grand désert.

2 Exagération.

3 Hoai-gnan-fou, située près de la rive sud-est du Hoang-ho, vers son point de jonction avec le grand canal.

4 Ou Kuan-zu. Cette ville, qui ne figure pas sur les cartes, paraît être la place que de Guignes désigne sous le nom de *Yaïng-kia-yn*.

5 Le Mangi se composait d'un territoire désigne sous le nom d'empire des Song, au sud du Hoang-ho, et de la contrée située au nord de ce fleuve et conquise par les Mongols sur les Tartares Niuches.

6 Ce n'est pas un nom d'individu ; c'est celui que les Arabes particulièrement donnaient aux empereurs chinois, pour les distinguer des souverains tartares.

à cent yeux. Baian s'en vint donc avec une grande armée de cavaliers et de fantassins, que le grand khan lui donna, au pays de Mangi, et il avait avec lui une grande quantité de navires qui transportaient des troupes quand besoin était. Lorsqu'il fut arrivé à l'entrée du Mangi, c'est-à-dire à cette cité de Coigangui, il fit dire aux habitants d'avoir à se soumettre au grand khan. Ceux-ci répondirent qu'ils n'en feraient rien : alors Baian marcha plus avant, et vint à une autre cité qui ne voulut non plus se rendre. Il continua encore d'avancer, car il savait que le grand khan envoyait derrière lui une autre grande année. Il passa ainsi devant cinq cités, sans qu'elles voulussent se rendre et sans qu'il pût les prendre ; mais il s'empara de la sixième, puis d'une autre, et encore d'une troisième, et enfin en prit douze les unes après les autres. Et, que vous dirai-je de plus ? Sachez que lorsque Baian eut pris toutes ces villes, il alla tout droit à la capitale du royaume, appelée Quinsai, où étaient le roi et la reine. Le roi, à la vue de l'armée de Baian, fut épouvanté. Il partit de sa capitale avec une grande partie de ses gens, sur au moins mille navires, et s'en alla dans une île de la mer Océane. La reine, restée dans la ville, la défendait le mieux qu'elle pouvait ; mais ayant appris que celui qui l'assiégeait avait nom Baian Cent-Yeux, elle se souvint des paroles de cet astrologue qui avait dit qu'un homme à cent yeux devait leur enlever leur royaume, et elle se rendit à Baian. Alors toutes les autres cités et tout le royaume se soumirent sans faire de résistance[1]. Et ce fut certes là une grande conquête, car en tout le monde il n'y avait pas un royaume qui valut la moitié de celui-ci : le roi pouvait tellement dépenser que c'était prodigieux, et je vous raconterai de lui deux traits bien nobles. Chaque année, il faisait nourrir bien vingt mille petits enfants ; car c'est la coutume, en ces provinces, que les pauvres femmes jettent leurs enfants dès qu'ils sont nés, quand elles ne peuvent les nourrir[2]. Le roi les faisait tous prendre, puis faisait inscrire sous quel signe et sous quelle planète ils étaient nés, puis les donnait à nourrir en divers lieux, car il a des nourrices en quantité. Quand un riche homme n'avait pas de fils, il venait au roi et s'en faisait donner tant qu'il voulait et ceux qu'il aimait le mieux. Puis le roi, quand les garçons et les filles étaient en âge d'être mariés, les mariait ensemble et leur donnait de quoi vivre, et, de cette manière, chaque année il en élevait bien vingt mille tant mâles que femelles. Quand il allait par quelque chemin et qu'il voyait une petite maison au milieu de deux grandes, il demandait pourquoi cette petite maison n'était pas aussi grande que les autres, et si on lui disait que c'était parce quelle était à un pauvre homme qui ne pouvait la faire bâtir, il la faisait aussitôt faire aussi belle et aussi haute que les autres.

Ce roi se faisait toujours servir par mille damoiseaux et damoiselles. Il maintenait une justice si sévère en son royaume, que jamais il ne s'y commettait aucun crime : la nuit, les maisons des marchands restaient ouvertes, et nul n'y prenait rien ; l'on pouvait aussi bien voyager de nuit que de jour. On ne saurait dire la richesse de ce royaume. Je vais vous dire maintenant ce que devint la reine : elle fut amenée au grand khan, et celui-ci la fit honorer et servir comme une grande dame ; pour le roi son mari, il ne sortit jamais de l'île de la mer Océane et y mourut. Maintenant, nous laisserons cela et vous parlerons de la province du Mangi, de ses coutumes et de ses usages ; et, pour commencer par le commencement, nous vous parlerons de la cité de Coigangui.

1 La campagne contre les Song s'ouvrit, en 1269, par l'investissement de Siang-yang, qui fut prise seulement en 1273.
Il paraît que Marco-Polo enferme dans un même règne des événements qui appartiennent à plusieurs. L'empereur Tu-tsong, dont le caractère lâche et efféminé causa la ruine, mourut en 1274 ; son fils aîné est celui dont ce passage du texte raconte la défaite.

2 Malgré les contestations élevées sur ce sujet, il paraît constant qu'en moyenne le nombre des enfants exposés annuellement est de quatre-vingt-dix mille pour Pékin, et d'un nombre égal pour le reste du royaume.
« Quant aux infanticides ordinaires, dit M. Hue, aux enfants étouffés ou noyés, ils sont innombrables, plus communs, sans contredit, qu'en aucun lieu du monde ; ils ont pour principale cause le paupérisme. À Péking, tous les jours avant l'aurore, cinq tombereaux, traînés chacun par un bœuf, parcourent les cinq quartiers qui divisent la ville, c'est-à-dire les quartiers du nord, du midi, de l'est, de l'ouest et du centre. On est averti, à certains signes, du passage de ces tombereaux, et ceux qui ont des enfants morts ou vivants à leur livrer, les remettent au conducteur. Les morts sont ensuite déposés en commun dans une fosse, et on les recouvre de chaux vive. Les vivants sont portés dans un asile nommé Yu-yng-tang, *Temple des nouveau-nés*. Les nourrices et l'administration sont aux frais de l'État. Dans toutes les villes importantes, il y a des hospices pour recueillir les petits enfants abandonnés. »

De la cité de Coigangui.

Coigangui[1] est une cité moult grande et noble et riche, à l'entrée de la province du Mangi, vers le midi. Ses habitants sont idolâtres et font brûler leurs morts ; ils sont soumis au grand khan. Ils ont une grande quantité de navires, car vous savez que leur ville est sur le grand fleuve de Caramoran. Il y vient une grande abondance de marchandises, parce qu'elle est la principale ville du royaume, de ce côté ; maintes cités y font apporter leurs marchandises, qu'on envoie par le fleuve à maintes autres villes. En cette cité se fait du sel en telle quantité, quelle en fournit à quarante villes[2] ; dont le grand khan tire un revenu considérable ainsi que du droit qui est mis sur les marchandises.

De la cité de Panchin.

À une journée de Coigangui, vers le midi, en suivant une chaussée qui est à l'entrée du Mangi, on trouve une cité appelée Pauchin[3], moult belle et grande. Cette chaussée est toute de belles pierres, et de chaque côté est entourée d'eau ; de sorte qu'on ne peut entrer dans le Mangi que par cette chaussée. Les habitants de Pauchin sont idolâtres et brûlent leurs morts ; ils sont soumis au grand khan et ont pour monnaie du carton. Ils sont commerçants et industrieux ; ils ont de la soie en grande abondance, dont ils font des draps d'or et de soie de maintes façons. Leur pays fournit en abondance toutes sortes de vivres ; mais il n'y a rien autre chose digne de remarque : nous le laisserons donc et vous parlerons d'une autre cité appelée Caiu.

De la cité de Caiu.

À une journée au midi de Pauchin est une cité nommée Caiu[4], moult grande et noble. Les habitants sont idolâtres ; ils sont soumis au grand khan et ont pour monnaie du carton : ils vivent de commerce et d'industrie. Ils ont une grande abondance des choses de la vie, des poissons outre mesure, de la venaison et du gibier en grandissime quantité, car pour un gros de Venise on a trois faisans.

De la cité de Tigui.

Après avoir quitté Cayu, on marche une journée à travers plusieurs châteaux, champs et fermes, et l'on parvient à une cité appelée Tigui[5], qui n'est pas très grande, mais très riche en toutes sortes de productions. Ses habitants sont idolâtres, se servent de monnaie de carton et obéissent au grand khan. Ils vivent de commerce et d'industrie, car on apporte en ce lieu beaucoup de marchandises. La ville est vers le midi. Les habitants ont bon nombre de navires et leur pays est très giboyeux. Et encore sachez qu'à la gauche, vers le levant, à trois journées de là, est la mer Océane, et jusqu'en ce lieu on retire de la mer une grande quantité de sel. Il y a une cité appelée Cingui, moult grande

1 Voy. la note 3 de la p. 113. Cette ville est située à environ cinq milles du fleuve Jaune, avec lequel le grand canal la met en communication.

2 « Proche de là, dit le père Martini, il y a des marais salants où il se fait du sel en abondance. »

3 La *Pau-in-chen* de la relation de Van-Braarn, la *Pao-yn-hien* de la carte de du Halde, et la *Pao-yng-shien* de Staunton.

4 Kao-yu, située sur les bords du lac et du canal.

5 Tai-cheu des cartes, ville de second ordre, qui dépend de Yang-cheu-fou.

et riche et noble, où se fait tout le sel dont on se sert dans cette province. Le grand khan en tire un si grand revenu que c'est merveilleux, et on le croirait à peine si on ne le voyait. Les habitants sont idolâtres ; ils ont pour monnaie du carton et sont soumis au grand khan. En quittant cette ville, nous retournâmes à Tigui, puis de Tigui, dont nous avons parlé, nous irons à une autre cité appelée Yangui[1].

De la cité de Yangui.

À une journée vers le midi de Tingui, après avoir passé une belle contrée où sont plusieurs châteaux et hameaux, on parvient à une noble et grande cité nommée Yangui ; et sachez qu'elle est si grande et si puissante, qu'elle a sous sa seigneurie vingt-sept cités grandes et bonnes et très commerçantes. En cette cité demeure un des douze barons du grand khan, car c'est une des douze bonnes villes. Les habitants sont idolâtres, leur monnaie est du carton, et ils relèvent du grand khan. Messire Marc Pol fut seigneur de cette ville pendant trois ans. Les naturels vivent de commerce et d'industrie, car ils font beaucoup de harnais de cavaliers et d'hommes d'armes, et autour de la cité sont campés maints gens d'armes. Il n'y a rien autre chose digne de remarque. Nous en partirons donc et vous parlerons de deux grandes provinces du Cathay ; elles sont toutes deux vers l'occident. Nous vous dirons toutes leurs coutumes et leurs usages, et d'abord parlerons de celle qui est appelée Nanghin.

De la province de Nanghin.

Nanghin[2] est une province vers l'occident, qui fait partie du Mangi ; elle est moult noble et riche. Les habitants sont idolâtres, se servent de monnaie de carton et obéissent au grand khan. Ils vivent de commerce et d'industrie. Ils ont de la soie en abondance, et font des draps de soie et d'or de toutes sortes. Ils ont grande abondance de blé et de toute espèce de grains, car la province est très fertile. Ils ont aussi assez de gibier. Ils font brûler leurs morts. On trouve dans le pays beaucoup de lions. Il y a maints riches marchands qui payent grands tributs et gros droits au grand sire. Or nous partirons de cette contrée et vous parlerons de la très noble cité de Saianfu, qui bien mérite d'entrer dans notre livre, car elle est très-importante.

De la cité de Saianfu.

Saianfu[3] est une noble cité, qui a sous sa seigneurie douze villes grandes et riches. Il s'y fait grand commerce et grande industrie. Les habitants sont idolâtres, se servent de monnaie de carton et font brûler leurs morts ; ils appartiennent au grand khan. Ils ont beaucoup de soie et font des draps dorés de maintes façons. Le pays est assez giboyeux, et la ville a toutes les nobles choses qui

1 La moderne Yang-cheu-fou. « C'est une ville fort marchande, dit du Halde, et il s'y fait un grand commerce de toutes sortes d'ouvrages chinois... Le reste du canal, jusqu'à Péking, n'a aucune ville qui lui soit comparable... Yang-cheu a deux lieues de circuit, et l'on y compte, tant dans la ville que dans les faubourgs, deux millions d'âmes. »
Staunton en parle comme d'une cité de premier ordre, portant la marque d'une haute antiquité : « Son commerce paraît encore très actif, et il ne s'y trouvait pas moins d'un millier de bâtiments de différentes grandeurs. »

2 La province de Nankin, à laquelle la dynastie régnante a donné le nom de Kiang-nan.

3 Siang-yang, située dans la partie septentrionale de la province de Hu-Kuang, limitrophe de celle de Kiang-nan, sur la rivière de Han, qui se décharge dans le Kiang.

conviennent à une noble cité. Elle résista au khan trois ans après que tout le Mangi se fut rendu[1], et cependant une grande armée du grand khan l'assiégeait ; mais on ne pouvait faire le siège que du côté du nord, parce que de tous les autres côtés elle était entourée d'un grand lac très profond par où elle recevait sans cesse des vivres et faisait de l'eau. Et jamais on ne l'aurait prise sans un expédient que voici. Le grand khan, voyant que depuis trois ans ses armées en faisaient le siège, en était très irrité ; or messire Nicolas, et messire Matthieu et messire Marc, dirent à ceux de l'armée : « Si vous voulez, nous vous soumettrons immédiatement la ville. » Ceux-ci acceptèrent très volontiers, et ces paroles ayant été rapportées au grand khan par les messagers qui allaient lui annoncer l'insuccès de toutes leurs tentatives, il répondit : « Il faut faire tout pour prendre la ville. » Les deux frères donc et leur fils, messire Marc, dirent au grand khan : « Grand sire, nous avons avec nous des hommes qui feront telles machines qui jetteront de si grandes pierres, que ceux de la ville ne pourront le supporter, mais se rendront dès que les machines leur auront lancé des pierres. » Le grand sire répond à messire Nicolas, et à son frère et à son fils, qu'il adoptait volontiers cette idée, et qu'ils eussent à faire faire la machine le plus tôt possible[2]. Or messire Nicolas, et son frère et son fils, avaient avec eux, dans leur suite, un Allemand et un chrétien nestorien qui étaient très habiles dans la construction de ces machines. Ils leur commandent donc de faire deux ou trois balistes qui jetassent des pierres de trois cents livres ; ceux-ci en firent trois très belles. Lorsqu'elles furent achevées, le grand sire les fit porter à son armée, qui faisait le siège de la ville ; puis on les dressa, et les Tartares les regardaient comme quelque chose de merveilleux. Et, que vous dirai-je ? Quand elles furent dressées, on lança une pierre dans la ville ; la pierre frappa les maisons, rompit et brisa tout, et fit grand désordre et grand tumulte. Et quand ceux de la ville virent tout ce dégât, ils furent si ébahis et si épouvantés qu'ils ne savaient que dire et que faire. Ils prirent conseil entre eux, mais ne trouvaient moyen d'échapper à ces pierres. Craignant donc de périr tous s'ils ne se rendaient, ils envoyèrent prévenir le chef de l'armée qu'ils voulaient faire leur soumission, comme les autres villes de la province, et qu'ils se soumettaient au grand khan. Le chef de l'armée accepta volontiers leur soumission, et ainsi cette cité fut prise par l'adresse de messire Nicolas, de messire Matthieu et de messire Marc ; et ce n'était pas rien, car cette ville et sa province sont parmi les meilleures qu'ait le grand khan, et il en tire grand revenu et grand profit. Maintenant que nous avons dit comment cette ville fut soumise au moyen des machines que firent faire messire Nicolas, messire Matthieu et messire Marc, nous la quitterons et irons à une autre appelée Singui.

De la cité de Singui.

À quinze milles vers le midi de la cité d'Angui est une cité appelée Singui[3] ; elle n'est pas très grande, mais il y vient beaucoup de navires et on y fait un grand commerce. Les habitants sont idolâtres ; ils obéissent au grand khan ; ils se servent de monnaie de carton. Sachez que cette ville est sur le plus grand fleuve qui soit au monde : il est appelé Quian. Ce fleuve est large, en tel endroit, de dix milles, en tel autre, de huit ou de six[4] ; il est long de plus de cent journées. C'est à cause de ce fleuve que tant de vaisseaux abordent en cette ville, apportant grande quantité de marchandises : aussi elle est d'un grand revenu pour le grand khan. Ce fleuve s'étend si loin et traverse tant

1 Cette assertion est inexacte : Hang-cheu, capitale des Song, ne fut réduite qu'en 1276, trois ans après la prise de Siang-yang.

2 Les histoires chinoises attribuent à un général ouïgour, Ali-Aia, l'honneur d'avoir, le premier, informé l'empereur de l'existence d'une machine faite par des ingénieurs de l'Occident, et qui lançait des pierres d'un grand poids ; elles racontent comment ces ingénieurs, venus de Perse, construisirent des catapultes à Tai-tu et, après la prise de Fan-ching, les dressèrent contre Siang-yang.

3 Aucune ville ne paraît mieux répondre à la description de Sin-gui que celle de Kiu-kiang, à l'extrémité septentrionale de la province de Kiang-si, et qui, si nous en croyons Martini, était nommée Ting-kiang, sous la dynastie des Song.

4 Au point où le Kiang se croise avec le canal, sa largeur, suivant de Guignes, est d'une lieue de notre pays ; plus près de la mer, il doit être encore plus large.

de villes, qu'il y a sur ses eaux plus de navires et plus de marchandises que sur tous les fleuves du pays des chrétiens et sur toute leur mer. J'ai vu à la fois en cette ville cinq mille navires sur le fleuve : ainsi vous pouvez juger, puisque cette cité n'est pas très grande, combien il y en a dans les autres. Ce fleuve traverse seize provinces, et il y a sur ses bords plus de deux cents grandes cités qui, toutes, ont plus de navires que celle-ci. Ces vaisseaux sont couverts et ont un mat : ils portent un grand poids, car on peut leur faire un chargement de quatre mille, et même jusqu'à douze mille quintaux de notre pays. Or nous quitterons cette ville et vous parlerons d'une autre appelée Caigui; mais auparavant je veux vous dire quelque chose que j'avais oublié. Tous ces vaisseaux ont leurs cordages en chanvre, j'entends ceux des mats et les voiles; mais ils ont une corde de roseau pour les tirer sur ce fleuve. On prend ces gros roseaux dont je vous ai déjà parlé, qui sont longs de quinze pas[1] ; on les fend et on les lie les uns aux autres, de manière à former une longueur de trois cents pas, et cette sorte de corde est plus solide que si elle était de chanvre. Or nous laisserons cela et retournerons à Caicui.

De la cité de Caigui.

Caigui est une petite cité vers le midi[2] ; ses habitants sont idolâtres; ils obéissent au grand khan et ont pour monnaie du carton. Elle est sur le fleuve. On récolte, dans cette contrée, une grandissime quantité de blé et de riz, et on le porte jusqu'à la grande cité de Cambalu, à la cour du grand khan, par eau; non pas par mer, mais par fleuves et par lacs. Et sachez qu'une grande partie de la cour du grand sire ne vit que de ce blé. Le grand khan, pour assurer le trajet par eau de cette ville à Cambalu, a fait creuser de grandissimes fossés, larges et profonds, d'un fleuve à l'autre et d'un lac à l'autre, si bien qu'ils ressemblent à un grand fleuve, et les grands vaisseaux vont dessus[3]. On communique ainsi du Mangi à Cambalu; mais on peut aussi aller par terre, car le long de ce canal est établie la chaussée de terre : ainsi il y a deux chemins. Au milieu du fleuve, vis-à-vis cette ville, est une île de rochers, sur laquelle est un monastère d'idolâtres où vivent deux cents frères et où sont renfermées une quantité d'idoles[4]. Ce monastère est chef de maints autres monastères d'idolâtres : c'est comme un archevêché. Maintenant, nous allons passer le fleuve et vous parler d'une cité appelée Cinghianfu.

De la cité de Cinghianfu.

Cinghianfu est une ville du Mangi[5]. Les habitants sont idolâtres; ils appartiennent au grand khan et font usage de monnaie de carton. Ils sont commerçants et industrieux. Ils ont assez de soie et font des draps d'or et de soie de maintes façons. Il y a de ces marchands qui sont très-

1 Des bambous.

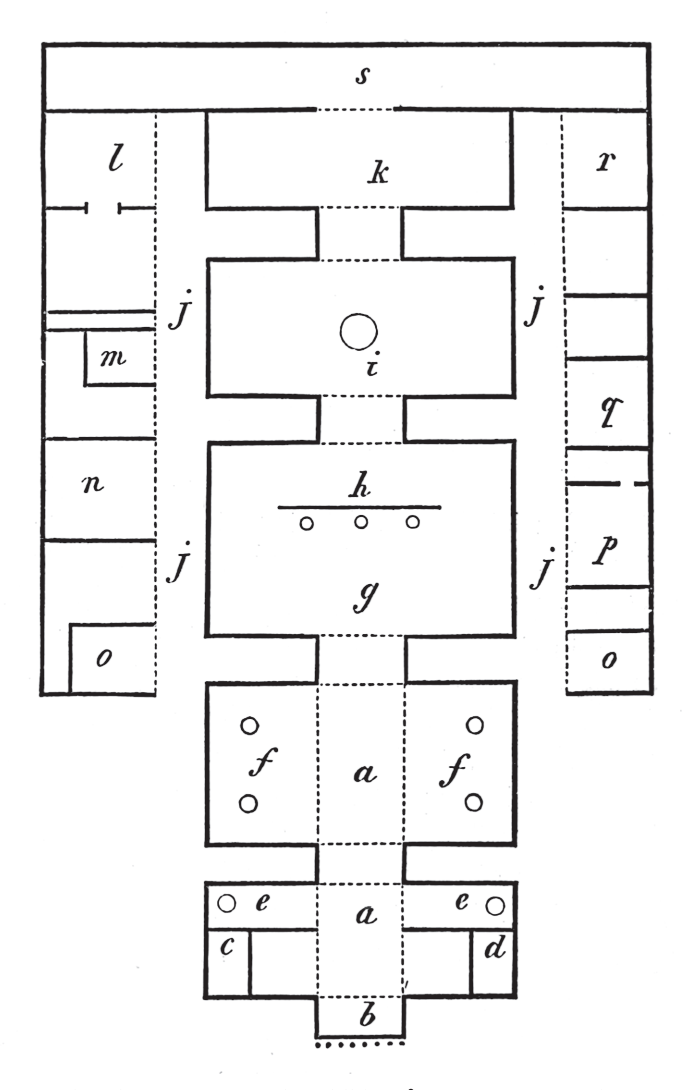
2 Ou Kain-gui, ville située à l'entrée du grand canal, sur la rive méridionale du Kiang, que le P. Magalhanes appelle Chin-kiang-keu (port ou embouchure de Chin-kiang).

3 La description du grand canal occupe une large place dans toutes les relations sur la Chine. «Une navigation intérieure si étendue et si grandiose, dit Barrow, ne peut trouver de rivale dans l'histoire du monde.»

4 «En traversant le Kiang, dit Staunton, notre attention fut attirée principalement par une île située au milieu de son cours et appelée Chin-shan, c'est-à-dire les montagnes d'or, qui s'élève perpendiculairement du lit du fleuve... Elle appartenait à l'empereur, qui y a bâti un large et beau palais, et a fait ériger, sur le plus haut sommet, des temples et des pagodes. L'île contenait aussi un vaste monastère de prêtres, qui composent principalement sa population.»

5 Changianfou, Chingiam. «Ceux qui liront les écrits de Marco-Polo de Venise, dit le P. Martini, verront clairement, par la situation de cette ville et le nom qu'elle a (Chin-kiang-fou), que c'est celle qu'il nomme *Cingiam* (Chingiam). Elle est bâtie sur le bord de la rivière de Kiang, et à l'orient d'un canal fait par artifice, qu'on a conduit jusque dans la rivière de Kiang; de l'autre côté du canal, sur le bord qui regarde l'occident, est son faubourg, qui n'est pas moins peuplé, et où l'abord est aussi grand que celui de la ville même.» — C'est le faubourg de cette ville que Marco-Polo vient de décrire sous le nom de Caigui.

riches. On trouve en ce pays beaucoup de gibier et une grande abondance de ce qui est nécessaire à la vie. Il y a deux églises de chrétiens nestoriens depuis l'an 1278 de l'incarnation du Christ, et voici comment. Il n'y avait jamais eu en ce pays de monastère de chrétiens, ni même de croyants au vrai Dieu, jusqu'en 1278. Alors le grand khan fit seigneur de cette contrée pendant trois ans Marsarchis[1], qui était chrétien nestorien. Celui-ci fit faire ces deux églises, qui subsistent encore aujourd'hui.



Plan d'un monastère bouddhique[2]. — D'après Davis.

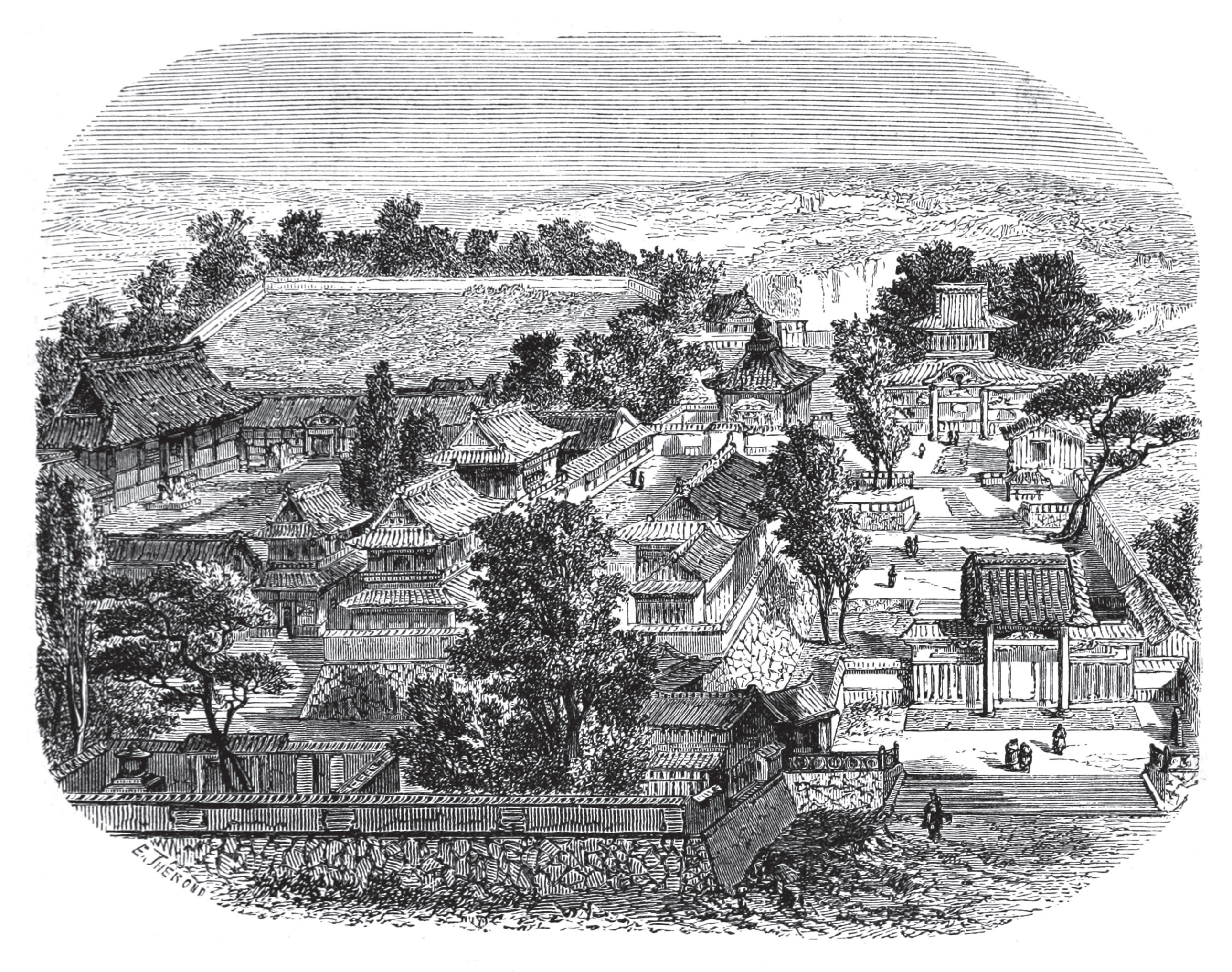
aa, chemin très large pavé en dalles de granit; — *b*, porte; — *cd*, cellules : sur leurs murs sont des inscriptions en lettres d'or; — *ee*, deux statues de divinités colossales; — *ff*, salle des quatre rois célestes (voy. la relation de Fa-hian dans les *Voyageurs anciens*) ; — *g*, temple principal où sont les idoles dorées colossales des *trois précieux Bouddhas* (voy. le même ouvrage) : dans ce sanctuaire sont un gros tambour et une grosse cloche; — *h*, image unique de Amida-Bouddha ou Omito-fo; — *i*, autre sanctuaire où est un très beau et très grand vase sculpté en albâtre ou en gypse blanc, contenant les reliques (*che-li*) du Bouddha : alentour, des lampes brûlent sans cesse; — *jj*, passage couvert ou cloître conduisant aux appartements des prêtres; — *k*, temple de Kouan-yiu, déesse adorée principalement par les femmes; — *l*, appartements du chef des prêtres; — *m*, grande cloche que l'on sonne le matin et le soir; — n, appartement où l'on reçoit les visiteurs; — oo, deux pavillons où sont deux statues; — *p*, lieu où l'on conserve les animaux offerts à la divinité ou aux prêtres, mais qui ne doivent pas être sacrifiés; — *q*, bibliothèque et imprimerie; — *r*, salle où sont conservées les idoles : près de là sont de petites cellules pour les prêtres d'un rang inférieur; — *s*, jardin potager clos de murs et où sont les urnes funéraires des prêtres. À gauche du temple sont les cuisines, etc.

1 Corruption de Mar-Sergius, nom bien connu dans l'histoire de l'Église nestorienne. Le mot mar, qui, en syriaque, signifie seigneur, était le titre ordinaire donné aux évêques nestoriens.

2 Ce monastère est situé près de Canton.

De la cité de Cingigui.

En sortant de la cité de Cinghinanfu, on marche trois journées vers le midi, et l’on rencontre des cités et des châteaux de grand commerce et industrie. Les habitants sont tous idolâtres, obéissent



Vue à vol d’oiseau d’un Monastère bouddhique. — D’après Siebold.

au grand khan et se servent de monnaie de carton. Au bout de ces trois journées, on arrive à la cité de Cingigui[1], qui moult est grande et noble ; les habitants sont idolâtres et relèvent du grand khan. Leur monnaie est de carton ; ils vivent de commerce et d’industrie. Ils ont assez de soie ; ils font des draps d’or et de soie de maintes sortes. Ils ont toute espèce de gibier et une grande abondance de vivres, car la terre est très fertile. Mais je vous veux raconter une grande déloyauté qu’ils firent et dont ils furent bien punis. Quand la province de Mangi eut été prise par les hommes du grand khan, et que Baian en fut le chef, il advint que ce Baian envoya une troupe d’Alains[2] de son armée, qui étaient chrétiens, pour prendre cette ville. Ils la prirent, et y étant entrés, ils trouvèrent le vin

1 Tin-gui-gui. « Tchang-tcheou-fou, ville célèbre et d’un grand commerce, dit du Halde, et qui est située proche du canal. »

2 Après leur défaite et leur dispersion par les Huns, une partie considérable des Alains alla s’établir sur le revers septentrional de la chaîne du Caucase, à l’occident de la mer Caspienne ; de nos jours, cette race se trouve incorporée avec les Abkhas et les Tscherkesses ou Circassiens.

si bon, qu'ils en burent jusqu'à s'enivrer et s'endormirent, s'abandonnant ainsi à leurs ennemis. Les hommes de la cité, voyant leurs vainqueurs tellement ivres qu'ils paraissaient morts, aussitôt les occirent tous pendant la nuit, sans qu'un seul pût échapper. Quand Baian, le sire de la grande armée, apprit que ceux de la cité avaient tué ses hommes d'une manière si déloyale, il envoya des gens de son armée, qui reprirent la ville et occirent tous ses habitants, de sorte que ce fut un grand massacre. Nous vous parlerons maintenant d'une ville appelée Singui.

De la cité de Singui.

Singui est une très noble et grande cité[1]. Les habitants sont idolâtres, obéissent au grand khan et se servent de monnaie de carton ; ils ont de la soie en grandissime quantité ; ils vivent de commerce et d'industrie ; ils font maints draps de soie pour leur habillement. Il y a plusieurs de ces marchands qui sont très riches. La ville a environ quarante milles de circonférence[2] ; elle a tant d'habitants qu'on ne saurait les compter. Aussi les habitants du Mangi, s'ils eussent été hommes d'armes, auraient conquis tout le monde ; mais ils ne sont point hommes d'armes, et seulement de sages marchands, très habiles et très industrieux. Il y a parmi eux de grands philosophes et de grands médecins, qui moult étudient la nature[3]. Cette cité a bien six mille ponts de pierre[4], sous lesquels passerait facilement une galère ou deux. Dans les montagnes des environs viennent la rhubarbe[5] et le gingembre en si grande abondance que, pour un gros de Venise, on aurait bien quarante livres de gingembre frais, qui est très bon. La ville a sous sa seigneurie seize cités moult grandes, très commerçantes et très industrieuses. Le nom de cette cité, Singui, veut dire en français la Terre, et près de celle-ci est une autre cité appelée le Ciel : on leur a donné ce nom à cause de leur grande noblesse[6]. Nous vous parlerons plus tard de la ville nommée le Ciel ; maintenant, de Singui nous allons à une cité appelée Vugui, à la distance d'une journée[7]. C'est une grande et bonne ville, de grand commerce et de grande industrie ; mais comme on n'y trouve rien qui soit digne de remarque, nous ne nous y arrêterons pas et nous irons à une autre cité nommée Vughin : c'est encore une grande et noble ville. Les habitants sont idolâtres ; ils sont soumis au grand khan et ont du carton pour monnaie. Il y a en ce pays grande quantité de soie et d'autres marchandises précieuses. Ils sont très habiles dans le commerce et l'industrie. De Vughin nous passerons à Ciangan[8], grande et riche cité. Les habitants sont idolâtres, obéissent au grand khan et se servent de

1 Dans Sin-gui, on croit reconnaître la remarquable ville de Su-cheu, située sur le canal et fort vantée par les voyageurs. « Les murailles de Su-cheu, dit Martini, ont quarante stades chinoises (*li*) ; mais si vous y comprenez les faubourgs, vous en trouverez sans doute plus de cent. » — « Su-Cheu, dit du Halde, est une des plus belles et des plus agréables villes qu'il y ait à la Chine ; les Européens qui l'ont vue la comparent à Venise ; on s'y promène dans les rues par eau et par terre. » — Cette ville est, en effet, construite au milieu d'une grande quantité de cours d'eau, qui viennent de plusieurs lacs environnants. — « À peu de distance de Su-cheu, dit Staunton, est le superbe lac de Taï-hou ou Si-hou, environné d'une chaîne de montagnes pittoresques. Ce lac est un rendez-vous de plaisir : beaucoup de canots y sont conduits par une seule femme. » — Ces canots sont ceux que les Chinois nomment des bateaux de fleurs.

2 Non des milles, mais des *li*. Un li est la dixième partie d'une lieue. Aujourd'hui, les voyageurs donnent à cette ville soixante li de circonférence.

3 On trouve, sur la pratique de la médecine en Chine, un curieux chapitre dans le dernier ouvrage de M. Hue : l'*Empire chinois*. Les philosophes dont parle Marco-Polo paraissent être les disciples de Confucius et ceux de Lao-kiun ou disciples de Tao-tse (*fils de l'immortalité*), par opposition aux bouddhistes, qu'il appelle ordinairement, idolâtres.

4 Exagération. La grande Géographie impériale de 1744 n'énumère que trente-sept ponts à arches voûtées dans tout le département de Su-cheu : l'un d'eux, construit en pierre, sur le grand canal, a quatre-vingt-dix arches.

5 « Le *tai-hoam* (ou mieux *ta-hoang*, grand jaune), la rhubarbe, dit Perennin, croît en plusieurs endroits de la Chine. La meilleure est celle de Sse-tchouen. »

6 Il y a quelque confusion dans ce texte ; Marco-Polo se rappelait vaguement le proverbe chinois : « Les villes de Su-cheu et Hang-tcheou sont, sur la terre, ce que le paradis est dans le ciel. »

7 Cette ville paraît être Hou-tcheou-fou, située au bord du lac Taï. (Voy. plus loin, p. 126.)

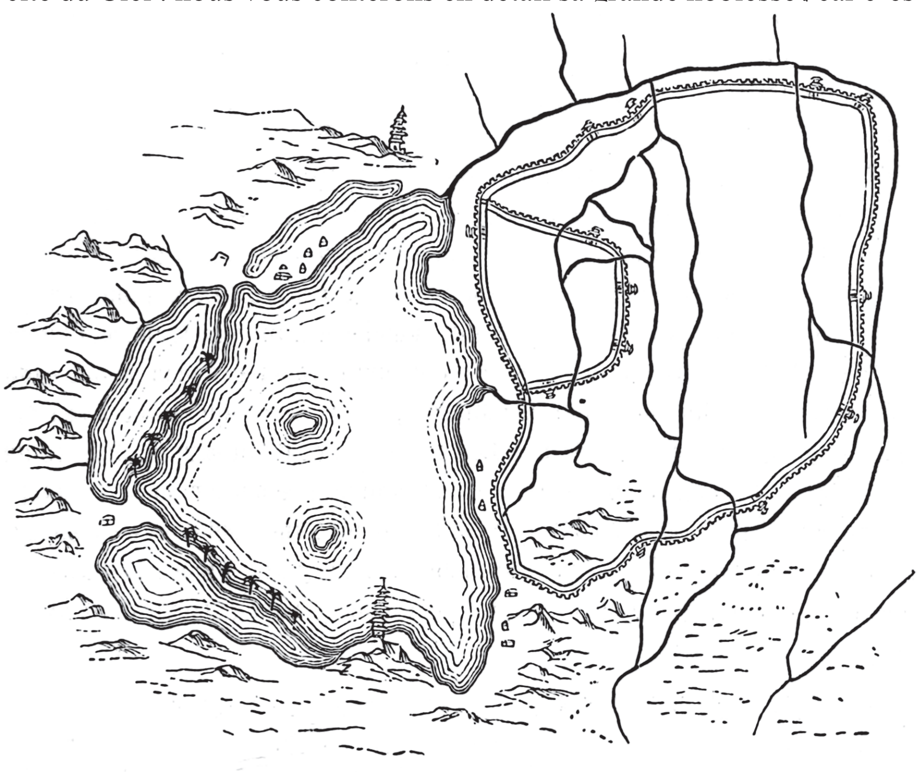
8 Peut-être Kia-hing (autrefois Siu-cheu), qui est sur la ligne du grand canal, à moitié chemin entre Su-cheu et Hang-tcheou.

monnaie de carton. Ils vivent de commerce et d'industrie ; ils travaillent le sandal de mille façons. On trouve en ce pays beaucoup de gibier ; mais il n'y a rien autre chose digne d'être cité : nous le quitterons donc et vous parlerons de la noble cité de Quinsai, capitale du roi du Mangi.

De la noble cité de Quinsai.

En partant de la cité de Ciangan, on marche pendant trois journées et l'on trouve maintes cités et villages de grande richesse dont les habitants vivent de commerce et d'industrie. Ils appartiennent au grand khan et sont idolâtres. Leur monnaie est de carton. Ils ont abondance de tout ce qui est utile à la vie.

Après avoir marché trois journées, on arrive à la très noblissime cité de Quinsai[1], qui veut dire en français la cité du Ciel : nous vous conterons en détail sa grande noblesse ; car c'est bien la plus



Plan de Quinsai (Hang-tcheou-fou) et du lac Si-hou. — D'après du Halde.

belle et la plus noble ville qui soit au monde. Nous vous rapporterons ce que la reine écrivit à Baian, le conquérant de cette province, lequel le transmit au grand khan, afin qu'il connût la richesse de cette cité et qu'il ne la fît détruire ou dévaster, récit du reste, dont moi Marc Pol j'ai vérifié de mes yeux l'entière exactitude[2]. La cité de Quinsai a environ cent milles de circonférence[3] ; elle a douze

1 Kin-sai, Kin-tsay. Le P. Martini, le P. Magalhanes, de Guignes et Marsden, croient que cette ville est celle qui portait le nom de Lin-ngam ou Ling-gnam sous la dynastie des Song, et qui prit, sous les Ming, le nom de Hang-tcheou-fou, qu'elle porte encore aujourd'hui. Elle était la capitale de la Chine sous la dynastie des Song, ce qui l'avait fait surnommer *Kin-sse*, c'est-à-dire ville capitale, cour souveraine.

2 De Yang-tcheou-fou, dont Marco-Polo fut trois ans gouverneur provisoire, jusqu'à Hang-tcheou-fou, il n'y avait, par le grand canal, qu'une distance d'environ sept journées, et sans doute le voyageur visita plus d'une fois cette capitale, comme un préfet, de nos jours, quitte de temps à autre sa résidence pour venir à Paris.

3 Cent *li*. Celle ville fortifiée a trois lieues et demie de circuit, dix portes par terre et quatre par eau. Suivant Van-Draam, la cir-

mille ponts de pierre[1], et sous la partie la plus élevée de ces ponts un vaisseau de haut bord pourrait bien passer, et d'autres moindres vaisseaux sous les autres arches. Il ne faut pas s'étonner qu'il y ait tant de ponts, car cette ville est toute sur l'eau qui l'environne de toutes parts[2] ; il faut donc bien qu'il y ait des ponts pour qu'on y puisse circuler. La cité contient douze corps de métiers qui ont chacun douze mille maisons de dix, quinze, trente et même quarante hommes : ces hommes ne sont pas tous des maîtres, mais ils font ce que commandent les maîtres et tout ce dont on a besoin ; car en cette ville se fournissent maintes autres cités de la province. Il y a tant de marchands, et de si riches, que personne ne pourrait en dire le nombre[3]. Les grands personnages et leurs femmes, et aussi les chefs des corps de métiers, ne font aucun travail manuel, mais vivent dans les délices et le repos comme s'ils étaient rois. Leurs dames sont de très belles et d'angéliques créatures. Le roi avait ordonné que chacun dût exercer l'industrie de son père, à moins qu'il ne fût riche de cent mille besants. Vers le midi est un lac de trente milles de tour environ[4], autour duquel sont maints beaux palais et maintes belles maisons, si merveilleusement faites qu'on ne saurait rien imaginer de plus riche : ce sont les demeures des gentilshommes et des grands. Il y a aussi maintes abbayes et maints monastères d'idolâtres qui y sont en grandissime quantité. Au milieu du lac sont deux îles dans chacune desquelles est un palais moult merveilleusement riche, si beau et si bien décoré qu'on dirait un palais impérial. Quand on veut faire une noce ou un festin, on va dans ce palais et on y trouve tout ce qui est nécessaire, vaisselle, plats et couteaux. Il y a maintes belles maisons dans la ville et par toute la cité. On y voit une grande tour de pierre où les habitants portent leurs effets lorsque le feu est à la cité ; car il y a souvent des incendies parce que beaucoup de maisons sont en bois. Les naturels sont idolâtres ; ils sont soumis au grand khan et ont pour monnaie du carton. Ils mangent toute espèce de chair, comme du chien et d'autres bêtes brutes et animaux dont les chrétiens ne mangeraient pour rien au monde[5]. Sur chacun des douze mille ponts est placée une garde de dix hommes, qui veillent nuit et jour à la sûreté et à la tranquillité de la ville. À l'intérieur de la cité est un mont sur lequel est une tour ; au haut de cette tour est une table de bois qu'un homme tient à la main[6] et sur laquelle il frappe avec un maillet, de manière à se faire entendre au loin, chaque fois que le feu prend quelque part ou quand il se fait quelque bruit dans la ville. Le grand khan a mis une forte garde dans cette cité, parce qu'elle est la capitale de toute la province de Mangi et parce qu'il en tire de si grands revenus et de si grands trésors qu'à peine pourrait-on le croire ; et le grand sire la fait si bien garder, afin qu'elle ne se révolte point[7]. Toutes les rues de cette cité sont pavées en pierres et en briques, et de même toutes les routes et chaussées de la province de Mangi, de sorte qu'on peut y voyager facilement à cheval et à pied. Il y a bien dans cette ville

---

conférence est de soixante li (six lieues).

1 La grande Géographie impériale de 1744 n'énumère que vingt et un ponts dans le département de Hang-tcheou, dont deux seulement dans la ville même. Peut-être ne donne-t-elle pas le nom de ponts aux passerelles qui correspondaient aux quatre cents petits ponts de Venise : cette dernière ville n'a véritablement qu'un seul grand pont, le Rialto. Il est certain que les voyageurs modernes s'accordent avec Marco-Polo, sinon quant au chiffre très exagéré de douze mille, du moins quant à leur grand nombre. — « Outre les digues, dit le P. le Comte, au sujet du grand canal, on a bâti une infinité de ponts pour la communication des terres ; ils sont de trois, de cinq et de sept arches ; celle du milieu est extraordinairement haute, afin que les barques, en passant, ne soient pas obligées d'abaisser leurs mâts. » — « De tous les environs, dit du Halde, on peut venir, entrer et aller dans toute la ville en bateau. Il n'y a point de rue où il n'y ait un canal ; c'est pourquoi il y a quantité de ponts qui sont fort élevés et presque tous d'une seule arche. » — « Sur le canal principal, dit Barrow, et sur la plupart des autres canaux et rivières, il se trouve une multitude de ponts... Quelques-uns ont des arches d'une hauteur si remarquable, que les plus grands vaisseaux, ceux de deux cents tonneaux, passent dessous, sans y briser leurs mâts. »

2 La ville est traversée par le fleuve Tsien-tang-kiang.

3 « La population de Hang-tcheou-fou, dit Staunton, est immense : elle égale presque celle de Pe-king. »

4 Le lac Si-hou, dont tous les voyageurs vantent la beauté.

5 Aujourd'hui encore beaucoup de Chinois ne sont pas plus difficiles. « Qu'une bête quelconque, dit Staunton, meure par accident ou crève de maladie, ils n'y font pas de distinction et la mangent avec la même avidité. »

6 Suivant d'autres manuscrits, il est muni en outre d'un instrument sonore de cuivre (le tam-tam) et d'une clepsydre. Beaucoup de relations modernes font mention de la clepsydre.

7 « Dans le dix-septième siècle, dit le P. le Comte, la garnison de Hang-tcheou se composait de dix mille hommes, dont trois mille Chinois. »

quatre mille bains ; les hommes y prennent grand plaisir et y vont plusieurs fois le mois, car ils sont très propres de leur corps. En ce lieu sont les plus beaux bains et les meilleurs et les plus grands qui soient au monde : ils sont si grands que cent hommes ou cent femmes peuvent s'y baigner à la fois. À vingt-cinq milles de cette cité est la mer Océane, entre l'occident et le levant ; et sur ses bords est une ville appelée Ganfu, avec un très bon port où arrivent de grandissimes navires et une foule de marchandises de l'Inde et des autres pays[1]. De Quinsai au port il y a un grand fleuve, qui amène les vaisseaux jusqu'à la ville et même peut les remonter plus loin.

Le grand khan a divisé la province du Mangi en neuf parties, à chacune desquelles il a préposé un roi qui gouverne pour lui, de manière que chaque année il rend compte au receveur du grand sire des revenus qu'il a touchés. En la ville de Quinsai demeure un de ces rois[2] qui gouverne plus de cent quarante cités grandes et riches[3]. Et je vais vous dire quelque chose qui va vous étonner : en la province du Mangi il y a bien mille deux cents cités, et chacune a au moins pour la garder mille hommes, quelques-unes dix mille, vingt mille ou même trente mille. Mais tous ne sont pas Tartares, il y en a beaucoup du Cathay ; ils ne sont pas non plus tous à cheval, la plupart sont à pied : ils font tous partie des armées du grand khan. En un mot, la richesse de la province du Mangi est si grande que pour y croire il faut l'avoir vue ; aussi je m'en tairai désormais : je veux seulement vous dire encore une chose, et puis nous partirons. Sachez donc que tous les habitants du Mangi ont pour usage, lorsqu'un enfant naît, d'écrire le jour et l'heure de sa naissance, sous quel signe et sous quelle planète, de sorte que chacun sait la date de sa naissance. Quand on veut aller quelque part, avant d'entreprendre son voyage, on va trouver les astrologues et on leur dit la date de sa naissance, et ils vous répondent s'il est bon ou non de faire ce voyage, et maintes fois ils ont empêché des voyages ; car ces astrologues sont très sages dans leur art et leurs enchantements diaboliques, et ils font à ces gens des réponses auxquelles on ajoute grande foi. Quand ils vont faire brûler les corps morts, tous les parents, hommes et femmes, se vêtissent de chanvre en signe de deuil, puis ils marchent avec le corps à l'endroit où on le porte en jouant des instruments et en chantant les prières de leurs idoles. Arrivés au lieu où le corps doit être brûlé, ils font faire des chevaux, des esclaves mâles, des femmes, des chameaux et des draps, dorés en grande abondance, tout cela en carton ; puis ils y mettent le feu et disent que le mort aura toutes ces choses en l'autre monde, et que tout l'honneur qu'ils lui font en le brûlant, leurs dieux et leurs idoles le lui font dans l'autre monde. En cette cité est le palais de l'ancien seigneur du Mangi, le plus beau et le plus noble qui soit au monde. Il a environ dix milles de circonférence, et est entouré de murs élevés, partout crénelés. À l'intérieur sont de beaux jardins avec les meilleurs fruits que l'on puisse désirer. Il y a maintes fontaines et plusieurs lacs pleins de beaux poissons ; au milieu est le palais, moult grandissime et beau. Il y a une si vaste et si belle salle, qu'une grandissime quantité de gens pourraient y manger à table. La salle est toute décorée de peintures d'or, représentant des colonnes ou des bêtes, des oiseaux, des chevaliers, des dames et maintes merveilles. Elle est superbe à voir ; car sur tous les murs et au plafond on ne découvre que des peintures d'or. Je ne pourrais vous décrire toutes les beautés de ce palais ; sachez seulement qu'il renferme vingt tables toutes pareilles et de la même grandeur, et telles que dix mille hommes y pourraient aisément mangera table, et toutes peintes d'or moult noblement. Ce palais a bien en tout mille chambres. En la cité, il y a cent soixante tomains de feux, c'est-à-dire cent soixante tomains de maisons : un toman vaut dix mille, ainsi cela fait mille six cent mille maisons, parmi lesquelles sont quantité de riches palais. Il y a une église de chrétiens nestoriens. Maintenant que je vous ai parlé de la ville, il me reste une chose à vous dire : tous les bourgeois de cette ville, et aussi des autres, ont pour coutume d'écrire sur la porte de leur maison leur nom, celui de leur femme, de leurs fils, des femmes de leurs fils, de leurs esclaves et de tous ceux de la maison, comme aussi la quantité de chevaux qu'ils ont ; et s'il survient quelque changement, ils l'indiquent aussitôt[4]. De cette manière, le seigneur de chaque cité sait toutes les personnes

1 Le Gan-fou ou Can-pou correspond au port actuel de Ning-po, situé à l'embouchure d'un fleuve, et dont les îles de Chusan protègent l'entrée.

2 Le grand officier désigné ici sous le titre de roi, ou plus proprement de vice-roi, est nommé par les Chinois *tsong-tou*.

3 On voit, par les témoignages de du Halde et de Lecomte, que ce chiffre n'a rien d'exagéré.

4 « Le règlement municipal, dit M. Ellis, qui prescrit à tout chef de famille d'afficher sur sa maison la liste et la désignation des personnes qui habitent sous le même toit, doit avoir fourni des données très exactes pour le recensement de la population. » — On observe la même loi au Japon.

qui habitent la ville : cela se fait dans tout le Mangi et le Cathay. Ils ont encore une autre bonne habitude : tous ceux qui tiennent auberge et qui reçoivent les voyageurs doivent inscrire le nom de celui qu'ils reçoivent, avec la date du jour où il est entré chez eux ; cela fait que le grand khan peut savoir qui est venu dans ses terres. Je veux maintenant vous compter le revenu que tire le grand khan de ce royaume, qui n'est que la neuvième partie du Mangi.

Du grand revenu que le grand khan a de Quinsai.

Or je veux vous dire quel est le revenu que tire le grand khan de cette cité de Quinsai et des terres qui en dépendent, ce qui n'est que la neuvième partie du Mangi. Je parlerai d'abord du sel, qui est la plus riche source de revenus. Le sel donc annuellement rapporte quatre-vingts tomains d'or : chaque tomain vaut soixante-dix mille sacs d'or, ce qui fait cinq millions six cent mille sacs d'or, dont chacun vaut plus d'un florin ou d'un ducat d'or[1]. C'est là une richesse prodigieuse ; mais écoutez ce que j'ai à vous dire sur les autres marchandises. En ce pays se fabrique plus de sucre que partout ailleurs[2], ce qui est une grande branche de revenu ; mais je ne vous détaillerai pas chaque objet : sachez seulement que toutes les épiceries payent trois un tiers pour cent, ainsi que toutes les autres marchandises. Le khan tire aussi grande rente du vin qu'ils font avec le riz, du charbon et des douze corps de métiers ; car il fait payer un droit sur tout. Mais c'est surtout sur la soie, qui est si abondante en ce pays, que l'impôt est élevé : elle paye dix pour cent, ainsi que maints autres objets. En un mot, moi, Marc Pol, j'ai souvent entendu dire que, sans compter le sel, toutes les autres marchandises rapportaient deux cent dix tomains d'or, qui valent quinze millions sept cent mille sacs d'or : c'est bien là la rente la plus énorme qu'on ait jamais perçue ; et remarquez que ce n'est que sur la neuvième partie de la province. Nous quitterons maintenant cette cité de Quinsai et nous irons à une cité appelée Tanpigui[3].

De la grande cité de Tanpigui.

À une journée au midi de Quinsai, après avoir passé des maisons et des jardins fort délectables, où l'on trouve en abondance toutes sortes de fruits, on rencontre la cité Tanpigui, que je vous ai nommée. Elle est moult grande et belle, et est soumise à Quinsai. Les habitants obéissent au grand khan et se servent, pour monnaie, de cartes. Ils sont idolâtres et font brûler leurs corps, comme je vous l'ai dit. Ils vivent de commerce et d'industrie, et ont de toutes choses en grande abondance. Il n'y a, au reste, rien digne de mémoire : aussi nous irons à Vuigui. Après avoir quitté Tanpigui, on va trois journées au midi par des villes et villages assez beaux et grands, où l'on trouve de tout en abondance et à bon marché. Les naturels sont idolâtres ; ils sont soumis au grand khan et relèvent de la seigneurie de Quinsay. Au reste, il n'y a rien digne de remarque.. Au bout de ces trois journées, on arrive à Vugui[4], grande cité dont les habitants sont idolâtres ; ils obéissent au grand khan, vivent

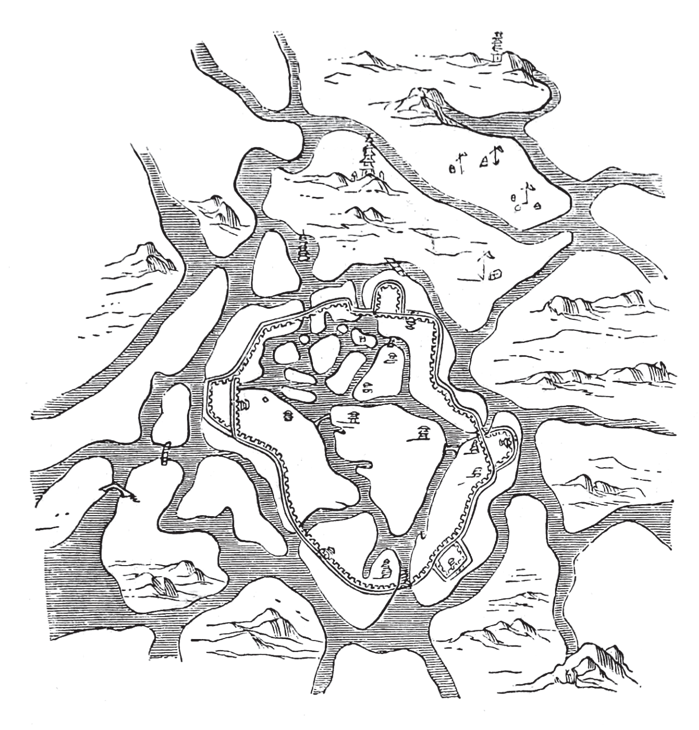
1 Si ces sommes paraissaient exagérées, nous rappellerions qu'en France la gabelle, suivant les calculs de Necker, produisit à l'État, pour la seule année 1780, un revenu de 54 000 000 livres.

2 « La vallée du fleuve, dit Staunton, parlant de celui qui passe à Hang-tcheou-fou, était cultivée principalement en cannes à sucre, alors très mûres, et qui atteignaient environ huit pieds de haut. »

3 Ou Ta-pin-zu. À un jour de distance de Hang-tcheou-fou, dans la direction du sud, il ne se trouve pas de ville d'un nom analogue à celui de Ta-pin-zu. Le P. Magalhanes croit qu'il s'agit de Tai-ning-fou, dans la province de Nan-king ou Kiang-nan ; mais cette ville est au nord-ouest, tandis que Marco-Polo lui assigne le sud-est.

4 Le nom de Vu-gui, U-guiu ou U-giu a beaucoup d'analogie avec celui de Hou-tcheou, ville située sur les bords du lac Taï, non loin de Hang-tcheou-fou ; seulement, comme Tai-ping, cette ville se trouve dans une direction opposée à celle du sud-est, qui est énoncée dans le texte. Mais il faut admettre que l'on rencontre, dans l'itinéraire de notre auteur, des lieux qu'il n'a pas visités, et

de commerce et d'industrie, et dépendent encore de Quinsai. Il n'y a d'ailleurs rien digne d'être rapporté, et nous poursuivrons jusqu'à la cite de Ghengui. En partant de Vulgui, on marche deux journées vers le sud et l'on rencontre des villes et d'assez gros villages, où l'on a de tout en abondance.



Plan de Vulgui ou U-gin (Hou-tcheou-fou)[1]. — D'après du Halde.

On y voit les plus gros roseaux et les plus longs de tout ce pays; car ils n'ont pas moins de quatre paumes de tour et sont bien longs de quinze pas[2]. Il n'y a rien autre chose de remarquable, et après ces deux journées, on parvient à une cité nommée Ghengui[3], qui est moult grande et belle. Les habitants relèvent du grand khan : ils sont idolâtres et font encore partie de la seigneurie de Quinsai. Ils ont assez de soie, vivent de commerce et d'industrie, et ont grande abondance de toutes choses. Il n'y a rien autre chose qui mérite d'être rapporté : aussi nous irons plus avant. En quittant Chingui, on va quatre journées vers le midi et l'on rencontre des cités, des villages et des hameaux en assez grand nombre. Tous les naturels sont idolâtres; ils appartiennent au grand khan et sont de la seigneurie de Quinsai. Ils vivent de commerce et d'industrie. Le pays est assez giboyeux; on y trouve beaucoup de lions très grands et très féroces. Par tout le Mangi, ils n'ont ni moutons ni brebis, mais beaucoup de bœufs, de vaches, de boucs, de chèvres et de porcs[4]. Nous n'avons rien autre chose à en dire : aussi nous laisserons cette province et vous parlerons d'autre chose. Au bout de ces quatre journées, on parvient à la cité de Cianscian, qui moult est grande et belle. Elle est bâtie sur un mont qui partage le fleuve, de sorte qu'il y en a moitié d'un côté, moitié de l'autre[5]. Elle fait encore partie de la seigneurie de Quinsai; elle appartient au grand khan.

---

qu'il cite seulement à cause de leur importance.

1 « Le grand lac sur le bord duquel cette ville est située lui a fait donner le nom de Hou-tcheou qu'elle porte, car hou signifie lac. C'est une des plus grandes et des plus considérables villes de la Chine par ses richesses, par son commerce, par la fertilité de ses terres, et par la beauté de ses eaux et de ses montagnes. » (Du Halde, *Description de l'empire de la Chine*, t. Ier.) — Voy. la note 4 de la page précédente.

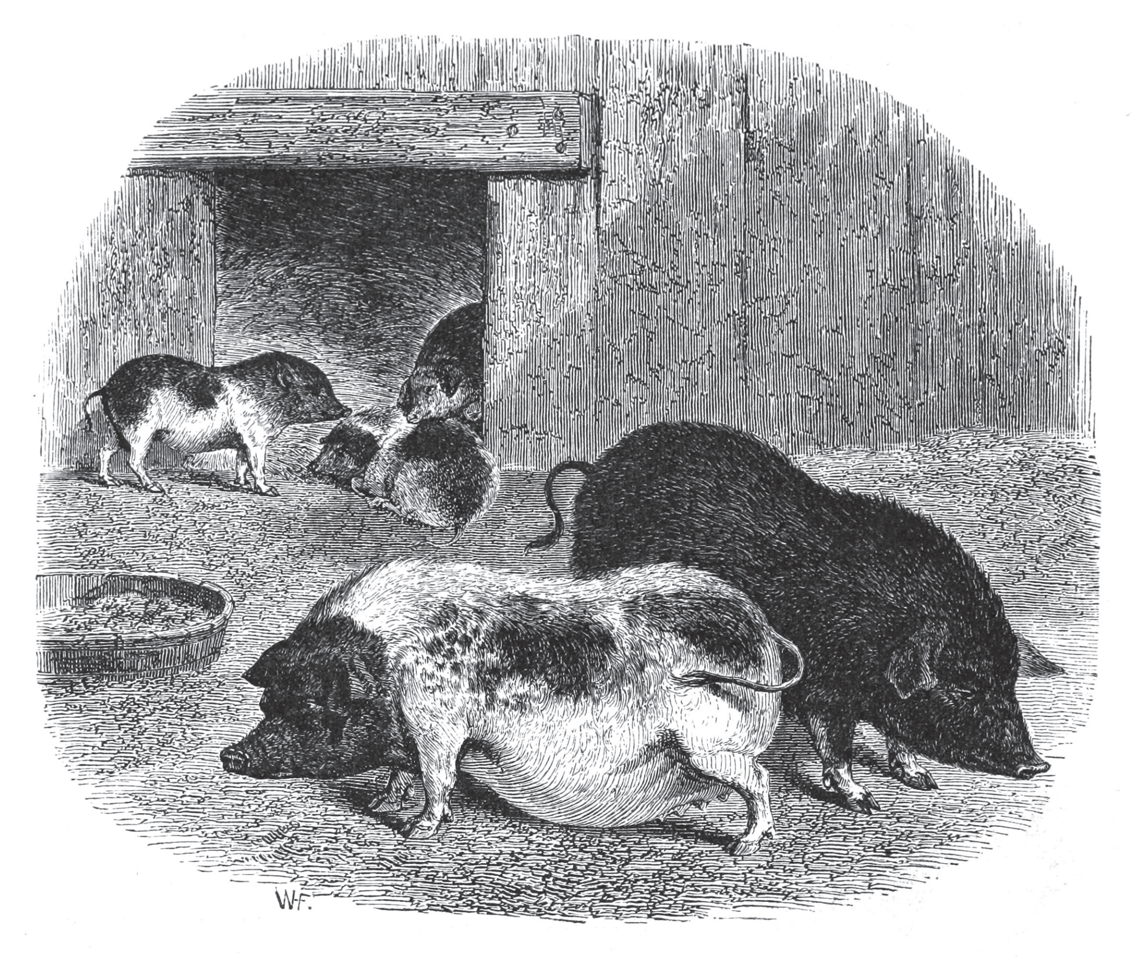
2 « Le Tche-kiang, dit du Halde, en parlant des bambous, en est plus fourni qu'aucune autre province; il y en a des forêts entières. »

3 Gen-gui. Cette ville paraît être la *Tchu-ki* de la carte de du Halde, qui est une ville de troisième ordre.

4 Cette observation sur la rareté des brebis et l'abondance des porcs est confirmée par les récits des modernes voyageurs et les écrits des missionnaires.

5 La cité de Yen-tcheou-fou. La ville moderne n'est point bâtie sur une colline, mais au pied de hautes montagnes, et au confluent de deux cours d'eau dont la réunion contribue à former le Tsien-tang-kiang.

Les habitants sont idolâtres et vivent de commerce et d'industrie ; mais il n'y a rien, en ce pays, qui mérite d'être rapporté, et nous irons plus loin. Car sachez que, lorsqu'on part de Ciansan, on marche trois jours par une moult belle contrée où il y a cités, villages et hameaux assez habités par



Cochons chinois.

des hommes vivant de commerce et d'industrie. Ils sont idolâtres et appartiennent au grand khan ; ils relèvent aussi de la seigneurie de Quinsai. Ils ont en grande abondance tout ce qui est nécessaire à la vie, venaison, bêtes et oiseaux assez. À trois journées de là est la cité de Cugui, qui moult est grande et belle ; les habitants obéissent au grand khan et sont idolâtres. C'est la dernière cité de la seigneurie de Quinsai ; car plus loin commence un autre royaume, qui est aussi un des neuf du Mangi et qui se nomme Fugui.

Du royaume de Fugui.

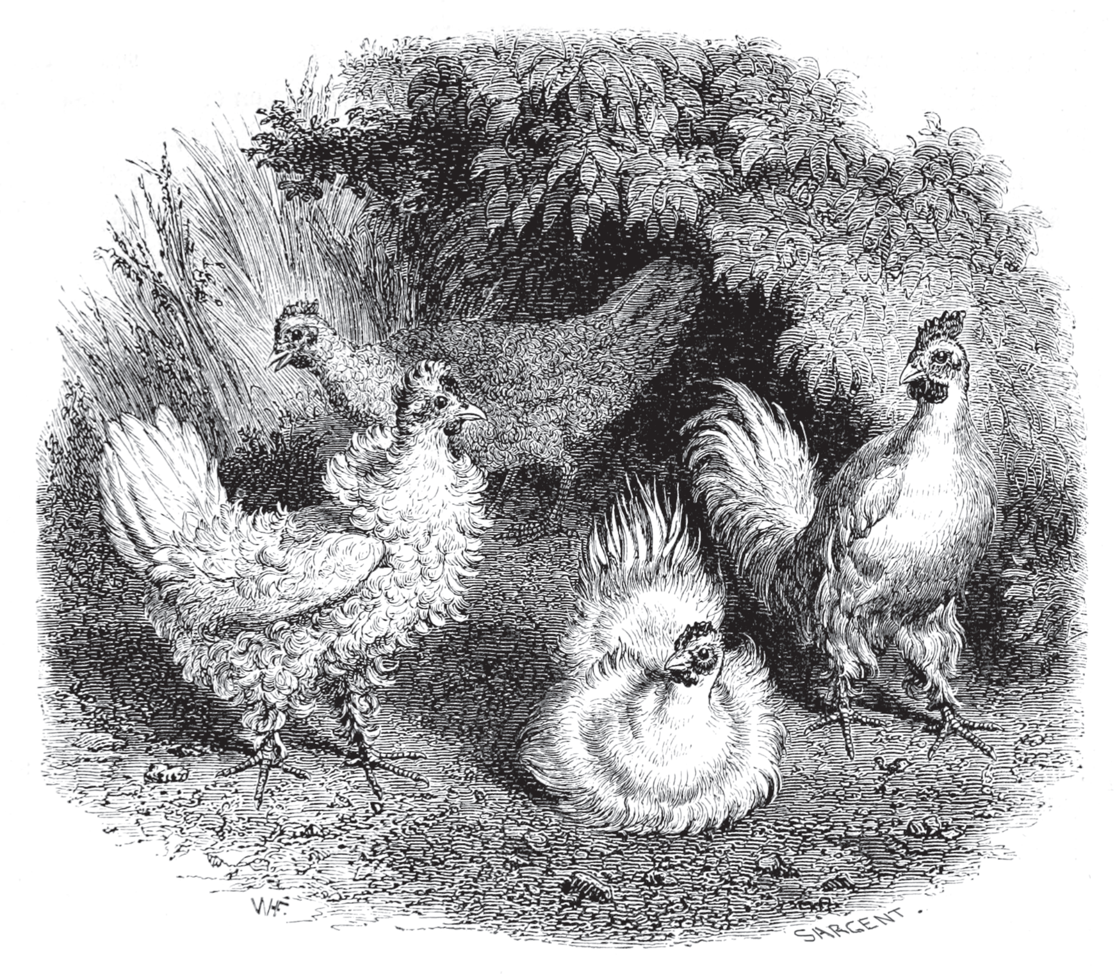
Quand on quitte la dernière cité du royaume de Quinsai, qui est appelée Cugui[1], on entre dans le royaume de Fugui[2]. On marche six journées vers le midi, à travers les montagnes et les vallées, où l'on trouve beaucoup de cités, de villages et de hameaux. Les habitants sont idolâtres et sujets du grand khan ; ils font partie de la seigneurie de Fugui, dont nous avons parlé ; ils vivent de commerce et d'industrie ; ils ont de toutes choses en abondance. On trouve beaucoup de gibier en ce pays, et nombre de lions grands et féroces. On y récolte aussi du gingembre et du galanga[3] outre

1 Gie-za, En-giu ; la ville de Kiu-tcheou, à l'extrémité sud-est de la province de Tche-kiang.

2 Fu-gui ou Fu-giu ; la ville de Fou-cheu-fou, capitale de la province de Fo-kien.

3 De Guignes, parlant des articles exportés de Chine, dit au sujet du galanga : « C'est la racine noueuse d'une plante qui croît à

mesure ; car, pour un gros de Venise, on aurait bien quatre-vingts livres de gingembre. Ils ont un fruit qui ressemble au safran[1], mais qui n'en est pas : il peut cependant servir, comme le safran, pour teindre. Ils mangent de toutes sortes d'animaux, et même de la chair humaine, pourvu que leur victime ne soit pas morte de sa belle mort ; car si un homme est tué par le fer, ils trouvent sa chair excellente. Les hommes d'armes se font arrondir les cheveux et, au milieu du visage, se font peindre comme un fer d'épée en azur ; ils sont tous à pied, excepté leur chef. Ils portent lames et épées et sont les plus cruels hommes du monde, car ils n'épargnent jamais leurs ennemis, et boivent leur sang et mangent leur chair : aussi sont-ils toujours à la chasse d'hommes, pour boire leur sang et manger leur chair. Mais nous vous parlerons d'autre chose : car sachez que, trois journées après les six que nous vous avons dites, on arrive à la cité de Qenlifu[2], moult grande et noble,



Poules frisées ou guenilles ; Poule et Coq soyeux[3].

et appartenant au grand khan. Elle a trois ponts, des plus beaux et des meilleurs du monde, car ils sont bien longs d'un mille et larges de neuf pas, et ils sont tout en pierre, avec des colonnes

près de deux pieds de hauteur, et dont les feuilles ressemblent à celles du myrte. »

1 Le *Curcuma longa.* Cette racine est bonne pour la teinture.

2 D'après le P. Martini, la cité Kien-ning-fou, dans la province de Fo-kien.

3 Il semble que Marco-Polo parle ici de la poule frisée ou de la poule soyeuse. La poule frisée (Gallina crispa) est originaire d'Asie ; on l'appelle aussi *guenille*. Elle doit ces surnoms au mode d'implantation de ses plumes, qui semblent poussées à rebours et ont, dans leur ensemble, un aspect hérissé peu agréable à l'œil. Cette poule est encore plus laide quand elle est mouillée, et il est remarquable qu'elle aime beaucoup l'eau ; mais elle redoute les grands froids. On connaît trois variétés de la *poule de soie*. Parmentier a décrit la petite et la grosse ; la troisième vient de Chine. Son introduction en France, attribuée à M. Mackau, paraît être réellement due à l'amiral Cécile. C'est probablement cette variété, que tout le monde connaît aujourd'hui, qui a été désignée par Marco-Polo et les missionnaires comme portant de la *laine* ou une peau de chat au lieu de plumes. Celles-ci ressemblent, en effet, plutôt à de la laine grossière et mal teinte qu'à de la soie. (Jourdier.)

de marbre. Ils sont si beaux et si merveilleux, qu'il faudrait de grands trésors pour en faire faire un seul. Les habitants vivent de commerce et d'industrie; ils ont assez de soie; là aussi vient le gingembre et le galenga. Les femmes sont belles. Il y a aussi une autre chose de remarquable, c'est qu'en ce pays, il y a des poules qui n'ont pas de plumes; elles ont la peau comme un chat et sont toutes noires[1]. Elles font des œufs comme celles de notre pays et sont moult bonnes à manger. Pendant ces trois journées, on trouve maintes cités et villages où demeurent beaucoup de marchands et de commerçants. Ils ont beaucoup de soie, sont idolâtres et obéissent au grand khan. Ils ont aussi beaucoup de gibier, et des lions grands et féroces, qui font beaucoup de mal aux voyageurs. Au bout de ces trois journées, à quinze milles, est une cité nommée Unquen[2], où se fait une grandissime quantité de sucre[3]; et c'est de là que le grand khan tire tout le sucre qu'on emploie à sa cour, ce qui est pour lui une grande richesse. Il n'y a rien autre chose de remarquable. Après avoir quitté Unquen, on trouve, au bout de quinze milles, la noble cité de Fugui, qui est la capitale du royaume, et nous allons vous en dire ce que nous en savons.

De la cité de Fugui.

Cette cité de Fugui est la capitale du royaume appelé Choncha[4], une des neuf parties de la province de Mangi. En cette ville se fait grand commerce et grande industrie. Les habitants sont idolâtres et relèvent du grand khan. Il y demeure beaucoup de gens d'armes, car il y a en ce lieu plusieurs armées du grand khan, parce que souvent en ce pays se révoltent des cités ou des villages, et, dès qu'on a connaissance d'une rébellion, les hommes d'armes vont soumettre les révoltés, détruisent la cité, puis reviennent à leur station de Fugui. Au milieu de cette ville passe un fleuve qui est bien large d'un mille, et on y construit des navires pour aller sur le fleuve. Ils font du sucre en si grande abondance qu'on ne saurait l'imaginer. Il s'y fait aussi un grand commerce de perles et de pierres précieuses, car les navires de l'Inde y abordent avec beaucoup de marchands qui font le commerce dans les îles de l'Inde. Cette ville est auprès du port de Caiton, sur la mer Océane, où viennent maints vaisseaux de l'Inde avec maintes marchandises, puis de là ils descendent par le grand fleuve dont nous avons parlé, jusqu'à la cité de Fugui. On a, en ce pays, grande abondance de tout ce qui est utile à la vie; on y trouve maints jardins délicieux remplis de bons fruits. C'est une si belle et bonne ville, que c'est merveille de la voir. Mais nous ne vous en parlerons davantage, et irons plus avant.

De la cité de Zantan.

En partant de Fugui, on traverse le fleuve et on va cinq journées vers le midi, trouvant sur sa route cités, et villages et hameaux moult nobles et bons, où il y a grande richesse en toutes choses. Le pays est rempli de montagnes, de vallées et de plaines; il a aussi de grandes forêts où viennent les arbres qui fournissent le camphre[5]; il est très giboyeux. Les habitants vivent de commerce et d'industrie; ils appartiennent au grand khan et font partie de la seigneurie de Fugui. Après ces cinq

1 Voy. la gravure de la page précédente.
2 Un-guen, ville de deuxième ou de troisième ordre, près de Fu-teneou-fou.
3 Sucre brut appelé *jaggri* dans les Indes orientales.
4 Kuang-tcheou ou Quang-tcheou, véritable nom de la ville que nous appelons *Canton*, capitale de la province de Kuang-fou.
5 Le *Laurus camphora* de la Chine et du Japon, qui atteint les dimensions d'un grand arbre. Il ne faut pas le confondre avec l'arbre à camphre de Bornéo et de Sumatra, qui est remarquable aussi pour sa grandeur, mais qui diffère totalement du genre *laurier*.

journées, on parvient à une cité nommée Zaitem[1], moult grande et noble. Là est le port où tous les navires de l'Inde abordent avec maintes précieuses marchandises, pierres précieuses de grande valeur et perles grosses et bonnes. C'est le principal port du Mangi : c'est merveilleux de voir la grande quantité de marchandises et de pierres qui y arrivent et qui de là sont distribuées par toute la province du Mangi. Et sachez que, pour un navire de poivre qui vient à Alexandrie ou en un autre lieu afin d'être transporté dans le pays des chrétiens, il en vient cent à ce port d'Aiton (Zantan); car c'est un des deux plus grands ports du monde. Le grand khan reçoit en ce port et en cette ville un grandissime droit; car tous les navires qui viennent de l'Inde lui payent dix pour cent, c'est-à-dire le dixième de toutes leurs marchandises. Les vaisseaux prennent pour leur loyer, c'est-à-dire pour le fret des petites marchandises, trente pour cent; du poivre, quarante-quatre pour cent; du bois d'aloès et de santal et des autres grosses marchandises, quarante pour cent, si bien que les marchands donnent, pour le fret et les droits du khan, la monnaie de tout ce qu'ils apportent : aussi chacun peut s'imaginer quels trésors le grand khan retire de cette ville. Les habitants sont idolâtres et relèvent du grand khan; le pays produit en abondance tout ce qui est utile à la vie. Dans une cité de cette province, appelée Tinugui[2], on fait des écuelles de porcelaine, grandes et petites, les plus belles que l'on puisse voir. Il ne s'en fait nulle part ailleurs qu'en cette ville; c'est de là qu'elles s'exportent dans tout le monde, et elles s'y vendent si bon marché que, pour un gros de Venise, on en aurait trois si belles qu'on ne saurait rien désirer de mieux. Cette ville a un langage particulier. Or je vous ai parlé de ce royaume de Tinugui, qui est un des neuf du Mangi, et je vous dis que le grand khan en tire d'aussi grands droits et d'aussi grands revenus que du royaume de Quinsai. Nous ne vous avons entretenus que de trois des royaumes du Mangi : Yangui, Quinsai et Fugui; nous ne vous parlerons pas des six autres, parce que cela nous entraînerait trop loin; et d'ailleurs nous vous avons dit, en parlant du Cathay et du Mangi, ce qu'étaient les habitants, quelles bêtes et quels oiseaux ils renfermaient; combien d'or, d'argent, de pierres précieuses, de perles et d'autres marchandises. Mais notre livre n'est pas encore terminé; il faut que nous vous parlions de l'Inde et des merveilleuses choses qui s'y trouvent. Messire Marc Pol demeura en ce pays si longtemps et connut si bien ses affaires et ses coutumes, que personne n'est plus capable que lui d'en dire la vérité; et il y vit de si grandes merveilles, que chacun en sera étonné.

Le livre de l'Inde, et des merveilles qui y sont, et de leurs vaisseaux.

Nous commencerons d'abord ce livre de l'Inde en vous parlant des navires dont se servent les marchands qui vont et viennent en ce pays. Ils sont faits en bois blanc et en sapin[3]. Ils ont un pont sur lequel sont bien soixante chambres, dans chacune desquelles peut tenir aisément un marchand. Ils ont un timon et quatre mâts[4]; souvent même on ajoute deux autres mâts, qu'on met ou qu'on ôte à volonté. Ils sont tous doublés, c'est-à-dire qu'ils ont deux planches l'une sur l'autre, jointes ensemble par des clous de fer. Ils ne sont pas enduits de poix, parce qu'il n'y en a pas en ce pays-là; mais on a un autre procédé aussi bon que la poix. On prend de la chaux vive et du chanvre pilé, on pétrit cela avec de l'huile d'un certain arbre, et quand c'est bien pétri, cette composition fait le même effet que la glu : c'est avec cela qu'on enduit les navires, et c'est aussi bon que de la poix.

1 On croit que ce fameux port de Zantan ou Zai-tun, écrit aussi Zaiten, Zaizen et Jaitoni, est la ville appelée Tsuen-cheu par les Chinois. Cependant on suppose aussi qu'il s'agit ici du port voisin d'Hiamuen, nommé Emoui par les navigateurs français, Amoy par les Anglais, qui, jusqu'au siècle dernier, eut avec Canton une large part du commerce extérieur de l'empire.

2 La ville de Ting-tcheou, située près des limites occidentales de la province de Fokien, parmi les montagnes qui donnent naissance au fleuve Tchang. Aujourd'hui, ce n'est plus à Ting-tcheou que l'on fabrique la porcelaine, mais à King-te-tching, dans la province voisine de Kiang-si.

3 Le sapin ne croît pas entre les tropiques. Il semble résulter de quelques autres passages de la relation qu'il s'agit ici de navires construits en Chine pour faire le commerce de l'Inde.

4 Barrow vit beaucoup de navires chinois destinés à de grands voyages, et ayant quatre mâts. (*Travels in China,* p. 45.)

Ces vaisseaux ont besoin de deux cents mariniers ; ils sont si grands qu'ils portent bien cinq mille charges de poivre ou même six mille ; ils marchent avec des avirons ; à chaque rame sont attachés quatre mariniers, et ces navires ont de grandes barques qui portent bien mille charges de poivre. Elles sont montées par quarante mariniers armés, qui souvent aident à faire marcher le grand navire. Ils ont deux de ces grandes barques, mais l'une est plus grande que l'autre ; ils ont aussi bien une dizaine de petits bateaux pour jeter l'ancre et pour prendre des poissons, et pour faire le service du grand vaisseau. Tous ces bateaux sont attachés au côté du navire, et les deux grandes barques en portent également. Quand le vaisseau veut se radouber, c'est-à-dire se réparer, après qu'il a navigué un an, voici comment ils s'y prennent : ils clouent une troisième planche sous les deux qui y sont déjà, la calfatent et l'enduisent ; c'est là une première réparation ; à la seconde réparation, ils clouent une quatrième planche, et ils vont ainsi jusqu'à six[1]. Maintenant que vous connaissez les vaisseaux des marchands qui vont et viennent en l'Inde, nous vous parlerons du pays même ; mais auparavant nous vous dirons quelque chose de maintes îles qui sont dans la mer Océane, vers le levant, et d'abord d'une appelée Zipungu[2].

De l'île de Cipingu.

Cypungu est une île au levant, éloignée de terre dans la haute mer de bien mille cinq cents milles[3]. Elle est moult grande. Les naturels sont blancs et beaux. Ils sont idolâtres et indépendants, ne relevant de personne que d'eux-mêmes. Ils ont de l'or en grandissime abondance[4], car on en trouve chez eux outre mesure, et personne n'en tire de cette île, parce que les marchands n'y abordent pas de la terre ferme, et c'est pour cela qu'il y en a une si grande quantité. Je veux vous décrire le merveilleux palais du seigneur de cette ville. Sachez donc qu'il est tout couvert d'or fin, comme nous couvrons de plomb nos maisons et nos églises, et tout cet or a une valeur telle que je ne saurais vous le dire. Le pavé des chambres, qui sont très nombreuses, est aussi d'or fin, et épais bien de deux doigts. Toutes les autres parties du palais, la salle et les fenêtres, sont aussi ornées d'or[5]. Ce palais est d'une telle richesse, que nul n'en pourrait apprécier la valeur. On trouve aussi en ce pays des perles en abondance[6] ; elles sont rouges, moult belles, rondes et grosses. Elles ont la même valeur que les blanches. On y recueille aussi beaucoup d'autres pierres précieuses. Comme on vantait la grande richesse de cette île au grand khan, qui était alors Cublai, il résolut de la prendre. Il y envoya donc deux de ses barons, avec une grandissime quantité de vaisseaux chargés d'hommes à pied et à cheval. L'un de ces barons avait nom Abatan et l'autre Vonsanicin[7] ;

1 « À Surate, dit Grose, l'art de construire les vaisseaux a atteint la perfection. Il n'y a pas d'exagération à avancer que les habitants de ce pays font les bâtiments les meilleurs du monde pour la durée, de quelque grandeur que ce soit, et même de mille tonneaux et au-delà... Il n'est pas rare d'en voir qui ont duré cent ans. »
Voy. de Guignes, t. II, p. 206. Ce que dit cet auteur sur la construction des navires chinois qui vont à Java et aux autres îles confirme la description minutieuse de Marco-Polo.

2 Ce nom, écrit aussi *Zipangu, Zipangri, Cyampagu* et *Cimpagu*, est appliqué au groupe d'îles qui composent le Japon. Les Chinois ont donné à ces îles le nom de *Ge-pen* ou *Jih-pun*, dont tous les autres sont plus ou moins directement dérivés. La syllabe finale *gu* dont se sert Marco-Polo paraît n'être qu'une altération du mot chinois *koue*, dont la signification est *royaume*, et qui est ordinairement joint aux noms de pays étrangers.

3 La distance la plus rapprochée de l'île méridionale du Japon à la cote chinoise, près de Ning-po, ne dépasse pas cinq cents milles italiens. Marco-Polo emploie sans doute ici, comme dans d'autres passages, pour mesure itinéraire le *li* chinois, qui, nous l'avons déjà dit, équivaut à un dixième de lieue.

4 On extrait l'or du sol, dit Kæmpfer, dans plusieurs provinces du Japon, et l'empereur s'adjuge les deux tiers des produits, de même que sur toutes les autres sortes de mines.

5 Kæmpfer, parlant d'un des anciens souverains du Japon, dit : « Il fit bâtir un magnifique palais nommé Kojatu, dont les salles étaient pavées d'or et d'argent. »

6 « Les perles, que les Japonais appellent *kainstamma*, dit Kæmpfer, se trouvent partout aux environs de l'île Jaikokf, dans des huîtres et dans d'autres coquillages. Chacun a la liberté de les pêcher. »

7 Ces noms vraisemblablement désignent le Mongol Abaka-Khan et le Chinois Vang-samchin. Cubilai nomma à des emplois

ils étaient tous deux sages et vaillants. Et, que vous dirai-je ? Ils partirent de Zaiton et de Quinsai[1], prirent la mer et abordèrent en cette île. Ils s'emparèrent de maints hameaux, mais ils n'avaient encore pu prendre ni villes ni châteaux, lorsqu'il arriva un malheur que je vais vous raconter. Ces



Deux seigneurs montrant au grand khan des pierres précieuses venues du Japon. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

deux barons étaient très envieux l'un de l'autre et ne faisaient rien pour s'entraider ; or, un jour que le vent du nord soufflait très violemment, ceux de l'armée, épouvantés, s'écrièrent que s'ils ne partaient point tous leurs vaisseaux allaient se briser. Ils montent donc tous sur leurs navires, quittent l'île et se mettent en mer ; mais à peine étaient-ils à quatre milles qu'ils trouvèrent une autre île assez petite, et ceux qui purent doubler l'île continuèrent leur route ; mais les autres échouèrent, et ils se regardaient comme morts et étaient désolés de ne pouvoir s'en aller, car ils voyaient les autres navires poursuivre leur chemin vers leur pays, où ils arrivèrent bientôt. Nous les laisserons et reviendrons à ceux qui étaient dans l'île, et qui étaient bien au nombre de trente mille.

Comment les gens du grand khan échappent à la tempête et prennent la ville de Lorc.

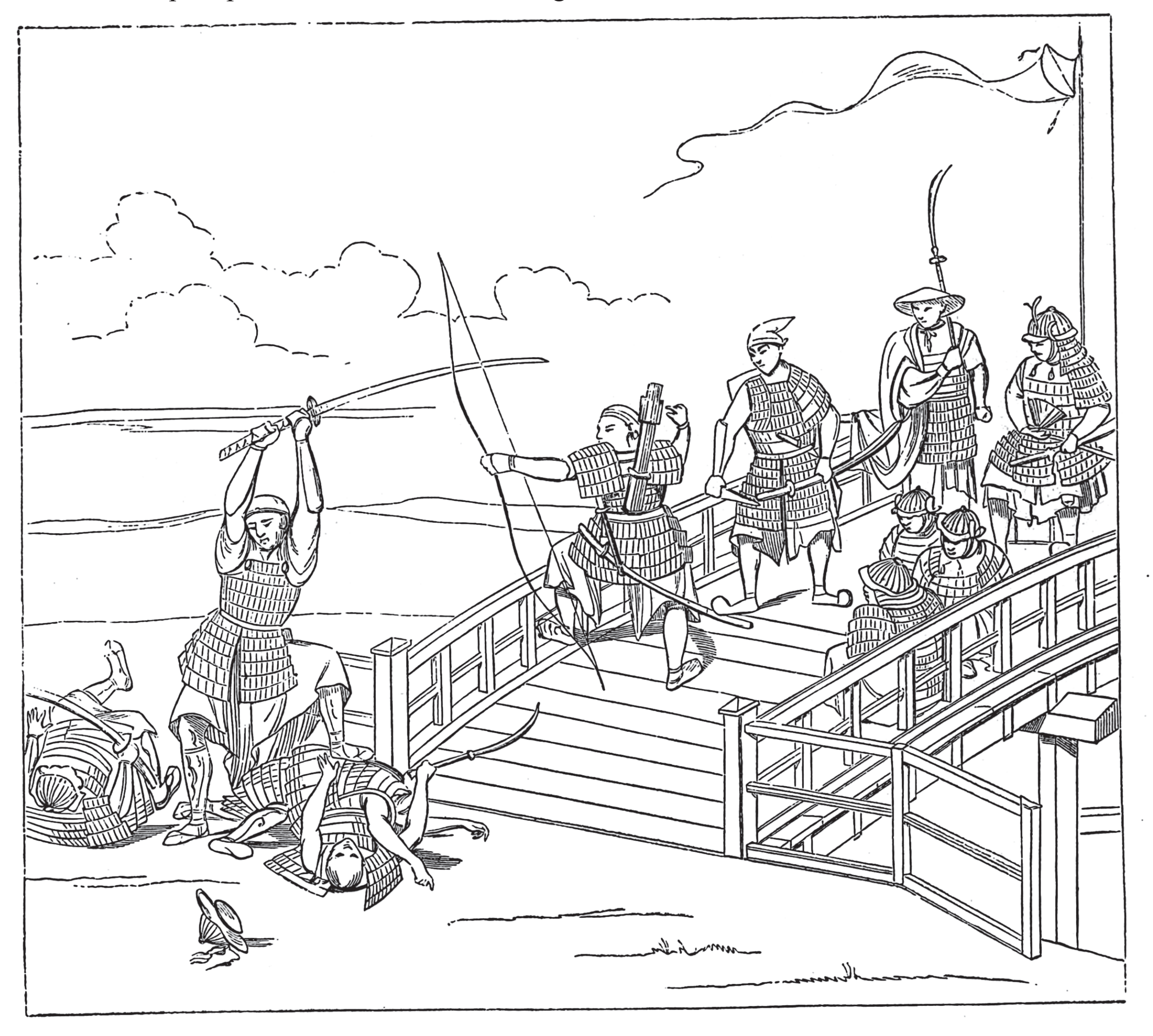
Ces trente mille hommes sauvés dans l'île se regardaient comme morts, car ils ne savaient comment en sortir. Ils avaient grande colère et grande douleur, ne sachant que devenir. Quand le seigneur et les gens de la grande île virent que l'armée était détruite et dispersée, et surent qu'il s'en était échappé plusieurs dans l'autre île, ils en eurent grande joie et grande liesse, et dès que la mer fut redevenue calme et paisible, ils montèrent sur leurs navires et allèrent aborder en cette île pour prendre à leur tour leurs ennemis[2]. Quand ceux-ci les virent débarqués et qu'ils connurent que les vaisseaux étaient restés sans personne pour les garder, en sages hommes qu'ils étaient,

civils et militaires plusieurs des compatriotes de ce dernier, et ils lui rendirent de grands services.

1 Dans le port de Zai-tun, on croit reconnaître Emoi, et dans celui de Kin-sai, Ning-po ou Chu-san, situés tous deux à l'embouchure du fleuve qui passe par Hang-tcheou-fou, la Quinsai ou *Kin-sai* de Marco-Dolo. (Vov. p. 371.)

2 Suivant le P. Gaubil, cette île serait celle de Firando ou Sing-hou, près de la ville de Nangasaki.

ils font le tour de l'île, et si promptement qu'ils arrivèrent aux navires de leurs ennemis et montèrent dessus, puis partirent de cette île et naviguèrent vers l'autre. Ils descendirent à terre avec



Japonais combattant des Chinois. — D'après une ancienne peinture japonaise. (Voy. Siebold.)

l'enseigne et le drapeau du sire de l'île, et s'en allèrent tout droit à la capitale[1]. Les autres, voyant leur enseigne, crurent que c'étaient les leurs et les laissèrent entrer dans la ville. Ils n'y trouvèrent que des vieillards, la prirent et en chassèrent tous les habitants, hormis quelques belles femmes qu'ils gardèrent pour leur service. Ils prirent donc ainsi cette ville pour le grand khan. Et quand le seigneur et les habitants de l'île virent qu'ils avaient perdu leur ville, ils pensèrent en mourir de douleur. Ils retournent avec d'autres vaisseaux à leur île et viennent assiéger la cité, de sorte que personne ne pouvait y entrer ni en sortir sans leur volonté. Et, que vous dirai-je ? Les gens du grand khan tinrent bon pendant sept mois, essayant jour et nuit de s'évader pour faire savoir au grand khan leur position ; mais ils ne le purent faire. Ce que voyant, ils font un traité avec leurs ennemis et se rendent à condition d'avoir la vie sauve, ce qui arriva vers l'an 1269 de l'incarnation du Christ[2]. Cette affaire se termina ainsi : le grand khan fit trancher la tête à l'un des barons qui avaient commandé cette expédition, et envoya l'autre dans l'île où tant des siens avaient péri et or-

1 Marsden suppose, contrairement, ce semble, à l'opinion du P. Gaubil, que cette ville était Oho-sakka, la capitale commerciale du Japon, à l'embouchure de l'Yodo-gawa, rivière sur le bord de laquelle est située Mia-ko, à quelque distance de la mer.

2 1284 doit être la véritable date.

donna qu'on le mît à mort, ce qu'il fit parce qu'il avait appris qu'ils s'étaient mal conduits en cette occasion. Je veux encore vous dire une moult grande merveille. Ces deux barons prirent en cette île



Anciens guerriers japonais. —D'après Siebold.

plusieurs hommes dans un village, et, comme ils n'avaient pas voulu se rendre, ils commandèrent de leur faire trancher la tête, ce qui fut exécuté ; mais il y en eut huit que le fer ne pouvait couper, par la vertu de pierres qu'ils avaient en leurs bras entre la chair et la peau, car ces pierres avaient le pouvoir de les rendre invulnérables contre le fer. Les barons, ayant su cela, les firent assommer à coups de massue, dont ils moururent promptement, puis firent retirer de leurs bras ces pierres, qu'ils gardèrent précieusement. Telle est l'histoire de la déconfiture des gens du grand khan. Maintenant, nous irons plus avant.

Des différentes sortes d'idoles.

Les idoles du Cathay et du Mangi et celles de cette île sont toutes semblables. Les naturels de ces pays adorent des têtes de bœuf, ou de porc, ou de chien, ou de mouton, ou diverses autres idoles : telle a quatre visages ; telle autre trois, un comme il doit être, les deux autres sur chaque épaule ; telle autre a quatre mains ; telle autre dix ou même jusqu'à mille, et même ce sont les meilleures et les plus vénérées[1]. Les chrétiens leur demandaient pourquoi ils faisaient des idoles de tant

1 On compte au Japon trois religions : 1° La religion *sunsyou* (*sun*, dieux ; *syou*, foi). Siebold dit que le véritable nom japonais de cette religion est *kami no mitsi* (voie des dieux). Les shintoïstes ont en honneur un nombre considérable de divinités ; mais ils

de sortes : « Nos ancêtres, répondirent-ils, nous les ont laissées ainsi, et nous, nous les laisserons telles à nos enfants et à ceux qui viendront après nous. » Les faits de ces idolâtres sont si divers et si diaboliques que nous ne les raconterons pas dans ce livre, parce que ce serait mauvaise chose à



Idole japonaise représentant le dieu de la lumière[1].

ouïr pour des chrétiens : nous vous dirons seulement que lorsque les idolâtres de cette île prennent quelque homme qui n'est pas de leurs amis et qui ne peut se racheter par de l'argent, ils convient tous leurs parents et leurs amis, et leur disent : « Venez manger avec nous dans notre maison. » Puis ils tuent leur prisonnier et le mangent après l'avoir fait cuire, et c'est pour eux le meilleur mets. Mais nous laisserons cela et retournerons à notre sujet.

Cette mer où est située cette île s'appelle la mer de Cin[2], c'est-à-dire la mer qui entoure le Mangi, car, dans le langage de ces îles, ils appellent le Mangi Cin, ce qui veut dire levant[3]. Selon

n'ont point d'idoles. L'objet de leur adoration dans les temples est un miroir, le *kagami*, emblème de pureté, et des bandelettes de papier blanc attachées à un morceau de bois de cèdre, appelées *gohéi*. 2° Le bouddhisme, qui, très pur à son origine, a dégénéré en idolâtrie, du moins dans la pratique populaire. (Voy., sur cette religion, les notes de la relation de Fa-hian [*Voyageurs anciens*]). 3° La religion *sioutoo* ou *siountou* (la voie des philosophes) ; c'est la doctrine de Confucius.

1 *Mavischi-Seva*, personnification de la lumière. — « Ce nom exprime la lumière rayonnante du soleil, qu'on ne peut ni contempler ni saisir, qu'aucun feu ne consume, qu'aucune eau n'éteint. » (Siebold.)

2 La mer de Sina, de Chine.

3 Le nom de *Thsin* ou de *Tchina*, sous lequel les nations orientales ont désigné le royaume du Milieu (Tcboung-kouë), et d'où les Européens ont tiré le mot *Chine*, paraît avoir été, dans l'origine, une extension du nom du Chen-si, province occidentale, que les Indiens avaient visitée avant l'ère chrétienne et qu'ils avaient prise pour le pays tout entier.

les sages pécheurs et les plus habiles mariniers, il y a dans cette mer sept mille et quatre cents et quarante-huit îles, la plupart habitées[1]. Dans toutes ces îles, il ne vient aucun arbre qui ne soit un arbre de senteur et qui ne soit d'une aussi grande utilité que le bois d'aloès ou même d'une plus



Idoles japonaises représentant le grand dieu ténébreux[2]. — D'après Siebold.

grande[3] : on y récolte aussi maintes épices précieuses et du poivre blanc comme de la neige et aussi du noir en grande abondance[4]. C'est prodigieux la quantité d'or et d'autres choses précieuses qu'on y trouve ; mais ces îles sont si éloignées qu'il faut bien un an pour s'y rendre. Quand les vaisseaux de Zaiton et de Quinsai y vont, ils reviennent avec de grands profits, mais leur voyage dure un an. Ils vont l'hiver et reviennent l'été, car le vent ne change que deux fois ; l'hiver, il souffle vers ces îles, et l'été, vers le continent[5]. Cette contrée est aussi très éloignée de l'Inde. Quoique cette mer s'appelle la mer de Cin, elle fait partie de la mer Océane ; mais comme l'on dit chez nous la mer d'Angleterre ou la mer de La Rochelle, de même là-bas l'on dit l'a mer de Cin et la mer de l'Inde, et d'autres mers qui toutes font partie de la mer Océane. Je ne vous parlerai plus désormais de ces contrées ni de ces îles, parce qu'elles sont trop éloignées et que nous n'y avons point été : le grand khan n'a pas de relations avec elles et n'en perçoit pas de tribut ; mais nous reviendrons à Zaiton et nous repartirons de là.

1 Les limites de la mer de Chine n'étant pas nettement définies, il est impossible de déterminer exactement le nombre de ses îles. Mais si Marco-Polo y comprend les îles Moluques, ou celles dont on tire principalement les épices, le chiffre qu'il donne ne paraît plus aussi extraordinaire. Ptoléméc porte le nombre de ces îles à 1378. On prétend en avoir compté jusqu'à 12 000, îlots et rochers compris. On les divise ordinairement en 17 groupes.

2 *Bu-mon-san-ten-zin*, c'est-à-dire les trois esprits célestes de la caste guerrière. Groupe formé de *Muhâkâta* (grand dieu ténébreux), de *Vaisravana*, et de la déesse *Piên-ts-âi-t-iêm*, avec deux balles de riz pour véhicule.

3 Les campagnes, dit M. Poivre, sont couvertes de bois odoriférants... On y respire un air embaumé par une multitude de fleurs agréables qui se succèdent toute l'année et dont l'odeur suave pénètre jusqu'à l'âme. »

4 Le poivre, de noir devient blanc, lorsqu'il arrive à une complète maturité. Au milieu du dernier siècle, on croyait encore généralement, en Europe, que le poivre blanc et le poivre noir étaient deux espèces différentes.

5 Dans la mer de Chine, la mousson nord-est ou d'hiver, qui est le vent convenable pour faire voile des ports de la Chine méridionale vers les détroits de Malacca ou de Java, commence au mois d'octobre ou de novembre et finit en février ou en mars ; la mousson du sud-ouest, s'élevant en avril ou mai, dure jusqu'en août ou septembre, et les jonques chinoises en profilent pour regagner leur pays.

De la contrée de Cianba.

Quand on part du port de Zaiton[1] et qu'on navigue vers l'occident et un peu vers le sud mille cinq cents milles, on arrive à une contrée appelée Cianba[2], qui est moult riche et grande. Ils ont un roi à eux et un langage particulier ; ils sont idolâtres[3] et donnent au grand khan des éléphants en tribut[4]. Je vais vous dire d'où est venu ce tribut. L'an 1278 de l'incarnation du Christ[5], le grand khan envoya un de ses barons, qui avait nom Sogatu, avec maintes gens à pied et à cheval, dans ce pays de Cianban, et ce baron commença à y faire grand tort et grand dommage. Le roi, qui était très âgé et qui n'avait pas autant de forces que Sogatu, ne se pouvait défendre en bataille rangée, mais résistait dans ses cités et ses villages, qui moult étaient forts et ne craignaient aucune attaque[6]. Sogatu détruisait tout dans la plaine ; et quand le roi vit cela, il en eut grande douleur. Il envoya donc ses messagers vers le grand khan lui dire : « Sire, le roi de Cianban vous salue comme son seigneur lige, et vous mande qu'il est très âgé et que longtemps il a tenu son royaume en paix ; il consent à être votre homme, et chaque année vous donnera des éléphants en tribut ; il vous prie humblement et vous crie merci, afin que vous rappeliez votre baron et vos troupes de son royaume. » Quand le grand khan eut entendu ce message du vieux roi, il en eut pitié et manda aussitôt à son baron et à ses gens de quitter ce royaume et de se transporter autre part, et ceux-ci obéirent sans tarder. Le roi de ce pays envoie donc chaque année au grand khan, comme tribut, vingt éléphants, les plus grands et les plus beaux qu'il puisse trouver. C'est ainsi que ce pays devint tributaire. Maintenant, nous vous parlerons des usages de ce roi et de son pays. En cette contrée, aucune belle demoiselle ne peut se marier que le roi ne la voie auparavant. Si elle lui plaît, il la prend pour femme ; si elle ne lui plaît pas, il lui donne une dot et la marie à quelque baron. Je fus, moi, Marc Pol, dans ce pays vers l'an 1285[7], et le roi avait trois cent vingt-six enfants, tant mâles que femelles, et il y en avait bien cent cinquante capables de porter les armes. Il y a en ce royaume des éléphants en grande quantité ; il y a aussi beaucoup de bois d'aloès[8] et maintes forêts de bois appelé bois d'ébène[9], qui est moult noir, et avec lequel on fait les échecs et les écritoires. Il n'y a rien autre chose digne de remarque ; nous quitterons donc ce lieu et vous parlerons d'une grande île appelée Java.

---

1 Zai-toun, le *Suen-tcheou* de du Halde, le *Tsuen-tcheou* des Chinois, ou peut-être le port voisin de Hiamuen, que nous appelons *Emoui*, et les Anglais *Amoy*.

2 Ziamba, Ciamba, Cianban, est, sans aucun doute, la *Tsiampa, Siampa, Ciampa* ou *Champa* des cartes modernes, située vers le sud de la Cochinchine, dans la région sud-est de ce que l'on peut appeler la péninsule de Cambodge.

3 « La religion des Cochinchinois, dit le P. de Rhodes, est la même que celle de la Chine »

4 En 1373, le roi de Tchen-la envoya aussi un tribut à l'empereur Hong-ou, descendant de Cubilai.

5 À cette date il faut substituer celle de 1281 ou 1282.

6 Suivant de Guignes, le prince qui a régné sur le Gan-nan ou Tonkin, de 1262 à 1290, s'appelait Tchin-goei-hoang, autrement dit Kuang-ping ; le souverain du Tchen-tching ou de la Cochinchine était Po-yeou-pou-la-tche-ou, qui, en 1282 ajoute de Guignes, eut à soutenir une guerre contre Cubilai.

7 Marco-Polo peut avoir visité cette contrée en 1280, comme chargé d'une mission spéciale de l'empereur. Il la vit aussi plus tard, en revenant de Chine en Europe.

8 L'aloès, appelé par les Malais et les autres peuples d'Orient *kalambak*, est une sorte de bois onctueux qui se fond en brûlant, comme une résine, et répand une agréable odeur. Il est très recherché comme parfum.

9 On lit dans la *Flore* de Loureiro, à l'article *Ébène* : « Le véritable ébénier se trouve dans les vastes forêts de la Cochinchine, principalement aux environs de Cambodge, où j'ai vu plusieurs fois ces arbres. Sa teinte foncée et son poli le font employer pour la fabrication des écrins et autres petits meubles, surtout lorsqu'il est relevé par des incrustations d'ivoire ou de nacre.

De la grande île de Java.

Quand on part de Cianba et qu'on avance entre le midi et le levant de mille cinq cents milles, on trouve une grandissime île appelée Java[1], qui, suivant les pilotes les plus expérimentés, est la plus grande qui soit au monde. Elle a bien trois milliers de milles de circonférence. Les naturels sont idolâtres, obéissent à un roi particulier et ne payent tribut à homme du monde. L'île est d'une moult grande richesse. Elle produit du poivre, des noix muscades, du galanga, du cubèbe, du girofle et toutes sortes d'épices précieuses[2]. Une grande quantité de vaisseaux et de marchands viennent y aborder et acheter ces épices, avec lesquelles ils font beaucoup de profit. Il y a de si grands trésors en cette île qu'on ne saurait se l'imaginer. Le grand khan ne put jamais s'en emparer, à cause de son éloignement et de la difficulté de la mer[3]. Les marchands de Zaiton et de Mangi ont déjà tiré de grands trésors de cette île et continuent à en exporter beaucoup d'or[4].

De l'île de Sardan et de celle de Candur.

Quand on quitte cette île de Java et qu'on navigue pendant sept cents milles entre le midi et l'occident, on trouve deux îles, une grande et une moindre, qui s'appellent Sondur et Condur[5]. Puis de là, à cinq cents milles vers le sud-est, est une province nommée Lochac[6], moult grande et riche. Elle a un grand roi ; ses habitants sont idolâtres et ont un langage particulier. Ils ne font de tribut à personne, parce qu'ils sont si éloignés que nul ne peut aller jusqu'à eux ; car si on pouvait les atteindre, le grand khan les eut soumis à sa seigneurie. En cette province est du bois de bezi en grandissime quantité[7] ; on y trouve aussi de l'or en telle quantité qu'on ne saurait l'imaginer. Il y a des éléphants et beaucoup de gibier ; c'est aussi de là que se tirent toutes les porcelaines dont on se sert dans les autres provinces[8]. Il n'y a rien autre chose digne de remarque ; mais sachez que ce lieu est si sauvage que peu de gens y vont, et le roi même ne veut pas qu'on aborde sur ses terres, afin que personne ne connaisse où sont ses trésors. Nous partirons donc de ce pays et irons plus avant.

---

1 Dans ce chapitre, Marco-Polo semble avoir confondu les renseignements qu'il avait recueillis sur Java et sur Bornéo.

2 Le poivre vient également à Java et à Bornéo ; les clous de girofle et les muscades ne se trouvent ni dans l'une ni dans l'autre de ces îles ; mais on vend à Batavia beaucoup de ces produits, parce que les îles Moluques sont soumises au gouvernement de Java.

3 Cette observation doit s'appliquer plutôt à Java qu'à Bornéo, car la traversée des ports méridionaux de la Chine à cette dernière île n'est ni longue ni entravée par aucune difficulté particulière.

4 L'île de Java n'est point renommée pour la production de l'or ; à Bornéo, au contraire, on en recueille beaucoup.

5 Si, comme il va lieu de le présumer, la Condur ici mentionnée n'est autre chose que la *Condor* de nos cartes, nommée aussi par les Malais *Kondûr*, mot qui dans leur langue signifie cucurbitacée, il est évident que la distance et la situation assignées à cette île sont très inexactes. Du reste, rappelons qu'il arrive plus d'une fois à Marco-Polo d'introduire dans son récit des lieux dont il a seulement entendu parler, au milieu de ceux qu'il a réellement visités. Après avoir relâché à Tsiampa, il s'écarte pour décrire Java la Grande, qu'il ne visita pas, et de là, il revient à sa propre route, qui le conduit naturellement à la petite île de Condor.
L'île de Sondur n'a pu encore être reconnue. Si c'est un lieu distinct et non une altération de Condor (qui se compose elle-même d'une grande et d'une petite île), on peut supposer qu'il s'agit de Pulo-Sapata, qui se trouve sur la route suivie par Marco-Polo, mais à une grande distance de la première.

6 Lochac, Lochach, Laach, Boeach, ne se trouve ni au sud-est ni ou sud sud-ouest de Kondûr. Peut-être s'agit-il de la capitale du Cambodge, dont le nom était Loech, suivant le témoignage de Gaspard de Cruz, qui la visita sous le règne de Sébastien, roi de Portugal. Ce nom est écrit *Levek* sur la carte de d'Anville.

7 Suivant le texte reproduit par Ramusio, « le *berchi*, fruit de la grosseur du citron. »

8 Erreur ou transposition. Nous avons dit ailleurs que le *Cypræa moneta* venait surtout des Maldives. (Voy. p. 100, note 2.) Image ci-contre.

De l’île de Pentam.

Or sachez qu’en partant de Locac et en faisant cinq cents milles vers le midi, on rencontre une île nommée Pentam[1], qui est un lieu très sauvage. Tous leurs bois sont des bois d’odeur. Mais nous ne nous arrêterons pas en ce pays et nous poursuivrons soixante milles, pendant lesquels on ne trouve que quatre pas d’eau : aussi faut-il que les vaisseaux ôtent leur gouvernail, afin ne pas tirer plus de quatre pas d’eau[2]. Après ces soixante milles, on fait encore trente milles vers le midi, et l’on arrive à une île, qui est un royaume : la cité a nom Malani[3], et l’île Pentavich. Elle a un roi et un langage particulier. La cité est moult grande et noble; il s’y fait un grand commerce de toute espèce de marchandises, car il y en a en grande abondance. Au reste, il n’y a rien autre chose à en rapporter : aussi nous la quitterons et vous parlerons de Java la petite.

De l’île de Java la petite.

Quand on part de l’île de Pentam et qu’on navigue cent milles vers le midi, on trouve l’île de Java la petite[4]; mais elle n’est pas encore si petite qu’elle n’ait plus de deux mille milles de circonférence; et je vais vous en raconter tout ce que j’en sais. Elle a huit royaumes particuliers dont tous les habitants sont idolâtres, et qui, tous les huit, ont chacun un langage particulier. En cette île est une grandissime abondance de trésors et de bois d’aloès, et de toutes sortes d’épiceries précieuses qui ne viennent jamais jusque chez nous. Je vais vous raconter les coutumes de toutes ces peuplades, et d’abord je vous dirai une chose moult merveilleuse. Cette île est tellement au midi, que jamais on n’y voit l’étoile Polaire[5], ni petite ni grande. Mais nous retournerons aux habitants mêmes et nous vous parlerons du royaume de Ferlec[6]. En ce royaume sont des maisons de marchands sarrasins qui y abordent avec leurs vaisseaux, et ils ont converti à la loi de Mahomet tous ceux de la ville[7]; quant à ceux qui vivent dans les montagnes, ce sont de véritables bêtes, car ils mangent de la chair humaine et toute autre espèce de chair bonne ou mauvaise[8]. Ils adorent diverses choses; car la première chose qu’ils voient le matin en se levant, ils l’adorent[9]. En quittant le royaume de Ferlec on entre dans celui de Basma[10], royaume indépendant, dont les habitants ont

1 Pentan, Petan, Pentayn, paraît être l’île de Bintang, située près de l’entrée orientale du détroit de Malacca, dont le port, nommé Riyou ou Rhio, est une place de commerce importante

2 Dans la traversée de la côte du Cambodge à l’île de Bintang et au détroit de Malacca, il y a des bas-fonds et des récifs de coraux en grand nombre.

3 Ou Malaiur, probablement le royaume des Malais, fondé environ un siècle auparavant, à l’extrémité sud-est de la péninsule qui porte son nom

4 L’île de Sumatra, nom peu familier aux indigènes, et probablement d’origine hindoue.

5 L’île étant coupée par la ligne équinoxiale, l’étoile Polaire doit être invisible aux habitants de la partie méridionale; ceux du nord ne peuvent même la voir que rarement.

6 Felech, Ferlech, Ferlach et Ferlak répond à Perlak, située à l’extrémité orientale de la côte nord de Sumatra. La flotte qui ramenait Marco-Polo fut apparemment, au sortir de l’île Bintang, contrainte par les vents contraires de chercher un abri dans une baie voisine de Perlak

7 Les annales des princes de Malacca nous apprennent que l’islamisme fut reconnu par un souverain qui régna de 1276 à 1333. Cette conversion du chef de l’État avait dû être précédée de celle d’un grand nombre de ses sujets.

8 La tribu des Battas, qui occupe une vaste contrée de l’intérieur vers le nord de file, est anthropophage. Les voyageurs ajoutent que les Battas mangent sans aucune répugnance la chair de buffles, porcs, rats, alligators ou autres bêtes mortes que le hasard leur fait rencontrer.

9 Cette assertion est confirmée par Ludovico Barlhema, qui attribue la même aberration aux Javanais. «Quelques-uns, dit-il, adorent le soleil, d’autres la lune, beaucoup un bœuf, et un grand nombre le premier objet qu’ils rencontrent le matin.» (Ramusio, t. I[er], p. 168.)

10 On a supposé que Basma ou Basman était Pasaman, située sur la côte occidentale, sous l’équateur; mais il est peu probable que Marco-Polo ait visité celle partie méridionale de l’île. Marsden croit qu’il s’agit ici de Pase (que les autres voyageurs écrivent *Pacem*), sur la côte nord, à peu de distance de la Pointe de diamant.

leur langage particulier, mais vivent comme des bêtes, n'observant aucune loi. Ils se déclarent sujets du grand khan ; mais ils ne lui payent aucun tribut, car ils sont si loin que jamais les gens du grand khan ne peuvent aller chez eux ; cependant ils se reconnaissent ses sujets, et souvent ils lui envoient maintes productions de leur pays. Ils ont des éléphants sauvages et des licornes qui ne sont guère moins grandes qu'un éléphant : elles ont le poil du buffle, les pieds de l'éléphant, et au milieu du front, une corne moult grosse et noire ; le mal qu'elles font, c'est avec leur langue, parce qu'elles l'ont couverte d'épines moult longues. Leur tête est faite comme celle des sangliers sauvages ; elles la portent généralement inclinée vers la terre ; elles se plaisent beaucoup dans la boue et la fange[1]. Ce sont de moult laides bêtes à voir. Il n'est pas vrai qu'elles se laissent prendre par des jeunes filles, mais c'est tout le contraire. Ils ont des singes en grandissime abondance, de toute forme et de toute façon. Ils ont des autours tout noirs comme des corbeaux, moult bons et très utiles pour la chasse. Je veux aussi vous prévenir que ces petits hommes de l'Inde qu'on vous fait voir n'en sont nullement ; mais on les fait dans ce pays, et voici comment. Il y a en cette île une espèce de singes moult petits et ayant le visage de l'homme. On les prend et on les pelle tout entiers, en ne leur laissant de poils que pour la barbe et sur la poitrine, puis on les fait sécher et on les prépare avec du camphre ou autre chose, de sorte qu'on les fait passer pour de petits hommes ; mais c'est un mensonge, car nulle part, dans l'Inde ni ailleurs, nous n'avons vu d'hommes d'aussi petite taille[2].

Du royaume de Samara.

À la sortie du royaume de Basma, on trouve le royaume de Samara[3], qui est dans l'île même où moi, Marc Pol, je fus forcé de rester cinq mois, à cause du mauvais temps qui nous empêchait de partir. On ne voit jamais l'étoile Polaire, ni petite ni grande[4]. Les naturels sont idolâtres et sauvages ; ils ont un roi riche et grand. Ils se reconnaissent aussi sujets du grand khan. Comme nous fûmes forcés d'y demeurer cinq mois, nous descendîmes à terre, fîmes des châteaux de bois et de bûches et nous y enfermâmes, de peur de ces hommes sauvages qui mangent la chair humaine. On trouve en ce lieu les meilleurs poissons du monde. Ils n'ont point de froment, mais ils vivent de riz. Voici de quelle espèce de vin ils boivent : ils ont une sorte d'arbres dont ils coupent les rameaux ; puis ils approchent un pot bien grand de l'ouverture qu'ils ont faite, et en un jour et une nuit, ce pot se remplit d'un vin très bon à boire[5]. Ces arbres sont semblables à de petits dattiers et ont quatre rameaux, trois ou un. Quand ces rameaux ne donnent plus de vin, on met de l'eau au pied de l'arbre, et bientôt on a de nouveau du vin ; il y en a de blanc et de vermeil. On trouve en ce pays une grandissime quantité de noix d'Inde très grosses, tant bonnes que mauvaises[6]. Ils mangent toute espèce de chair. Nous les laisserons et passerons maintenant au royaume de Dagraian.

1 Cette description se rapporte très probablement au rhinocéros.

2 Observation qui montre tout le bon sens de Marco-Polo. On fabriquait ainsi, au moyen âge, des sirènes, des mandragores, etc.

3 Peut-être Sama-langa, située sur la côte septentrionale, entre Pedir et Pasé, et qui offre aux navires un bon mouillage.

4 L'étoile Polaire peut être invisible à cinq degrés seulement au-dessus de l'équateur ; mais l'assertion ne doit pas s'étendre à la constellation de la Grande-Ourse.

5 Ce palmier, nommé à Sumatra *anau*, et par les Malais orientaux *gomuto*, est le *Saguerus pinnatus*, décrit dans les *Transactions bataves*.

6 Noix du cocotier (*Cocos nucifera*). Il n'y a personne qui ne soit frappé de l'exactitude de cette description du cocotier ; mais pour se faire une idée de la saveur délicieuse de cette boisson quand le fruit est encore vert, il faut l'avoir goûtée sous le soleil brûlant et dans les contrées qui le produisent.

Du royaume de Dagraian.

Dagraian est un royaume indépendant qui a encore un langage particulier[1]. Il fait aussi partie de cette île. Les habitants sont moult sauvages et se disent sujets du grand khan. Or écoutez un détestable usage qu'ils ont : quand un d'eux, homme ou femme, est malade, les parents font venir les mages et leur demandent si le malade doit guérir ; ceux-ci par leur enchantement répondent s'il doit vivre ou mourir ; et alors, si le malade est condamné, les parents lui mettent quelque chose sur la bouche et l'étouffent, puis, quand il est mort, ils le font cuire ; et puis tous les parents du mort viennent le manger, et ils mangent même la moelle qui est dans les os, afin qu'il n'en reste rien ; car ils disent que s'il restait quelque chose, il viendrait des vers qui, ne trouvant pas à se nourrir, mourraient, ce qui serait un grand péché pour l'âme du défunt. Quand ils ont mangé toute la chair, ils prennent les os, les mettent dans un beau coffre et vont les suspendre soit dans les cavernes des montagnes, soit en d'autres lieux ou rien ne puisse les atteindre. Quand ils peuvent prendre des étrangers, ils le font, et si le prisonnier ne peut se racheter, ils le mangent. Or laissons ce peuple et ses détestables coutumes et venons à Labri.

Du royaume de Labrin.

Lanbri est un royaume qui a un roi particulier, lequel est sujet du grand khan[2]. Les habitants sont idolâtres. En ce pays est du berzi en grande abondance et aussi du camphre[3] et d'autres épices précieuses en grande quantité. Ils sèment le berzi[4], et quand il a poussé un petit rameau, ils l'arrachent et le plantent en un autre lieu ou ils le laissent trois ans, puis l'arrachent avec toutes ses racines. Nous apportâmes de ces graines à Venise et les semâmes ; mais elles ne poussèrent point à cause du froid. Il y a en ce pays une autre merveille : en tout le royaume sont des hommes qui ont une queue de plus d'une paume ; ils sont tous velus et forment la majeure partie des habitants ; ils demeurent dans les montagnes et non dans la cité ; leur queue est grosse comme celle d'un chien[5]. Il y a aussi assez de licornes et beaucoup de gibier. Nous irons maintenant dans le royaume de Fansur.

Du royaume de Fandur.

Fansur est un royaume particulier[6]. Les habitants sont idolâtres et se reconnaissent sujets du grand khan. Ils font partie de cette île dont nous vous avons parlé. En ce pays se récolte le meilleur camphre fansuri ; il vaut mieux que l'autre et il se vend au poids de l'or. Ils n'ont ni froment ni blé, mais ils mangent du riz et du lait. Ils tirent du vin des arbres, comme je vous ai conté ci-dessus. Je veux encore vous parler d'une autre merveille. En cette province ils tirent de la farine d'arbres,

1 Le mot Dragrain, Dragoian, écrit aussi *Dagoyan, Derayola*, se retrouve, suivant Valentyn et d'autres écrivains hollandais, dans celui de l'*Indragiri* ou l'*Andragiri*, cours d'eau considérable dans la partie orientale de l'île.

2 Si l'on admet l'explication précédente, *Lambri, Jambrier, Jambu*, suivant d'autres versions, pourrait bien être une contrée ainsi nommée d'après le Jambi, autre rivière située encore plus avant vers le sud.

3 Ce camphre devait provenir d'une contrée de l'intérieur de l'île située beaucoup plus au nord-ouest. Le camphre ne vient en aucun endroit au midi de la ligne.

4 Peut-être le *Cœsalpinia sappan* de Linné, bois de teinture ; le *Cœsalpinia echinata*, bois de Brésil ; peut-être aussi l'indigo (*Indigofera tinctoria*).

5 Sans doute ces prétendus hommes à queue ne sont autres que des singes. (Voy., sur les hommes à queue d'Afrique, le *Magasin pittoresque*, p. 98, année 1853.) Voir en Annexe, p. 196.

6 L'île de Panchor, qui n'est séparée de la côte orientale de Sumatra que par un détroit fort peu large, ou Kamparf (*Kan-far*, suivant la prononciation des pilotes arabes), située sur une rivière qui a son embouchure dans le même détroit.

et je vous dirai comment. Ils ont une sorte d'arbres moult gros et grands, tout remplis de farine à l'intérieur[1] ; l'écorce en est très mince et tout le dedans est de la farine, dont ils font une pâte qui est très bonne à manger, et je vous en parle par expérience, car nous en mangeâmes plusieurs fois. Nous vous avons parlé de tous les royaumes qui sont dans cette partie de l'île ; nous ne vous parlerons d'aucun de ceux de l'autre partie, parce que nous n'y fûmes point, et nous vous parlerons d'une île moult petite appelée Gavenispola.

De l'île de Necaran.

Quand on part de Java et du royaume de Lanbri, on va vers le nord environ cent cinquante milles et l'on rencontre deux îles, l'une nommée Necuveran[2], dont les habitants n'ont point de roi et vivent comme des bêtes ; car ils vont tout nus, hommes et femmes, et ne se couvrent nullement. Ils sont idolâtres. Toutes leurs forêts sont pleines de nobles arbres de grande valeur[3] ; elles renferment du sandal vermeil et des noix d'Inde, et des girofliers, et du berzi, et maints autres bons arbres. Il n'y a autre chose digne de remarque ; nous la quitterons donc et vous parlerons d'une autre île appelée Angaman.

De l'île d'Angaman.

Angaman est une île bien grande[4]. Les habitants n'ont pas de roi ; ils sont idolâtres et bruts comme des bêtes sauvages. Je veux vous parler aussi d'une sorte de gens qui méritent d'être cités. Tous les hommes de cette île ont une tête comme celle d'un chien, et les dents et les yeux aussi comme ceux d'un chien ; en un mot, leur tête est en tout semblable à celle d'un grand chien mâtin[5]. Leur pays produit beaucoup d'épices. Les naturels sont moult cruels : ils mangent tous les hommes qu'ils peuvent prendre, pourvu qu'ils ne soient pas de leur race. Ils se nourrissent de lait et de chairs de toutes sortes ; ils ont aussi des fruits, mais différents des nôtres.

De l'île de Seilan.

En partant de l'île d'Angaman, et en faisant mille milles vers l'occident et un peu vers le sud, on arrive à l'île de Seilan, qui est la plus grande île du monde[6]. Elle a environ deux mille quatre cents milles de tour, et autrefois elle était encore plus grande, car elle avait bien trois mille six cents

1 « Le principal aliment des habitants, dit M. John Crisp (dans un passage sur les îles Poggy, voisines de la côte de Sumatra), est le sagou, dont il y a là une grande abondance. Ils abattent l'arbre lorsqu'il est mûr, en retirent la moelle qui contient le sagou, la font macérer dans un large bassin dont l'eau fraîche est à chaque instant renouvelée, et la foulent pour séparer la partie fibreuse de la matière farineuse ; puis ils recueillent cette dernière dans des sacs faits avec une sorte de jonc. Ainsi préparée, cette farine peut se conserver très longtemps. Un seul arbre produit quelquefois deux cents livres de sagou ; pour le faire cuire, les indigènes l'introduisent dans le creux d'un léger bambou et le rôtissent au feu. » (*Asiatic Researches*.) — En 1778, le capitaine Thomas Forrest rapporta en Angleterre et montra à sir Joseph Banks des pains de sagou, aussi bien préparés par les naturels de la Nouvelle-Guinée que s'ils eussent été cuits dans un four.

2 Necuram, Necuran, Necunera, l'une des Nicobar, inscrite sur les cartes anglaises sous le nom de *Noncoury, Nancowrie, Noncavery*, et dans celle de d'Anville sous celui de *Nicavery*, la plus connue du groupe, à cause de son port. Sa distance du point le plus rapproché de Sumatra est d'environ cent cinquante milles nautiques.

3 « On y voit de gros et grands arbres... L'un d'eux, que nos hommes avaient abattu, avait neuf brasses, ou cinquante-quatre pieds de circonférence... Les espèces les plus recherchées des naturels sont le cocotier et l'arec... La cinnamome et le sassafras y viennent aussi sans culture. » (*Asiat. Researckes*, t. III, p. 100.)

4 Angaman, Angania, Nangama, paraît répondre aux îles situées dans la partie orientale du golfe du Bengale, et que l'on appelle la grande et la petite *Andaman*.

5 Voyez page suivante.

6 Voy. sur cette île la relation de Fa-hian, dans le volume des *Voyageurs anciens*, p. 382.

milles, d'après ce que l'on voit dans la mappemonde des pilotes de cette mer[1] ; mais le vent du nord souffle si fort en ces parages qu'il a fait enfoncer une partie de l'île sous l'eau, ce qui est cause qu'elle n'est plus aussi grande qu'autrefois. Nous vous parlerons de ce qu'il y a de remarquable



Comment le miniaturiste du *Livre des Merveilles* représente les habitants d'Angaman[2].

dans cette île. Elle est soumise à un roi appelé Sendemain[3]. Les habitants sont idolâtres; ils ne payent tribut à personne. Ils vont à peu près tout nus. Ils n'ont pas d'autres grains que du riz; ils récoltent du sésame, avec quoi ils font de l'huile. Ils vivent de lait, de chair et de riz, et boivent du vin de ces arbres dont je vous ai parlé. Ils ont du berzi en grande abondance, le meilleur du monde. Nous laisserons cela et vous parlerons de la plus précieuse chose qui soit au monde. C'est en cette île qu'on trouve les nobles et bons rubis, et il n'y en a nulle autre part; on y trouve aussi des saphirs, des topazes, des améthystes et encore maintes autres pierres précieuses[4]. Le roi de cette province a le plus beau rubis qui soit au monde et qu'on puisse jamais voir : il est long d'une paume et gros bien comme le bras d'un homme. C'est la chose du monde la plus brillante qu'on puisse voir. Il n'a pas du tout de terre; il est vermeil comme du feu et de si grande valeur qu'on ne pourrait l'acheter pour de l'argent[5]. Le grand khan envoya ses messagers à ce roi pour lui mander qu'il voulait acheter ce rubis, et que s'il voulait le lui donner il lui donnerait une cité en échange.

1 La plupart des mappemondes du moyen âge contenaient, à côté des noms géographiques, un texte explicatif, comme on peut le voir par la portion de la carte d'Hereford, p 240 et 241 de *Voyageurs anciens*, t. II. (Voir en Annexe, p. 197-198.) Marco-Polo s'est servi, sans nul doute, d'une mappemonde chinoise ou arabe. Suivant une tradition populaire à Ceylan, et qui reposerait sur des observations astronomiques, cette île aurait beaucoup perdu de son étendue primitive.

2 Marco-Polo a voulu dire seulement que les habitants d'Angaman offraient, dans l'ensemble de leur physionomie, une sorte de ressemblance avec la face des chiens. Les voyageurs modernes s'accordent, en effet, à dire que ces insulaires nègres sont d'une extrême laideur et ressemblent aux Papous, ou natifs de la Nouvelle-Guinée. La partie inférieure de leur visage est très saillante.

3 Ou Sender-nas. Le nom Chandra-nas signifie *déclin* ou *éclipse de Lune*. Tous les noms propres indiens ont une signification.

4 Cordiner met au nombre des productions minérales de Ceylan le rubis, l'émeraude, la topaze, l'améthyste, le saphir, l'opale, le grenat, l'agate et la sardoine.

5 Cette description semble se rapporter à l'escarboucle. Cependant il se pourrait que ce fût seulement un morceau de cristal coloré; les Orientaux ont été portés de tout temps à se vanter de la possession d'objets prodigieux et imaginaires. Du reste, l'histoire du *catino* de Gênes n'est pas la seule, en Europe, qui rappelle les mêmes illusions.

Ce roi dit qu'il ne le donnerait pour rien au monde, parce qu'il lui venait de ses ancêtres, et ainsi le grand khan ne put l'avoir. Les hommes ne sont pas guerriers, mais ils sont chétifs et vils ; et quand ils ont besoin d'hommes d'armes, ils en prennent d'une autre contrée et surtout des Sarrasins[1]. Je n'ai autre chose à vous raconter, et vous décrirai maintenant la province de Maabar.

De la grande province de Mabar.

Quand on quitte l'île de Seilan et qu'on va soixante milles vers l'occident, on trouve la grande province de Maabar, qui est appelée la grande Inde et est sur la terre ferme[2]. En cette province il y a cinq rois, qui sont frères, et nous vous parlerons de chacun d'eux en particulier. Cette province est la plus noble et la plus riche qui soit au monde, comme je vais vous le dire véritablement. Dans la capitale de cette province règne un de ces frères, qui a nom Senderbandi[3] Davar. En ce pays se trouvent des perles moult grosses et bonnes et belles, et voici comment on les prend. En cette mer est un golfe entre l'île et la terre ferme, et en tout ce golfe il n'y a pas plus de dix ou douze pas d'eau, et en tel lieu il n'y en a pas plus de deux ; c'est là qu'on ramasse les perles[4]. Pour cela, on monte sur des vaisseaux grands et petits, et on va dans ce golfe du mois d'avril jusqu'à la mi-mai, en un lieu appelé Bettalar ; on avance de soixante milles dans la mer et on jette l'ancre ; puis on prend les petites barques et on commence la pêche. Ils sont beaucoup de marchands qui font autant de compagnies et prennent avec eux des hommes à loyer pour le mois d'avril jusqu'à la mi-mai ou tout le temps de la pêche. Or voici le droit que payent ces marchands : ils donnent au roi la dixième partie de ce qu'ils ramassent, puis le vingtième à ceux qui enchantent les poissons, afin qu'ils ne fassent pas de mal aux pêcheurs[5] ; ce sont des Abrimavains[6] qui enchantent les poissons, le jour seulement, car la nuit ils rompent tous leurs enchantements, et les poissons peuvent faire à leur volonté. Ces Abrivamains enchantent aussi toute espèce de bêtes et d'oiseaux. Les hommes qui sont dans les petites barques et ceux qui sont à loyer sortent des barques et vont sous l'eau, tel à quatre pas, tel autre à cinq et jusqu'à douze, et ils y demeurent tant qu'ils peuvent. Et là, au fond de la mer, ils trouvent des coquilles qu'on appelle huîtres de mer, où sont des perles grosses et petites et de toutes façons ; car ces perles se trouvent en la chair de ces animaux. C'est de cette manière qu'on pêche les perles, et on en ramasse une si grande quantité qu'on ne saurait le dire ; car c'est de là qu'elles se répandent toutes par le monde ; et le roi en tire un très grand droit et de très grands trésors. À partir de la mi-mai, on ne trouve plus de ces huîtres à perles ; mais en un autre

1 « Les Singalais, dit Cordiner, sont pauvres, inoffensifs, indolents, pacifiques. Il y a quelques années, on eut l'idée de lever un corps de troupe parmi eux ; mais, après beaucoup d'efforts pour en faire des soldats, on fut obligé d'y renoncer. »

2 Maabar, dont la signification est passe ou passage, et qui est écrit aussi *Moabar* et *Malabar*, est le nom donné jadis par les mahométans au territoire de Tinnevilly, de Madura, et sans doute du Tandjour, peut-être à cause de la chaîne voisine de récifs de coraux et de bancs de sable que l'on appelle *Pont de Rama* ou d'*Adam*. Quelques détails de la relation font voir que ce n'est point du Malabar qu'il s'agit ici, et que c'est au sud de la côte de Coromandel qu'aborda Marco-Polo en quittant Ceylan ; quand le voyageur arrive à parler précisément de la province de Malabar, il lui assigne sa véritable position. « Marco-Polo, dit de Sacy, distingue bien évidemment le Malabar, qu'il nomme *Melibar*, du *Mabar*. »

3 Ce nom Chandra-bandi signifie *esclave* ou *serviteur de la lune*.

4 Les principaux bancs d'huîtres à perles exploités dans le golfe qui sépare Ceylan du continent sont, du côté oriental celui qui est près de la petite île de Manar, et, du côté occidental, le banc voisin de la baie de Tutakorin. — « La profondeur des différents bancs varie de trois à quinze brasses ; celle de six à huit est la plus favorable à la pêche. » (Cordiner.)

5 « La superstition des plongeurs rend la présence des enchanteurs nécessaire dans un établissement de pêche aux perles. Les indigènes ont une confiance absolue dans leur pouvoir sur les monstres marins, et ne consentiraient jamais à descendre dans la mer sans s'être assurés qu'il y a des magiciens présidant à la pêche. Ceux-ci sont toujours deux : l'un ne quitte pas l'avant du bateau-pilote, et l'autre accomplit certaines cérémonies sur le rivage. » *(Description de Ceylan.)* Voir en Annexe, p. 199.

Le gouvernement lui-même a peut-être, sinon fait naître, du moins entretenu celle superstition, afin d'empêcher les pêches frauduleuses.

6 Voir page 151, note 2.

lieu, distant de trois cents milles, on pêche du mois de septembre jusqu'à la mi-octobre[1]. En toute cette province de Mabar il n'y a métier pour tailler ou coudre le drap, parce qu'ils vont tout nus toute l'année ; car le climat est toujours tempéré, ni trop froid ni trop chaud. Le roi va comme les autres, tout nu, sauf un peu de beau drap, et au cou un collier tout de pierres précieuses : ce sont des rubis, des saphirs, des émeraudes et d'autres pierres précieuses, de sorte que ce collier vaut à lui seul un grand trésor. Il a encore au cou une corde de soie bien longue d'un pas, où sont cent quatre grosses perles et rubis d'une moult grande valeur. Je vous dirai pourquoi il y a cent quatre pierres à ce cordon : c'est que chaque jour, matin et soir, ils doivent dire cent quatre prières en l'honneur de leurs idoles[2] ; car ainsi le commande leur foi, ainsi l'ont fait les rois leurs ancêtres ; et c'est là la raison pour laquelle le roi porte ces cent quatre pierres au cou. Le roi a aussi en trois endroits du bras des bracelets d'or tout parsemés de pierres précieuses et de perles moult grosses et de grande valeur ; de même il porte aux jambes trois autres bracelets d'or ainsi enrichis de pierreries. Enfin il a sur lui tant de perles et d'autres pierres que c'est merveille ; elles valent bien une bonne cité, et nul ne saurait dire le nombre qu'il en possède, et il n'y a pas à s'en étonner, puisque c'est en son royaume qu'on trouve toutes les pierres précieuses[3]. Nul homme d'ailleurs ne peut emporter aucune pierre de son royaume ni aucune perle un peu grosse. Chaque année le roi fait mander par tout son royaume que tous ceux qui possèdent de belles perles ou pierres aient à les apporter à sa cour, et qu'il les leur payera le double de leur valeur : aussi les marchands et tous ceux qui possèdent de ces pierres les portent volontiers au roi, parce qu'ils en sont bien payés. C'est comme cela que ce prince a tant de pierreries. Je veux encore vous raconter d'autres merveilleuses choses. Sachez que ce roi a bien cinq cents femmes ; car dès qu'il voit une belle dame ou demoiselle, si elle lui plaît, il la prend pour lui ; et dernièrement il vit une moult belle femme et l'enleva, et son frère, qui était sage, le souffrit et n'éleva aucun débat. Ce roi a un assez grand nombre de fidèles qui sont, comme ils le disent, ses fidèles en ce monde et en l'autre. Ils servent le roi et la cour, chevauchent avec le prince et ont une grande puissance auprès de lui. Partout où va le roi ces barons l'accompagnent, et jouissent d'un grand pouvoir dans tout le royaume. Quand le roi meurt et qu'on brûle son corps, ses barons, nommés ses fidèles, comme je vous ai dit, se jettent dans le feu et se brûlent avec le roi, pour lui faire compagnie en l'autre monde[4]. À la mort du roi, le fils qui lui succède ne touche jamais aux trésors qu'il a laissés, car il dit : « J'ai tout le royaume de mon père et tous ses sujets, je puis donc bien acquérir des richesses comme lui. » De cette manière, ils ne touchent jamais aux trésors de leurs prédécesseurs, mais chacun recommence à s'en former un, ce qui fait qu'il y a de moult grandissimes trésors en ce royaume.

Il n'y naît aucun cheval, et presque tout l'argent qu'ils reçoivent chaque année est consacré à acheter des chevaux[5] : Les marchands de Curmos, de Kisci, de Dufar, de Soer et d'Adan, dont le pays produit beaucoup de chevaux et de destriers, en achètent beaucoup, les embarquent et viennent les vendre à ce roi et à ses quatre frères, qui sont aussi rois. Ils les vendent bien chaque cinq cents sacs d'or, ce qui fait plus de cent marcs d'argent. Chaque année ce roi en achète au moins deux mille et ses frères autant, et à la fin de l'année ils en ont tout au plus cent, car ces animaux meurent tous, parce qu'ils n'ont point de maréchaux et qu'ils ne savent les soigner ; et les marchands se donneraient bien de garde d'amener des maréchaux, parce qu'il est de leur intérêt que tous ces chevaux meurent. Il est encore un autre usage singulier en ce pays. Quand un homme a commis quelque méfait et qu'il est condamné à mort, il dit au roi qu'il se veut tuer lui-même, en l'honneur et pour l'amour de telle idole. Le roi accepte, et alors tous les parents et amis de celui qui doit se tuer le prennent, le mettent sur un siège, et, lui ayant donné bien douze

1 Aujourd'hui la pêche, qui dure communément trente jours, comme au temps de Marco-Polo, commence un mois plus tôt.

2 Les rosaires ou chapelets, ayant pour objet d'aider la mémoire pendant la prière, sont également en usage chez les adorateurs de Brahma, du bouddha et de Mahomet.

3 « C'était merveille, dit Ludovico Barthema, de voir tous les joyaux que le roi portait aux oreilles, aux mains, aux bras, aux pieds et aux jambes. »

4 Ces faits sont confirmés par de nombreux témoignages, notamment par celui de Barbosa.

5 Même de nos jours, on n'élève pas de chevaux dans le sud de l'Hindoustan, et la remonte de toute la cavalerie se fait au-dehors

couteaux, le promènent par toute la ville en disant : « Ce vaillant homme se va tuer lui-même pour l'amour de telle idole. » Puis, après l'avoir ainsi promené, quand ils sont arrivés au lieu où doit se faire l'exécution, celui qui doit mourir prend un couteau et crie à haute voix : « Je me tue pour l'amour de telle idole. » Et il se frappe d'un couteau au bras, puis il prend un autre couteau et se frappe l'autre bras, encore un autre et se frappe au ventre, tant qu'enfin il tombe mort ; et alors les



Suicide religieux. — Miniature du *Livre des Merveilles.*

parents brûlent le corps en poussant de grands cris de joie. Quand un homme meurt et qu'on brûle son corps, sa femme se jette aussi dans le feu et se fait brûler avec son mari, et les dames qui font cela sont moult louées de tout le monde ; d'ailleurs, il n'est pas rare de voir de pareils sacrifices[1]. Les naturels de ce pays sont idolâtres ; la plupart adorent le bœuf, parce qu'ils disent que c'est un animal très utile, et ils n'en mangeraient pour rien au monde ni n'en occiraient. Cependant il est une race d'hommes appelés Goui[2] qui mangent bien de la chair des bœufs, mais ils n'osent les tuer ; seulement, si un bœuf vient à mourir de sa belle mort, ils le mangent. Ils oignent aussi tous leurs maisons de la graisse de ce bœuf[3]. Le roi, ses barons et tous les habitants, s'assoient toujours sur la terre, et, quand on leur demande pourquoi ils ne s'assoient pas plus honorablement, ils répondent qu'être assis sur la terre est assez honorable, puisque nous avons tous été faits de terre et que nous devons y retourner : aussi disent-ils qu'on ne saurait trop honorer la terre et qu'on ne doit pas la mépriser. Ce sont les ancêtres de ces Goui, c'est-à-dire de ces hommes qui mangent du bœuf, qui ont fait mourir jadis messire saint Thomas l'apôtre : aussi nul d'entre eux ne pourrait entrer dans le lieu où est le corps de saint Thomas ; car, je vous le dis en vérité, dix hommes ensemble ne peuvent retenir un d'entre eux dans le lieu où est le saint corps, ni même vingt, à cause de la vertu du saint. En ce royaume, on ne récolte aucun autre grain que du riz. Les petits chevaux qui viennent à y naître ont les pieds tout tordus et ne peuvent servir à rien. Ces gens vont en campagne avec la lance et l'écu et tout nus du reste ; ils ne sont pas vaillants ni prud'hommes, mais au contraire lâches et méprisables. Ils ne tuent jamais aucun animal ; mais, quand ils veulent

1 Voyez la gravure et la note en Annexe, p. 200.
2 Peut-être les parias.
3 « Ils prennent, dit Groze, de la bouse de vache fraîche, dont ils enduisent leurs maisons, leurs personnes, en guise de purification. »

manger de la chair de mouton ou de toute autre bête ou oiseau, ils les font tuer par des Sarrasins et des gens qui ne sont pas de leur loi. Tous, hommes et femmes, se lavent tout le corps dans l'eau deux fois par jour, une fois le matin et une fois le soir, et jamais ils ne boiraient ni ne mangeraient sans s'être lavés; et ceux qui ne se lavent point ainsi, on les regarde comme chez nous des hérétiques[1]. En ce pays, on fait grande justice des homicides, des vols et de tous autres crimes. La plupart d'entre eux s'abstiennent de vin, et celui qui en boit est incapable de servir de caution ou de témoin, non plus que celui qui navigue sur la mer; car ils disent qu'il faut être désespéré pour aller sur mer, et c'est pour cela qu'ils récusent le témoignage des navigateur[2]. Il fait une si grande chaleur en ce pays que c'est merveilleux : aussi sont-ils tout nus. Il ne pleut que dans les mois de juin, juillet et août, et n'était l'eau qui pendant ces trois mois vient rafraîchir l'air, il ferait si grand chaud que nul ne pourrait y résister; mais cette pluie tempère un peu la chaleur. Il y a en ce royaume des hommes fort habiles en un art qu'on appelle physionomie : cet art consiste à connaître les hommes et les femmes, et à dire, en les voyant, quelles sont leurs qualités bonnes



La Roussette *(Vespertilio vamgypyrus).*

et mauvaises. Ils savent ce que signifie la rencontre de tel oiseau ou de telle bête. Ils croient aux augures plus qu'hommes du monde et connaissent les bons et les mauvais. Quand un homme se met en route, s'il rencontre quelque augure et qu'il le croie bon, il continue son chemin, sinon il s'assied ou même retourne en arrière[3]. Aussitôt qu'un enfant est né, qu'il soit mâle ou femelle, le père ou la mère mettent en écrit sa nativité, c'est-à-dire le jour, le mois, la lune et l'heure où il est né; car ils ont grande foi dans leurs astro-

1 « Il leur est prescrit de faire leurs ablutions, et, autant que possible, dans une eau courante, de préférence à une eau dormante. Mais c'est un devoir indispensable de se laver avant les repas. » (*Hindoo Sketches.*)

2 Nous avons déjà rappelé ailleurs cette répugnance de la plupart des Asiatiques pour les voyages maritimes.

3 « Les jours bons et mauvais, les heures funestes et heureuses, le retour d'un voyage, la guérison d'un malade, la perte de quelques effets, enfin tout donne matière à recourir aux devins. » (Sonnerat.)

logues et leurs devins, qui savent beaucoup d'enchantements et connaissent la magie et la géomancie, et même un peu d'astronomie. Dans ce royaume et par toute l'Inde, les bêtes et les oiseaux sont différents des nôtres, excepté les cailles, qui sont absolument semblables à celles de chez nous. Tous leurs autres animaux sont différents. Ainsi ils ont des chauves-souris, sorte d'oiseau qui vole la nuit et n'a ni ailes ni plumes, et est grand comme un autour[1] ; ils ont des autours tout noirs comme des corbeaux et beaucoup



Le Vautour royal de Pondichéry.

plus grands que les nôtres, et au reste volant et chassant bien. Ils donnent à manger à leurs chevaux de la chair cuite avec du riz et maintes autres choses cuites. Ils ont en leurs monastères maintes idoles mâles et femelles, auxquelles ils consacrent des demoiselles, car leur père et leur mère les offrent à l'idole qui leur plaît davantage; et quand elles ont été ainsi consacrées, chaque fois que les moines de ces couvents les requièrent de venir faire honneur à leur idole, elles se rendent au monastère, chantent et dansent, et font grande fête. Il y a ainsi bon nombre de demoiselles consacrées qui se réunissent plusieurs fois la semaine et le mois. Elles portent à manger à leur idole, et voici comment : plusieurs d'entre elles prennent des aliments, de la viande et d'autres bonnes choses, et vont au monastère de leur idole; puis là, elles mettent devant elle la table et la couvrent de tout ce qu'elles ont apporté, et l'y laissent quelque temps. Cependant elles-mêmes chantent et dansent, et font le plus grand divertissement du monde; et enfin, quand elles ont ainsi attendu le temps que dure environ le dîner d'un grand seigneur, elles disent que l'esprit de l'idole a mangé l'essence de la viande, et elles-mêmes se mettent à table et mangent ensemble avec grande fête et grande joie, puis s'en retournent chez elles. Elles font ainsi jusqu'à ce quelles se marient, et il y en a

1 Le premier de ces oiseaux est le *Vespertilio vampyrus* de Linné : il a quatre pieds d'envergure; et quant au second, «c'est, dit Sonnerat, le vautour royal de Pondichéry, dont le dos, le ventre, les ailes et la queue sont noirs.»

beaucoup de consacrées dans le royaume de Maabar. Mais nous vous avons assez parlé de ce pays ; nous passerons à un autre royaume, appelé Mutifili.

Du royaume de Mosul.

Mutfili est un royaume situé à environ mille milles vers le nord de Menebar[1]. Il est gouverné par une reine moult sage. Il y a bien quarante ans que son mari mourut, et comme elle l'aimait beaucoup, elle dit que Dieu ne voulait pas qu'elle se remariât, puisqu'il lui enlevait celui qu'elle aimait plus qu'elle-même ; et en effet elle ne s'est pas remariée. Depuis quarante ans, cette reine tient son royaume en justice aussi bien que le faisait son mari : aussi est-elle plus aimée de ses sujets qu'aucun roi ne le fut jamais. Les habitants sont idolâtres et ne payent de tribut à personne. Ils vivent de riz, de chair et de lait. En ce royaume on trouve les diamants de la manière que je vais vous le dire[2]. Sachez donc qu'en ce pays il y a plusieurs montagnes où l'on ramasse les diamants : quand il a plu, l'eau descend des montagnes par de grands ruisseaux ou bien entre dans de grandes cavernes ; or, quand la pluie a cessé et que l'eau a disparu, on va chercher dans ces ruisseaux qu'elle avait formés, et on y trouve beaucoup de diamants[3]. Et l'été, quand il ne tombe pas une goutte d'eau, on en recueille dans les montagnes ; mais il y fait une si grande chaleur qu'à peine peut-on l'endurer. En outre, il y a une grande multitude de serpents grands et gros, en sorte qu'on ne peut y aller sans danger ; cependant on explore ces montagnes tant qu'on peut, et on y trouve de belles et grosses pierres. Les serpents sont si venimeux et si méchants que les naturels n'osent aller dans les cavernes où ils se tiennent ; mais ils ont un autre moyen de prendre des diamants. Il y a, dans leur pays, de grandes vallées et des précipices si escarpés, que nul ne peut y aller ; mais voici ce qu'ils font : ils prennent plusieurs morceaux de viande et les lancent dans ces précipices ; cette chair tombe sur des diamants qui s'attachent. Or dans les montagnes vivent des aigles blancs qui font la chasse aux serpents : quand ces aigles aperçoivent la viande au fond des précipices, ils fondent dessus et l'emportent ; mais les hommes, qui ont suivi les mouvements de l'aigle, dès qu'ils le voient posé et occupé à manger la viande, se mettent à pousser de grands cris ; l'aigle épouvanté s'envole sans emporter sa proie, de peur d'être surpris par les hommes ; alors ceux-ci arrivent, prennent la viande et ramassent les diamants qui y sont attachés. Souvent aussi, quand l'aigle a mangé les morceaux de viande, il rejette les diamants avec ses ordures, de sorte qu'on en retrouve dans leur fiente[4]. Ce sont là les trois manières dont les naturels recueillent les diamants. Et sachez qu'il n'y a au monde que ce royaume où l'on trouve des diamants ; il y en a là beaucoup et de beaux ; car les plus beaux ne viennent pas chez nous, chrétiens, mais ils sont portés au grand khan et aux rois et barons de ces pays ; car tous ces princes ont de grands trésors et achètent toutes les pierres précieuses. En ce royaume se font les meilleurs bougrans, les plus beaux et les plus fins qui soient au monde ; ils sont d'une grande valeur, et si beaux qu'on les dirait de laine, et il n'y a roi ni reine au monde qui hésiterait à s'en parer[5]. La contrée produit beaucoup d'animaux et les

1 Murphili ou Monsul, écrit aussi *Murfili, Muthfili, Molfuli, Molsul*i, est Masuli-patam, ville située à 355 kilomètres au nord-nord-est de Madras et à l'embouchure de la Kistna. Marco-Polo étend le nom de la capitale au royaume.

2 Le royaume de Golconde, nommé plus anciennement *Telingana*, et dont Masuli-patam est le principal port de mer, doit sa célébrité à des mines de diamants.

3 « Voici, dit Tavernier, de quelle manière on cherche les diamants dans cette rivière. Après que les grandes pluies sont passées, ce qui est d'ordinaire au mois de décembre, on attend encore tout le mois de janvier que la rivière s'éclaircisse, parce qu'en ce temps-là, en plusieurs endroits, elle n'a pas plus de deux pieds... On commence à chercher dans la rivière au bourg de Soumelpour, et on va toujours en remontant, jusqu'aux montagnes d'où elle sort. » (*Voyage aux Indes*, t. II, p. 346.)

4 On trouve le même récit dans un ouvrage d'Epiphanius, évêque de Salamine, au quatrième siècle. Hérodote raconte que les Arabes se servaient d'un moyen semblable pour récolter la cannelle. (Voy. p. 81 du vol. des *Voyageurs anciens*.)

5 De tout temps la côte de Coromandel a été renommée pour la perfection de ses tissus de coton, que les Européens désignent

plus grands moutons du monde, et, en un mot, grande abondance de tout ce qui est nécessaire à la vie. Maintenant nous quitterons ce royaume et vous parlerons du lieu où est le corps de messire saint Thomas l'apôtre.

Du lieu où est le corps de messire saint Thomas l'apôtre.

Le corps de saint Thomas l'apôtre est dans la province de Mabar, en une petite ville peu fréquentée, parce qu'il n'y vient jamais de marchands, la ville n'ayant encore aucun commerce, bien que les routes soient faciles1. Cependant maints chrétiens et maints Sarrazins y viennent en pèlerinage, car les Sarrazins de ce pays ont grande foi en saint Thomas et prétendent même qu'il fut Sarrazin ; aussi l'appellent-ils *Anairan,* c'est-à-dire saint homme. En ce lieu s'accomplissent de nombreux miracles. Car sachez que les chrétiens qui vont dans ce lieu en pèlerinage prennent de la terre où le saint corps est enseveli, et, à leur retour dans leur pays, ils en donnent un peu à ceux qui sont malades de la fièvre quarte, de la fièvre tierce ou de toute autre fièvre, et aussitôt que le malade en a pris en boisson, il est guéri ; et ce remède est infaillible. Cette terre est toute rouge.

Je veux encore vous raconter un grand miracle qui arriva vers l'an 1288 de l'incarnation du Christ. Un baron de cette contrée avait une moult grande quantité de riz, et il en remplit toutes les maisons qui environnaient l'église. Les chrétiens chargés de la garde de l'église et du saint corps, voyant que les pèlerins n'auraient plus où se loger, furent moult irrités et prièrent le baron de retirer son riz ; mais celui-ci, qui moult était cruel et fier, n'écouta point leurs prières, et remplit toutes les maisons. Or, quand ce baron se fut ainsi emparé de toutes les maisons de saint Thomas, il advint que la nuit d'après messire saint Thomas l'apôtre lui apparut avec une fourche à la main et la lui mit sur la gorge, en lui disant : « Or çà, un tel, si tu ne fais vider tantôt mes maisons, tu mourras de mauvaise mort ! » Et en parlant ainsi, il lui serrait la gorge si fort que le baron en souffrait beaucoup, et peu s'en fallait qu'il ne pensât mourir. Puis le saint partit, et le lendemain dès le matin le baron se leva et fit vider toutes les maisons, et raconta ce que saint Thomas lui avait dit, dont les chrétiens eurent grande joie et grande liesse, et rendirent au saint moult grandes actions de grâces et bénirent son nom.

Pendant tout le cours de l'année, il arriva sans cesse des miracles, comme des guérisons de chrétiens estropiés et infirmes ; mais nous voulons vous dire comment le saint fut tué. Un jour qu'il était hors de son ermitage, dans le bois, et qu'il faisait ses prières à son seigneur Dieu, comme il avait autour de lui beaucoup de paons, qui sont très communs en ce pays, il arriva qu'un idolâtre de la race des Goui, ne voyant pas le saint, lança une flèche de son arc pour tuer un des paons qui se trouvaient là. Mais au lieu d'atteindre le paon, il frappa au côté droit saint Thomas, qui aussitôt adora moult doucement son Créateur et mourut. Avant de venir en ce pays où il mourut, il avait converti maintes gens en Nubie, ce que plus tard nous vous raconterons en son lieu. Pour le présent, nous allons laisser saint Thomas et vous parler de quelques autres usages de ces peuples.

Dès que les enfants sont nés, on les oint chaque semaine d'huile de sésame, qui fait encore noircir leur peau déjà noire naturellement ; car plus ils sont noirs, plus ils se trouvent jolis et supérieurs aux autres. Ils représentent leurs divinités noires et leurs diables blancs comme neige ; car ils prétendent que Dieu et tous les saints sont noirs, tandis que le diable est blanc. Ils font aussi toutes

---

sous le nom de *calicots* ; Masuli-patam est plus particulièrement célèbre pour ses *perses*.

1 Il s'agit ici de la petite ville de San-Thomé, située à quelques milles seulement au midi de Madras, et dont l'ancienne église chrétienne est bâtie sur une éminence. Ce fut jadis une cité assez importante, que les Indiens nommaient *Moliapur*, ou plus correctement peut-être *Maïlapur*. Les Arabes lui ont donné le nom de *Bieit-Tuma*, ou temple de Thomas.

leurs idoles noires. Quand les hommes de cette contrée vont en campagne, ils prennent du poil de bœuf sauvage et, s'ils sont à cheval, ils en mettent au cou de leur monture ; s'ils sont à pied, ils en mettent à leur écu ou s'en attachent au cou, parce qu'ils s'imaginent que ce poil de bœuf doit les sauver de tout accident. Aussi ce poil est assez cher en ce pays, car tout le monde en porte avec soi. Nous allons maintenant vous décrire la province des Abruemains.

De la province de Lar, d'où sont issus les Abraiamans.

Lar est une province à l'occident du lieu où saint Thomas fut enterré[1], et c'est de là que sont venus tous les Abraiaments du monde[2]. Ces Abraiaments sont les meilleurs marchands qui existent, car ils ne feraient un mensonge pour rien au monde, mais ils disent toujours la vérité. Ils ne mangent de viande[3] ni ne boivent de vin, mais mènent une vie honnête, suivant leur loi. Ils n'enlèvent rien à personne, ne tuent aucun animal et ne feraient rien qu'ils crussent être mal. Tous se reconnaissent à un signe qu'ils portent : c'est un fil de soie sur l'épaule, qu'ils attachent sous l'autre bras et qui passe sur leur poitrine et sur leur dos. Ils ont un roi riche et puissant[4] ; il achète volontiers des perles et d'autres pierres précieuses, car il a promis à tous les marchands de son pays que toutes les perles qu'ils lui apporteraient du royaume de Mabar, appelé Soli, qui est la plus belle province de l'Inde[5], il les leur payerait le double de ce qu'elles leur auraient coûté. Les Abraiamains vont donc au royaume de Mabar et achètent toutes les belles perles qu'ils y trouvent et les apportent à leur roi, lui disant sans feindre ce qu'elles leur ont coûté, et le roi leur fait aussitôt donner deux fois leur valeur : aussi lui apporte-t-on une grandissime quantité de moult bonnes et grosses pierres. Ces Abraiamains sont idolâtres et croient plus aux augures et aux présages de bêtes et d'oiseaux qu'hommes du monde. À tous les jours de la semaine ils ont attaché un signe particulier[6]. Si par hasard ils font quelque marché, celui qui veut le conclure se lève et regarde son ombre au soleil, et dit que ce jour son ombre doit avoir telle grandeur[7]. S'il lui trouve la grandeur voulue, il conclut le marché ; sinon, il attend que l'ombre atteigne la

1 *Loc, Loac, Lahe, Laë* et *Lach* dans les diverses versions. Si cette province était située à l'ouest de la sépulture de saint Thomas, elle devait occuper cette partie de la contrée où sont la ville d'Arroukati et les temples de Kandjipouram, où les brahmanes ont encore aujourd'hui un établissement considérable. Voici ce que dit d'Anville, dans son Antiquité de l'Inde :

« Les *Brachmani magi* et leur ville appelée *Brachmé*, entre Arcate (Arroukati) et la mer, dans Ptolémée, fixent notre vue sur Kanje-varam (Kandjipouram), distante à peu près également et d'environ dix lieues d'Arcate comme de la mer, et dans laquelle les brahmènes conservent une des plus fameuses écoles de leur doctrine. »

« Ptolémée, dit-il encore, fait mention, sur cette côte, d'une ville sous le nom de *Cottiara*, qu'il qualifie du titre de métropole d'une nation dont le nom est *Aios* ou *Aii*. Je ne fais aucune difficulté de voir reparaître ce nom dans celui de *Laë*, sous lequel Marc Pole parle d'un royaume situé au couchant du Maabar, qu'il ne faut pas croire être le Malabar, mais le côté oriental de la presqu'île, en y plaçant, comme il le fait positivement, la ville que le nom de saint Thomas a décorée. »

Marsden croyait plus probable que la province de Lar correspondait au pays de Kandjipouram et d'Arroukati.

2 Abraiamans, Abraiamins, Abrainians, etc. De quels hommes veut parler Marco-Polo dans ce chapitre ? Est-ce des brahmanes seulement ? Ses observations ne s'appliquent-elles pas aussi à la classe des marchands, appelés *banyans* ? Cette dernière supposition de Marsden mérite d'autant plus d'attention que le mot *braianian* de notre texte, écrit *abrajoni* dans divers manuscrits, laisse toute liberté au doute. Du reste, les éloges que Marco-Polo fait de ceux dont il parle paraissent s'appliquer avec justice aux brahmanes : « Ce sont, dit Moor, l'auteur du *Panthéon hindou*, les hommes les plus moraux et de la meilleure conduite que j'aie jamais vus. »

3 Les brahmanes s'interdisent, non pas absolument la viande, comme on le croit généralement, mais la chair d'un grand nombre d'animaux.

4 Si le Lar formait un royaume séparé, il devait cependant dépendre du roi de Telingana, dont les possessions, après avoir été envahies par l'empereur Palan de Delhi, se confondirent, croit-on, dans celles du roi hindou de Narsinga, dont la capitale était Bijanagar ou Vijaya-nagara.

5 Voy. p. 144.

6 Abraham Roger, dans la *Porte ouverte*, énumère tous les actes à faire ou à éviter à chacune des trente heures indiennes du jour et de la nuit, pour chaque jour de la semaine.

7 En observant leur ombre, les Abraiaments de Marco-Polo ne faisaient autre chose que de s'assurer si l'heure du jour était propice ou favorable, suivant leurs préjugés.

longueur qu'ils lui ont assignée par leur loi. Il y a encore autre chose, quand ils font un marché dans une maison ou tout autre lieu, s'ils voient venir une tarentule, dont il y a beaucoup en ce pays, s'ils jugent quelle vienne d'un côté qui leur soit favorable, ils achètent la marchandise aussitôt ; si la tarentule vient d'un lieu qui ne leur plaise point, ils laissent là le marché et n'achètent rien. Quand ils sortent de chez eux, s'ils rencontrent quelqu'un qui leur déplaise, ils s'arrêtent et ne vont pas plus avant ; ou bien encore, s'ils voient une hirondelle qui vient par devant, ou de gauche ou de droite, selon qu'il leur semble d'après leurs usages que l'hirondelle vient de bon



Le Bœuf sacré de l'Inde.

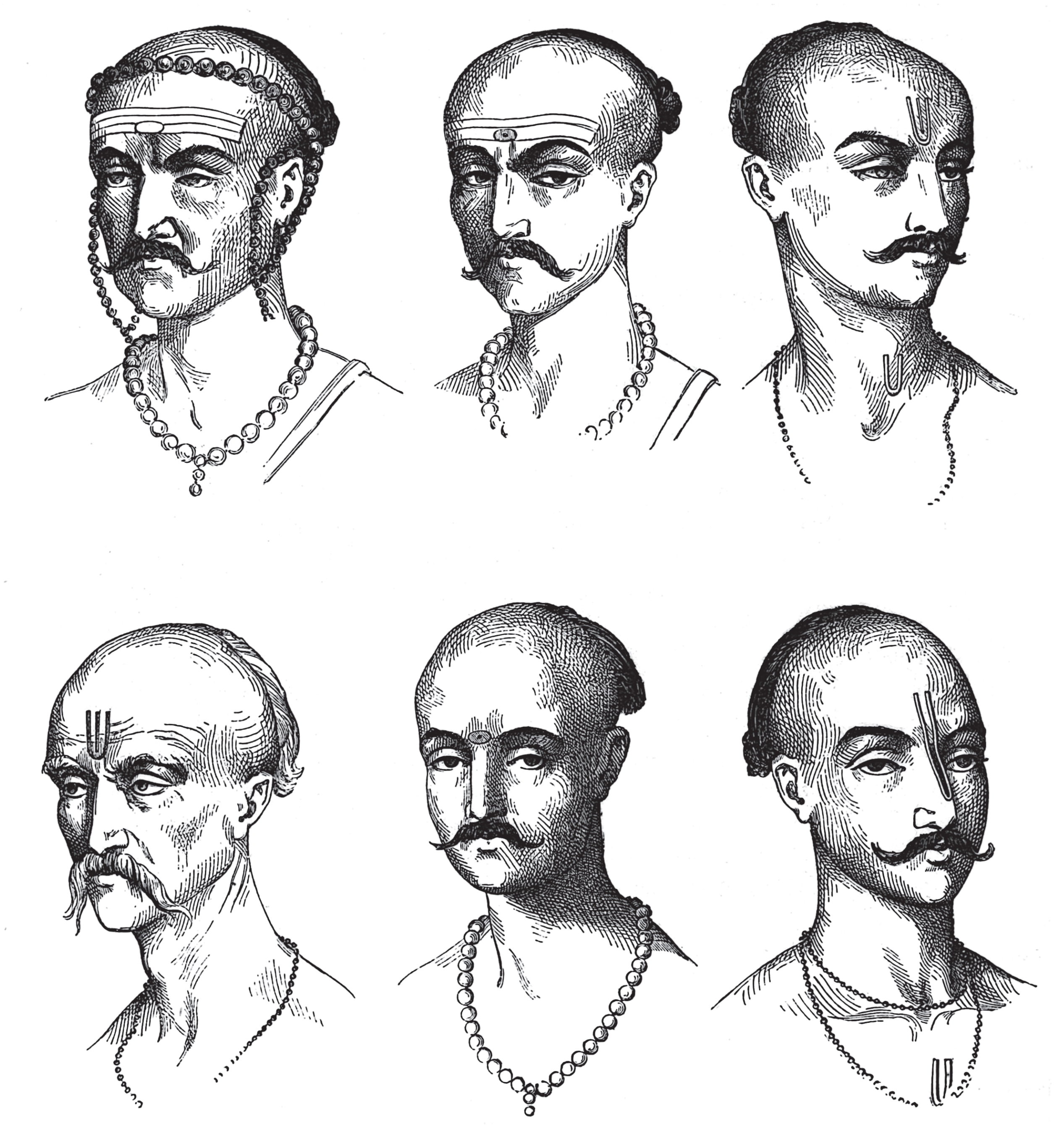
ou de mauvais côté, ils vont plus avant ou retournent en arrière.

Ces Abraiamains vivent plus qu'hommes du monde, ce qui tient à leur sobriété et à la grande abstinence qu'ils font. Leurs dents sont moult bonnes, à cause d'une herbe qu'ils mangent habituellement et qui est très saine au corps de l'homme[1]. Jamais ils ne se font saigner, ni aux veines ni en aucune autre partie du corps. Ils ont entre eux des moines réguliers appelés *cuigui*[2] qui vivent plus longtemps que les autres, jusqu'à cent cinquante ou deux cents ans ; et ils se portent assez bien de leur corps pour aller là où ils le veulent, et ils font tout le service de leur monastère et de leurs idoles aussi bien que s'ils étaient jeunes ; et cela vient de la grande abstinence qu'ils observent dans leur manger, ne mangeant que peu et de bonnes viandes, mais surtout du riz et du lait. Ces cuigui, qui vivent si longtemps, usent d'un breuvage particulier que je veux vous dire : ils prennent du vif-argent et du soufre et les mêlent ensemble pour en faire un breuvage qui, à ce qu'ils prétendent,

1 Il s'agit du bétel, composition où entrent la feuille du bétel, la noix areca et la poussière de coquilles calcinées.

2 Les *tingui* ou *cuigui*, suivant d'autres manuscrits, sont les religieux mendiants ou ascètes, dont les uns forment la classe des *jogi* ou *yogi*, et les autres celle du *sannyasi*. Nous avions donné improprement, à un groupe de ces religieux le nom de *fakirs*, qui ne convient qu'aux mendiants de la religion mahométane.

allonge leur vie ; et, en effet, ils vivent plus longtemps. Ils prennent de ce breuvage deux fois par mois, et cela depuis leur enfance, et il est à remarquer que tous ceux qui vivent aussi longtemps



Signes religieux que les Hindous tracent sur leur visage.

usent de ce breuvage de soufre et de vif-argent. En ce royaume de Mabar est une religion appelée *cuigui*, qui astreint ceux qui la suivent à une vie rude et grossière ; car tous ceux de cette religion vont tout nus et ne portent jamais rien sur eux. Ils adorent le bœuf[1], et la plupart d'entre eux portent un petit bœuf de cuivre ou de bronze doré sur le front. Ils brûlent les os du bœuf et en font une poudre dont ils oignent plusieurs parties de leur corps avec grande révérence, aussi grande que celle que les chrétiens ont pour l'eau bénite[2]. Ils ne mangent ni dans des écuelles ni dans des plats,

1 Le bœuf est surtout sacré pour la secte des saivas, qui adorent Siva et Bbawani, divinités qu'on représente portées par cet animal. En général, les saivas suspendent à leur cou, non la figure d'un bœuf, mais celles du linga et du yoni.

2 Les différentes sectes des Hindous se distinguent par des marques particulières tracées sur le front, le nez, le cou et la poitrine,

mais sur des feuilles de pommier de paradis ou toutes autres grandes feuilles[1], pourvu toutefois quelles ne soient pas vertes, mais sèches ; car ils disent que celles qui sont vertes ont une âme et que ce serait un péché de s'en servir, et ils se gardent surtout de faire aucun péché, aimant mieux se laisser mourir que d'en commettre un seul[2]. Et quand on leur demande pourquoi ils vont nus, ils répondent : « Nous allons nus parce que nous ne voulons aucune chose de ce monde, parce que nous sommes venus en ce monde nus et sans vêtements. »

Ils ne tueraient aucune créature ni aucun animal, ni mouche, puce, porc, ni aucun ver, parce qu'ils disent que ces bêtes ont une âme, et que ce serait un péché d'en manger[3]. Ils ne mangent aucune chose verte, ni herbes ni racines, jusqu'à qu'elles soient sèches, car ils disent que les choses vertes ont une âme. Ils dorment sur la terre tout nus, sans rien sur eux ni dessous ; et c'est étonnant qu'ils ne meurent point et qu'ils vivent si longtemps. Ils font grande abstinence de manger, car ils jeûnent toute l'année et ne boivent que de l'eau. Ce sont, au reste, de cruels et perfides idolâtres[4]. Ils disent qu'ils font brûler les corps parce que, sans cette précaution, les vers s'y mettraient, et lorsque ces vers auraient mangé tout le corps, ils mourraient de faim, n'ayant plus rien à dévorer, et ce serait un grand péché que cette mort pour l'âme du défunt. À présent que nous vous avons raconté les coutumes des idolâtres, nous reviendrons à l'île de Seilan, dont nous avons oublié de vous raconter une merveilleuse histoire.

Encore de l'île de Seilan.

Seilan est une grande île, comme je vous l'ai déjà raconté. Or en cette île est une montagne fort élevée et très escarpée, où l'on ne pourrait monter si l'on n'avait suspendu à cette montagne des chaînes de fer qui servent aux habitants à se hisser au sommet. On dit que sur cette montagne est le tombeau d'Adam notre premier père[5]. Les Sarrasins sont de cet avis ; mais les idolâtres prétendent que c'est celui de Sergamon Bercam[6], le premier homme qu'ils aient divinisé. Ce fut le meilleur homme de leur loi qui ait jamais existé, et c'est aussi le premier qu'ils aient regardé comme saint et dont ils aient fait une idole. C'était le fils d'un grand roi riche et puissant ; il était de si bonne vie qu'il ne voulait entendre parler de choses mondaines ni de royauté ; et son père, en voyant ces dispositions que rien ne pouvait vaincre, fut fort irrité et lui fit de grandes offres, lui proposant de le couronner roi et de lui abandonner toute sa puissance. Mais le fils ne voulait rien entendre, et le roi, voyant une telle opiniâtreté, faillit en mourir de chagrin ; car il n'avait que ce fils et il ne savait à qui laisser son royaume. Il a donc recours à cet expédient : il se persuade que son fils se laissera séduire par les choses mondaines et qu'il finira par accepter la couronne et le royaume. Il le met dans un moult beau palais et lui donne trente mille jeunes filles moult belles et avenantes

---

avec un mélange de poussière, de bouse de vache, de cendres du sacrifice, de bois de sandal et d'autres, liées avec de l'eau de riz. Il paraît aussi que ces signes varient, sur le même individu, suivant les différentes prières qu'il adresse aux différentes divinités. Voy. sur ce sujet spécial l'ouvrage de M. S.-C. Belnos, intitulé : *the Sundhya or the dayly prayers of the brahmins, illustrated in a series of original drawinys*, etc.

1 La feuille du plantain ou pomme de paradis (*Musa paradisiaca* de Linné) est d'une telle dimension que les Indiens s'en servent comme d'un plat où ils mettent leur riz bouilli.

2 Tous les voyageurs rendent témoignage de ces vertus chez la plupart des ascètes hindous. (Voy. Thévenot, *Voyage des Indes* ; Grose, *Voyage to the East Indies*.) La longévité paraît être une des récompenses terrestres de cette tempérance et de cette chasteté.

3 Cette défense de manger de la chair est une conséquence de la croyance à la métempsycose. Tuer un animal, c'est obliger l'âme humaine qui l'habite à émigrer dans un autre corps.

4 Il s'agit, non plus des religieux, mais des adorateurs de Brahma en général ; il semble, du reste, que Marco-Polo ait eu crainte d'avoir été trop loin dans ses éloges.

5 Voy., sur le pic d'Adam, une vue de ce pic avec les chaînes dans le *Magasin pittoresque*, t. X, p. 12. (Voir en Annexe, p. 201). D'après une tradition mahométane, racontée par Sale, lorsque Adam fut chassé du paradis terrestre, il tomba dans l'île de Ceylan ; Ève tomba près de Joddah, en Arabie.

6 Sakia-mouni, le Bouddha. — Voy. sur ce fondateur du bouddhisme et sur ses temples à Ceylan la relation de Fa-hian, dans le volume des *Voyageurs anciens*. Le mot *Bercam* ou *Bourchan*, dont se sert Marco-Polo, paraît signifier divinité dans la langue des Tartares mongols. Il est probable que l'on appelait communément le Bouddha *Sakya-mouni-Bercam* ou *Bourchan*, c'est-à-dire, le dieu Sakia-mouni.

pour le servir. Il n'y avait aucun homme dans ce palais ; mais les jeunes filles le mettaient au lit, le servaient à table et lui tenaient toujours compagnie ; elles chantaient et dansaient devant lui et lui procuraient toutes sortes de divertissements, comme le roi le leur avait commandé. Mais il était encore plus réservé qu'auparavant, et il menait une très sainte vie selon leur loi. Il était si discret qu'il n'était jamais sorti du palais et n'avait jamais vu un homme mort ou infirme ; car son père ne laissait aucun voyageur arriver jusqu'à lui. Un jour cependant qu'il se promenait à cheval hors du château, il vit un homme mort ; tout étonné, il demanda à ceux qui étaient avec lui ce que c'était que cela, et eux lui répondirent que c'était un homme mort. « Comment, fit-il, tous les hommes meurent donc ? — Oui vraiment, » lui répondit-on. Il ne dit rien autre chose et continua sa route tout pensif. Un instant après, il rencontra un vieillard qui ne pouvait plus marcher et n'avait plus de dents dans sa bouche à cause de son grand âge. Il demanda encore ce que cela voulait dire, et on lui répondit que c'était la vieillesse qui rendait cet homme ainsi infirme. Quand le fils du roi eut ainsi appris à connaître la mort et la vieillesse, il retourna à son palais, et résolut de ne plus rester dans un monde aussi misérable et d'aller chercher celui qui ne meurt jamais. Il quitta donc le palais et son père, et s'en alla sur de hautes montagnes impraticables où il mena une vie honnête et sage, observant une grande abstinence ; et certes s'il eût été chrétien, c'eût été un grand saint devant notre seigneur Jésus-Christ. Quand il mourut, on porta son cadavre au roi son père, et il n'est pas besoin de vous dire s'il fut dolent et marri quand il vit mort celui qu'il aimait plus que lui-même[1]. Il fit grand deuil, puis ordonna de faire une image d'or et de pierres précieuses à sa ressemblance, et il la fit honorer et adorer par tous ceux du pays comme un Dieu. Les naturels prétendent que ce prince mourut quatre-vingt-quatre fois : la première fois il devint bœuf, puis il mourut et devint cheval, et enfin il mourut quatre-vingt-quatre fois, revenant toujours en animal ou chien ou autre chose ; mais à la quatre-vingt-quatrième fois qu'il mourut, il devint dieu, et les idolâtres l'adorent comme le plus grand et le meilleur dieu qu'ils aient. Cette idole fut la première, et c'est d'elle que sont venues toutes les autres en l'île de Seilan et dans l'Inde. Les idolâtres viennent en pèlerinage à cette statue, de contrées fort éloignées, comme font les chrétiens à Saint-Jacques. Les idolâtres disent donc que le tombeau qui est au sommet de cette grande montagne est celui de ce fils du roi, et que les dents, les cheveux et l'écuelle qui y sont ont appartenu à ce prince qui avait nom Sergomon Borcan, c'est-à-dire Sergomon saint : les Sarrasins, de leur côté, qui viennent en foule à ce lieu en pèlerinage, disent que c'est le tombeau d'Adam notre premier père, et que les dents, les cheveux et l'écuelle sont à Adam. Voilà ce qu'ils prétendent de part et d'autre ; mais Dieu seul sait qui a été enterré en ce lieu : car, pour nous, nous ne croyons pas que ce soit Adam, puisque l'Écriture sainte nous dit qu'il est dans une autre partie du monde. Or le grand khan vint à apprendre que sur cette montagne était le tombeau d'Adam, et ses dents, ses cheveux et l'écuelle où il mangeait[2] ; et il résolut d'avoir de ces reliques. Il envoya donc, vers l'an 1584 de l'incarnation du Christ, une grande ambassade qui s'en alla dans l'île de Seilan, vint trouver le roi et obtint les deux dents mâchelières qui moult étaient grosses et grandes, et aussi un peu des cheveux et l'écuelle ; celle-ci était en porphyre vert moult beau. Ils repartirent avec tout cela pour retourner vers leur seigneur, et quand ils furent près de la ville de Gambalu où était le grand khan, ils lui firent savoir qu'ils revenaient et qu'ils lui apportaient ce pour quoi il les avait envoyés. Le grand khan alors ordonna que tous ses gens, moines et autres, allassent au-devant de ces reliques qu'il leur dit être celles d'Adam. Et, que vous dirai-je ? Sachez que tous les habitants de Gambalu allèrent à la rencontre de ces reliques[3] ; les moines les prirent et les apportèrent au grand khan, qui les reçut avec grande joie et grande fête et grande révérence. Or ils trouvèrent dans leurs écritures que cette écuelle avait

1 Voy., sur la mort du Bouddha, la relation de Fa-hian, *Voyageurs anciens*, p. 377.

2 Le pot. (Voy. la relation de Fa-hian, *Voyageurs anciens*, p. 367.)

3 Il y a d'autres exemples de semblables cérémonies dans l'histoire de Chine. Du Halde rapporte que dans la quatorzième année du règne du dix-septième prince de la dynastie des Tang, cet empereur « fit porter avec pompe, dans son palais, un os de l'idole Foé. »

une vertu telle, que lorsqu'on y mettait de la viande pour un homme il y en avait pour cinq. Le grand khan en fit, dit-on, l'expérience et trouva que c'était vrai. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il conserve précieusement ces reliques qui lui ont coûté de grands trésors. Maintenant que je vous ai conté en toute vérité cette histoire, je vous parlerai de la cité de Cad.

De la noble cité de Cail.

Cail[1] est une noble et grande cité qui obéit à Asciar[2], le premier des cinq frères rois. À cette ville abordent tous les vaisseaux qui viennent de l'occident, c'est-à-dire de Curmosa[3], de Quisci[4], d'Aden et de toute l'Arabie, chargés de marchandises et de chevaux ; car les marchands viennent à cette ville, parce qu'elle est bien située et qu'on y trouve à acheter des chevaux et maintes autres choses. Le roi est moult riche et porte sur lui une quantité de pierres précieuses. Il vit moult honorablement, et maintient bien son royaume en justice. Il soutient les marchands étrangers qui viennent dans sa ville et leur rend bonne justice : aussi ceux-ci y abordent volontiers et ils y font grand profit. Ce roi a plus de trois cents femmes, car plus on a de femmes plus on est honoré. Quand il survient quelque discorde entre ces cinq rois, qui sont frères de père et de mère, et qu'ils veulent combattre ensemble, leur mère, qui est encore en vie, se met entre eux pour arrêter le combat ; et plusieurs fois il est arrivé que ses fils ne se sont pas rendus à sa prière et ont voulu se combattre. Alors elle, prenant un couteau, leur a dit : « Si vous ne cessez cette querelle et que vous ne fassiez paix ensemble, je m'occis aussitôt ; mais avant « j'arracherai de ma poitrine cette mamelle qui vous a nourris. » Et eux, par pitié pour leur mère, voyant d'ailleurs que leur intérêt est encore de rester unis, ont toujours fait paix ensemble ; mais quand leur mère sera morte, il ne peut manquer d'arriver qu'ils se détruisent l'un l'autre.

Du royaume de Coillon.

Coillon[5] est un royaume situé à cinq cents milles environ au sud de Mabar. Les habitants sont idolâtres ; il y a aussi des chrétiens et des juifs. Ils ont un langage particulier ; leur roi ne paye tribut à personne. Je veux vous dire quelles sont les productions de ce pays. Sachez donc qu'il y a du berzi coilomin[6] moult bon, et aussi du poivre en grande abondance ; on le recueille pendant les mois de mai, juin et juillet sur des arbres qu'on plante et qu'on arrose, et qui sont arbres domestiques[7]. C'est là qu'on récolte le bois d'Inde[8] ; il se fait avec une herbe qu'on cueille et qu'on met dans un grand vase ; on verse de l'eau dessus et on l'y laisse jusqu'à ce que l'herbe pourrisse ; puis on l'expose à l'ardeur du soleil, on la fait bouillir et elle devient telle que nous la voyons. En ce pays il

1 En langue tamoule, le mot *kael* ou *koil* signifie temple. Il forme la dernière syllabe de plusieurs noms de lieux, dans la partie méridionale de la péninsule. Il servait à désigner un port considérable de la contrée que nous appelons *Tinnevelly*, à peu de distance de Toucatorin. Celle ville, marquée sur une des cartes de Valentyn, s'appelait *Kael-patnam*. Elle a disparu des cartes modernes : toutefois, on peut consulter la *Collection des plans de ports* de Dalrymple.

2 Asciar est certainement un nom défiguré. À une époque postérieure au récit, la partie de la contrée dont il est question fut enlevée aux rois de Narsinga par ceux de Koulom ou Kolam, sur la côte du Malabar.

3 Ormus.

4 Kis.

5 *Koulam, Kolam, Coulam* des cartes européennes, autrefois ville très commerçante. Ce nom signifie en langue tamoule *étang* ou *bassin*. Elle est moins éloignée de moitié de Kael que ne paraît l'indiquer Marco-Polo.

6 Dans Ramusio, le bois de sandal, qui vient surtout des montagnes de l'intérieur.

7 Il semble qu'il y ait ici erreur. Sur la côte du Malabar, les fleurs de cet arbuste (le poivrier à vin) paraissent au mois de juin, et les graines mûrissent en décembre.

8 Sans doute l'indigo, qui croît dans presque toutes les parties de l'Inde et y sert à teindre les étoiles.

fait une si grande chaleur et le soleil est si ardent qu'on peut à peine le supporter, et si l'on met un œuf dans un fleuve, il est cuit avant qu'on ait le temps de s'éloigner beaucoup. Les marchands du Mangi[1], de l'Arabie et du Levant viennent en ce royaume, et, en échange des marchandises qu'ils apportent de chez eux, emportent sur leurs vaisseaux une foule de productions de cette contrée. Il y a maintes sortes de bêtes différentes de celles du reste du monde : ce sont des lions noirs sans nulle



Récolte du poivre. — Miniature du *Livre des Merveilles.*

autre couleur ni tache[2], des perroquets de plusieurs espèces[3], car il y en a de tout blancs comme la neige avec les pieds et le bec vermeils, et d'autres vermeils et blancs, qui sont la plus belle chose du monde à voir; il y en a aussi de tout petits qui sont très jolis. On y trouve des paons moult plus beaux et plus grands que les nôtres, des poules tout à fait différentes; en un mot, tout ce qu'ils ont est plus beau et meilleur que ce que nous avons, fruits, bêtes et oiseaux, et cela à cause de la grande chaleur qu'il y fait. En fait de grains, ils n'ont que du riz. Ils font du vin avec du sucre[4], ce qui forme une très bonne boisson qui enivre encore mieux que le vin de raisin. Ils ont en grande abondance et à bon marché tout ce qui est nécessaire à la vie, excepté des grains. Ils ont beaucoup d'astrologues, qui sont bons. Ils ont aussi des médecins habiles, qui savent conserver la santé. Ils sont tous noirs, hommes et femmes, et vont tout nus. Ils épousent leurs cousines germaines, la femme de leur père quand il est mort ou celle de leur frère; et cela se fait par toute l'Inde[5]. Il n'est rien autre chose en ce pays qui mérite de vous être raconté. Maintenant nous vous parlerons de Comari.

1 Il y a plus d'un motif de croire qu'anciennement les Chinois ont entretenu des relations commerciales jusqu'au golfe Persique. — Voy. Robertson (*Historical disquisitions*, etc., p. 95).

2 Nous rappelons que lion, tigre, léopard, c'est tout un pour Marco-Polo.

3 Le perroquet est commun dans toutes les contrées de l'Inde. C'est l'expédition d'Alexandre qui le fit connaître pour la première fois aux Européens. Voy. Gould, *Birds in Asia*.)

4 Liqueur faite avec un sucre grossier qu'on nomme le *jaggri* ou *jagori*, et qui est seulement le jus épaissi tiré du *Borassus flabelliformis.*

5 Notion incorrecte, qui a peut-être pour origine la singularité des mariages chez les Nairs ou Naimars, les Soudras de Malayala. (Voy. Huchnnan, *Journey from Madras,* etc., vol. Il, p. 408.)

De la cité de Comari.

Comari est une contrée de l'Inde même[1]. À trente milles en mer de cette ville, l'étoile Polaire, que nous n'avions pas vue depuis l'île de Java jusqu'ici, apparaît de nouveau et semble tout au plus à une coudée au-dessus de l'eau. Cette contrée n'est pas très civilisée, mais au contraire est assez sauvage. On y trouve des bêtes de toutes sortes, et surtout des singes qu'on prendrait pour des hommes ; il y a tant de forêts et de marais que c'est merveille ; les lions, les léopards, les ours, y sont en abondance. C'est tout ce qu'il y a de remarquable. Et maintenant nous passerons au royaume d'Éli.

Du royaume d'Éli.

Éli[2] est un royaume vers le couchant, éloigné de Comari d'environ trois cents milles. Les habitants sont idolâtres, ont un roi à eux et un langage particulier, et ne payent tribut à personne. Nous vous raconterons leurs usages, que vous comprendrez mieux parce que nous approchons de pays civilisés. Il n'y a pas de port en ce royaume ; cependant il y passe un grand fleuve où sont de bons mouillages[3]. On trouve en ce pays du poivre en grande abondance, du gingembre et d'autres épices[4]. Le roi a beaucoup de richesses, mais très peu de gens ; au reste, son royaume est si bien défendu qu'on ne saurait y entrer pour leur nuire : aussi ils ne craignent personne. S'il advient que quelque vaisseau entre dans le fleuve, sans avoir l'intention de venir chez eux, les habitants les prennent et leur enlèvent tout ce qu'ils portent, disant : « Vous alliez autre part, et Dieu vous a envoyés vers nous afin que nous prenions tous vos biens. » Ils prennent donc toutes les marchandises du vaisseau comme si elles étaient à eux et ne croient point pécher pour cela. Au reste, c'est là l'habitude de toutes ces provinces de l'Inde ; car s'il arrive qu'un navire soit jeté par le mauvais temps dans un lieu où il n'avait pas l'intention d'aller, ceux chez qui il arrive dérobent tout ce qu'il porte, disant : « Vous vouliez aller autre part, mais notre bon génie vous a commandé de venir chez nous afin que nous eussions ce que vous portez. » Les vaisseaux du Mangi et d'autres contrées y viennent l'été et font leur cargaison en quatre jours ou en huit, et ils s'en vont le plus tôt qu'ils peuvent, parce qu'il n'y a pas de port en ce pays et qu'il est dangereux d'y demeurer à cause du sable qui y est. Les vaisseaux du Mangi ne craignent point comme les autres d'aller dans ces parages, parce qu'ils portent de si grandes ancres de bois qu'ils ne craignent aucun danger[5]. Il y a dans cette contrée des lions et d'autres bêtes féroces et beaucoup de gibier. Nous allons à présent vous entretenir du royaume de Milebar.

---

1 Komari, le cap Comorin, *Komaria acron* des Grecs, *promontorum Kamariœ* de Ptolémée. Il semble que Marco-Polo eût dû placer ces lignes sur Comari avant celles sur Coulam.

2 Le mont *Dilla* des Anglais, le *Delli* des cartes hollandaises, sur la limite du Kanara et du Malabar (Malayaba), suivant Paolino. Buchanan étend ce dernier pays jusqu'à la rivière Chandra-Gin, à un degré de plus au nord de la montagne qui, dit-il, est séparée du continent par des lagunes d'eau salée, et forme sur la côte un promontoire que l'on remarque de loin. Le nom véritable n'est ni Dilla ni Delli, mais a quelque rapport avec ces mots : *Yesai-Malay*.

3 Cette rivière a son embouchure au sud du mont Delli, Dilla ou Yesai-Malay, et non loin de Cananore. Il traverse le pays des Rajas Tcherical ou Colastry. Son nom dérive de la ville Valya-pattanam.

4 Le *cardamome*, épice et arôme ; la *curcuma longa*, ou safran des Indes, etc.

5 Ce mode d'ancrage est de même usité, de nos jours, à Tellitchery, Mahé, Anjengo, etc., et les voyageurs modernes confirment ce que Marco-Polo dit des dangers de la côte.

Du royaume de Melibar.

Melibar est un grandissime royaume vers l'occident[1]. Ils ont un roi et un langage particulier. Ils sont idolâtres et ne payent tribut à personne. En ce royaume on voit l'étoile Polaire, qui paraît bien élevée de deux coudées au-dessus de l'eau. De ce pays de Melibar et d'une autre province qui est auprès et qui est appelée Gosurat sortent, chaque année, plus de cent vaisseaux en corps qui vont prendre les autres vaisseaux et dépouiller les marchands ; car ce sont de grands voleurs de mer : ils mènent avec eux leurs femmes et jusqu'à leurs petits enfants, et ils demeurent tout l'été en corps et ils font moult grand dommage aux marchands. Sachez que plusieurs des vaisseaux de ces méchants corsaires se portent çà et là pour attendre et trouver les navires des marchands et les piller : pour cela ils s'échelonnent en mer, c'est-à-dire qu'ils s'éloignent les uns des autres d'environ cinq milles ; ils placent ainsi vingt de leurs vaisseaux, de sorte qu'ils embrassent cent milles, et dès qu'ils aperçoivent un navire, ils se font des signaux de feu les uns aux autres, et ainsi nul vaisseau ne peut aller dans cette mer sans être pris par eux[2]. Mais les marchands, qui les connaissent bien et qui savent qu'ils doivent les rencontrer, vont si bien appareillés qu'ils n'ont pas à les redouter ; mais ils se défendent vaillamment et leur font grand dommage, ce qui n'empêche pas que les corsaires n'en prennent toujours quelques-uns. Quand ils se sont emparés de quelque navire, ils prennent toutes les marchandises, mais ne font aucun mal aux hommes et les renvoient en leur disant : « Allez chercher d'autres marchandises, vous nous les donnerez peut-être encore. » Il y a en ce royaume grande abondance de poivre, de gingembre, de cannelle et d'autres épices, comme aussi de turbith et de noix d'Inde. Ils ont également beaucoup de bougrans, des plus fins et des plus beaux du monde, et toutes sortes de marchandises précieuses. Je vais vous dire ce que les marchands étrangers apportent en ce pays pour échanger avec les productions de la contrée : c'est d'abord de l'airain, dont ils se servent pour fréter leurs vaisseaux ; des draps d'or et de soie, du sandal, de l'or, de l'argent, du girofle et d'autres épices qu'on n'a point en ce royaume. Il y vient des navires de maintes parties de la grande province du Mangi. De là ils portent leur chargement en diverses contrées, et tout est ensuite envoyé à Alexandrie. Nous avons raconté ce que nous savions du royaume de Melibar ; nous passerons maintenant au royaume de Gozurat ; et remarquez que nous ne vous disons rien de toutes les cités de ces royaumes, parce que cela nous mènerait trop loin, car dans chacun de ces royaumes il y a bon nombre de cités et de villages.

Du royaume de Gozurat.

Gozurat est un grand royaume[3] dont les habitants sont idolâtres et ont un roi et un langage particulier. Ils ne payent tribut à personne. Ce pays est vers l'occident, et on y aperçoit mieux l'étoile Polaire qui semble déjà élevée au moins de six coudées. Les naturels sont les plus grands corsaires du monde, et fort méchants ; ils prennent les marchands et leur donnent à boire du tamarin et de

1 Marco-Polo donne le nom de Melibar ou Malabar aux contrées de l'Inde anglaise que nous nommons Kanara, Konka, et qui sont situées au nord du Malabar proprement dit.

2 Déjà les Romains se plaignaient, au témoignage de Pline, de ces pirates indiens. La multitude des petits ports, les points élevés de la côte d'où l'on peut épier les navires obligés par les brises à s'approcher de terre, la protection qu'offrent aux fugitifs les accidents du territoire, tout favorisait, dans cette partie de l'Inde, la piraterie dont parle Marco-Polo, et que l'on n'est pas encore parvenu à détruire entièrement.

3 Gozurath, Guzurach, Gesurach, dans d'autres textes. Marsden est en doute sur la question de savoir si ce que l'on appelle aujourd'hui la péninsule de Guzzerat était anciennement une partie intégrale de la province de l'Hindoustan qui porte aujourd'hui ce nom, et dont la capitale était Nehrwaleh ou Puttan

l'eau de mer, de sorte que ceux-ci ont la colique et rejettent tout ce qu'ils ont pris : les corsaires font recueillir ces ordures et cherchent s'ils n'y trouveront point des perles ou d'autres pierres précieuses; car ils prétendent que lorsque les marchands se voient pris, ils avalent les perles et les autres pierres précieuses qu'ils possèdent, afin de ne point les laisser aux corsaires; et c'est pour cela qu'ils leur font prendre ce breuvage. Il y a en ce pays du poivre en grande abondance, du gingembre et du bois d'Inde. Ils ont aussi assez de coton, car ils ont de ces arbres qui le produisent, hauts au moins de six pas et âgés de près de vingt ans; mais quand ces arbres sont si vieux, le coton n'est plus bon à filer et on s'en sert seulement pour faire des voiles et des hamacs. Auparavant, quand l'arbre a moins de douze ans, le coton est bon à filer; plus tard, de douze à vingt ans, l'arbre produit de moins bonnes graines[1]. On prépare en ce royaume une moult grandissime quantité de cuir avec la peau des moutons, des bœufs, des bulbes, des licornes et de maintes autres bêtes : on en fait tant que chaque année on en charge plusieurs navires pour l'Arabie et maints autres pays; car c'est là que viennent s'approvisionner une foule de provinces. On y fabrique de belles nattes de cuir vermeil, où l'on représente des bêtes et des oiseaux et que l'on coud moult habilement avec des fils d'or et d'argent[2]. Elles sont si belles que c'est merveille de les voir; les Sarrasins dorment dessus, et c'est un très bon coucher. On fait aussi de fort beaux coussins cousus d'or qui valent bien six marcs d'argent, et de ces nattes dont je vous parlais, il y en a qui valent jusqu'à dix marcs d'argent. Et, que vous dirai-je? Sachez qu'en ce royaume se fabriquent des sièges royaux en cuir, plus beaux que partout ailleurs et de plus grande valeur. Nous vous parlerons à présent du royaume de Tana.

Du royaume de Tana.

Tana est un royaume vers l'occident moult grand et bon[3]. Ils ont un roi particulier et ne payent tribut à personne; ils sont idolâtres et ont un langage particulier. Cette contrée produit du poivre et des épiceries comme les autres pays dont nous venons de parler. Il y a aussi de l'encens qui n'est pas blanc mais brun[4]. Il s'y fait un grand commerce et il y vient bon nombre de navires marchands; car on tire de ce pays beaucoup de cuirs de maintes façons moult bons et beaux, et aussi du bougran et du coton; en échange de quoi les marchands apportent diverses choses, comme or, argent, airain et autres objets dont on a besoin en cette contrée. De ce royaume sortent maints corsaires qui vont par la mer, faisant grands maux aux marchands, et cela de la volonté même du roi, car il est convenu avec eux qu'ils lui donneraient tous les chevaux qu'ils prendraient; et ils en prennent souvent, car, comme je vous l'ai dit, il se fait grand commerce de chevaux par toute l'Inde[5]. Les chevaux donc sont pour le roi; l'or, l'argent, les pierres précieuses et les autres marchandises, pour les corsaires. Or c'est là une mauvaise chose et qui n'est pas juste. Nous partirons maintenant de Tana et irons au royaume de Canbaot.

Du royaume de Canbaot.

Canbaot est un grand royaume vers l'occident[6]. Ils ont un roi et un langage particulier et ne payent tribut à personne. Ils sont idolâtres, et dans leur pays on voit encore mieux l'étoile Polaire;

1 Il y a quelque erreur dans ce que Marco-Polo dit ici sur les cotonniers.

2 Faits confirmés par les voyageurs modernes. — Voy. Linschoten, *Navig. ac Itiner.*, cap. VII et IX; Buchanan, t. Ier, p. 227.

3 Peut-être Tanah de Salsette, au sud de Guzzerat; peut-être aussi Tatta, ville commerçante à l'extrémité du delta de l'Indus. «Marco-Polo, dit d'Anville, en parle (de Tana) comme d'un royaume qu'il joint à ceux de Cambaeth et de Semenat.»

4 La gomme *benzoin*, qui ne croît en aucune contrée de l'Inde, mais que l'on importait de Sumatra et dont les marchands avaient de considérables dépôts pour leurs expéditions en Arabie, Perse, Syrie et Asie Mineure. Sa couleur est, en général, d'un brun foncé : la meilleure qualité est veinée de blanc.

5 Ces chevaux devaient venir des bords de la mer Rouge et du golfe Persique.

6 Ayin Akbari cite Kambayet parmi les villes principales du Guzzerat, dont Nelirwaleh ou Puttan était anciennement la capitale.

car plus nous avancerons vers l'occident, mieux nous la distinguerons. Il se fait un grand commerce dans ce royaume, et il y a du bois d'Inde moult bon et en grande abondance. Il y a aussi beaucoup de bougran et de coton ; car on en exporte en maintes contrées[1]. Il s'y fait aussi un grand trafic de cuirs préparés, qu'ils travaillent aussi bien qu'en aucun autre pays. Il y a encore maintes autres marchandises dont je ne vous parlerai, parce qu'il serait trop long de toutes les citer. Les marchands se rendent en ce lieu avec diverses marchandises, mais surtout avec de l'or, de l'argent et de l'airain. Ils apportent des productions de leur pays, qu'ils échangent pour celles de cette contrée, choisissant celles qu'il croient devoir leur donner un plus grand profit. Il n'y a point de corsaires en cette contrée ; les habitants vivent de commerce et d'industrie et sont honnêtes. Nous passerons de là au royaume de Semenat.

Du royaume de Semenat.

Semenat est un grand royaume vers le couchant[2]. Les habitants sont idolâtres, et ont un roi et un langage particulier. Ils ne sont point corsaires, mais vivent de commerce et d'industrie comme d'honnêtes gens doivent le faire ; car il se fait un grand commerce en ce pays, et les marchands de diverses contrées viennent y trafiquer. Les habitants sont des idolâtres cruels et féroces[3]. De ce royaume nous irons à celui appelé Kesmacoran.

Du royaume de Kesmacoran.

Kesmacoran est un royaume qui a un roi et un langage particulier[4]. Les habitants sont idolâtres et vivent de commerce et d'industrie. Ils ont assez de riz et se nourrissent de viande, de riz et de lait. Il y vient beaucoup de marchands, car il s'y fait un grand commerce ; au reste, il n'y a rien autre chose de remarquable. Ce pays est la dernière province de l'Inde entre l'occident et le nord ; car tous les royaumes dont nous vous avons parlé, depuis Mabard[5] jusqu'ici, faisaient partie de la grande Inde. Mais nous ne vous avons décrit que ceux qui sont le long de la mer ; car si nous avions voulu vous parler de ceux qui sont dans l'intérieur des terres, c'eût été une trop longue matière. Maintenant nous allons vous entretenir de quelques îles qui appartiennent encore à l'Inde, et d'abord des deux îles appelées Mâle et Femelle[6].

De l'île Mâle et de l'île Femelle.

L'île appelée Mâle est bien à cinq cents milles en mer au sud de Kesmacoran. Les habitants sont chrétiens, baptisés, et observent la loi et la coutume de l'Ancien Testament. Leurs femmes ne de-

1 On exporte encore aujourd'hui, de Surat et de Bombay, une grande quantité de coton en Chine.
2 Sumenat, dont le fanatique mahométan Mahmoud de Ghizni détruisit le temple et les idoles, en 1025.
3 Le souvenir des spoliations violentes de Mahmoud de Ghizni avait sans doute provoqué les prêtres indiens à des représailles.
4 Resmaceran, *Chesmacoran* dans d'autres textes. On a proposé de l'identifier avec Kedge ou Kidj, capitale du Makran, contrée située à l'ouest de l'Indus, près de la mer. (Voy. la carte itinéraire de Néarque, dans le volume des *Voyageurs anciens*. Reproduction en Annexe, p. 202) Le Makran était autrefois compris par les géographes dans la plus vaste circonscription de l'Inde, qu'il unit à la Perse.
5 Mabar (et non Malabar), c'est-à-dire la côte orientale de la péninsule, depuis la rivière Pennar jusqu'au cap Comorin ; en d'autres termes, l'étendue de pays où l'on parle le tamoul.
6 On croit que ces deux îles sont les îlots de Soneur (Abd-al-Curia), situés près de l'île de Socotra : elles sont nommées les *Deux Sœurs* sur quelques cartes, et les *Deux Frères* sur d'autres. Elles portent les noms de *Mangla* et *Nebila*, sur la carte de Fra Mauro (1459).

meurent point en cette île, mais elles vivent toutes dans une autre île nommée Femelle. Chaque année les hommes vont dans cette île des femmes et y demeurent trois mois, mars, avril et mai. Pendant ces trois mois, ils s'amusent avec leurs familles, puis les neuf autres mois ils les consacrent à leur commerce. On recueille en cette île de l'ambre moult fin, bon et beau. Ils vivent de riz, de lait et de viande. Ils sont très bons pécheurs, et ils prennent une si grande quantité de poissons qu'ils les font sécher et en ont pour toute l'année et encore en vendent. Ils n'ont d'autre seigneur qu'un évêque soumis à l'archevêque de Scotra; ils parlent un langage particulier. De leur île à celle où demeurent leurs femmes il y a bien trente milles. Ils ne restent point avec leurs femmes, parce qu'ils ne pourraient vivre avec elles; et quand il leur naît un fils, sa mère l'élève jusqu'à l'âge de quatorze ans, et alors elle l'envoie à son père. Ces femmes ne font autre chose que nourrir leurs enfants et cueillir les fruits que produit leur île. De ces îles nous viendrons à celle de Scotra.



L'île des Hommes et l'île des Femmes. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

De l'île de Scotra.

À environ cinq cents milles au sud de ces deux îles est celle de Scotra[1]. Les habitants sont chrétiens, baptisés, et ont un archevêque[2]. On y trouve de l'ambre en grande quantité[3], des draps

1 Socotora, Socotra, île située à 220 kilomètres du cap Gardafuy, au nord-est du continent africain.
Dans la mappemonde de 1417, du palais Pitti, on lit près de l'île Socotra : «Ce porc, dit le grand porc, cherche, comme le porc terrestre, sa nourriture en fouillant la vase avec son groin.» (Santarem.)

2 Voy., sur le christianisme de l'île de Socotora, la relation des DEUX MAHOMÉTANS, p. 149-150 (fac-similé en Annexe, p. 203-204). Barbosa, qui voyageait vers la fin du quinzième siècle, parle avec mépris de l'espèce de christianisme des Socotoriens. Marco-Polo paraît croire qu'ils étaient nestoriens. Marsden suppose qu'ils étaient jacobites et soumis à la juridiction spirituelle d'un patriarche qui résida successivement à Antioche, à Alexandrie et à Maredin, en Mésopotamie.

3 L'ambre gris. «Il est vrai qu'on trouve dans les mers tropiques des masses d'ambre flottant à la surface de l'eau, et que ces masses sont quelquefois poussées par les flots sur le rivage. Il est encore vrai que l'on en trouve quelquefois dans les entrailles des cachalots, et que, dans ce cas, les individus sont malades ou morts; mais ce qui n'est pas exact, c'est de dire qu'ils aient avalé cette substance, et qu'elle soit la cause de leur maladie. Il est certain que l'ambre se forme dans leurs intestins, et il est probable qu'il s'y forme de la substance des calmars dont les cachalots se nourrissent, par suite de réactions analogues à celles qui transforment la chair des cadavres en terre et, sous l'influence de conditions encore mal déterminées, en adipocire. Il paraît que quelque affection

de coton moult beaux et beaucoup d'autres marchandises, comme aussi des poissons salés grands et beaux. Les naturels vivent de riz, de viande et de lait, car ils n'ont pas de blé. Ils vont tout nus, à la mode des Indiens idolâtres. En cette île abondent maints vaisseaux et il s'y fait un grand trafic ; tous les marchands qui veulent aller à Aden relâchent en ce lieu. Leur archevêque n'a aucun rapport avec le pape de Rome, mais il est soumis à un archevêque qui demeure à Baudac[1], lequel envoie cet archevêque en cette île, comme aussi il en envoie d'autres en diverses autres contrées, à la manière du pape. Tout ce clergé et ces prélats n'obéissent point à l'Église de Rome et regardent ce grand prélat de Baudac comme leur pape. À cette île viennent aborder les corsaires au retour de leurs courses ; ils s'y arrêtent et y vendent tout ce qu'ils ont dérobé ; et ils le vendent moult bien, parce que les chrétiens savent qu'ils ont volé tout cela à des Sarrasins ou à des idolâtres, et ils n'hésitent point à l'acheter. Si l'archevêque de Scotra meurt, il faut que de Baudach en envoie un autre ; jusque-là il n'y en a point. Les chrétiens de cette île sont les plus habiles enchanteurs du monde. L'archevêque a beau les en reprendre, ils disent que leurs ancêtres le faisaient et qu'ils veulent faire comme eux. L'archevêque est donc bien forcé d'en passer par là, et ils font leurs enchantements comme il leur plaît. Par leurs charmes, ils obtiennent à peu près tout ce qu'ils veulent : ainsi, quand un vaisseau prend la mer avec un bon vent, ils peuvent faire venir un vent contraire qui le pousse en arrière. Ils commandent ainsi aux vents, rendent la mer calme quand ils le veulent, ou, au contraire, y excitent des tempêtes et des ouragans[2]. Ils font encore maints autres enchantements merveilleux que je ne vous raconterai, parce qu'ils sont si surprenants, que chacun en serait tout ébahi. Pour cela, nous laisserons cette île et passerons à une autre appelée Madeigascar.

De l'île de Madeigascar.

Madeigascar est une île à mille milles au sud de Scotra. Les naturels sont Sarrasins et adorent Mahomet[3]. Ils ont quatre *esceques*[4] c'est-à-dire quatre vieux hommes aux mains desquels est la seigneurie du pays. Cette île est une des plus nobles et des plus grandes qui soient au monde ; car elle a environ quatre mille milles de tour[5]. Les habitants vivent de commerce et d'industrie. Les éléphants y sont plus communs que partout ailleurs[6] ; car c'est là et dans l'île de Zanghibar que se fait le plus grand commerce de dents d'éléphants. On y mange force chair de chameaux, et l'on tue tant de ces animaux en un jour que c'est merveille ; cette chair est meilleure et plus saine qu'aucune autre, et c'est pour cela qu'ils en mangent toute l'année. Il y a en cette île des arbres de sandal vermeil, aussi grands que les arbres de notre pays, et ils en ont des bois comme on a des bois d'autres arbres sauvages. Ils ont beaucoup d'ambre, parce qu'il y a en cette mer des baleines en grande abondance et des capdols, et comme ils prennent beaucoup de ces animaux, ils ont de l'ambre ; car on sait que c'est la baleine qui produit l'ambre. On y trouve des léopards, des ours, des lions[7] et beaucoup d'autres bêtes, comme cerfs, chevreuils, daims et une grande abondance de gibier. Ils ont aussi assez de bestiaux et diverses sortes d'oiseaux complètement différents des nôtres. Ils ont des marchandises, et il y vient des vaisseaux chargés de draps d'or et de soie et de

---

du tube digestif empêche, d'une part, la digestion des aliments ingérés, et, de l'autre, s'oppose à leur sortie, de sorte que l'accumulation devient quelquefois énorme, et que notre auteur n'exagère peut-être pas en comparant au volume d'un taureau celui des masses d'ambre que l'on a trouvées quelquefois flottant à la surface de la mer ou encore contenues dans le cadavre des cachalots. Au reste, il paraît, d'après les témoignages récents de divers baleiniers, que, dans le cas où ces énormes masses se présentent, une partie seulement, la plus anciennement formée, a pris les caractères de l'ambre, et que le reste diffère peu des fèces à l'étal normal ; c'est cette dernière partie, sans doute, que l'auteur désigne sous le nom de mand. Swediaur est un des premiers écrivains qui aient parlé convenablement de l'origine de cette substance, et, si je ne me trompe, c'est lui qui a fait remarquer que les seiches, dont on trouve dans l'ambre les becs cornés (pris longtemps pour des becs d'oiseaux), ont elles-mêmes une odeur ambrée. » (Roulin.)

1 Bagdad.

2 De Barros, grave historien portugais du seizième siècle, parle sérieusement des sortilèges qu'il attribue aux femmes de Socotora. Au treizième siècle, on croyait, du reste, chez les peuples les plus civilisés de l'Europe, à ce pouvoir surnaturel de soulever des tempêtes.

3 En général, les habitants ne professent point la religion de Mahomet ; mais il n'est pas douteux que les Arabes n'y aient eu des établissements et n'aient fait des conversions dont il reste des traces.

4 *Cheik*, mot arabe qui veut dire à la fois *ancien* et *chef*.

5 Madagascar a 1700 kilomètres de longueur sur 580 de largeur. Le tour de l'île est d'un tiers moins étendu que ne l'indique Marco-Polo.

6 Erreur. On trouve les éléphants sur la cote d'Afrique, mais non à Madagascar. Marco-Polo ne visita point probablement cette île, et tira ses informations de navigateurs arabes qui habitaient la côte méridionale de l'Afrique.

7 Il n'y a ni tigres ni lions à Madagascar.

maintes autres choses qu'ils échangent avec les productions de ce pays. Les marchands y font grand gain et grand profit ; mais ils ne peuvent aller vers le midi plus loin que cette île et celle de Zanghibar, parce que le courant entraîne si fortement vers le sud, qu'ils ne pourraient plus revenir. Les vaisseaux qui viennent de Mabar mettent vingt jours pour arriver en cette île, et ils sont trois mois pour s'en retourner, tant le courant les pousse vers le sud ; et jamais il n'a une autre direction[1].

En ces autres îles qui se trouvent plus au midi et où les navires ne vont pas volontiers, il y a des griffons qui apparaissent à diverses saisons de l'année ; mais ils ne sont point faits comme on le croit généralement parmi nous, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas moitié lions, moitié oiseaux ; mais ceux qui en ont vu m'ont dit qu'ils étaient tout semblables à l'aigle, seulement démesurément grands, et si forts et si puissants qu'ils prennent un éléphant et l'enlèvent de terre, puis le laissent retomber, de sorte que l'éléphant est tout brisé, et alors le griffon fond sur lui et s'en repaît. Ceux qui l'ont vu disent qu'il a trente pas d'envergure et que les plumes de ses ailes sont longues de douze pas ; sa grosseur est analogue à sa grandeur[2]. Au reste, nous vous dirons tout à l'heure ce que nous en avons vu. Le grand khan envoya un de ses messagers en cette île pour faire relâcher un des siens qu'ils avaient fait prisonnier, et ce messager ainsi que le prisonnier racontèrent au grand khan maintes merveilles de cette île. Ils lui apportèrent, entre autres choses, des dents de sanglier sauvage démesurément grandes ; le grand sire en fit peser une qui pesait quatorze livres[3]. Les sangliers auxquels ces dents appartiennent sont grands comme des buffles. Il y a aussi en ce pays des girafes et des ânes sauvages, et enfin une si grande quantité de bêtes différentes des nôtres, que c'est chose merveilleuse et qui serait trop longue à vous conter. Quant au griffon, ceux de cette île l'appellent *roc* et ne lui connaissent point d'autre nom ; mais c'est nous qui, à cause de la grandeur du roc, avons pensé que c'était le même que le griffon. Nous vous avons parlé de tout ce qu'il y a de plus remarquable en cette île ; nous irons de là à l'île de Zanghibar.

De l'île de Zanghibar.

Canghibar[4] est une île moult grande et noble ; elle a bien deux mille milles de tour[5]. Les habitants sont tous idolâtres ; ils ont un roi et un langage particulier et ne payent tribut à personne. Ils sont grands et gros, mais cependant ne sont pas d'une grandeur proportionnée à leur grosseur. Ils sont si gros et si membrus, qu'on les prendrait pour des géants : aussi sont-ils démesurément forts, portant la charge de quatre autres hommes ; et ce n'est pas étonnant, car ils mangent bien comme cinq. Ils sont tout noirs et vont tout nus. Ils ont les cheveux si crépus que l'eau même peut à peine les allonger. Ils ont une si grande bouche, un nez si retroussé, des lèvres et des yeux si gros, qu'ils sont horribles, et si on les voyait dans une autre contrée on les prendrait pour des diables. Il y a en cette île beaucoup d'éléphants, et on fait grand commerce des dents ; il y a aussi des lions différents des autres, enfin des ours et des léopards. Que vous dirai-je ? Toutes leurs bêtes sont différentes de celles des autres pays ; ils ont des moutons et des brebis qui tous ont la même couleur ; ils sont tout blancs et ont la tête noire, et dans toute l'île on ne pourrait trouver ni moutons ni brebis d'autre

1 Notion sur les courants, très exacte et très nouvelle à la fin du treizième siècle.

2 Peut-être l'albatros (*Diomedea exulans*) ou le condor, qui peut venir visiter accidentellement Madagascar. Barrow parle d'un vautour du sud de l'Afrique dont l'envergure était de dix pieds, et qui, en sa présence, déchira un chien. On croyait généralement à l'existence de cet oiseau prodigieux dans l'Asie aussi bien qu'en Afrique. Nos lecteurs n'ont pas oublié le rôle que le roc joue dans les *Mille et une Nuits*. Les œufs de l'épyornis trouvés à Madagascar sont bien de nature à excuser la crédulité de ces anciens temps. (Voy. un de ces œufs dans le *Magasin pittoresque*, t. XIX, p. 157, en Annexe, p. 205.)

3 Le sanglier sauvage d'Afrique, ou *Sus œthiopicus*, a, comme le babirousse, quatre défenses, qui peuvent varier de dimension, suivant l'espèce et suivant l'âge.

4 Zenzibar

5 Ce que Marco-Polo dit de cette île paraît devoir s'appliquer, non pas seulement à la petite île de Zanguebar, située près du continent africain, mais encore à une vaste étendue de la côte méridionale d'Afrique, connue au moyen âge sous le nom de pays des *Zindj*.

couleur[1]. Il y a, dans cette île, beaucoup de girafes très belles à voir[2]. Voici comment elles sont faites : elles ont un court corsage et le train de derrière fort bas ; car leurs jambes de derrière sont très basses, tandis que celles de devant sont moult grandes, tellement que leur tête est bien élevée de terre de trois pas. Leur tête est petite et elles ne font aucun mal ; leur robe est rouge et blanche à raies, et ce sont de très beaux animaux. Les femmes de cette île sont très laides à voir : elles ont une grande bouche, de gros yeux et un gros nez ; leurs mamelles sont quatre fois grosses comme celles des autres femmes, ce qui est épouvantable. Ces insulaires vivent de riz, de viande, de lait et de dattes[3] ; ils n'ont pas de vin de raisin, mais ils en font avec du riz, du sucre et des épices, qui est très bon à boire. Il s'y fait un grand commerce, car une foule de marchands y abondent et s'approvisionnent surtout de dents d'éléphants. Il y a aussi de l'ambre, parce qu'on y trouve des baleines. Les hommes de cette île sont de très bons guerriers, car ils sont très vaillants et ne redoutent guère la mort. Ils n'ont pas de chevaux, mais ils combattent sur des chameaux et des éléphants[4]. Ils font sur le dos de l'éléphant une sorte de château qu'ils couvrent bien, puis ils y montent de seize à vingt hommes, armés de lances, d'épées et de pierres, et ils combattent de cet endroit. Ils n'ont d'autres armes que des écus de cuir, la lance et l'épée, et ils se font entre eux des guerres cruelles. Quand ils veulent mener leurs éléphants au combat, ils leur font boire de ce vin qu'ils préparent, parce que, quand l'éléphant a pris de cette boisson, il en devient plus fier et plus terrible dans la bataille[5]. Nous vous avons conté une grande partie des choses remarquables de cette île ; nous parlerons maintenant de la grande province d'Abasce, mais auparavant nous ferons une remarque sur l'Inde. Sachez donc que nous ne vous avons cité que les plus nobles provinces, royaumes et îles de cette contrée, car il n'y a pas d'homme au monde capable de dire ce qui concerne toutes les îles de l'Inde ; mais nous vous avons décrit les meilleures et comme la fleur. La plus grande partie des autres sont soumises à celles-là. Il y a, en cette mer de l'Inde, douze mille sept cents îles, habitées et non habitées, comme nous l'apprennent les plus habiles mariniers qui naviguent dans cette mer de l'Inde[6]. Dans la grande Inde, qui s'étend depuis Mabar jusqu'à Kesmacora, il y a treize royaumes grandissimes, dont nous vous avons parlé de dix. Dans la petite Inde, de Zinaba à Montifi, il y a huit royaumes, sans compter ceux des îles. Maintenant nous vous entretiendrons de l'Inde moyenne, qu'on appelle Abasie.

De l'Abasie, qui est l'Inde moyenne.

Abasie est une grandissime province qui est dans l'Inde moyenne[7]. Le plus grand roi de toute cette province est chrétien, et tous les autres rois de ce pays lui sont soumis ; il y en a six, deux chrétiens et quatre Sarrasins[8]. Les chrétiens de cette contrée ont trois signes au visage : l'un depuis le front jusqu'au milieu du nez, et les deux autres sur chaque joue ; ils se font cela avec un fer chaud et c'est leur baptême ; car aussitôt qu'ils ont été baptisés dans l'eau ils se font ces signes, en

1 Hamilton dit, en parlant de la côte de Zeyla, près du cap Gardafuy : « Leurs moutons sont blancs, avec des têtes noires comme du jais et de petites oreilles ; leur corps est large, leur chair délicate, leur queue aussi large que leur croupe. »

2 La girafe (*Cervus camelopardalis* de Linné), qui était encore entièrement inconnue en France il y a moins de vingt ans. (À l'époque de la rédaction de cet ouvrage, 1855)

3 Probablement les dattes du palmier sauvage, le *Palmeira brava* des Portugais.

4 On ne voit pas que les Africains modernes aient jamais su apprivoiser les éléphants et s'en servir dans leurs guerres. Mais Mungo Park rappelle que les Carthaginois avaient des éléphants apprivoisés dans leurs armées, et qu'il est peu probable qu'ils les eussent fait venir d'Asie.

5 Il paraît que dans l'Inde, pour exciter la fureur des éléphants au milieu des combats, on leur fait boire une sorte de liqueur extraite des feuilles du chanvre, et que l'on appelle *bang*.

6 Les Maldives et les Laquedives. « On prétend qu'il y en a onze mille, dit Linschoten : ce n'est pas certain, mais elles sont innombrables. »

7 L'Inde majeure comprenait l'Hindoustan et la péninsule, le pays situé entre le Gange et l'Indus ; l'Inde mineure, l'Inde au-delà du Gange, ou les contrées situées depuis la côte orientale de la péninsule jusqu'à celle de la Cochinchine ; l'Inde moyenne comprenait l'Abyssinie, comme l'entend Marco-Polo, mais aussi la côte de l'Arabie jusqu'au golfe Persique.

8 Les divisions de l'Abyssinie en provinces ou en petits royaumes ont souvent varié en nombre. Quelques voyageurs en ont compté quatorze et d'autres trente. (D. Tellez, Ludolfus, Dapper, etc.)

souvenir et en reconnaissance de leur baptême. Il y a aussi des juifs en ce pays ; mais ceux-ci n'ont que deux signes, un sur chaque joue. Les Sarrasins n'ont qu'un signe, depuis le front jusqu'au milieu du nez. Le grand roi demeure au centre de la province[1], les Sarrasins du côté d'Aden[2]. Saint Thomas prêcha en cette province, et, après l'avoir convertie, passa en Mabar, où il mourut, comme nous l'avons dit. En cette province d'Abasce, il y a moult bons gens d'armes et cavaliers ainsi que des chevaux, et ils en ont bien besoin ; car ils sont en guerre avec le soudan d'Aden et celui de Nubie, et encore d'autres peuples. Or écoutez une belle histoire, qui arriva vers l'an 1288 de l'incarnation du Christ. Le roi de la province d'Abasce, qui est chrétien, dit qu'il voulait aller en pèlerinage adorer le sépulcre du Christ à Jérusalem. Ses barons lui représentèrent tous les dangers qu'il y avait à courir, et l'engagèrent à y envoyer un évêque ou quelque autre grand prélat. Le roi se rendit à cet avis, fit venir près de lui l'évêque, qui était un homme de sainte vie, et lui commanda d'aller à sa place à Jérusalem adorer le tombeau de notre Seigneur Jésus-Christ. L'évêque répondit qu'il lui obéirait comme à son seigneur lige, et le roi lui commanda de s'apprêter et de partir le plus tôt possible. Et, que vous dirai-je ? l'évêque prend congé et part pour son pèlerinage avec un beau cortège. Il chemina par terre et par mer jusqu'à ce qu'il fût venu à Jérusalem, et s'en alla tout droit au sépulcre et l'adora, et lui fit telle révérence qu'un chrétien doit faire à une si haute et noble relique. Il y déposa une riche offrande de la part du roi qui l'envoyait ; puis, ayant accompli bien et sagement son pèlerinage, il reprit sa route avec ceux qui l'accompagnaient. Il alla tant qu'il fût venu à Aden, royaume où sont détestés les chrétiens ; car ils n'en veulent voir aucun et les considèrent comme leurs ennemis mortels. Quand donc le soudan d'Aden sut que cet évêque était chrétien et que c'était un messager du grand roi d'Abasce, il le fit arrêter aussitôt et lui demanda s'il était chrétien. Celui-ci lui répondit que oui, et le soudan lui dit que s'il ne voulait embrasser la loi de Mahomet il lui ferait faire honte et déshonneur. L'évêque répondit qu'il mourrait plutôt que de le faire. Alors le soudan, irrité, ordonna de le circoncire. L'ordre fut exécuté et l'évêque circoncis à la manière des Sarrasins ; puis le soudan lui dit qu'il lui avait infligé cette honte en dérision et en mépris du roi son seigneur, et ensuite il lui fut permis de s'en aller. L'évêque fut tout désolé de cette honte ; mais il se réconforta en pensant qu'il ne l'avait reçue que pour la défense de sa foi chrétienne, et que Dieu en tiendrait bon compte à son âme dans l'autre monde. Bref, dès qu'il fut guéri et qu'il put chevaucher, il repartit vers le roi son seigneur en Abase. Et quand le roi le revit, il lui fit grande joie et grande fête, et l'interrogea sur le sépulcre. L'évêque lui en dit toute la vérité, et le roi le tient comme une très sainte chose et y ajoute grande foi. Mais après, l'évêque lui raconte comment le soudan d'Aden l'a fait circoncire, par dérision et par mépris pour lui ; et à cette nouvelle le roi entra dans une si grande colère qu'il faillit en mourir de rage ; et il s'écria, si haut que tous ceux qui étaient autour de lui purent l'entendre, qu'il ne veut plus porter couronne ni tenir royaume qu'il n'ait pris de cet affront une vengeance dont tout le monde parlera. Et, que vous dirai-je ? il lève une grandissime quantité de cavaliers et de fantassins et fait préparer un grand nombre d'éléphants avec des châteaux bien armés, dont chacun contenait bien vingt combattants ; puis, avec toutes ces forces, il se met en campagne et arrive au royaume d'Aden. Les rois de cette province, avec une moult grande multitude de Sarrasins à cheval et à pied, vinrent à un défilé fortifié pour empêcher leurs ennemis d'entrer chez eux, et là était le roi d'Abasce avec ses gens. La bataille fut moult cruelle et sanglante, mais les trois rois sarrasins qui étaient là ne purent résister aux grandes forces du roi d'Abasce, qui avait avec lui beaucoup de gens et de très valeureux ; car les chrétiens l'emportent de beaucoup sur les Sarrasins. Les trois rois retournent donc en arrière, et le roi des chrétiens entre avec les siens dans le royaume d'Aden : or sachez qu'en ce combat il y eut grandissime quantité de Sarrasins d'occis. Depuis l'entrée du roi d'Abasce avec ses gens dans ce royaume d'Aden, les Sarrasins vinrent bien au-devant de lui en trois ou quatre défilés fortifiés ; mais ils ne les purent défendre et furent occis en grande abondance. Puis quand le roi des chrétiens

1 À Axum ou Aksuma, résidence du prince qu'Alvarez, Barbosa et les autres anciens voyageurs portugais appelaient le prêtre Jean d'Éthiopie (*Prete Joao*). — *Joao* (Jean) aurait-il été, de la part des Portugais en Asie, une méprise pour *Fo* ou *Foe* ? Celui que l'on appelait le prêtre Jean était, comme nous l'avons dit, un prince tartare qui était investi d'une sorte d'autorité spirituelle, et, suivant une hypothèse récente, le patriarche du Bouddha, de *Fo*, un grand lama.

2 Probablement Adel, royaume voisin de l'Abyssinie, et non Adem ou Aden, qui est séparé de ce pays par la mer Rouge.

fut resté environ deux mois sur la terre de ses ennemis, et qu'il eut ruiné le pays et mis à mort une grande multitude de Sarrasins, il pensa qu'il avait suffisamment vengé la honte de son évêque et qu'il pouvait désormais retourner avec honneur en son royaume ; d'autant qu'il ne pouvait plus faire de mal à ses ennemis, parce qu'il y avait de trop forts pas à franchir, et qu'en ces endroits un petit nombre d'hommes pouvaient leur faire grand mal. Il repartit donc du royaume d'Aden et revint dans son pays. C'est ainsi que fut vengée la honte de l'évêque sur ces chiens sarrasins ; il y eut une telle quantité de tués qu'à peine on pourrait les compter ; maintes de leurs terres furent ravagées. Mais d'ailleurs il n'y a rien à cela d'étonnant, car il serait indigne que des chiens de Sarrasins l'emportassent sur les chrétiens.

La province d'Abasce est très riche en tout ce qui est utile à la vie : les habitants se nourrissent de riz, de chair, de lait et de sésame ; ils ont des éléphants, non pas qu'ils y naissent, mais ils les tirent des îles de l'Inde. En revanche, il y naît des girafes, et en grande abondance, des lions, des léopards, des ours, et maintes autres bêtes différentes de celles de nos contrées ; ils ont aussi des ânes sauvages et des oiseaux de maintes sortes, qui ne sont pas pareils aux nôtres[1]. Leurs poules sont les plus belles du monde. Ils ont de grandes autruches qui ne sont guère moins grandes qu'un âne. Il y a encore assez d'autres bêtes dont nous ne vous parlerons, parce que ce serait trop long ; sachez seulement qu'il y a grande abondance de gibier. Ils ont plusieurs sortes de beaux perroquets et de singes ; ils en ont dont le visage ressemble presque à celui de l'homme.

Avant de passer à la province d'Aden, nous avons encore quelque chose à vous dire de celle d'Abasce. On y trouve maintes cités et villages et il s'y fait un assez grand commerce. On y fabrique de beaux draps de coton et du bougran. J'aurais encore beaucoup de choses à vous en raconter, mais nous n'en avons pas le loisir.

De la province d'Aden.

Le seigneur de la province d'Aden est appelé soudan d'Aden[2]. Tous les habitants sont Sarrasins et veulent grand mal aux chrétiens. Il y a maintes cités et villages. En ce pays est le port où les vaisseaux de l'Inde abordent avec toutes leurs marchandises ; puis on charge ces marchandises sur d'autres navires plus petits, qui remontent un fleuve pendant sept journées[3]. Après ces sept journées, on les met sur des chameaux qui les portent pendant trente journées de chemin ; alors on arrive au fleuve d'Alexandrie, par lequel les marchandises sont facilement transportées à Alexandrie. C'est par cette voie d'Aden que les Sarrasins d'Alexandrie ont le poivre, les épices et les autres marchandises précieuses ; et, au reste, il n'y a pas d'autre voie pour aller à Alexandrie. De ce port d'Aden partent aussi les vaisseaux qui vont porter des marchandises dans les îles de l'Inde. C'est de là que les marchands tirent les beaux destriers arabes dont ils font un si grand profit dans l'Inde ; car il faut que vous sachiez qu'ils vendent dans l'Inde un bon cheval bien cent marcs d'argent et

1 Les oiseaux sont beaucoup plus nombreux en Abyssinie que tous les autres animaux.

2 Ici Marco-Polo parle de la côte et du port d'Aden, situé à l'extrémité sud-est de l'Yémen ou de l'Arabie Heureuse, non loin de l'entrée de la mer Rouge. La ressemblance des deux noms a été cause de quelque confusion dans les informations prises par le voyageur près des pilotes arabes, et sans doute aussi dans la rédaction du récit.

De Guignes dit, en parlant des princes de la famille de Saladin, qui régnait à Aden depuis l'année 1180 : « Après la mort de ce prince (de la famille de Saladin, qui régnait à Aden depuis 1180), mort qui a dû arriver vers l'an 637 de l'hégire (de Jésus-Christ 1239), un Turkoman, appelé Noureddin-Omar, qui s'était emparé de ce pays, envoya demander au kalife Mostanser une patente et l'investiture, en qualité de sultan de l'Yémen, ce qui lui fut accordé. »

« Cette famille a possédé l'Yémen jusqu'après l'an 800 de l'hégire (de Jésus-Christ 1397). » (Tabl. chron., liv. VII, p. 426.) C'était donc un prince turkoman qui régnait au temps de Marco-Polo.

3 Les marchandises venant de l'Inde étaient mises en dépôt au port d'Aden, et de là transportées à Koseir, sur la côte occidentale de la mer Rouge, au nord de l'ancienne station de Bérénice. Là, on les chargeait sur les chameaux, on traversait le désert jusqu'à Kons (Apollonia parva), puis à Kéneh, sur le Nil ; on les embarquait sur le fleuve et on les portait ainsi au Caire et à Alexandrie.

plus[1]. Le soudan d'Aden a de grands revenus du droit considérable qu'il prend sur les navires et les marchands qui vont et viennent en sa terre ; aussi les richesses qu'il tire de ce droit le rendent un des rois les plus opulents du monde. Ce soudan a fait une chose qui a fait grand mal aux chrétiens ; car lorsque le soudan de Babylonie marcha contre la ville d'Acre, la prit et fit si grand dommage aux chrétiens, le soudan d'Aden lui donna en secours au moins trente mille cavaliers et bien quarante mille chameaux, ce qui fut fort utile aux Sarrasins et contribua à la ruine des chrétiens ; et le soudan d'Aden fit cela plutôt encore par haine des chrétiens que par amitié pour le soudan de Babylonie[2]. Nous laisserons là ce soudan et vous parlerons d'une grandissime cité vers le nord, qui dépend d'Aden, et a un petit roi, et est nommée Escier.

Escier est une grandissime cité à quatre cents milles du port d'Aden[3]. Elle a un comte qui maintient bien sa terre en justice. Il a encore plusieurs cités et villages sous sa dépendance, et lui-



Bestiaux nourris avec du poisson. — Miniature du *Livre des Merveilles.*

même relève du soudan d'Aden. Les habitants sont Sarrasins et adorent Mahomet. Cette cité a un port moult bon, et maints vaisseaux y abordent en revenant de l'Inde avec maintes marchandises, comme aussi plusieurs navires en partent pour l'Inde. Les marchands exportent de cette ville maints bons destriers et maints bons chevaux à deux selles dans l'Inde, où ils les vendent très cher et en retirent de grands profits. Il y a aussi en cette province grande quantité d'encens blanc et bon[4], et des dattes en grande abondance. Ils n'ont d'autres grains que du riz, et encore fort peu ; mais on y importe du blé d'autres pays. Ils ont du poisson en abondance et, à la lettre, par tonnes

1 Nous avons déjà dit que les chevaux de l'Arabie et du golfe Persique étaient transportés avec grand profit par les marchands dans les contrées méridionales de l'Inde.

2 On a déjà vu que Babylone était le nom du Caire au moyen âge.

3 Suivant Marsden, Escier serait le *Schahhr* de Niebuhr, le *Sahar* de d'Anville, que les Arabes prononcent *Al sheher* ou *As-sheher*, ce qui s'éloigne peu de la prononciation italienne *Escier*. Mais il faut remarquer que cette ville est au nord-est et non au sud-est d'Aden, et qu'elle en est beaucoup moins éloignée que ne le dit Marco-Polo.

4 « Les produits de ce pays, dit Hamilton, sont la myrrhe et l'olibanum, que l'on y échange contre le gros calicot de l'Inde. »

assez grandes; et pour un gros de Venise on en a deux. Ils vivent de riz, de viande et de poisson; ils n'ont pas de vin de raisin, mais ils en font avec du sucre, du riz et des dattes. Ils ont des moutons qui n'ont pas d'oreilles ni de trous d'oreilles; mais à la place où elles devraient être, ils ont une petite corne; ce sont de petites bêtes assez belles. Ils n'ont en fait de bestiaux que des moutons, des bœufs, des chameaux et de petits ronsins. Ils mangent du poisson au lieu de viande; car dans toute la contrée il n'y a pas d'herbe : c'est le pays le plus sec du monde. Les bêtes mangent de petits poissons qu'on prend en grandissime quantité dans les mois de mars, d'avril et de mai; ils les font sécher et les ramassent, puis les donnent toute l'année à manger à leurs bêtes. Celles-ci d'ailleurs les mangent tout en vie quand on les sort de l'eau. Ils ont d'autres grands poissons très grands, en abondance et à bon marché, dont ils font du biscuit : ils les coupent en petits morceaux d'environ une livre, les font sécher au soleil, puis les mettent en réserve et les mangent toute l'année comme du biscuit. Il y a tant d'encens que le seigneur l'achète au prix de dix besants d'or le quintal, puis le revend aux marchands quarante besants, ce qui lui fait un grand profit. Nous n'avons rien autre chose à vous dire de cette cité, et nous vous parlerons d'une autre appelée Dufar.

De la cité Dufar.

Dufar est une belle cité, grande et noble, à cinq cents milles vers le nord d'Escier[1]. Ses habitants sont Sarrasins et adorent Mahomet. Ils ont pour seigneur un comte qui est soumis au soudan d'Aden. Cette cité est sûre et a un moult bon port où vont et viennent maints vaisseaux chargés de marchandises. On exporte de là maints beaux destriers arabes en d'autres contrées, ce qui fait grand profit aux marchands. Cette ville a sous elle plusieurs cités et villages. On y trouve beaucoup d'encens très bon. Voici comment on le recueille; sachez d'abord qu'il est produit par des arbres assez petits, comme de petits sapins; on leur fait différentes entailles avec un couteau, et c'est par ces entailles que sort l'encens; souvent aussi il sort de l'arbre même sans qu'on ait besoin de l'entailler, à cause de la grande chaleur. En cette cité viennent maints beaux destriers de l'Arabie qu'ensuite on va revendre très cher dans l'Inde. Nous partirons de là et arriverons au golfe de Calatu.

De la cité de Calatu.

Calatu est une grande cité dans le golfe appelé aussi de ce nom, à six cents milles de Dufar, vers le nord[2]. C'est une noble cité maritime. Les habitants sont Sarrasins et adorent Mahomet. Ils sont sous la domination de Cormos, et chaque fois que le mélic[3] de Cormos a guerre avec un plus puissant que lui, il se réfugie en cette cité, parce qu'elle est si forte qu'il n'y redoute aucune attaque. Ils n'ont pas de blé, mais on leur en apporte d'autres pays. Cette cité à un moult bon port, et une foule de vaisseaux viennent y aborder chargés de maintes marchandises de l'Inde et ils les y vendent très bien, parce qu'on les exporte de là, par la terre ferme, dans maintes cités et villages[4]. On exporte

1 *Dafâr* de Niebuhr, beaucoup plus éloignée de Sahar que ne l'indique la relation, et à peu près au nord-est de cette ville, est devenue indépendante d'Aden et a eu souvent des démêlés avec Sabar (Escier) et Keschin.

2 Kalhât, ou *Kalajate* de d'Anville, sur la côte d'Oman, au sud-ouest de Maskat ou Muscat. C'est, d'après Niebubr, une des plus anciennes villes de la côte. « À ce dernier jour (22 décembre 1764), nous aperçûmes Râs-Kalhât, un cap ou promontoire, sur la côte d'Oman, une province d'Arabie. Le 28, nous étions encore près du promontoire de Kalhât. » (*Voyages*, t. II, p.65.)

3 *Métik* est un titre qui correspond à celui de roi, et souvent aussi à celui de roi tributaire. Ce mélik d'Ormuz était tributaire du roi de Kirman, bien qu'il fût souvent en guerre avec lui.

4 Marsden suppose que Marco-Polo comprend dans la description de ce havre le célèbre port de Mascate. « Maskat, dit Niebuhr, est la ville la plus considérable de l'Oman et la plus connue aux Européens. Elle est située au bout méridional d'un golfe bordé de rochers escarpés dans l'enceinte desquels les plus grands vaisseaux sont à l'abri de tous les vents. Maskat est, selon toute apparence, la ville qu'Arrien nomme *Mosca*. Elle était alors, comme aujourd'hui, l'entrepôt des marchandises qui viennent d'Arabie, de Perse et des Indes. » (*Description*, etc., p. 256.)

aussi de là maints bons destriers dans l'Inde, d'où les marchands tirent grand profit ; car de cette contrée et des autres dont je vous ai parlé se portent dans l'Inde une si grande quantité de beaux chevaux, qu'on ne saurait l'imaginer. Cette cité est à la bouche et à l'entrée du golfe de Calatu, de sorte qu'aucun navire ne peut y entrer ou en sortir sans sa volonté, et maintes fois le mélic de cette cité en a profité contre le soudan de Crermain auquel il est soumis : car lorsque celui-ci veut lui imposer quelque tribut et qu'il ne veut pas le payer, si le soudan envoie une armée pour l'y contraindre, le mélic part de Cormos, monte sur des vaisseaux et vient se réfugier dans cette cité de Calatu, où il demeure, ne laissant passer aucun vaisseau. Cela cause un grand dommage au soudan de Crermain, et il est forcé de faire paix avec le mélic de Cormos et de lui remettre une partie du tribut. Ce mélic a encore un château plus fort que cette ville et qui défend mieux le golfe et la mer. Les gens de cette contrée vivent de dattes[1] et de poissons salés, car ils en ont en grande abondance ; mais il y a plusieurs hommes nobles et riches qui mangent d'autres meilleures viandes et mets. À présent que nous avons parlé de cette cité de Calatu et du golfe, nous irons à la cité de Cormos. À trois cents milles de Calatu, entre le nord-ouest et le nord, est la cité de Cormos, et à cinq cents milles, entre le nord-ouest et l'ouest, celle de Quis dont nous ne vous parlerons.

De la cité de Cormos.

Cormos est une grande et noble cité qui est sur la mer[2]. Elle est soumise à un mélic qui a plusieurs cités et villages sous lui. Ils sont Sarrasins et adorent Mahomet. Il y fait une moult grande chaleur, et, pour la modérer, ils ont fait à leurs maisons des ventilateurs pour recevoir le vent ; car, de quelque part que vienne le vent, ils mettent leur ventilateur et font arriver le vent dans leurs maisons[3]. Mais nous ne vous dirons rien de plus de cette ville, car nous en avons parlé comme de Quis[4] et de Crermain ; et nous irons dans la grande Turquie.

De la grande Turquie[5].

En la grande Turquie est un roi nommé Caidu[6], qui est le neveu du grand khan, car il est le fils de Ciagatai, frère du grand khan. Il a maintes cités et villages et est un puissant prince[7]. Il est Tartare et ses gens sont aussi Tartares et de bons hommes d'armes ; et ce n'est pas étonnant, car ils sont accoutumés à la guerre. Ce Caidu n'obéit pas au grand khan ; mais il a souvent des guerres avec

1 Suivant Ovington, les dattes de ce pays sont si bonnes que dans toute cette partie de l'Arabie on en fait le fond de la nourriture, et on les mange, en guise de pain, avec le poisson et la viande. (*Voyage à Surate*.)

2 Marco-Polo a déjà décrit Orrnuz. (Voy. p. 33.)

3 « Comme, pendant le solstice d'été, le soleil est presque perpendiculairement au-dessus de l'Arabie, il y fait en général si chaud, en juillet et en août, que, sans un cas de nécessité pressante, personne ne se met en route depuis les onze heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi. Les Arabes travaillent rarement pendant ce temps-là ; pour l'ordinaire, ils l'emploient à dormir dans un souterrain *où le vent vient d'en haut par un tuyau, pour faire circuler l'air* ; ce qui se pratique à Bagdad, dans l'île de Charedsj et peut-être en d'autres villes de ce pays. » (Niebuhr, *Descript. de l'Arabie*, p. 6.)

4 Sur Kis, voy. la relation de Néarque (*Voyageurs anciens*).

5 La plus grande partie de ce qui suit ne se trouve que dans le texte du manuscrit de la Bibliothèque impériale reproduit par la Société de géographie et par nous.

6 Voy., sur les différents personnages cités dans ce récit, les notes explicatives *passim*, et particulièrement, sur Kaidu, la note 2 de la p. 71.

7 Lorsque Marco-Polo eut quitté Pékin, vers l'an 1291, Kaidu, quoique vassal de Koublai, au moins de nom, était encore un prince puissant.

lui[1]. Sachez que cette grande Turquie est vers le nord-ouest en partant de Cormos ; la grande Turquie est au-delà du fleuve de Jon[2] et dure vers le nord jusqu'aux terres du grand khan. Ce Caidu a fait maintes batailles contre les gens du grand khan ; car il lui demandait une partie des conquêtes qu'il avait faites et surtout une partie de la province du Cathay et de celle du Mangi. Le grand khan lui répondit qu'il voulait bien lui donner sa part comme à ses autres fils, mais qu'il fallait qu'il vînt à sa cour et à ses conseils chaque fois qu'il l'appellerait, et qu'il lui obéît comme ses autres fils et barons ; qu'à cette condition il lui donnerait une part de ses conquêtes. Caidu, qui n'avait pas grande confiance dans son oncle le grand khan, ne voulait point aller à sa cour parce qu'il craignait qu'il ne le fît tuer, mais consentait à lui promettre obéissance. Telle était la discorde qui régnait entre Caidu et le grand khan, et de cette discorde sortit une moult grande guerre, et il y eut maintes grandes batailles entre eux. Toute l'année le grand khan a ses armées sur la frontière de Caidu, afin qu'il ne puisse faire aucun tort à son pays ni à ses gens ; mais, malgré ces armées, le roi Caidu ne laisse pas d'entrer sur la terre du grand khan et de combattre plusieurs fois les armées envoyées contre lui. Et sachez que si le roi Caidu faisait tous ses efforts il mettrait bien sur pied cent mille cavaliers, tous prud'hommes et habiles à la guerre. Il a avec lui plusieurs barons du lignage de l'empereur, c'est-à-dire de Cinchins-Khan, parce que ce fut celui-ci qui le premier fonda l'empire des Tartares et conquit une partie du monde ; et pour cela on appelle la lignée de Cinchins-Khan la lignée impériale. Je veux vous raconter une des batailles livrée par le roi Caidu aux gens du grand khan ; et d'abord je vous dirai comment ils vont en bataille. Sachez donc qu'ils ont l'ordre de prendre chacun soixante flèches, trente petites pour percer leurs ennemis, et trente grandes, qui ont le fer large, qu'ils lancent de près et frappent le visage et les bras de leurs adversaires et font grand dommage ; puis, quand ils ont jeté toutes leurs flèches, ils prennent leur épée et leur pique et en frappent de grandissimes coups. Maintenant que vous savez comment ils vont en bataille, je retournerai à mon sujet.

Vers l'an 1266 de l'incarnation du Christ, ce roi Caidu, avec un sien cousin qui avait nom Jesudar, assembla une grandissime quantité de gens, et tous deux marchèrent contre deux barons du grand khan qui étaient cousins de Caidu, mais qui obéissaient au grand khan ; l'un d'eux s'appelait Tibai ou Ciban ; ils étaient fils de Ciagatai, qui fut chrétien, baptisé, et était le frère du grand khan Cublai. Et, que vous dirai-je ? Caidu avec ses gens combattit contre ses deux cousins, qui avaient aussi une grandissime armée, tellement que de chaque côté il y avait bien cent mille hommes à cheval. La bataille fut cruelle, et il y eut beaucoup de morts de part et d'autre ; mais enfin le roi Caidu fut vainqueur et fit grand mal à ses ennemis. Les deux frères seulement s'échappèrent, parce qu'ils avaient des chevaux qui les emportèrent rapidement. Après cette victoire, l'orgueil et la vanité de Caidu ne firent que croître ; il s'en retourna en son pays et resta bien deux ans sans faire de nouvelle guerre ; le grand khan, pendant ce temps, resta aussi en paix. Mais au bout de ces deux ans, le roi Caidu assembla une grande armée d'hommes à cheval. Il savait qu'il y avait alors à Caracoron le fils du grand khan, nommé Nomogan, et avec lui Georges, le fils du fils du prêtre Jean. Ces deux barons avaient une grandissime quantité d'hommes à cheval.

Lors donc que Caidu eut rassemblé tous ses gens, il partit avec son armée et alla jusqu'auprès de Caracoron, où étaient les deux barons avec leurs troupes. Quand ceux-ci, je veux dire le fils du grand khan et le petit-fils du prêtre Jean, apprirent que Caidu venait avec de si grandes forces pour les combattre, ils ne s'en montrèrent nullement effrayés, mais firent, au contraire, preuve de courage et de valeur. Ils s'apprêtent avec tous les leurs, qui étaient bien soixante mille à cheval, et partent à la rencontre de leurs ennemis. Arrivés à dix milles du roi Caidu, ils campent en bon ordre

1 Une fois que Koublai eut achevé la conquête de la Chine et s'en fut proclamé l'empereur, il semble que les autres princes de la famille de Gengis-Khan le considérèrent comme n'ayant plus de prétentions sur l'empire tartare mongol, et, par suite, voulurent devenir les souverains indépendants des pays qu'ils n'avaient jusqu'alors gouvernés que comme des fiefs : il en fut ainsi notamment en Perse et dans la Tartarie septentrionale et occidentale.

2 La rivière Gihon, l'Oxus.

dans la plaine même où étaient campés leurs adversaires. Chacun se repose et s'apprête le mieux qu'il peut au combat. Bref, au troisième jour, de bon matin, chaque camp s'arma pour la bataille. Les deux armées étaient parfaitement égales, car chaque chef avait avec lui environ soixante mille hommes à cheval bien armés d'arcs, de flèches, d'épées, de piques et d'écus. De chaque côté on fit six corps, chacun composé de dix mille cavaliers avec un bon capitaine. Puis, quand tout fut ainsi disposé, on n'attendait plus que le signal du naccar[1] ; car les Tartares n'osent jamais commencer la bataille avant que le naccar du seigneur en ait donné l'ordre, et ils ont la coutume, quand ils sont ainsi sur le point de livrer bataille, en attendant que le naccar sonne, de jouer de leurs instruments à deux cordes moult doucement : tous ces hommes donc qui étaient là à attendre le signal du combat jouaient et sonnaient si bien que c'était merveilleux à entendre. Enfin le naccar commença à sonner, et, sans plus tarder, tous aussitôt s'élancèrent les uns contre les autres et saisirent leurs arcs et leurs flèches. Alors on put voir l'air couvert de flèches qui tombaient comme la pluie; maints hommes et maints chevaux furent frappés mortellement. Les cris et les plaintes étaient si grands qu'on n'aurait pu entendre le roulement du tonnerre; il semblait, à les voir, qu'ils fussent tous entre eux des ennemis mortels. Tant qu'ils eurent des flèches, ceux qui survivaient ne cessèrent de tirer; mais il y en avait déjà une foule de morts des deux parts. Puis, quand ils eurent épuisé leurs flèches, ils remirent les arcs dans leurs carquois, puis tirèrent leurs épées, saisirent leurs piques et coururent les uns sur les autres. Alors ils se donnèrent de terribles coups d'épée et de pique, et la bataille devint encore plus cruelle et meurtrière; alors maints hommes tombèrent morts, et depuis qu'ils commencèrent à se servir de leurs épées, il ne resta pas une place qui ne fût couverte de quelque cadavre.

Le roi Caidu fit en ce combat de grandes prouesses, et s'il n'avait été là, plus d'une fois ses troupes auraient lâché pied et se seraient enfuies; mais il les encourageait si bien que ses gens se défendaient moult hardiment. Le fils du grand khan et le petit-fils du prêtre Jean se conduisirent aussi vaillamment. Et, que vous dirai-je? Ce fut une des plus cruelles batailles que se soient jamais livrées les Tartares. Il y avait tant de gens tués et blessés par l'épée et les piques, que leurs gémissements auraient couvert le bruit du tonnerre. Chaque parti s'efforçait de vaincre l'autre; mais ils ne purent y réussir : la bataille dura jusqu'après vêpres, et aucune des deux armées ne put forcer l'autre à la retraite. Mais il y avait tant de morts de part et d'autre, que c'était une pitié; car ce fut un jour de malheur pour les deux peuples que ce jour de combat : maints hommes y moururent, et maintes dames en furent veuves et maints enfants orphelins, et maintes autres dames à toujours dans les larmes et les regrets, car elles y avaient perdu leurs enfants. Quand la bataille eut duré tout ce temps et que le soleil tournait déjà à son déclin, et qu'il y avait tant de gens morts, comme je vous ai dit, il fallut bien cesser le combat; et chacun retourna à son camp, si las et si fatigué, qu'ils avaient plus besoin de se reposer que de combattre. Ils se reposèrent toute la nuit moult volontiers après une si terrible bataille, et le lendemain matin, Caidu, ayant appris que le grand khan envoyait une grandissime armée au secours de ses gens, jugea qu'il serait peu prudent de demeurer, et, dès que l'aube fut venue, s'arma avec tous ses gens, monta à cheval et décampa pour retourner chez lui. Quand le fils du grand khan et le petit-fils du prêtre Jean virent que Caidu décampait, ils ne le poursuivirent, mais le laissèrent aller tranquillement, parce qu'ils étaient trop fatigués; et Caidu arriva ainsi dans la grande Turquie, à Samarcan, où il demeura sans plus faire de guerre.

Ce que dit le grand khan des dommages que Caidu lui fait.

Le grand khan était fort irrité du mal que Caidu faisait à lui et aux siens. Et s'il n'avait été son neveu, il n'aurait pu échapper au châtiment qu'il méritait; mais les liens du sang empêchaient le grand khan de le détruire, lui et son royaume. C'est ainsi que ce roi Caidu échappait au ressentiment du grand khan[2]. Maintenant nous vous raconterons une grande merveille de la fille de ce roi.

1 Espèce de tambour ou de cymbale.

2 «La révolte n'était pas encore apaisée en 1289, dit de Guignes; après le départ de Timour, Caïdou fit soulever les hordes qui

De la fille au roi Caidu ; comment elle est forte et vaillante.

Le roi Caidu avait une fille que les Tartares appelaient Aigiarm[1], ce qui veut dire en français *lune brillante*. Cette demoiselle était si forte qu'en tout le royaume il n'y avait damoiseau ou écuyer qui la pût vaincre. Son père voulait la marier et la donner à quelque baron ; mais elle ne voulait point et disait qu'elle ne se marierait point quelle n'eût trouvé un gentilhomme qui la vainquît ; et enfin son père lui avait écrit une promesse qu'elle ne se marierait qu'à sa volonté. Quand elle eut obtenu cette promesse, elle en eut grande joie et fit savoir par plusieurs parties du monde que si aucun seigneur voulait venir se mesurer avec elle et la vaincre en combat singulier, elle se reconnaîtrait pour sa femme. Quand cette nouvelle fut répandue, maints gentilshommes vinrent de divers pays pour tenter l'épreuve ; et voici comment elle se faisait. Le roi avec maintes personnes, hommes et femmes, venaient dans la salle principale du palais ; puis la fille du roi arrivait avec une cotte de sandal moult richement travaillée, et aussi son adversaire avec une pareille cotte de sandal. Il était convenu que si le damoiseau pouvait la jeter par terre, il l'épouserait ; si, au contraire, la princesse était victorieuse, le vaincu devait lui donner cent chevaux. Et elle en avait déjà gagné ainsi plus de dix mille, car il n'y avait chevalier qu'elle ne vainquît ; et ce n'était pas étonnant, car elle était si bien taillée, si grande et si membrue, que c'était presque une géante.

Or il advint que vers l'an 1280 vint à la cour le fils d'un riche roi, qui moult était beau et jeune. Il arrivait avec belle escorte, menant avec lui mille chevaux pour prix de son épreuve avec la demoiselle, et aussitôt il annonça qu'il voulait se mesurer avec elle. Le roi Caidu en fut moult joyeux, car il désirait que ce seigneur épousât sa fille, parce qu'il savait qu'il était fils du roi de...[2], et il envoya secrètement dire à sa fille de se laisser vaincre exprès ; mais elle répondit qu'elle ne le ferait pour rien au monde. Quand donc le roi et la reine et leurs compagnons furent en la grande salle, la fille du roi et le prince étranger parurent, et ils étaient si beaux que c'était merveille de les voir. Ce damoiseau d'ailleurs était si fort et si puissant qu'il ne trouvait personne qui pût lutter avec lui. On convint donc que si le prince était vaincu, il perdrait les mille chevaux qu'il avait amenés avec lui ; puis la lutte commença. Tous les assistants désiraient que le jeune homme fût vainqueur, afin qu'il épousât la princesse, et le roi et la reine le souhaitaient aussi. Que vous dirai-je ? les deux adversaires luttèrent longtemps ensemble ; mais enfin la fille du roi fut victorieuse et jeta son adversaire par terre. Ainsi le prince fut vaincu et perdit ses mille chevaux, et il n'y eut personne dans la salle qui n'en fût moult dolent. Souvent le roi Caidu mena sa fille au combat, et, parmi tous les chevaliers, il n'y en avait pas un qui l'égalât. Souvent elle allait au milieu des ennemis, prenait un chevalier par force et l'amenait à ses gens. Maintenant que nous vous avons raconté cette histoire, nous vous parlerons d'une grande bataille entre Caidu et Argon, le fils d'Abaya le sire du Levant.

---

sont au nord et au nord-ouest de Caracorom. » (Liv. XVI, p. 183.)

« La Tartarie, toujours exposée aux incursions de Caïdou, attira dans le même temps (1297) l'attention de ce prince (Timour-Khan)... Tchohangour obligea les rebelles de se retirer plus avant dans le nord (1298), et l'année suivante il remporta une grande victoire auprès de la rivière Irtioch. » (P. 191.)

« Pendant tout le règne de ce prince, il n'y eut presque d'autre guerre que celle de Tartarie, où le prince Caïdou disputait depuis trente ans l'empire qu'il prétendait que Kublaï avait usurpé. Timour était obligé d'avoir toujours dans ce pays de nombreuses armées. Son neveu Caïchan livra plusieurs sanglants combats aux rebelles, entre Caracorom et la rivière de Tamir (1301). Caïdou, après avoir perdu toute son armée, mourut de chagrin, et Tou-oua, son frère, blessé dangereusement, prit le parti de se soumettre, et mit fin par là à cette longue guerre. » (P. 194.)

1 Argialebucor, Aigiarne.

2 Le nom est omis dans le texte du manuscrit. Dans les textes italiens, on l'appelle Pamar et Poumar.

Comment Abaga envoie Argon, son fils, au combat.

Abaya, le seigneur du Levant, tenait maintes provinces et maintes terres, et ses terres confinaient à celles du roi Caidu, vers cet arbre isolé que le livre d'Alexandre appelle l'Arbre sec[1]. Et Abaya, de peur que Caidu et ses gens fissent quelque dommage aux siens ou à ses terres, avait envoyé son fils Argon, avec une grandissime quantité de cavaliers, dans ce pays de l'Arbre sec jusqu'au fleuve de Jon, et ils campaient là pour s'opposer aux courses des gens de Caidu et protéger maintes villes et maints villages qui étaient en ce pays. Or il advint que le roi Caidu rassembla une grande quantité de cavaliers et en fit capitaine un sien frère nommé Barac, moult sage et vaillant à la guerre, en lui commandant de faire tout le mal possible à Argon et à ses gens. Barac partit avec cet ordre, accompagné d'une grande armée, et s'avança jusqu'au fleuve de Jon, à dix milles d'Argon. Quand celui-ci connut l'approche de Barac, il s'apprête, ainsi que ses gens. Et à peine trois jours s'étaient écoulés que tous deux, Barac et Argon, étaient en présence l'un de l'autre, armés et prêts au combat. Et, que vous dirai-je ? Quand ils furent ainsi prêts, les naccars commencent à sonner et les deux armées se précipitent l'une contre l'autre. Les flèches volent dans l'air si nombreuses qu'on dirait de la grêle ; puis, quand elles sont épuisées et que déjà maints hommes et maints chevaux ont péri, les combattants prennent leurs épées et leurs piques et commencent une lutte corps à corps moult cruelle et sanglante. Ils se tranchent mains et bras, ils égorgent leurs chevaux, ils se détruisent les uns les autres, et les gémissements des blessés couvrent le bruit du tonnerre ; la terre est toute jonchée de morts et de mourants. Mais enfin Barac est forcé de céder aux forces d'Argon ; il s'enfuit avec ses gens et repasse le fleuve, non sans avoir perdu beaucoup des siens dans cette retraite. Ainsi Argon fut victorieux ; et puisque j'ai commencé à parler de lui, je veux vous dire comment il fut pris et comment il devint seigneur, après la mort d'Abaya son père.

Comment Argon va pour prendre la seigneurie.

Peu de temps après cette victoire remportée sur Barac et les gens du roi Caidu, Argon reçut la nouvelle de la mort d'Abaya son père. Il en eut grand chagrin et aussitôt partit avec ses gens pour retourner à la cour de son père et lui succéder dans la seigneurie ; mais il faut vous dire qu'il était à quarante journées de la cour. Or il advint qu'un frère d'Abaya, qui avait nom Acomat-Soudan parce qu'il s'était fait Sarrasin, aussitôt qu'il apprit la mort de son frère Abaya, pensa qu'il pouvait se faire reconnaître pour seigneur, à cause de l'éloignement d'Argon. Il partit donc avec beaucoup de gens, se rendit tout droit à la cour d'Abaya son frère et s'empara de la seigneurie. Il y trouva une si grandissime quantité de trésors qu'à peine pourrait-on le dire, et il les distribua largement à ses barons et chevaliers. Ceux-ci, voyant sa générosité, dirent que c'était un excellent seigneur, et chacun l'aimait et lui voulait grand bien et disait qu'il ne voulait d'autre seigneur que lui. Acomat-Soudan était excellent pour tous et tâchait de leur plaire ; mais il fit une vilaine chose dont maintes gens le blâmèrent. Peu de temps après s'être emparé de la seigneurie, il apprit qu'Argon arrivait avec de grandes forces. Sans hésiter et sans montrer aucune crainte, il convoque ses barons et ses gens, et, en une semaine, assemble une grande quantité d'hommes à cheval prêts à marcher contre Argon et disant qu'ils ne désiraient rien tant que le tuer ou le prendre pour le faire souffrir.

1 Ce livre sur les merveilles qu'aurait vues Alexandre passait, au moyen âge, pour avoir été composé par Aristote, et avait un grand crédit.
Nous avons déjà dit que l'*Arbor secco* est le platane. — Sur le lieu que l'on désignait sous le nom de l'Arbre sec, voy. p. 35, note 5.

Comment Acomat va avec ses gens pour défaire Argon.

Quand Acomat-Soudan eut rassemblé bien soixante mille cavaliers, il se mit en route pour aller à la rencontre d'Argon. Ils marchèrent bien dix journées sans s'arrêter, et au bout de ces dix journées, ils apprirent qu'Argon n'était plus qu'à cinq journées, avec autant de forces qu'ils en avaient. Acomat fit donc dresser son camp dans une moult grande et belle plaine, et dit qu'il attendra là la venue d'Argon, parce que le lieu lui semble très propice pour un combat. Et quand son camp fut ordonné, il fit assembler tous ses gens et leur parla ainsi : « Seigneurs, dit-il, vous savez bien comme je dois être lige seigneur de tout ce que mon frère Abaya possédait, parce que je fus fils du même père que lui, et que je l'ai aidé maintes fois à conquérir toutes les terres et provinces que nous tenons. Il est vrai qu'Argon fut fils de mon frère Abaya, et peut-être quelqu'un voudrait-il dire qu'à lui revient la seigneurie ; mais, sauve la grâce de ceux qui penseraient cela, ce ne serait chose raisonnable ni juste ; car puisque son père a tenu toute la seigneurie comme vous savez, bien est-il juste que je l'aie après sa mort, attendu que, sa vie durant, je devais en avoir la moitié, que je lui ai cédée par débonnaireté. Or, puisqu'il en est ainsi, je vous prie de défendre notre droit contre Argon, afin que la seigneurie nous demeure à nous tous ; car, je vous le dis, je veux en avoir l'honneur et la renommée seulement, et je vous en laisserai le profit et l'avoir. Je ne veux vous en dire davantage, car je sais bien que vous êtes sages et que vous aimez la justice, et que vous ferez ce qui vous semblera bon et honorable. »

Il ne dit rien de plus, et les barons et chevaliers répondent tous ensemble qu'ils l'aideront tant qu'ils auront la vie dans leur corps, et qu'ils le secourront contre tous hommes du monde et notamment contre Argon ; et ajoutèrent qu'il pouvait être certain qu'ils le prendraient et le remettraient entre ses mains. Ainsi Acomat parla à ses gens et connut leur volonté ; ils ne désiraient rien tant que de voir arriver. Argon et ses gens pour se mesurer avec eux. Maintenant nous laisserons Acomat et irons retrouver Argon et son armée.

Comment Argon parle à ses gens pour aller combattre Acomat.

Quand Argon fut certain qu'Acomat l'attendait dans son camp avec une si grande multitude de gens, il en fut tout chagrin ; mais il se dit en lui-même qu'il ne fallait point avoir l'air triste et découragé, de peur de se nuire et d'abattre ses gens, mais qu'au contraire il fallait montrer de l'ardeur et de la hardiesse. Il convoque donc ses barons et ses plus sages guerriers, et quand il en a rassemblé un grand nombre dans sa tente, car ils étaient campés dans un moult beau lieu, il leur parle ainsi : « Beaux frères et amis, fit-il, vous savez certainement comme mon père vous aimait tendrement ; tant qu'il vécut, il vous traita comme ses frères et ses fils. Vous savez comme autrefois vous combattîtes avec lui et l'aidâtes à conquérir toute la terre qu'il possédait ; vous savez que je suis le fils de celui qui vous a tant aimés, et que je vous aime autant que moi-même. Puis donc que tout cela est la vérité, n'est-il pas juste et digne que vous m'aidiez contre celui qui injustement et indignement nous veut déshériter de notre royaume ? Vous savez encore qu'il n'est pas de notre loi, mais qu'il l'a abandonnée et s'est fait Sarrasin et adore Mahomet : or voyez s'il serait convenable qu'un Sarrasin eut seigneurie sur des Tartares. Or, beaux frères et amis, devant toutes ces raisons, votre courage doit s'accroître ainsi que la ferme volonté d'empêcher une pareille honte ; je vous prie donc que chacun se comporte en vaillant homme et fasse de tels efforts de courage, que nous remportions la victoire et que la seigneurie demeure à vous et non aux Sarrasins. Et certes, chacun doit avoir la confiance que nous vaincrons, parce que nous avons pour nous le bon droit et que nos ennemis ont tort. Je ne vous dis plus rien, mais je prie chacun de penser à bien faire. » Ainsi parla Argon.

Comment les barons répondirent à Argon.

Et quand les barons et chevaliers eurent entendu les sages et bonnes paroles d'Argon, ils se dirent tous à eux-mêmes qu'ils mourraient plutôt que de ne pas faire tout ce qu'ils pourraient pour vaincre. Et pendant que chacun gardait ainsi le silence, un des grands barons se leva et répondit ainsi à Argon : « Beau sire Argon, fit-il, nous savons que tout ce que vous nous avez dit est la vérité, et pour cela je vous répondrai, au nom de tous les hommes que vous avez avec vous pour cette bataille, que tant que nous aurons nos vies au corps, nous mourrons plutôt que de ne pas être vainqueurs. D'ailleurs, nous devons nous tenir pour assurés de la victoire ; car nous avons le droit pour nous et nos ennemis sont dans leur tort. Nous vous conseillons de nous mener le plus tôt possible contre eux, et je supplie nos compagnons de se conduire si bien dans cette bataille, qu'on puisse nous citer à tout le monde. »

Le baron se tut alors, et nul autre ne voulut plus rien dire ; mais tous étaient du même avis que lui et ne désiraient rien tant que de rencontrer leurs ennemis. Quand le lendemain fut venu, Argon et les siens se levèrent de bon matin et se mirent en route, bien résolus à détruire leurs adversaires. Ils ne s'arrêtèrent que quand ils furent arrivés à la plaine où ceux-ci étaient campés. Ils dressèrent leurs tentes en bon ordre à dix milles de celles d'Acomat ; puis Argon prend deux de ses hommes en qui il avait moult confiance, et les envoie à son oncle avec de telles paroles comme je vais vous le dire.

Comment Argon envoie des messagers à Acomat.

Quand ces deux sages hommes, qui moult étaient de grand âge, eurent reçu le message de leur seigneur, ils montent sur deux chevaux et s'en vont tout droit au camp et à la tente d'Acomat, où ils le trouvent avec une grande compagnie de barons. Ils le reconnaissent bien, et lui les reconnaît aussi. Ils se saluent courtoisement, et Acomat leur dit qu'ils soient les bienvenus et les fait asseoir dans sa tente, devant lui ; et au bout d'un instant, l'un des deux messagers se lève et parle ainsi à Acomat : « Beau sire Acomat, votre neveu Argon s'étonne fort de ce que vous faites ; vous lui avez enlevé sa seigneurie, et encore vous venez lui livrer une bataille mortelle. Certes, cela n'est pas bien et vous ne faites pas ce qu'un bon oncle doit faire à son neveu : donc il vous mande par nous et vous prie doucement, comme son oncle et son père, pour quoi il vous tient, que vous vous retiriez et qu'il n'y ait bataille ni guerre entre vous. Il dit qu'il veut toujours vous avoir comme son père et que vous serez sire et seigneur de toute sa terre. Telles sont les paroles que votre neveu vous envoie par notre bouche. »

Comment Aeonnit répond au message d'Argon.

Quand Acomat-Soudan eut entendu ce qu'Argon son neveu lui mande, il répond : « Seigneurs messagers, mon neveu dit des niaiseries : la terre est mienne et non pas sienne ; je l'ai conquise aussi bien que son père. Dites donc à mon neveu que s'il vient, je le ferai grand sire et lui donnerai beaucoup de terres, et il sera comme mes fils et le plus grand baron après moi ; mais s'il ne veut, qu'il soit sûr que je ferai tout ce que je pourrai pour le mettre à mort. C'est là ce que j'exige de mon neveu, et vous ne pourrez tirer de moi d'autres concessions. »

Acomat se tait alors, et les messagers lui demandent : « Vous ne voulez rien nous dire de plus ? — Rien, répondit-il, et jamais je ne vous dirai autre chose de mon vivant. » Ils le quittent donc et retournent au camp de leur seigneur, et vont à la tente d'Argon et lui rapportent tout ce que son onde a dit. Et Argon alors entre dans une telle fureur qu'il s'écrie, si haut que tous ceux qui l'entou-

raient purent l'entendre : « Je ne veux plus vivre ni tenir terre, puisque mon oncle me fait tel tort et injure, si je n'en prends une si grande vengeance que tout le monde en parlera. » Puis il s'adressa à ses barons et à ses chevaliers : « Or çà, il n'y a plus à balancer : allons, le plus tôt que nous pourrons, mettre à mort ces traîtres et déloyaux ; et dès demain matin, je veux que nous les attaquions et que nous tâchions de les détruire ! » Toute la nuit ils se préparent donc pour une bataille rangée. Et Acomat, qui avait bien su par ses espions qu'Argon devait venir l'attaquer le matin, se prépare aussi au combat et recommande à ses gens de se conduire en vaillants hommes.

De la bataille qui fut entre Argon et Acomat.

Quand le lendemain fut venu, Argon s'arme avec tous ses gens, les range en ordre de bataille moult bien et sagement, et les engage tout doucement à bien faire, puis se met en marche pour aller à la rencontre de ses ennemis. Le soudan Acomat, de son côté, avait rangé ses gens, et, sans attendre qu'Argon vienne jusqu'à son camp, il marche vers lui avec ses hommes. Bientôt les deux armées se rencontrèrent, et comme elles avaient grand désir de se combattre, elles engagèrent aussitôt le combat. Les flèches volèrent çà et là en nuage si épais qu'on aurait dit de la pluie. La bataille commence dure et cruelle ; maints chevaliers tombent à terre, et l'on entend les cris et les gémissements des mourants. Puis, quand ils n'ont plus de flèches, ils prennent leurs épées et leurs piques et luttent corps à corps ; ils se donnent de grands coups du taillant de leurs épées ; les mains, les bras, les têtes, les corps sont tranchés ; le bruit des combattants et des mourants est si grand qu'on n'entendrait pas la voix du tonnerre.

Pour les deux camps, le jour de ce combat fut un jour de malheur, car maints vaillants hommes y moururent, et maintes dames en seront à jamais dans le deuil et les larmes. Que vous dirai-je ? Sachez qu'Argon fit de grandes prouesses en ce jour et donna à ses gens l'exemple de la valeur. Mais tout fut inutile, la fortune lui fut si contraire qu'il fut défait complètement ; ses hommes, ne pouvant plus résister à leurs adversaires, prirent la fuite au plus vite. Acomat et ses hommes se mirent à leur poursuite et en tuèrent un grand nombre, puis enfin firent Argon prisonnier. Et aussitôt ils quittèrent la poursuite des fuyards et revinrent à leur camp et à leurs tentes, ramenant avec eux Argon bien lié et garrotté. Acomat fit mettre les fers à son neveu et le fit garder soigneusement ; puis, comme c'était un homme très adonné au plaisir, il résolut de retourner à la cour se divertir, et il laissa le soin de l'armée et de la garde d'Argon à un grand baron, lui recommandant de veiller soigneusement sur son neveu ; puis il partit en ordonnant à son mélic[1] de revenir à petites journées à la cour, afin de ménager son armée. Acomat quitta donc ainsi son armée, en laissant seigneur ce mélic dont je vous ai parlé ; et cependant Argon était en prison et aux fers, si dolent qu'il voudrait mourir.

Comment Argon fut pris et délivré.

Or il advint qu'un grand baron tartare, qui était fort âgé, eut pitié d'Argon, et il se dit que c'était à eux grande déloyauté de tenir leur seigneur captif ; il résolut donc de faire tout son possible pour le délivrer. Tout aussitôt il va trouver maints autres barons, et leur dit que c'était mal à eux de tenir leur seigneur lige prisonnier, et qu'ils devaient le délivrer et le reconnaître pour maître. Les autres barons, qui connaissaient celui-ci pour un des plus sages d'entre eux et qui sentaient bien qu'il disait la vérité, tombent d'accord avec lui et disent qu'ils le veulent bien volontiers. Et quand les barons furent ainsi d'accord, Baga (c'est celui qui avait tout mis en avant), Elcidai et Togan, Tegana, Taga, Tiar Oulatai et Samagar, tous se rendent au pavillon où était Argon prisonnier. Et quand ils y sont arrivés, Baga, le chef de tout ce complot, prend la parole en ces termes : « Beau sire, nous

1 Voy. note 3 de la p. 169.

reconnaissons que nous avons eu tort de vous faire prisonnier, et maintenant nous voulons réparer notre faute et notre erreur ; c'est pourquoi nous voulons vous délivrer. Soyez donc notre seigneur lige, comme vous devez l'être de droit. »

Comment Argon eut la seigneurie.

Quand Argon eut entendu ces paroles, il crut que c'était pour se moquer de lui, et répondit, moult courroucé et dolent : « Beau seigneur, vous faites grand péché de vous moquer de moi ; il devrait vous suffire de m'avoir fait si grand tort, que là où je devrais être seigneur vous me tenez en prison et aux fers. Certes, vous savez bien que vous faites grande injustice ; ainsi je vous prie d'aller votre chemin et de ne pas vous moquer de moi. — Beau sire Argon, fit Boga, sachez vraiment que nous ne nous moquons pas ; ce que nous disons est vrai et nous le jurons sur notre loi. » Et aussitôt tous les barons jurèrent qu'ils le reconnaissaient pour seigneur. Argon leur jure à son tour qu'il ne leur en voudra nullement de ce qu'ils l'ont vaincu, et les tiendra en tel honneur et amitié que faisait Abaga son père. Après ces serments, ils ôtent les fers à Argon et le tiennent comme leur seigneur. Lui aussitôt ordonne qu'on tire des flèches dans ce pavillon tant que le mélic qui était chef de l'armée fût mort. Cet ordre fut exécuté à l'instant et le mélic fut tué. Argon alors prit la seigneurie et tous le reconnurent pour chef. Ce mélic qui fut tué avait nom Soldam, et c'était le plus grand du royaume après Acomat. C'est ainsi qu'Argon recouvra la seigneurie.

Comment, Argon fit occire Acomat, son oncle.

Quand Argon vit qu'il était bien reconnu pour seigneur par tous, il commande de marcher vers la cour, et aussitôt on se met en mouvement. Or un jour qu'Acomat tenait cour dans son plus grand palais et donnait une fête, il arriva un messager qui lui dit : « Sire, je vous apporte des nouvelles, non pas telles que je l'eusse voulu, mais bien terribles. Les barons ont délivré Argon et le regardent comme seigneur ; ils ont occis Soldam, notre cher ami, et ils viennent en toute hâte pour vous prendre et vous occire ; or faites-en ce que vous jugerez le meilleur. » À cette nouvelle, Acomat, qui sait bien qu'il peut en croire le messager, est tout ébahi et si effrayé qu'il ne sait que faire ou que dire. Cependant, comme un vaillant et fier homme qu'il était, il se remet et dit à celui qui lui avait apporté cette nouvelle de ne pas être assez hardi pour en parler à qui que ce fût. L'autre promet d'obéir. Acomat aussitôt monte à cheval avec ceux auxquels il se fiait le plus et se met en route pour aller au soudan de Babylone, espérant ainsi sauver sa vie, car nul ne savait où il allait, excepté ceux qui étaient avec lui.

Il avait déjà marché six journées, quand il arriva à un défilé par où il fallait absolument passer, et celui qui le gardait reconnut bien Acomat et vit qu'il fuyait. Il résolut de le faire prisonnier, ce qui lui était facile, parce qu'Acomat avait peu de monde avec lui. Il se saisit donc de lui aussitôt : en vain Acomat lui cria merci et lui offrit de grands trésors ; l'autre, qui aimait beaucoup Argon, lui dit que tous les trésors du monde ne l'empêcheraient pas de le remettre entre les mains d'Argon son seigneur. Et tout aussitôt il partit avec une bonne escorte pour aller à la cour, menant Acomat avec lui et le gardant si bien qu'il ne pouvait fuir. Enfin il arriva à la cour, où Argon était arrivé depuis trois jours seulement et où il était moult irrité de voir qu'Acomat s'était échappé.

Comment les barons firent hommage à Argon.

Quand le gardien de ce défilé eut amené Acomat à Argon, celui-ci en eut une si grande joie, qu'on ne pourrait l'imaginer. Il dit à son oncle qu'il soit le malvenu et qu'il fera de lui ce qu'il a

mérité qui lui fut fait. Il commande donc qu'on l'ôte de devant lui, et, sans prendre d'autre conseil, qu'on le tue et qu'on détruise son corps. Et celui à qui Argon avait donné cet ordre prit Acomat et le fit tuer et jeter son corps en un tel lieu qu'on ne le vit jamais. Telle est toute l'histoire d'Argon et de son oncle Acomat.

Comment, Catu prit, la seigneurie après la mort d'Argon.

Quand Argon eut fait cela, il alla au palais principal et eut toute la seigneurie, et de toutes parts les barons qui avaient été soumis à son père Abaga viennent lui rendre hommage comme à leur seigneur et lui obéissent comme ils doivent le faire. Lors donc qu'Argon eut consolidé son pouvoir, il envoie Casan son fils avec bien trente mille cavaliers à l'Arbre sec, pour préserver sa terre des incursions des ennemis. C'est ainsi qu'Argon recouvra sa seigneurie, et ce fut vers l'an 1286 de l'incarnation du Christ. Acomat avait régné deux ans, et Argon en régna six et au bout de ce temps mourut de maladie ou, comme quelques-uns pensent, de poison.

Comment Quiacatu prit la seigneurie après la mort d'Argon.

Quand Argon fut mort, un de ses oncles, qui avait été frère d'Abaga son père et qui se nommait Quiacatu, prit la seigneurie; ce qu'il pouvait bien faire, car Casan était éloigné dans la contrée de l'Arbre sec. Casan apprit en même temps que son père était mort et que Quiacatu avait pris la seigneurie. Il eut une grande douleur de la mort de son père, mais il fut surtout irrité de voir que l'oncle de son père avait pris la seigneurie. Il ne put aussitôt quitter ce pays à cause de ses ennemis; mais il dit qu'il ira en temps et lieu, de manière à prendre une aussi belle vengeance que celle que son père avait prise d'Acomat. Et, que vous dirai-je? Quiacatu tenait la seigneurie, et tous lui obéissaient, excepté ceux qui étaient avec Casan. Il prit la femme d'Argon, son neveu, et l'épousa : il menait joyeuse vie, parce qu'il était moult voluptueux; mais au bout de deux ans il mourut empoisonné.

Comment Baidu prit la seigneurie après la mort de Quiacatu.

À la mort de Quiacatu, Baidu, son oncle, qui était chrétien, prit la seigneurie. Ce fut l'an 1294 de l'incarnation du Christ; tous lui obéissaient, excepté Casan et son armée. Quand Casan sut que Quiacatu était mort et que Baidu avait pris le royaume, il fut fâché de n'avoir pu se venger de Quiacatu; mais il dit bien qu'il prendra de Baidu une telle vengeance que tout le monde en parlera; et il résout de ne pas attendre davantage, mais de marcher contre Baidu pour le mettre à mort. Il s'entend avec ses gens et se met en route pour reconquérir la seigneurie. Quand Baidu sut certainement que Casan venait contre lui, il assembla une grande quantité de gens et marcha à sa rencontre bien dix journées, puis il fit dresser son camp et attendit Casan et ses gens pour les combattre. Deux jours après, Casan arriva avec son armée, et le jour même ils livrèrent la bataille, qui fut moult rude et cruelle; mais elle ne put durer longtemps, car à peine commençait-elle qu'une partie de ceux qui étaient avec Baidu allèrent rejoindre Casan et combattirent contre Baidu. Ainsi celui-ci fut défait; il fut même tué, et Casan vainqueur fut le maître de tout le royaume. Car, après sa victoire, il se rendit de suite à la cour et prit la seigneurie; tous les barons lui firent hommage et lui obéirent comme à leur seigneur lige. Casan commença à régner l'an 1294 de l'incarnation du Christ.

Telle est l'histoire de ce pays, depuis Abaga jusqu'à Casan. Alau, qui conquit Baudac et qui était frère du grand khan Guidai, est le chef de toute cette famille; car il fut père d'Abaga, Abaga

fut père d'Argon, et Argon de Casan, qui règne aujourd'hui. Or, puisque nous vous avons parlé de ces Tartares du Levant, nous vous dirons ce que nous savons de la grande Turquie. Mais il est vrai que nous vous avons déjà entretenu de la grande Turquie et dit comment Caidu en fut roi ; nous n'avons donc plus à nous en occuper, et nous passerons aux provinces et aux gens qui sont au nord.

Du roi Canci, qui est au nord.

Or sachez qu'au nord est un roi appelé Conci ; il est Tartare et tous ses sujets sont Tartares, et ils observent la vraie loi tartare, qui est moult sauvage ; ils l'observent telle que la firent Cinchin-Khan et les autres Tartares primitifs. Ainsi, ils ont un dieu de feutre nommé Nacigai, auquel ils ont fait une femme ; et ces deux dieux, Nacigai et sa femme, ils disent que ce sont les dieux de la terre et que ce sont eux qui protègent leurs bêtes, leurs grains et tous leurs biens de la terre. Ils les adorent, et quand ils mangent aucune bonne viande, ils en oignent la bouche de leurs dieux. Ils mènent absolument une vie bestiale. Ils ne sont soumis à personne ; leur roi est de la lignée de Cinchin-Khan, c'est-à-dire de la lignée impériale, et proche parent du grand khan. Ils n'ont ni cités ni villages ; mais ils demeurent toujours en de grandes plaines, de grandes vallées et de grandes montagnes. Ils vivent de bestiaux et de lait ; ils n'ont point de grain. Ils sont moult nombreux, mais ne font la guerre à personne et vivent en grande paix. Ils ont grandissime quantité de bestiaux, comme chameaux, chevaux, bœufs, brebis et autres animaux. Ils ont de grandissimes ours blancs, hauts de plus de vingt paumes[1] ; ils ont de grands renards tout noirs[2], des ânes sauvages et des zibelines[3], avec la peau desquelles on fait de si belles fourrures qu'un manteau coûte, comme je vous ai dit, mille besants. Ils ont aussi beaucoup de vairs, et des rats de Pharaon en grande quantité, dont ils vivent tout l'été ; car ces animaux sont très gros. Enfin, ils ont en abondance toutes sortes de bêtes sauvages, parce que leur pays est moult sauvage et inhabité. Cette contrée est telle que nul cheval ne pourrait y aller, car il y a beaucoup de lacs et de fontaines, et la glace, la fange et la boue empêcheraient les chevaux d'avancer[4]. Ces mauvais chemins durent treize journées, et à chaque journée, il y a une poste où les messagers se reposent[5]. À chaque poste, il y a bien quarante chiens, grands à peu près comme un âne, qui portent les messages d'une poste à l'autre, c'est-à-dire d'une journée à l'autre, et voici comment. Comme une charrette avec des roues ne pourrait aller sur ces routes couvertes de glace et de boue, où les chevaux ne sauraient marcher, ils ont fait des traîneaux qui n'ont point de roues, et qui sont construits de telle sorte qu'ils vont sur la glace et la boue et la fange, sans trop y enfoncer ; et il y a beaucoup de ces traîneaux dans notre pays, sur quoi on apporte le foin et la paille l'hiver, quand il fait de grandes pluies et beaucoup de boue. Ils mettent sur ce traîneau une peau d'ours, puis un messager monte dessus, et on attelle six de ces grands chiens dont je vous ai parlé, et ils conduisent le traîneau jusqu'à la poste suivante, à travers la glace et la boue[6]. L'homme qui garde la poste monte sur un autre traîneau, aussi traîné par des chiens, et se

1 *Ursus albus*, l'ours blanc, le grand ours polaire. Si la *palme*, le *span* ou *empan* correspond à environ huit pouces, comme le suppose Marsden, vingt empans donneraient environ treize pieds.

2 La fourrure du renard noir est très estimée dans la Russie supérieure. On la préfère, pour la légèreté et pour la chaleur qu'elle donne, à la martre zibeline elle-même. Une seule peau se vend jusqu'à 400 roubles. (Voy. page suivante.)

3 La zibeline (*Mustela zibellina* de Linné), une des espèces de martre. « Le pelage d'hiver de la martre proprement dite, de la zibeline et de l'hermine, appelée *roselet* dans son pelage d'été, est l'objet d'un grand commerce pour les Russes, qui tirent une si grande quantité de pelleteries de leur déserte Sibérie. ». (*Encyclopédie moderne*.) — Voy. p. 182.

4 Observation topographique exacte : de grandes rivières, qui se déversent vers le nord et l'est, ont leurs sources dans les hautes plaines, entre les latitudes de 45 et 55 degrés. « Baraba (entre l'Irtish et l'Obi) est vraiment ce que son nom exprime, une vaste plaine marécageuse. Tout le pays est couvert de lacs, de marais, etc. » (*Bell's travels*, vol. 1.)

5 Les *ostrogs* ou villages des Russes, les *balagan* ou maisons de repos du Kamtchatka.

6 Il est certain que l'on emploie les chiens comme animaux de trait dans les contrées du nord-est de la Tartarie, et ces chiens sont d'une taille peu commune. « Le nombre des chiens dépend nécessairement du poids à tirer, dit Lesseps. Le plus ordinairement l'attelage se compose de quatre ou cinq chiens, lorsqu'il y a sur le traîneau quelque chose de plus qu'une seule personne. Les traîneaux

rend, par le plus court chemin et le meilleur, à la poste voisine. Quand les deux traîneaux y sont arrivés, le messager trouve un traîneau et des chiens tout préparés qui le mènent en avant, et le maître de la poste retourne en arrière, ramenant ses traîneaux. C'est ainsi qu'ils voyagent pendant ces treize journées à l'aide de ces chiens. Les gens qui demeurent en ce pays, dans les vallées et les montagnes, sont grands chasseurs, et ils prennent maintes bêtes de grand prix dont ils tirent moult profit. Ce sont zibelines et hermines, vairs et ercolins[1] et renards noirs, et maintes autres bêtes



Renard noir ou Renard argenté *(Vulpes argentata).*

dont la peau sert à faire les belles fourrures. Ils ont des engins qui n'en laissent pas échapper une seule. À cause du grand froid qui règne en ce pays, toutes les maisons sont sous terre ; mais eux, ils demeurent souvent sur la terre. Nous vous parlerons maintenant d'un pays où règne toujours l'obscurité.

De la province d'obscurité.

Encore au nord de ce royaume est une province appelée Obscurité, parce que de tout temps il y fait sombre, et il n'y a ni soleil, ni lune, ni étoiles ; mais il fait aussi obscur que chez nous au crépuscule[2]. Les habitants n'ont point de seigneur ; ils vivent comme des bêtes et ne sont soumis à personne[3].

---

des bagages sont tirés par dix chiens.

1 *Ercolin, arcolini, herculini, arculini* dans les diverses éditions ; les Italiens appellent *arcigoloso* le même animal que nous nommons *goulu* ou *glouton* et que les Allemands nomment *vielfrass*.

2 Description exacte de la demi-obscurité qui remplace la lumière solaire aux régions polaires, pendant la saison où le soleil reste tout le jour au-dessous de l'horizon.

3 D'un côté les Tongouzes ou leurs voisins les Samoyèdes, et de l'autre les Yakouts ou Yakoutys, qui habitent le pays riverain de

Les Tartares font souvent des incursions en ce pays, et voici comment ils s'y prennent pour retrouver leur route. Ils choisissent des juments qui aient des poulains, et laissent ceux-ci hors du pays, parce que les juments sentent leurs petits et savent mieux retrouver leur chemin que les hommes. Ils montent donc sur ces juments, entrent dans le pays et dérobent tout ce qu'ils peuvent ; puis, lorsqu'ils ont assez de butin, ils laissent les juments s'en aller, et elles savent bien toujours reprendre leur chemin. Ces gens ont beaucoup de peaux très précieuses ; car il y a en leur pays des



Marthe zibeline.

zibelines, des hermines, des ercolins, des vairs, des renards noirs et maintes autres fourrures précieuses. Ils sont tous chasseurs et ils amassent tant de ces peaux que c'est merveille. Les habitants des pays voisins les leur achètent toutes et en tirent grand gain et grand profit. Ces gens sont moult grands et bien faits de leurs membres, mais ils sont moult pâles et n'ont point de couleur. La grande Rosie confine d'un côté à cette province, et nous allons vous en entretenir.

De la province de Rosie et de ses habitants.

Rosie est une grandissime province vers le nord. Les habitants sont chrétiens et tiennent la loi grecque. Il y a plusieurs rois, et chaque peuplade a son langage particulier. Ils sont moult simples et sont tous beaux, hommes et femmes ; ils sont blancs et blonds. La contrée est défendue par

la Lena. « Les Yakontys, dit Bell, diffèrent peu des Tongousiens, soit par leur physionomie, soit par leurs habitudes. Les uns et les autres vivent de pêche et de chasse. »

maints pas fortifiés ; ils ne payent tribut à personne, excepté une légère redevance qu'ils font à un roi tartare de l'Occident[1], nommé Tactatai. Ce n'est pas un pays de commerce ; cependant ils ont beaucoup de fourrures de grande valeur, comme zibelines, hermines, vairs, ercolins, renards, des plus beaux et des meilleurs du monde[2]. Ils ont aussi des mines d'argent assez abondantes[3]. Il n'y a rien autre chose de remarquable : aussi nous ne vous dirons rien de plus de Rosie, et vous parlerons de la grande mer qui avoisine ces provinces et des gens qui habitent sur ses rivages, et nous commencerons par Constantinople. Mais auparavant, sachez que dans cette contrée que je vous ai décrite, est une province appelée Lac, qui confine à Rosie, qui a un roi particulier, et dont les habitants sont chrétiens et Sarrasins. Ils ont bon nombre de belles fourrures qu'ils vendent aux marchands, car ils vivent de commerce et d'industrie. Au reste, c'est tout ce que j'ai à vous en dire ; mais je veux rappeler quelque chose que j'ai oublié de la province de Rosie. Il y fait le plus grand froid qu'on puisse imaginer, et on a peine à y résister. Cette province est si grande, qu'elle s'étend jusqu'à la mer Océane, et elle possède en mer plusieurs îles où naissent des gerfauts et des faucons pèlerins qu'on transporte en plusieurs pays. Il n'y a pas bien loin de Rosie en Norvège, et, n'était le grand froid, la traversée ne serait pas longue ; mais le froid empêche d'y aller si facilement. Passons maintenant à la grande mer. Il y a sur ses bords maintes peuplades inconnues qu'il est bon de citer ; nous commencerons d'abord par son entrée et le détroit de Constantinople.

De l'entrée de la grande mer.

À l'entrée de la grande mer, du côté de l'occident, est une montagne appelée le Far. Mais en réfléchissant bien, nous nous repentons d'avoir entrepris de parler de la grande mer, parce qu'elle est connue de trop de gens. Nous la laisserons donc et vous entretiendrons des Tartares de l'Occident et de leurs seigneurs[4].

Des seigneurs des Tartares de l'Occident.

Le premier seigneur des Tartares de l'Occident fut Sain, qui moult fut grand roi et puissant. Ce roi Sain conquit la Rosie et la Comanie, l'Alanie, Lac, Mengiar, Zic, Gucia et Gazarie. Avant la conquête, toutes ces provinces étaient soumises à la Comanie ; mais elles ne formaient pas un seul tout et n'étaient pas unies, ce qui fut cause de leur ruine. Les Comans furent dispersés de coté et d'autre, ou ceux qui restèrent dans ces provinces furent esclaves du roi Sain. Après Sain régna Patu, puis Berca, Mungletemur, Totamungur[5] et enfin Toctai, qui règne aujourd'hui. Nous allons vous raconter une grande bataille qui eut lieu entre Alan, le seigneur du Levant, et Barca, le seigneur de l'Occident, et quelle en fut la cause.

1 Les Tartares, sous le commandement de Batou, petit-fils de Gengis-Khan, s'étaient emparés, vers 1240, de la Russie, de la Pologne et de la Hongrie.

2 Les animaux sauvages étaient plus nombreux en Russie, lorsque ce pays était encore moins peuplé qu'il ne l'est aujourd'hui.

3 Il n'est pas impossible qu'il ait existé autrefois des mines d'argent dans la Russie européenne. Ibn-Batuta parle de mines d'argent en Russie.

4 Les Tartares occidentaux étaient les sujets de Batou et de ses descendants, qui avaient eu, comme part dans l'héritage de Gengis-Khân, les contrées de Kaptchak, Alla, Bulgarie, etc.

5 Totamangu, et quelquefois Tolobuga.

De la guerre qui s'éleva entre Alau et Barca, et des batailles qu'ils se livrèrent.

Vers l'an 1261 de l'incarnation du Christ, il s'éleva une grande querelle entre le roi Alau, seigneur des Tartares du Levant, et Bercha, roi des Tartares du Ponant, à l'occasion d'une province qui était frontière de l'un et de l'autre, et que chacun voulait avoir pour lui, ne prétendant céder ni l'un ni l'autre, parce qu'ils s'estimaient également forts et puissants. Ils se portent donc un défi, et disent chacun qu'ils iront prendre cette province et qu'ils verront qui s'y opposera. Et quand ils se sont ainsi défiés, ils convoquent tous leurs hommes d'armes et font les plus grands préparatifs qu'on ait jamais vus ; en effet, six mois après, ils avaient assemblé chacun trois cent mille hommes à cheval, bien armés et préparés pour le combat, suivant leurs usages. Lorsque ses préparatifs furent terminés, Alau, le sire du Levant, se mit en marche avec son armée : ils avancèrent maintes journées sans qu'il leur arrivât rien qui mérite d'être rapporté ; et enfin ils arrivèrent dans une plaine, entre les portes de fer et la mer de Sarain. Là, Alau fit disposer son camp en bon ordre, et on y voyait maints riches pavillons et riches tentes, comme il convient à de riches hommes. Alau résolut d'attendre là Barca avec son armée, voir s'ils oseraient venir contre lui ; et ce lieu où ils étaient campés était sur les confins des deux royaumes. Voyons donc ce que faisaient Barca et ses gens.

Comment Barca marcha avec son armée contre Alau.

Quand Barca eut rassemblé toutes ses forces et qu'il sut qu'Alau approchait avec son armée, il se dit qu'il ne fallait plus différer et, sans plus attendre, se mit aussi en marche. Il s'avance jusqu'à la grande plaine où étaient campés ses ennemis, et il fait placer son camp à dix milles de celui d'Alau ; et je vous dis en vérité que ce camp était bien aussi beau que celui d'Alau, car qui eut vu ces pavillons en drap d'or et ces riches tentes aurait convenu assurément n'avoir jamais vu d'aussi beau camp. Les gens de Barca étaient plus nombreux que leurs ennemis ; car ils étaient bien, sans mentir, trois cent cinquante mille cavaliers. Ils se reposèrent ainsi deux jours sous leurs tentes ; puis Barca les rassemble et leur parle ainsi : « Beaux seigneurs, vous savez certainement que depuis que j'ai pris le royaume, je vous ai aimés comme frères et fils ; maints de vous ont été avec moi en maintes grandes batailles, et beaucoup de terres que nous tenons, vous m'avez aidé à les conquérir ; vous savez aussi que ce que j'ai est vôtre comme mien ; et puisqu'il en est ainsi, chacun de nous doit s'efforcer de conserver notre honneur, comme nous l'avons fait jusqu'ici. Vous connaissez comment Alau, ce grand et puissant roi, vient nous combattre à tort, et puisqu'il est constant qu'il a tort et que nous avons raison, chacun doit être certain que nous remporterons la victoire ; d'ailleurs nous sommes plus nombreux qu'eux, car ils ne sont que trois cent mille, et nous, nous sommes trois cent cinquante mille d'aussi bons guerriers qu'eux et de meilleurs. Or donc, beaux seigneurs, d'après tout cela, vous voyez que nous sommes sûrs de la victoire, et comme nous sommes venus de si loin dans le seul but de livrer ce combat, nous le livrerons d'ici trois jours ; allons-y avec tant d'ordre et de sagesse que notre affaire aille de mieux en mieux ; je prie seulement chacun de vous de se conduire avec valeur, et de se montrer tel en ce jour que tout le monde nous admire. Je ne vous en dirai pas davantage, mais au jour convenu soyez prêts et songez à vous conduire en vaillants hommes. » Ainsi parla Barca. Voyons maintenant ce que faisaient Alau et ses gens, depuis que leurs ennemis étaient arrivés.

Comment Alau parle à ses gens.

Quand Alau sut que Barca était venu avec une si grande quantité de gens, il convoqua beaucoup de ses meilleurs guerriers et leur parla ainsi : « Beaux frères et fils et amis, vous savez que toujours vous m'avez aidé et secouru ; jusqu'à ce jour, vous m'avez aidé à vaincre dans maintes batailles, et nous n'en avons livré aucune que nous n'ayons remporté la victoire. Nous voici venus pour combattre le grand roi Barca ; je sais bien qu'il a autant de gens que nous et même plus ; mais ses soldats ne sont pas si bons que les nôtres, et certainement nous les mettrons en fuite et les vaincrons. Nous savons par nos espions que d'ici trois jours ils viendront nous attaquer, ce dont j'ai grande liesse ; je vous prie donc de vous tenir prêts pour ce jour et de faire comme vous avez coutume de faire. Je veux seulement vous rappeler une chose, c'est qu'il vaut mieux mourir que fuir, si nous ne pouvons éviter une défaite. Que chacun donc fasse en sorte que notre honneur soit sauf et nos ennemis déconfits et morts. » Ainsi parlèrent les deux grands rois, et ils attendaient que le jour dit fût arrivé ; leurs barons se préparent aussi au mieux et prennent tout ce qu'ils savent leur être nécessaire.

De la grande bataille entre Alau et Barca.

Quand le jour désigné fut arrivé, Alau se lève de bon matin et fait armer tous ses gens ; il ordonne la bataille le mieux qu'il peut, comme un sage homme qu'il était. Il fit trente escadrons, chacun de dix mille cavaliers ; car, ainsi que je vous l'ai dit, il pouvait avoir trois cent mille hommes. À chacun de ces escadrons il donna un bon chef et un bon capitaine ; puis, lorsqu'il eut tout disposé, il commanda à ses escadrons de marcher à l'ennemi, ce qu'ils firent aussitôt, s'avançant au petit pas jusqu'à ce qu'ils fussent à moitié du chemin qui les séparait de l'armée de Barca ; alors ils s'arrêtèrent et attendirent de pied ferme leurs ennemis. De même, Barca s'était levé dès le matin et avait fait armer ses gens, et avait sagement disposé son armée, l'ayant partagée en trente-cinq colonnes ; car il les fit, ainsi qu'Alau, de dix mille cavaliers chacune, avec un bon chef et un bon capitaine. Puis il ordonne aussi à ses troupes de marcher en avant, ce qu'elles font en bon ordre, jusqu'à ce qu'elles soient arrivées à un demi mille de l'ennemi. Là, elles s'arrêtent un instant, puis se remettent en marche, jusqu'à ce qu'enfin elles soient à deux portées d'arc. La plaine était la plus belle et la plus large qu'on pût voir, de manière qu'une grandissime quantité de cavaliers pouvaient y combattre. Et certes il en était bien besoin, car jamais de si grandes armées ne s'étaient rencontrées. Sachez qu'ils étaient bien six cent cinquante mille cavaliers, appartenant aux deux plus puissants rois du monde, Alau et Barca, qui tous deux étaient proches parents et de la lignée impériale de Cinchin-Khan.

Encore de la bataille d'Alau et de Barca.

Après être restées ainsi un moment en présence, les deux armées n'attendaient que le signal du combat et ne désiraient rien tant que d'entendre sonner le nacar. Des deux côtés, ce signal ne se fit pas longtemps attendre, et aussitôt ils coururent les uns contre les autres, saisissant leurs arcs et décochant des flèches à leurs ennemis. Des deux côtés alors on put voir voler des flèches en si grande quantité qu'on ne distinguait plus le ciel ; maints hommes et maints chevaux tombèrent morts, et il ne pouvait en être autrement, tant de flèches étant tirées à la fois. Tant qu'ils eurent des flèches en leurs carquois, ils ne cessèrent d'en tirer, en sorte que la terre était couverte de cadavres ; puis, quand ils eurent vidé leurs carquois, ils saisirent leurs épées et leurs piques et se coururent sus les

uns aux autres. La bataille commença si cruelle et si sanglante que c'était une pitié à voir. Mains, bras, têtes, étaient coupés ; hommes et chevaux trébuchaient morts à terre : jamais en une bataille il ne périt tant de monde. Les cris et les gémissements auraient couvert la voix de Dieu dans son tonnerre. On ne pouvait marcher que sur des cadavres et la terre était vermeille de sang. Il y avait longtemps que deux armées aussi puissantes ne s'étaient rencontrées. Les gémissements et les plaintes des blessés et des mourants, qui ne pouvaient se relever, faisaient pitié à entendre. Ce fut grand malheur pour l'un et l'autre peuple que cette bataille, car maintes dames en seront veuves et maints enfants orphelins. On voyait bien, à les voir combattre, que c'étaient de mortels ennemis. Le roi Alau, qui moult était vaillant, se conduisit si bien en ce jour, qu'il montra à tous qu'il était digne de tenir terres et de porter la couronne. Il fit grande prouesse et excita ses gens, qui voyaient à leur tête un seigneur si bon et si valeureux ; il leur donna à tous du cœur, et tous, amis comme ennemis, étaient émerveillés de le voir combattre si rudement, car il semblait que ce ne fut pas un homme, mais un foudre et une tempête.

Comment Barca combat vaillamment.

Le roi Barca combat aussi moult bien et vaillamment, et certes il le fait si bien que tous ne peuvent que le louer ; mais sa prouesse ne sert de rien en ce jour, car ses gens étaient tous morts, et tant gisaient à terre que les autres ne pouvaient résister. Quand donc la bataille eut duré jusqu'au soir, le roi Barca et les siens furent forcés d'abandonner le combat. Ils prennent la fuite à toute bride ; mais Alau et les siens les poursuivent, tuant et massacrant tous ceux qu'ils atteignaient, tellement que c'était une pitié à voir. Et après les avoir ainsi poursuivis quelque temps, ils reviennent à leurs tentes et se désarment, et ceux qui étaient blessés se font laver et bander. Ils étaient si las et si abattus, qu'ils avaient certes plus besoin de se reposer que de combattre. Ils se reposent donc toute la nuit, et quand le matin est venu, Alau ordonne de brûler tous les corps, amis et ennemis, et son commandement est exécuté. Puis il retourne dans son pays avec tous ceux des siens qui avaient échappé à la bataille ; car sachez que sa victoire lui avait coûté la plupart de ses soldats, mais ses ennemis en avaient perdu encore davantage ; et le nombre des morts fut si grand en ce jour qu'on ne saurait le dire. Telle fut l'issue de cette grande bataille où le roi Alau fut vainqueur ; nous vous conterons maintenant un combat que se livrèrent les Tartares du Ponant.

Comment Totamagn fut sire des Tartares du Ponant.

À la mort de Mongutemur, le sire des Tartares de l'Occident, la seigneurie revenait à Tolobuga, qui était un jeune prince ; mais Totamangu, qui était un moult puissant homme, occit Tolobuga, avec l'aide d'un autre roi des Tartares nommé Nogai. Totamangu, par le secours de Nogai, s'empara donc du tronc ; mais il n'en jouit pas longtemps : il mourut, et la seigneurie passa à Toctai, qui moult était sage et prud'homme. Or, cependant, les deux fils de Tolobuga grandissaient et étaient déjà en âge de porter les armes ; ils étaient sages et prudents, et tous deux, avec une belle escorte, vinrent à la cour de Toctai. Ils vont le trouver et se jettent à ses genoux ; mais Toctai les fait lever et leur dit qu'ils soient les bienvenus. L'aîné des deux princes prend alors la parole : « Beau sire Toctai, dit-il, nous allons vous dire pourquoi nous sommes venus. Comme vous le savez, nous sommes fils de Tolobuga, qu'ont tué Totamangu et Nogai : du premier nous ne pouvons plus nous venger, puisqu'il est mort ; mais pour Nogai, nous venons vous demander, comme à notre seigneur naturel, que vous nous fassiez raison de la mort de notre père et que vous fassiez venir Nogai devant vous, afin qu'il rende compte du sang qu'il a versé. Voilà pourquoi nous sommes venus à votre cour, et c'est là ce que nous attendons de vous. »

Comment Toctai envoie demander compte à Nogai de la mort de Tolobuga.

Quand Toctai eut entendu ce discours, qu'il savait bien être juste, il répond à l'enfant : « Bel ami, tu me demandes de te faire raison de Nogai : je le ferai volontiers ; je vais le mander à ma cour, et on fera de lui ce qu'il est raisonnable d'en faire. » Toctai envoie donc deux messagers à Nogai lui mander de venir à sa cour faire raison aux deux fils de Tolobuga de la mort de leur père. Au reçu de ce message, Nogai le tourne en dérision et répond aux messagers qu'il n'ira pas. Les messagers alors reviennent vers leur seigneur et lui rendent cette réponse. Et Toctai, à cette nouvelle, entre dans une grande colère et dit, si haut que tous ceux qui l'entourent peuvent l'entendre : « Si Dieu m'aide, ou Nogai viendra devant moi faire raison aux fils de Tolobuga, ou j'irai contre lui avec tous mes gens, pour le détruire. » Et, sans tarder, il envoie à Nogai deux autres messagers, chargés de lui porter les paroles que vous allez entendre.

Comment Toctai envoie ses messagers à Nogai.

Les deux messagers de Toctai arrivent bientôt à la cour de Nogai ; ils le saluent bien courtoisement, et lui leur dit qu'ils soient les bienvenus. Alors l'un d'eux prend la parole : « Beau sire, fait-il, Toctai vous mande que si vous ne venez à sa cour faire raison aux fils de Tolobuga, il viendra contre vous avec tous ses gens et vous fera tout le dommage qu'il pourra, et vous fera vous-même prisonnier : ainsi, voyez ce que vous voulez faire et faites-nous réponse, que nous la lui rendions. » Quand Nogai eut entendu ce que Toctai lui mandait, il fut moult irrité et il répond aux messagers : « Seigneurs messagers, retournez à votre seigneur, et dites-lui de ma part que je ne redoute pas sa guerre et que, s'il vient sur moi, je ne l'attendrai pas, mais irai au-devant de lui à moitié chemin. Allez, reportez ma réponse à votre maître. » Les deux messagers partent aussitôt et rapportent à leur seigneur tout ce que Nogai leur a dit, qu'il fait fi de ses menaces et qu'il viendra à moitié chemin au-devant de lui. Toctai, voyant qu'il n'y a plus à reculer devant la guerre, n'hésite pas, et aussitôt envoie partout des messagers à tous ceux qui lui sont soumis d'avoir à s'apprêter pour marcher contre le roi Nogai. Il fait les plus grands préparatifs du monde, et d'un autre côté, Nogai, quand il sait certainement que Toctai doit venir l'attaquer avec une si grande armée, fait aussi de grands préparatifs, pas si grands cependant que Toctai, parce qu'il était moins puissant ; mais ils étaient néanmoins considérables.

Comment Toctai se met en marche avec deux cent mille cavaliers.

Quand Toctai eut fini ses préparatifs, il se mit en marche avec ses gens, et il avait bien deux cent mille cavaliers. Ils s'avancent jusqu'en la plaine de Nerghi, qui moult est grande et belle, et là Toctai place son camp pour attendre Nogai, car il savait qu'il venait à sa rencontre. Les deux fils de Tolobuga étaient là avec une belle compagnie de cavaliers, afin de venger la mort de leur père. Mais nous laisserons Toctai et retournerons à Nogai et à ses hommes. Dès que Nogai sait que Toctai est en marche, il ne tarde pas et part avec son armée, qui était bien de cent cinquante mille cavaliers, tous braves et vaillants et meilleurs hommes d'armes que ceux de Toctai. Et deux jours après que Toctai fut arrivé, Nogai vint poser son camp dans la plaine de Nerghi, à dix milles de ses ennemis. Et quand le camp fut tendu, on put voir maints beaux pavillons de drap d'or et maintes belles tentes qui semblaient bien les tentes de riches rois ; et le camp de Toctai n'était ni moins beau ni moins riche, mais même davantage, et il y avait de si beaux pavillons et de si riches tentes que c'était merveille. Et quand les deux rois furent arrivés en cette plaine de Nerghi, ils se reposent pour être frais et dispos le jour de la bataille.

Comment Toctai parle à ses gens.

Cependant le roi Toctai assemble tous ses gens et leur parle ainsi : « Seigneurs, nous sommes venus jusqu'ici pour combattre le roi Nogai et ses hommes, et en ce faisant, nous avons pour nous le bon droit ; car vous savez que toute cette querelle est venue de ce que Nogai a refusé de venir faire raison aux fils de Tolobuga. Puis donc que nous sommes dans notre droit, il est juste que nous soyons vainqueurs et que Nogai meure et périsse ; chacun de vous doit donc prendre courage et avoir bonne espérance de vaincre les ennemis ; mais toutefois je vous prie de vous montrer tous vaillants et de faire tous vos efforts pour remporter la victoire. »

Nogai, de son côté, exhorte ainsi ses troupes : « Beaux frères et amis, vous savez que nous avons déjà vaincu en maintes grandes batailles et en maintes rencontres, et que nous avons eu affaire à des ennemis plus redoutables que ceux-ci dont nous sommes venus à bout à notre honneur. Puis donc que cela est vrai, comme vous le savez, vous devez avoir confiance de vaincre en cette bataille, d'autant que nous avons raison et qu'ils ont tort ; car vous savez bien que Toctai n'était nullement mon seigneur pour me mander de venir à sa cour faire raison aux fils de Tolobuga. Or je ne vous dis rien de plus que de vous comporter en gens de cœur, afin que chacun parle de nous en cette bataille et que nous soyons redoutés à jamais. »

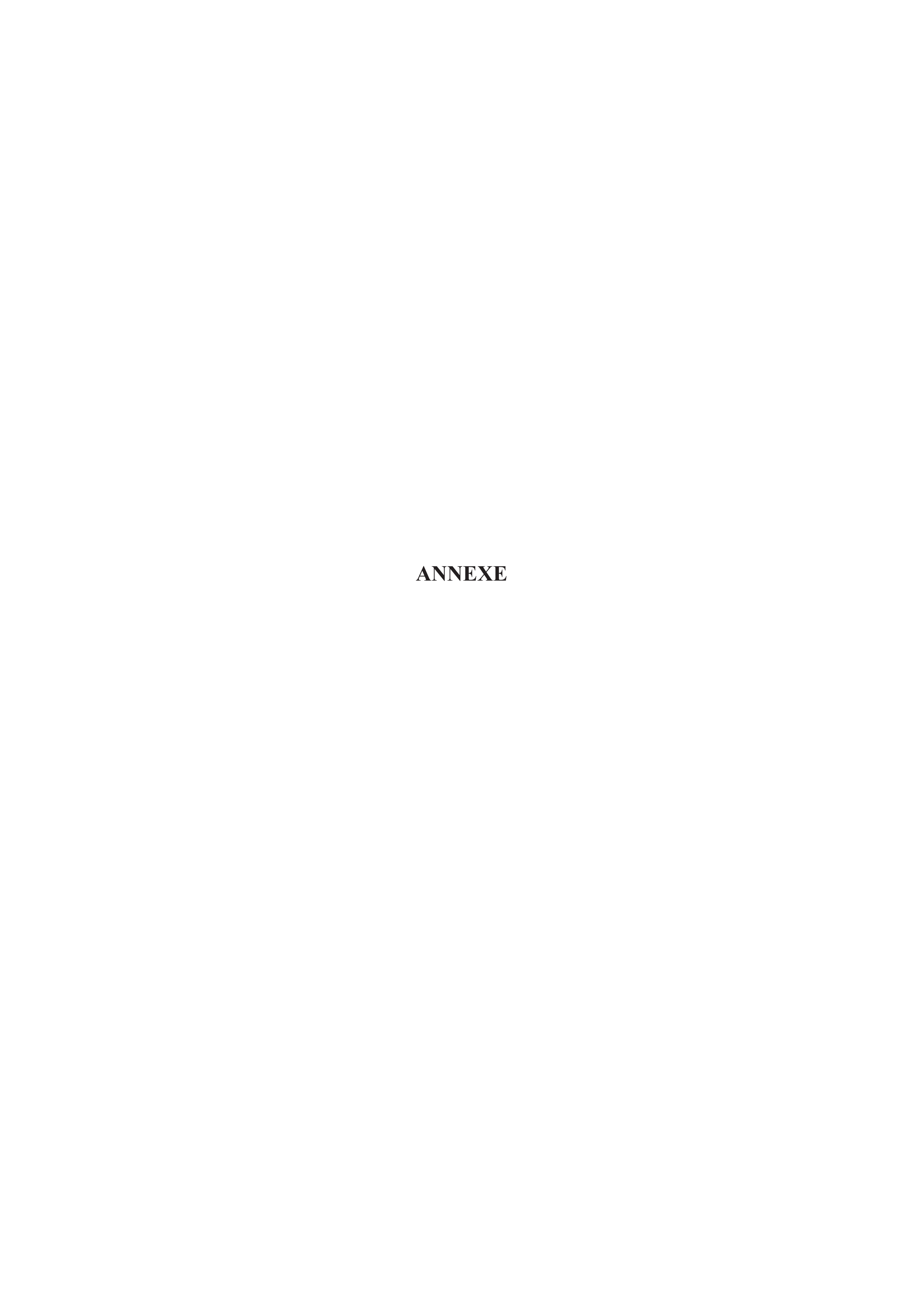
Quand les deux rois ont ainsi harangué leurs troupes, ils ne tardent plus, mais le lendemain se préparent au combat. Le roi Toctai fit vingt escadrons avec de bons chefs et de bons capitaines, et Nogai seulement quinze, parce que chacun les formait de dix mille cavaliers. Quand tout fut ainsi disposé, les deux armées marchèrent l'une contre l'autre jusqu'à une portée d'arc, puis s'arrêtèrent un moment, et, le nacar ayant sonné, commencèrent l'attaque en lançant leurs flèches. Celles-ci volaient de toutes parts, et c'était merveille de voir tomber à terre les hommes et les chevaux frappés à mort ; il y avait partout grands cris et grands gémissements. Puis, quand les flèches sont épuisées, ils prennent leurs épées et leurs piques et se courent sus en frappant de grandissimes coups. Ils recommencent la mêlée moult cruelle et sanglante ; ils se coupent mains et bras, bustes et têtes. Maints chevaliers morts ou mourants tombent à terre. Les cris, les plaintes et le cliquetis des armes empêchaient d'entendre le bruit du tonnerre : jamais on ne vit plus de morts qu'en cette bataille. Mais il en mourait plus du côté de Toctai que de celui de Nogai, parce que ceux de Nogai étaient meilleurs hommes d'armes que leurs ennemis. Les deux fils de Tolobuga font maintes prouesses ; mais c'est en vain, car ce n'était pas chose facile que de mettre à mort le roi Nogai. La bataille était si cruelle et si rude, que maints combattants qui le matin étaient sains et joyeux étaient alors morts et mourants, et maintes dames qui étaient mariées devinrent veuves. Cependant le roi Toctai s'efforce de tout son pouvoir d'exciter ses gens, et fait si grandes prouesses que tous en sont dans l'admiration. Il s'élance au milieu des ennemis comme s'il méprisait la mort ; il frappe à gauche et à droite, il va tuant et massacrant sur son passage. Il se conduit si bien qu'il cause un moult grand dommage à ses amis et à ses ennemis : à ses ennemis, car il en occit un grand nombre de sa main ; à ses amis, car en le voyant si bien faire, ils n'hésitaient pas à l'imiter et couraient sus aux ennemis et trouvaient la mort parmi eux.

Comment le roi Nogai combat vaillamment.

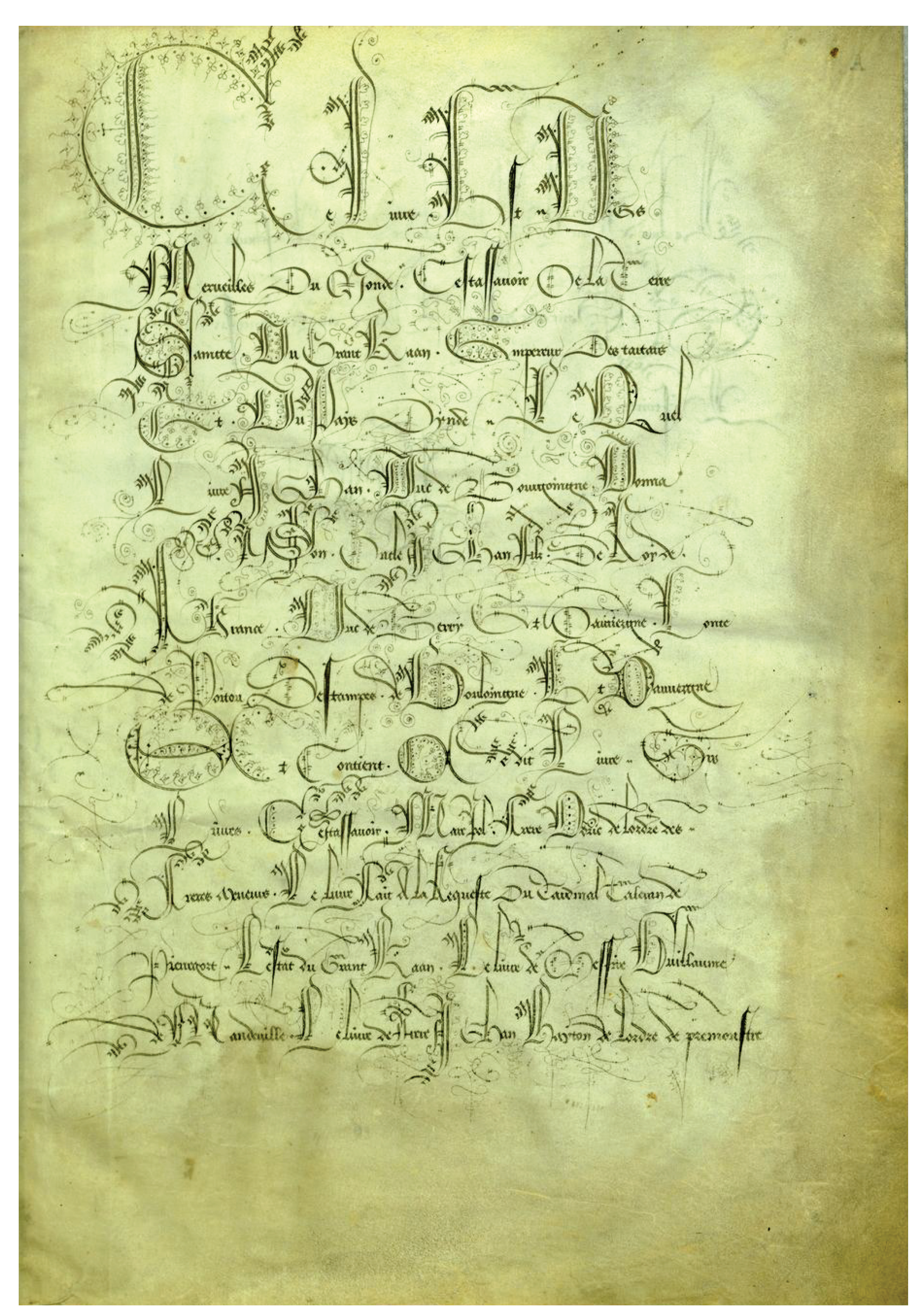
Le roi Nogai, de son côté, combat si vaillamment qu'il n'est nul qui puisse lui être comparé, et il a à bon droit le prix et l'honneur de cette bataille. Il se met entre les ennemis aussi hardiment que fait le lion entre les bêtes sauvages. Il va tuant et abattant et faisant grand dommage. Il s'élance

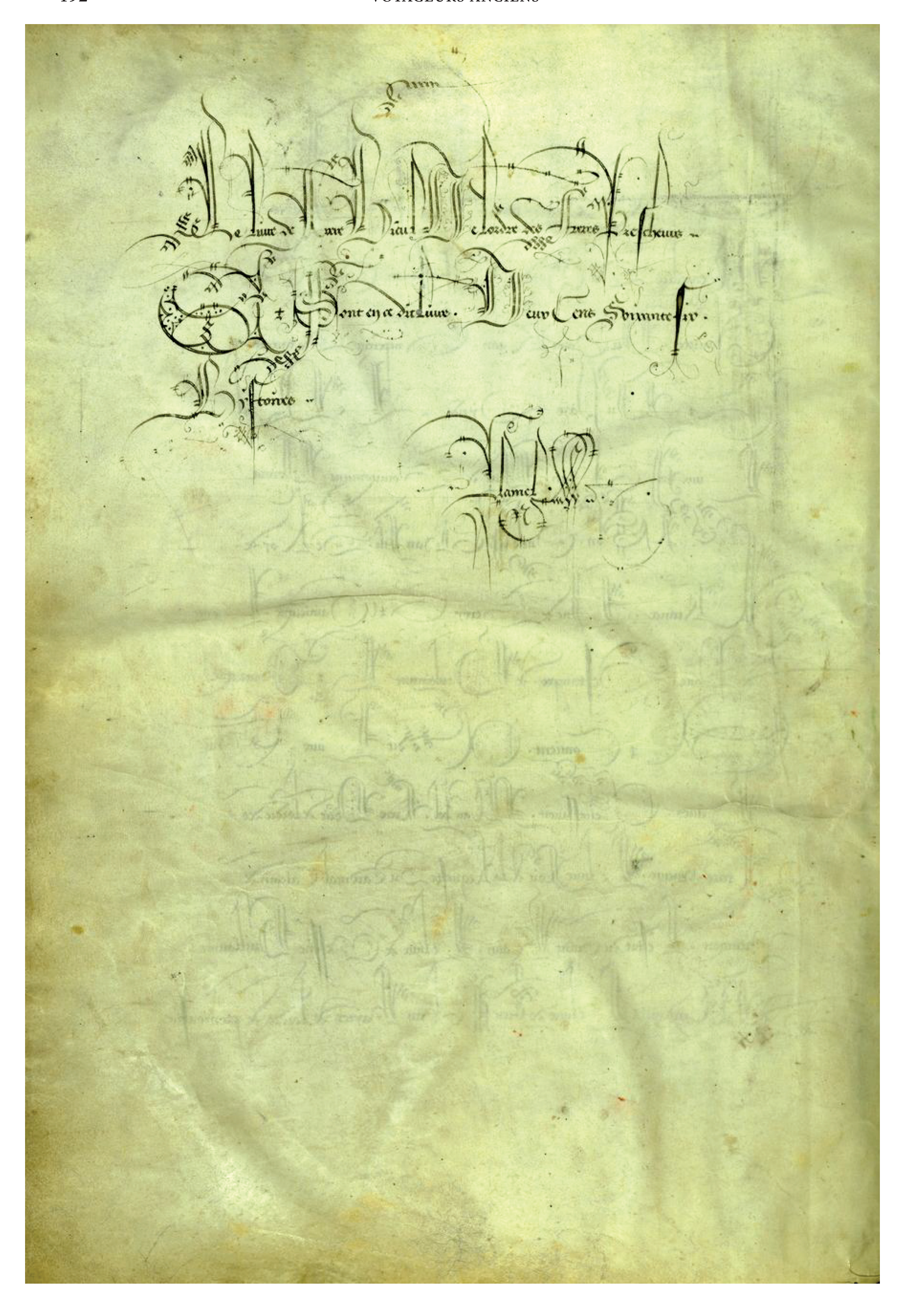
partout où il voit ses ennemis rassemblés, et les renverse deçà delà, comme s'ils étaient un vil bétail. Et ses hommes, envoyant la prouesse de leur seigneur, s'efforcent de l'imiter et courent sus aux ennemis moult hardiment et leur causent grand dommage. Et, que vous dirai-je ? Les gens de Toctai s'efforcent tant qu'ils peuvent de sauver leur honneur ; mais c'est en vain, car ceux à qui ils avaient affaire étaient trop bonnes et fortes gens. Enfin ils avaient tant souffert, qu'ils voient bien que s'ils restent davantage ils sont tous morts ; et jugeant qu'ils ne peuvent plus résister, ils prennent la fuite ; et Nogai et ses gens vont les poursuivant et en tuant un grand nombre. C'est ainsi que Nogai remporta la victoire. Soixante mille hommes au moins périrent en ce combat ; mais le roi Toctai échappa, ainsi que les deux fils de Tolobuga.

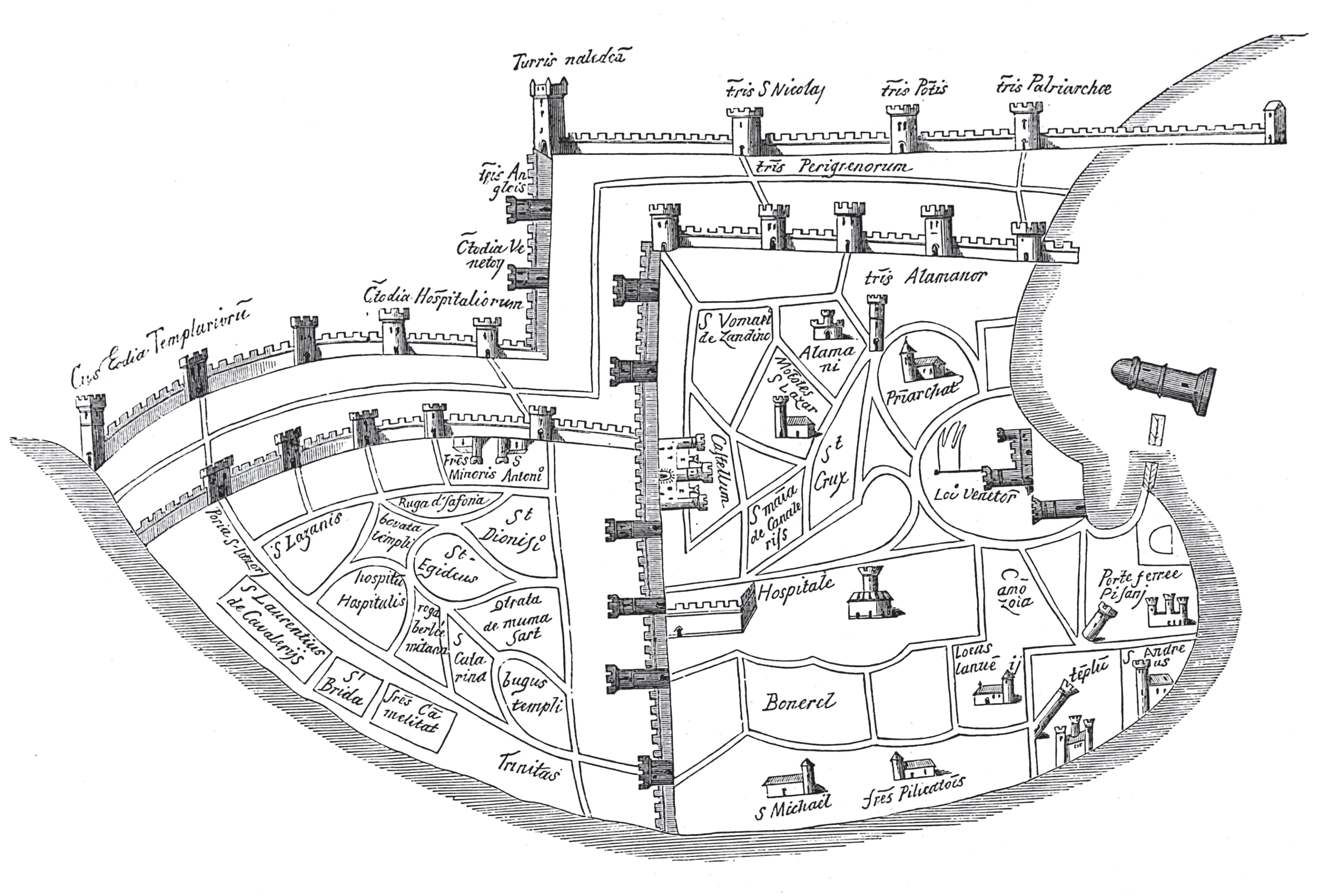
Deo gratias. Amen.



ANNEXE


Cy [illegible] livre [illegible] des
Merveilles du monde. C'est assavoir de la Terre
Saincte. Du grant Kaan. Empereur des tartars
Et. Du pays d'Ynde. Le quel
livre Jehan. Duc de Bourgoingne donna
a son oncle Jehan filz de roy
de France. Duc de Berry et d'Auvergne. Conte
de Poitou. d'Estampes. de Boulongne et d'Auvergne
Et contient. ce dit livre. Six
livres. C'est assavoir. Marc pol. Frere Oderic de l'ordre des
freres meneurs. Le livre fait a la requeste du cardinal Taleran de
Pierregort. L'estat du grant Kaan. Le livre de messire Guillaume
Mandeville. Le livre de frere Jehan Hayton de l'ordre de premonstre


Le livre de Marc Paul de lordre des Freres Prescheurs.
sont en ce dit livre. Deux Cens Soixante six.
Hystoires.



Plan de la ville d'Acre au quatorzième siècle. — D'après un dessin de Marino Sanuto publié dans le volume XXI de l'*Archæologia*.

L'YAK, OU BŒUF A QUEUE DE CHEVAL.



Les Yaks, au Muséum d'histoire naturelle de Paris. — Dessin d'après nature, par Freeman.

Parmi les grands quadrupèdes de l'Asie, l'yak, ou bœuf à queue de cheval, était resté, jusqu'à ce jour, l'un des plus imparfaitement connus. Les principaux musées de l'Europe en étaient eux-mêmes réduits à posséder quelques fragments de squelette et quelques-unes de ces queues longues et touffues qui ont fait comparer l'yak au cheval, et dont les Orientaux se font des étendards. Un seul yak était venu vivant en Europe : c'est celui que lord Derby avait fait venir à grands frais du fond de l'Asie pour sa ménagerie de Knowsley, et qui était regardé comme la plus grande rareté de cette collection, sans égale pour sa richesse en animaux herbivores.

C'est en lisant les *Instructions pour les voyageurs,* rédigées par MM. les professeurs du Muséum d'histoire naturelle, c'est en y voyant l'yak placé au premier rang des animaux demandés pour nos collections, que M. de Montigny,

consul de France à Chang-Haï, en Chine, a conçu la pensée de procurer cette belle et utile espèce, non-seulement aux naturalistes, mais aux agriculteurs français. Il a fait acquérir, au Thibet, un troupeau de douze individus qui, après un long et difficile voyage, est parvenu à Chang-Haï, et a été heureusement transporté en France, sous la direction de M. de Montigny lui-même, qui n'a voulu quitter ses précieux animaux qu'après les avoir déposés au Muséum d'histoire naturelle. Cette importation zoologique, la plus remarquable assurément qui ait eu lieu depuis bien longtemps, a été opérée dans les premiers jours d'avril.

Les douze individus ramenés par M. de Montigny appartiennent à trois variétés très-distinctes : l'une blanche à cornes, l'autre blanche sans cornes, l'autre noire sans cornes. Il existe quatre individus de chacune de ces variétés, qui, malgré quelques différences de proportion, présentent également les caractères suivants :

Tous sont de petite taille, les vaches surtout, dont les dimensions n'excèdent pas de beaucoup celles de notre race bretonne. La tête et les membres sont plus courts que chez la vache ordinaire; la croupe est arrondie et rappelle celle du cheval; la queue est très-fournie de crins, et le corps couvert de longs poils formant, pendant l'hiver, une véritable toison composée de deux sortes de poils : les uns très-longs, et dont la qualité rappelle celle du poil de chèvre; les autres beaucoup plus courts, placés à la base des premiers, et de nature entièrement laineuse. Les cornes, dans les individus qui en sont armés, sont de forme variable, mais toujours insérées plus haut et plus en arrière que dans nos races bovines.

L'yak rend aux Thibétains et aux Tartares des services très-variés, étant pour eux ce que sont pour nous le mouton, la vache et le cheval. Comme animal industriel, il donne trois produits : un crin, celui de la queue, qui est en Orient l'objet d'un très-grand commerce; les longs poils du corps; et la laine avec laquelle on fabrique au Thibet un drap très-épais, très-résistant et presque à l'épreuve de l'eau. Comme animal auxiliaire, l'yak est employé également comme bête de somme et comme bête de trait : il trotte bien, et sa réaction est assez douce pour qu'on s'en serve habituellement comme animal de selle. Enfin, comme animal alimentaire, il donne, aussi bien que nos races bovines, une chair de très-bonne qualité, et un lait excellent au goût et très-riche en matière sucrée et en beurre, ainsi qu'il résulte de plusieurs analyses faites par M. Doyère, et dont les résultats ont été consignés, par M. Duvernoy, dans un rapport remarquable récemment fait à la Société zoologique d'acclimatation [1].

C'est de ce rapport, encore inédit, que nous extrayons l'appréciation suivante, qui est le résumé très-concis de toutes les études faites sur l'yak par une commission de cette société, dont faisaient partie, avec M. Duvernoy, MM. Yvart, Richard (du Cantal), Doyère, Allier, de Vogué, Focillon, et qui réunissait par conséquent au plus haut degré le savoir pratique à la science du naturaliste :

« Cet animal, très-sobre, se nourrissant des herbes les plus courtes, prospérant encore aux limites des neiges éternelles, supportant les plus grands froids au moyen de son excellente fourrure, n'ayant pas besoin d'abri contre le froid ou le mauvais temps, se laissant monter, ou charger, ou employer au trait, pourra devenir un excellent auxiliaire de l'habitant des hautes montagnes... Mais il faudra se hâter de confier aux agriculteurs des Alpes et du haut Jura, qui en demanderont, des couples qui pourront leur être distribués. »

Ce vœu de la commission de la Société d'acclimatation se réalise au moment même où nous rédigeons cette notice : la Société elle-même vient de répartir entre deux localités du Jura cinq individus qu'elle a reçus du gouvernement; et deux couples ont été envoyés, ou vont l'être, par les soins de M. le ministre de l'instruction publique, un dans les Alpes et un autre en Auvergne.

Ainsi vont se poursuivre parallèlement, dans plusieurs de nos principales chaînes, des essais qui pourront doter un jour le pays de races domestiques nouvelles d'une grande importance pour l'agriculture et pour l'industrie nationale.

---

[1] Voy. une notice sur cette nouvelle Société, p. 298.

LES *NIAM-NIAM* OU HOMMES A QUEUE,

DANS L'AFRIQUE CENTRALE.

Un grand nombre de voyageurs ont parlé d'hommes ayant des queues semblables à celles de la plupart des quadrupèdes. En Chine, on prétend qu'il existe une peuplade conformée de cette manière. Elle habite, disent les encyclopédies, à 150 lieues sud du royaume de Yong-Tchang. La queue de ces Chinois est, suivant les uns, longue et velue; suivant les autres, elle ressemble à la queue de la tortue : quand ils veulent s'asseoir, ils creusent un trou dans le sable pour y placer leur queue.

En 1677, Jean Struys, voyageur hollandais, assura avoir vu en Afrique un homme ayant une queue longue de plus d'un pied.

Hornemann a affirmé également qu'entre le golfe de Benin et l'Abyssinie il y a des anthropophages à queue, que l'on nomme les Niam-Niam.

M. du Couret, voyageur français, a annoncé le même fait comme certain.

M. Rochet d'Héricourt, connu par son *Voyage en Abyssynie* (voy. notre Table décennale), a dit dans une séance de la Société orientale, le 23 novembre 1849, qu'il avait entendu parler en Afrique des hommes à queue par beaucoup de personnes.

M. Francis de Castelnau, dont les voyages ont plusieurs fois occupé l'attention publique, a publié en 1851 une brochure intitulée : *Renseignements sur l'Afrique centrale et sur une nation d'hommes à queue qui s'y trouverait, d'après les rapports des nègres du Soudan, esclaves à Bahia.* Ces nègres avaient affirmé à M. de Castelnau que les Niam-Niam, hommes sauvages habitant un pays situé au sud-ouest du lac Tchad, étaient tous pourvus d'une queue naturelle.

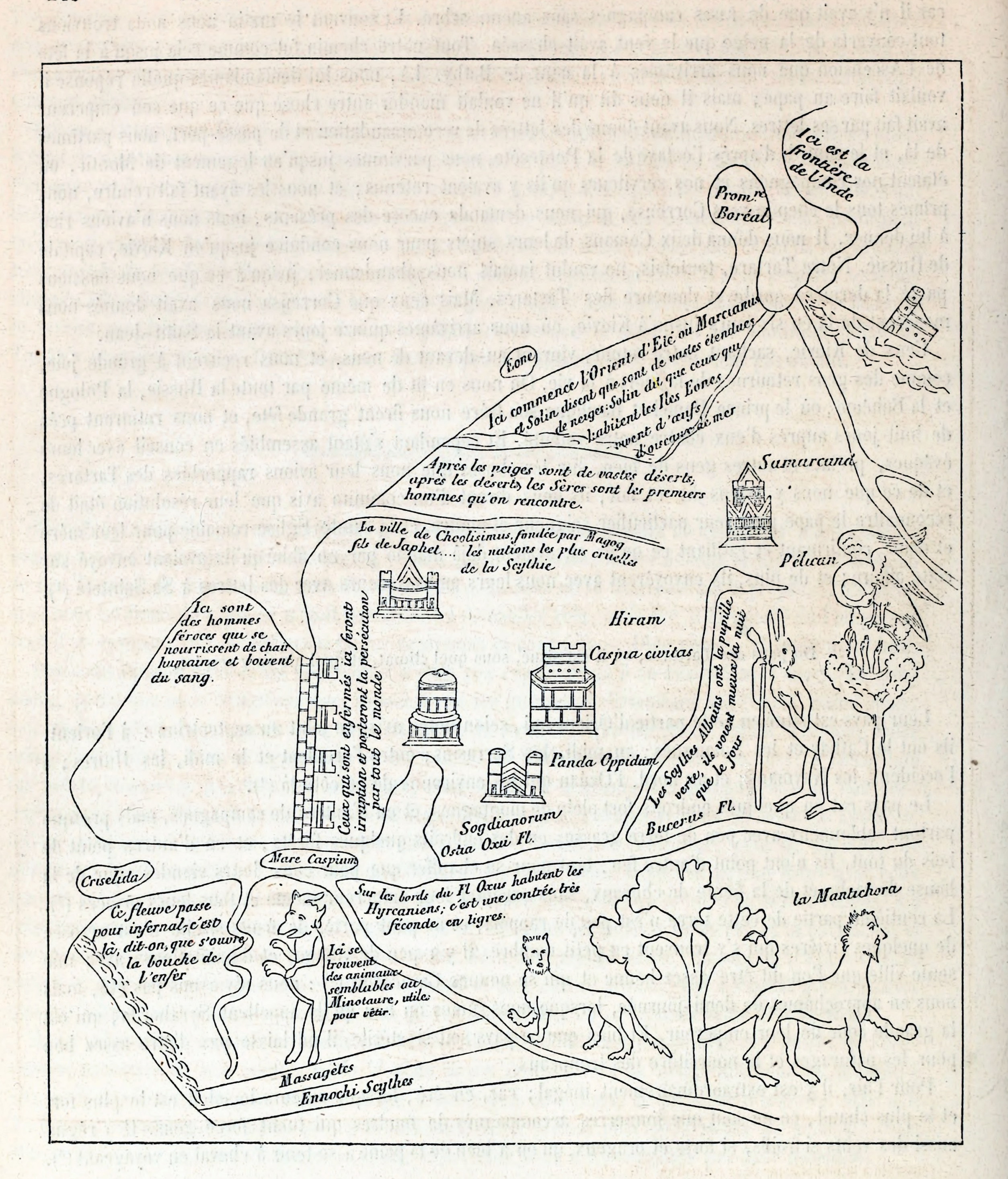
Un des deux nègres attachés à la ménagerie du capitaine Huguet, que l'on a vue l'an dernier près la barrière de l'Étoile, à Paris, a affirmé à M. de Paravey qu'il connaissait bien les Niam-Niam, que ces hommes à queue vivent sur des arbres, comme dans des nids; et il a chanté une chanson nègre fort connue en Afrique, où l'on célèbre l'appendice caudal de ces êtres singuliers.

Enfin M. d'Abbadie a raconté à la Société de géographie (dans la séance du 9 janvier 1852) que, peu de temps avant son départ pour l'Europe, un prêtre abyssin nommé Kidana-Maryam, homme de sens, instruit et peu enclin au merveilleux, lui avait fait le récit suivant : « Je suis allé au Caire la première fois par Aliu-Amba, Harar, Berberah, Mokha et la mer Rouge. Nous mîmes vingt-six jours d'Aliu-Amba à Harar...... Cette ville a 2 500 maisons, la plupart en branchages, mais il y a aussi quelques maisons en pierre..... Les ruisseaux abondent autour de la ville, et vont se perdre dans les sables, du côté de l'est, chez les Habarawal. Tout le territoire est planté en café et en *wars*, qui sert à teindre la peau en jaune, et est très-recherché dans tout le sud de l'Arabie. J'achetai à Harar du wars pour 50 talaris. Harar possède environ cent pièces d'artillerie, toutes de très-petit calibre, et beaucoup de fusiliers... A quinze journées au sud de Harar est un pays dont j'ai oublié le nom, et où tous les hommes ont une longue queue d'une palme, couverte de poils, et située au bas des reins. Les femmes de ce pays sont belles et sans queue. Cette peuplade a un teint ou fuligineux ou noir, et possède beaucoup de vaches et de moutons, mais peu de chameaux. Un désert sans eau la sépare de Harar. J'ai vu une quinzaine de ces gens à Berberah, et je suis bien sûr que la queue est naturelle; mais je ne l'ai pas touchée de mes mains. »

M. d'Abbadie a fait suivre sa communication de ces observations très-sages :

« Je livre cette histoire avec toute la réserve qui doit accueillir l'assertion unique d'un Africain. Dans cette contrée ténébreuse, un premier dire est une indication; une deuxième, si elle est identique, est une confirmation; une troisième du même genre est une vérification; et il est dangereux de croire, en Afrique, le renseignement d'un seul témoin. En attendant qu'on puisse confirmer l'existence des hommes à queue, je raconterai une tradition universelle en Éthiopie, qui place près de cette contrée un pays où tous les habitants sont des chiens ayant des femmes pour compagnes. En Tigray, à Gondar et en Gojjam, on plaçait ce pays du côté du sud; en Kambate et en Kaffa, on le mettait au nord; chez les Gallas, on ne m'a pas indiqué la direction. Ces chiens gardent leurs vaches; leurs femmes tirent le lait et préparent leurs aliments. C'est toujours un voyageur égaré qui raconte ce qu'il a vu de cet étrange pays. »

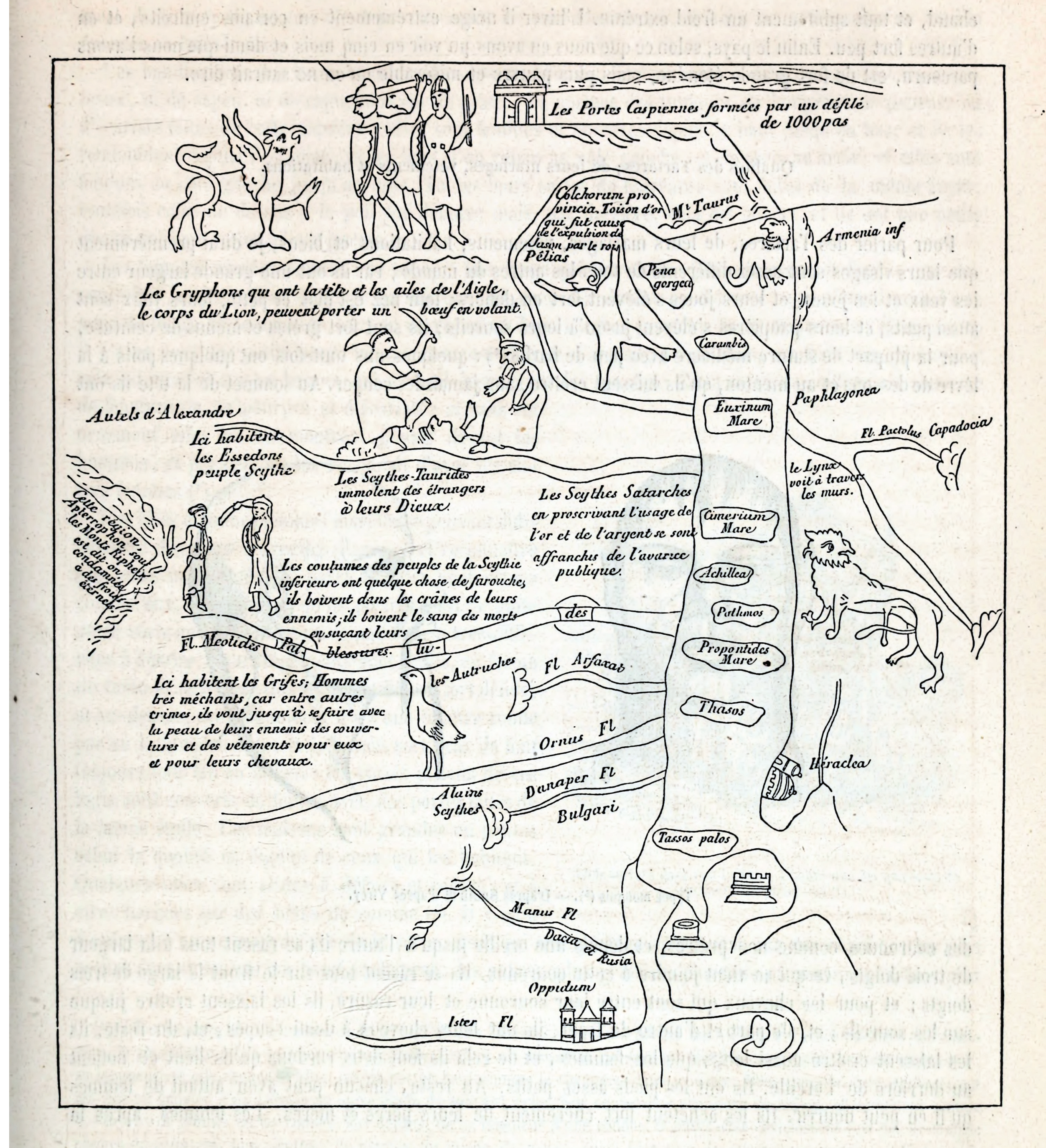
La ville de Berberah, où le curé Kidana-Maryam dit avoir vu quinze hommes à queue, est située très-près d'Aden. On assure que tous les ans un certain nombre de ces individus vont à la foire de Berberah. Il serait donc facile de vérifier ce qui peut avoir donné lieu à ces assertions si nombreuses. Pour dissiper tous les doutes, le moyen le plus sûr serait de transporter en Europe et de soumettre à un sérieux examen un homme à queue.



Carte de Tartarie. — D'après la Mappemonde du treizième siècle

De sorte que, comme nous étions en leur horde (ainsi qu'ils appellent les campements et logements de leur empereur et de leurs princes), nous étions contraints, par la violence du vent, de nous jeter contre terre, où nous ne voyions rien du tout pour la grande poudre qu'il faisait. L'hiver il n'y pleut jamais,

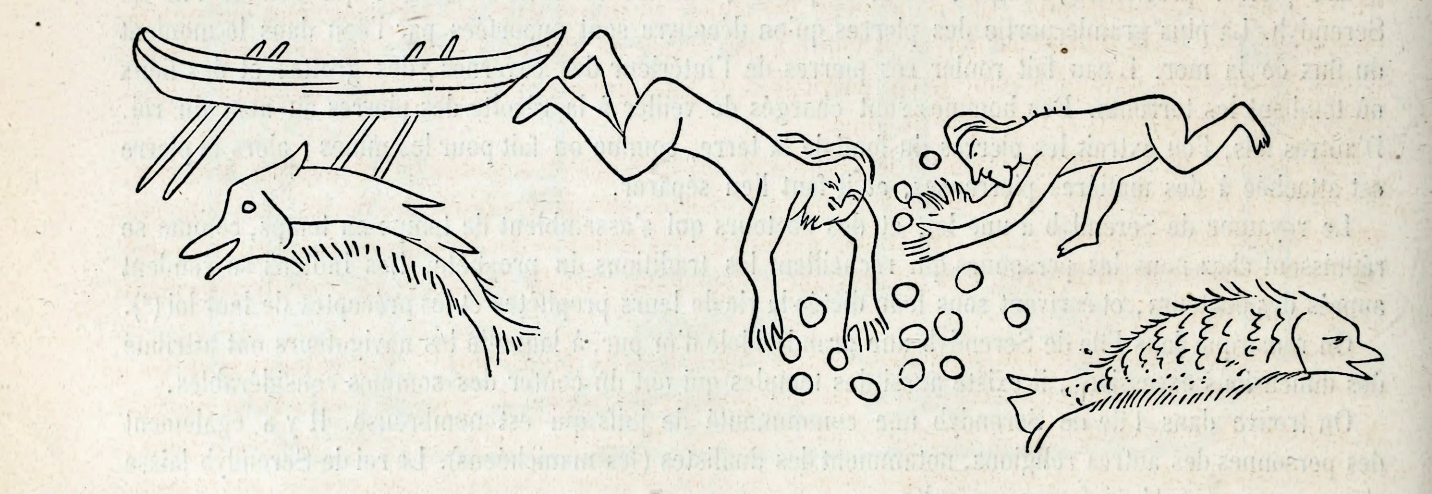
du printemps dessèchent les terres. Le ciel prend un aspect sinistre, et les peuples effrayés sont dans l'attente de grandes calamités; les vents redoublent de violence et durent quelquefois jusque bien avant dans la saison d'été. On voit alors la poussière s'élever par tourbillons au haut des airs; l'atmosphère devient obscure et ténébreuse, et souvent en plein midi on est environné des horreurs de la nuit, ou plutôt d'une obscurité épaisse, palpable en quelque sorte, et mille fois plus affreuse que la nuit la plus sombre. »



conservée à la bibliothèque de la cathédrale d'Hereford.

mais en été seulement, et encore si peu que cela peut à peine humecter la poudre et faire pousser l'herbe. Il y fait de grandes grêles, si bien qu'au temps qu'ils firent l'élection de leur empereur, et qu'ils le voulaient installer sur le trône pendant que nous étions à la cour, il y en tomba de si forte que, venant à se fondre, il y eut, comme nous sûmes, plus de cent quarante personnes de la cour submergées, et plusieurs maisons, meubles et autres choses emportés (¹). Souvent, en été, il y fera un très-grand

(¹) « La grêle tombe fréquemment dans ce malheureux pays, et souvent elle est d'une grosseur extraordinaire. Nous y avons vu des grêlons de la pesanteur de douze livres. Il suffit quelquefois d'un instant pour exterminer des troupeaux entiers.



Pêcheurs de perles dans la mer de l'Inde [2]. — D'après la *Carte catalane.*

[2] « Dans la mer Indienne, où sont des pêcheries, il y a des îles fort riches; mais les pêcheurs, avant de descendre dans la mer, font leurs enchantements, lesquels font fuir les poissons; et si par hasard les pêcheurs plongeaient avant d'avoir fait leurs enchantements, les poissons les mangeraient. C'est une chose très-éprouvée. » *(Carte catalane.)*

ou bien, s'ils ne pouvaient en venir à bout, de s'avouer vaincus. Ensuite il s'assit à l'extrémité d'un bois de cannes semblables à nos roseaux pour la souplesse. La racine de ces cannes est comme celle de l'aldan, mais plus épaisse. Quand on tire la tête de ces cannes, elles cèdent à l'effort et se ploient



Femme indienne se jetant sur le bûcher de son mari. — D'après une miniature persane faite dans l'Inde et conservée au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale ([1]).

([1]) Cette miniature paraît avoir été peinte il y a environ cent cinquante ans. Nous n'avons trouvé aucune représentation plus ancienne d'un bûcher funéraire indien.

Soleyman a fait mention de l'ancienne coutume du *sutti*. (Voy. plus haut, dernières lignes de la p. 117.)

Le mot *sutti* ou *sâti* veut dire, en sanscrit, *une bonne et chaste épouse*.

Les femmes se brûlent encore sur les bûchers de leurs maris au delà du Sutledje, ou dans les montagnes du Népaul, chez les Sykhs et chez les Gourkhans. Les Anglais sont parvenus à abolir entièrement cet usage barbare dans toutes leurs possessions de l'Inde.

LE PIC D'ADAM,

DANS L'ILE DE CEYLAN.

Dans notre tome II, page 331, nous avons donné, d'après le major Davy, auteur d'une description de l'île de Ceylan, une notice sur la montagne qui s'élève dans l'intérieur de l'île et dont le sommet le plus saillant est connu sous le nom de pic d'Adam. Cette notice était accompagnée d'une vue générale de la montagne prise du port de Colombo. En offrant ici un dessin du pic même, l'objet de vénération et le but des pèlerinages de peuples de trois croyances différentes, nous devons ajouter à notre premier article quelques détails empruntés à l'ouvrage du major Forbes, que son séjour de onze ans à Ceylan a mis à même de parcourir l'île en tout sens, et de la connaître sous tous les rapports.

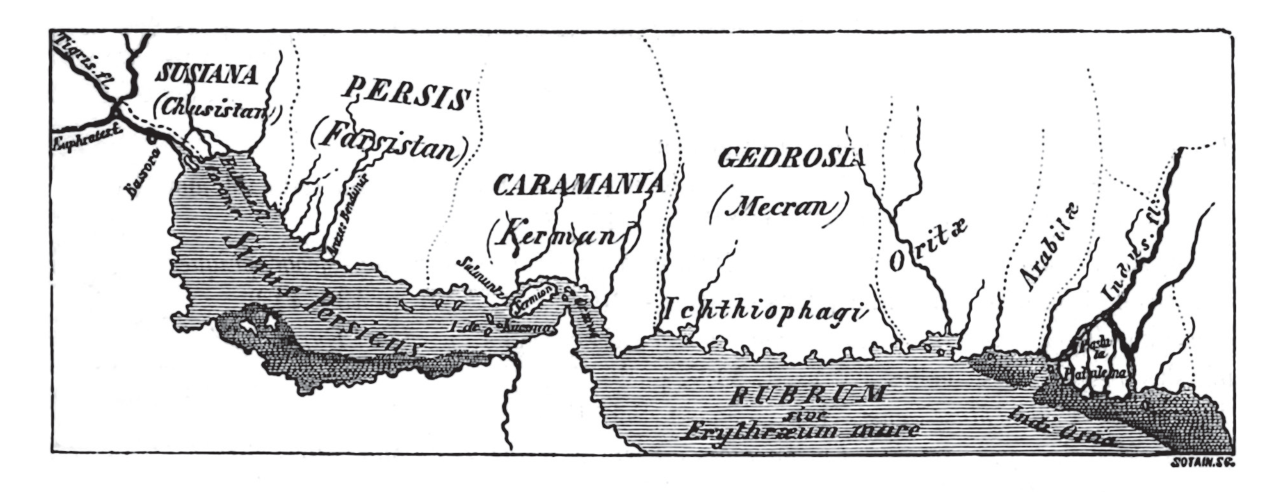
En gravissant la montagne du côté de Ratnapoura, on arrive, après quatre heures de marche, à Djillemallé; ensuite on monte encore pendant la distance de quatre milles et demi avant d'atteindre Palabadoulla, dernier point habité sur ce versant; au-dessus, le chemin commence à devenir très dangereux, surtout à cause des précipices que le feuillage épais et les troncs d'arbres cachent souvent aux regards des voyageurs. La différence de la température est très sensible; la route n'est plus formée que par des lits de torrents à sec; dans la saison des pluies (avril et mai), lorsque les torrents descendent des montagnes, un grand nombre de pèlerins ne pouvant plus ni avancer, ni reculer, ni trouver de refuge, périssent misérablement. A quatre milles de Palabadoulla, et à peu près à la même distance du pic, est situé Diabetme. A cet endroit on jouit d'une vue magnifique; les trois quarts d'un vaste cercle présentent à l'œil du voyageur toutes les variétés et toutes les teintes du plus riche paysage. Aux arbres d'un beau feuillage vert qui dominent dans cette immense forêt se mêlent des arbrisseaux aux feuilles rougeâtres, brunes, vert clair et vert pâle. A l'est, se dresse le pic Samanala (pic d'Adam), et c'est à peine si à cette distance on peut encore distinguer le petit temple qui en couronne le sommet. On s'arrête à Diabetme pour reprendre haleine, et en montant toujours on arrive au torrent appelé *Sitaganga* (rivière froide), où les pèlerins se baignent, plongent, font leurs ablutions et changent leurs vêtements de voyage pour en revêtir de plus beaux en l'honneur du saint dont ils vont honorer le monument. Plus loin, on passe sous un roc nommé Diviyagalla, où l'on fait voir l'empreinte du pied d'un tigre d'énorme grandeur qui est le héros d'une légende. A un mille de là, on voit le tombeau d'un saint mahométan. La pente devient ensuite plus rapide; deux ou trois chaînes en fer, scellées aux rochers ou aux gros arbres, aident le voyageur fatigué à gravir le sommet que des arbres touffus dérobaient quelques instants auparavant à ses yeux.



(Sommet du pic d'Adam. — Le Bloc de granit. — Le Temple.)

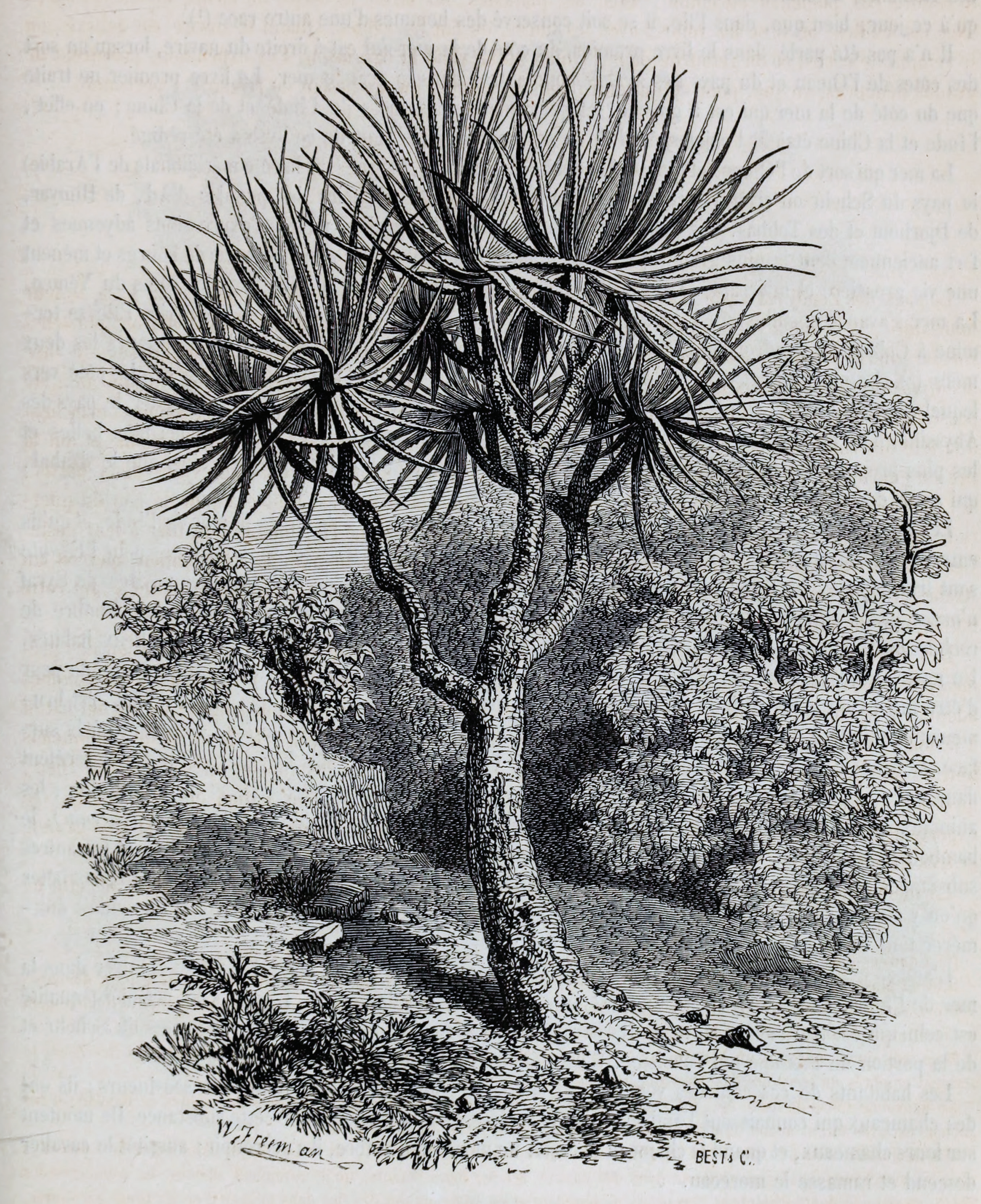
Le pic d'Adam est élevé à 2 420 mètres au-dessus du niveau de la mer; le sommet, de forme elliptique, long de près de 23 mètres sur environ 10 mètres de large, est entouré d'une muraille haute de 1m, 624; au centre est un bloc de granit haut de 9m, 914, sur lequel se trouve le *sripada*, le *pied sacré*, ou l'empreinte sacrée de Bouddha. Un temple construit en bois, fixé au moyen de grosses chaînes de fer, surmonte le roc; à côté on trouve un *pausola*, petite habitation du prêtre bâtie en terre, et deux cloches, une grande et une petite. C'est tout ce qu'on voit dans ces lieux visités avec une dévotion si ardente.

Nous avons dit que trois croyances différentes ont fait de cette ressemblance très imparfaite du reste de l'empreinte du pied l'objet de leur vénération. Les Mahométans, et d'après eux tous les navigateurs et voyageurs européens, nomment ce sommet *Pic d'Adam*, parce que, suivant eux, ce fut là que le père du genre humain et le premier des prophètes s'arrêta, après son exil du paradis, pendant que sa compagne Eve était bannie à Djedda en Arabie. Après une séparation de 200 ans, ajoute la légende musulmane, Adam ayant expié ses péchés par un repentir exemplaire, fut conduit sur une montagne située dans le voisinage de la Mecque, où il retrouva et reconnut sa femme; ce qui fit donner à cette autre montagne le nom d'Arafat (*reconnaissance*). Les peuples du Malabar et autres Hindous prétendent que c'est le dieu Siva, le terrible et puissant Mahadeva qui a laissé l'empreinte de son pied sur le roc de granit. Les Bouddhistes revendiquent ce monument en l'honneur de Gantama Bouddha, le fondateur du culte le plus répandu sur la terre. Les légendes ayant cours dans l'île de Ceylan attribuent l'empreinte en question aux quatre différents bouddhas ou sages qui auraient successivement choisi pour le lieu de leurs pieuses meditations ce point de la terre si propre à élever la pensée au-dessus des choses de ce monde. Parmi ces Bouddhistes, il y en eut un, Samana (altéré sans doute de Lahchmana), frère et compagnon de Rama, héros indien, fameux par son expédition dans l'île de Ceylan; et c'est de lui que le Pic a reçu le nom de Samanalla, et Samanalluta (cime de Samana). Dans cette dernière hypothèse, le Gantama Bouddha n'y serait venu qu'après les trois autres.



Carte du voyage de Néarque, depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'à l'Euphrate, de l'est à l'ouest.

est près du pays des Zendj et de celui des Arabes. La plupart de ses habitants sont chrétiens ; cette circonstance vient de ce que, lorsque Alexandre fit la conquête de la Perse, il était en correspondance



L'Aloès socotrin.

avec son maître Aristote, et lui rendait compte des pays qu'il parcourait successivement. Aristote engagea Alexandre à soumettre une île nommée Socothora, qui produit le *sabr,* nom d'une drogue du premier ordre sans laquelle un médicament ne pourrait pas être complet. Aristote conseilla de faire évacuer l'île par les indigènes, et d'y établir des Grecs qui seraient chargés de la garder, et qui enverraient la drogue en Syrie, dans la Grèce et en Égypte. Alexandre fit évacuer l'île et y envoya une

colonie de Grecs. En même temps, il ordonna aux gouverneurs de provinces qui, depuis la mort de Darius, obéissaient à lui seul, de veiller à la garde de cette île. Les habitants se trouvèrent donc en sûreté jusqu'à l'avénement du Messie. Les Grecs de l'île entendirent parler de Jésus, et, à l'exemple des Romains, ils embrassèrent la religion chrétienne. Les restes de ces Grecs se sont maintenus là jusqu'à ce jour, bien que, dans l'île, il se soit conservé des hommes d'une autre race (1).

Il n'a pas été parlé, dans le livre premier, du côté de la mer qui est à droite du navire, lorsqu'on sort des côtes de l'Oman et du pays des Arabes pour entrer dans la grande mer. Le livre premier ne traite que du côté de la mer qui est à gauche, et qui renferme les mers de l'Inde et de la Chine; en effet, l'Inde et la Chine étaient l'objet spécial de la personne d'après laquelle ce livre a été rédigé.

La mer qui sort de l'Oman, et qui est à la droite de l'Inde (2), baigne (sur la côte méridionale de l'Arabie) le pays du Schehr où croît l'encens, ainsi qu'une portion du territoire des peuples d'Ad, de Himyar, de Djorhom et des Tobbas. Ces peuples parlent des dialectes arabes mêlés d'expressions adyennes et fort anciennes, dont la plus grande partie est ignorée des Arabes. Ils n'habitent pas de bourgs et mènent une vie grossière et misérable. Leur pays s'étend jusqu'au territoire d'Aden, sur les côtes du Yémen. La mer s'avance ensuite vers Djidda, et de Djidda vers Aldjar, jusqu'aux côtes de Syrie. Elle se termine à Colzom, à l'endroit où il est dit, dans l'Alcoran, que Dieu a posé une barrière entre les deux mers (3). La mer, en cet endroit, change de direction, et baigne la terre des Berbers. Le côté vers lequel se porte la mer, et qui est situé à l'occident, fait face au Yémen; la mer va baigner le pays des Abyssins, d'où on exporte les peaux des panthères berbériennes; ce sont les peaux les plus belles et les plus propres. La mer baigne aussi Zeyla, territoire où l'on recueille l'ambre ainsi que le dzabal, qui est le dos de la tortue.

Les navires de Syraf, lorsqu'ils se dirigent du côté qui est situé à droite de la mer de l'Inde, et qu'ils entrent dans la mer de Colzom, s'arrêtent à Djidda. Les marchandises qui sont destinées pour l'Égypte sont transportées de Djidda dans des navires particuliers à la mer de Colzom. Les navires de Syraf n'osent pas s'avancer sur cette mer, à cause des difficultés de la navigation et du grand nombre de rochers qui sortent de l'eau. Ajoutez à cela que, sur les côtes, il n'y a ni gouverneurs ni lieux habités. Un navire qui vogue sur cette mer a besoin de chercher, pour chaque nuit, un lieu de refuge, de peur d'être brisé contre les rochers; il marche le jour, mais il s'arrête la nuit. Cette mer, en effet, est brumeuse et sujette à des exhalaisons désagréables. On ne trouve rien de bon au fond de l'eau ni à la surface. Cette mer est loin de ressembler aux mers de l'Inde et de la Chine. Les mers de ces pays recèlent dans leur sein la perle et l'ambre, et leurs montagnes fournissent des pierreries et des mines d'or; les animaux portent à leur bouche de l'ivoire; la terre produit l'ébène, le bois de brésil *(baccam)*, le bambou *(khayzoran)*, l'aloès, le camphre, la muscade *(djouzboua)*, le girofle, le sandal, et les autres substances parfumées ou d'une odeur saisissante. Les oiseaux sont le perroquet et le paon; les bêtes qu'on y chasse sont la civette et la chèvre produisant le musc. On ne finirait pas si on voulait énumérer tous les avantages qui distinguent ces contrées.

L'ambre est une substance que la mer rejette sur ses rives (4). Elle commence à se montrer dans la mer de l'Inde, sans qu'on sache quel est son véritable point de départ. L'ambre de première qualité est celui qui est jeté sur les côtes de Barbera et du pays des Zendj, ainsi que sur les côtes du Schehr et de la portion de l'Arabie qui l'avoisine. C'est l'ambre en forme d'un œuf rond et bleuâtre.

Les habitants de ces contrées vont la nuit sur leurs côtes, lorsque la lune jette ses lueurs; ils ont des chameaux qui connaissent l'ambre, et qui sont dressés à la recherche de cette substance. Ils montent sur leurs chameaux, et quand le chameau aperçoit un morceau d'ambre, il s'accroupit; aussitôt le cavalier descend et ramasse le morceau.

(1) Cosmas dit dans un passage de la *Topographie chrétienne* que, de son temps, l'île était occupée par des Grecs, des Arabes et des *Indiens*, c'est-à-dire des indigènes.

(2) Soleyman et Abou-Zeid, dont le point de départ est le golfe Persique, commencent par conduire le navire dans l'Inde et en Chine, et ils disent qu'on prend à gauche; revenus du voyage, et se tournant vers l'Arabie méridionale et les côtes d'Afrique, ils disent que le navire prend à droite. (Reinaud, *Mémoire géogr. sur l'Inde.)*

(3) La mer Rouge et la mer Méditerranée.

(4) Voy. p. 99, note 5.

CE QUE C'EST QU'UN ŒUF.

Que de gens cassent la coquille de l'œuf, mangent le contenu et s'en tiennent là ! et cependant, pour un esprit réfléchi, l'œuf constitue, on peut le dire, la principale merveille de la nature. Les problèmes les plus élevés du développement des organes, et même de la succession des animaux sur la terre, y trouvent leur principe. L'œuf est le point de départ de toute organisation. « *Omne animal ex ovo* : Tout animal naît d'un œuf, » a dit Harvey ; et cet aphorisme, que toutes les



Dimensions comparées de différents œufs. — Dessin de M. Werner.

1 Épyornis.
2, Autruche.
3, Casoar.
4, Cygne sauvage.
5, Poule.
6, Pigeon.
7, Oiseau-mouche.
8, Aigle.
9, Vautour.
10, Pingouin.
11, Crocodile.
12, Python.
13, Tortue d'eau douce.
14, Boa de Ste-Lucie.
15, Tortue acnoïdes.
16, Ophidien (des galeries du Muséum).
17, Squale.
18, Raie.

observations postérieures sont venues justifier, n'est peut-être pas moins éclatant par sa grandeur philosophique, que la découverte de la circulation du sang qui consacre si puissamment le nom d'Harvey.